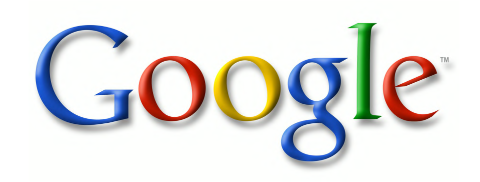
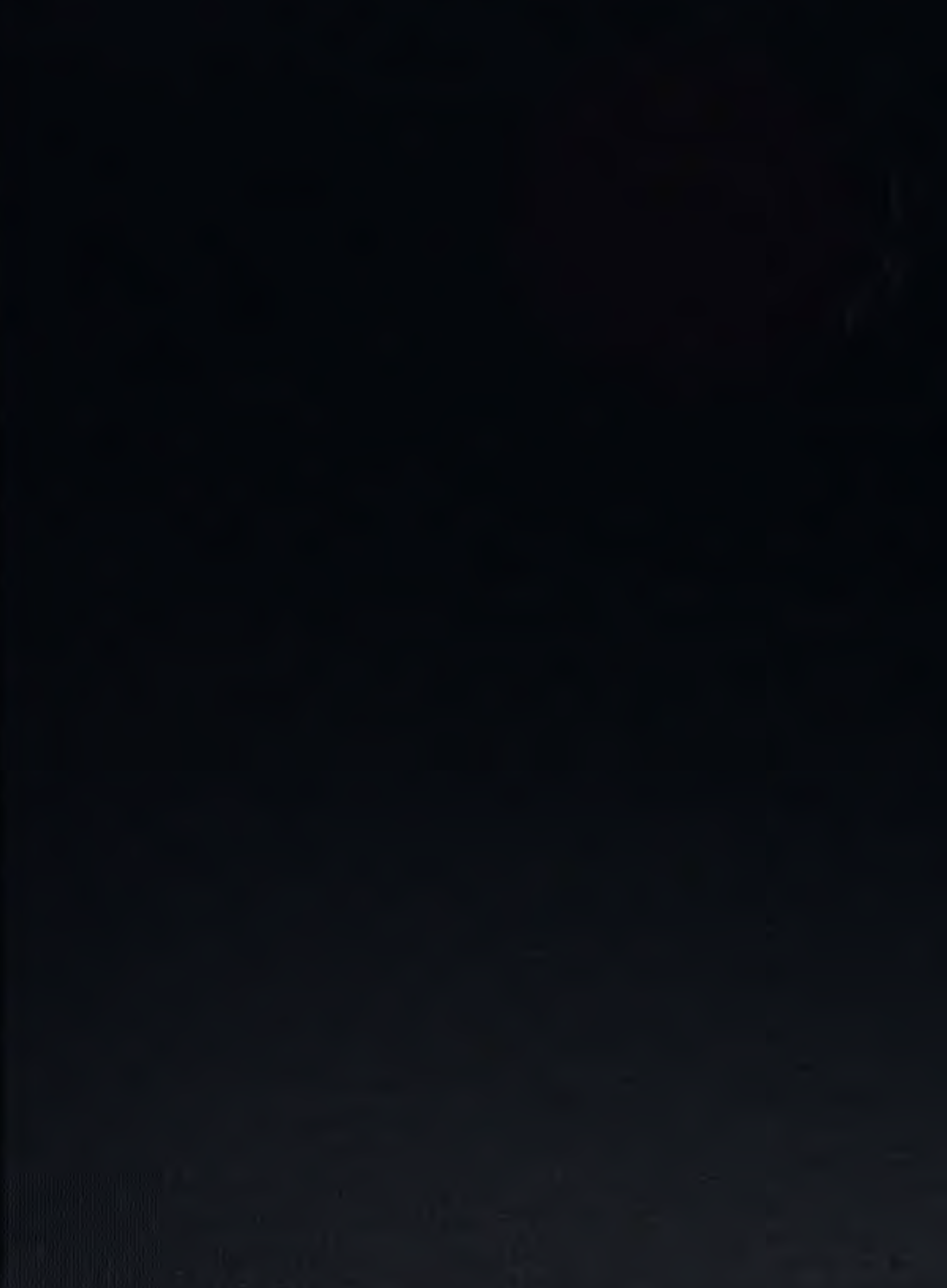
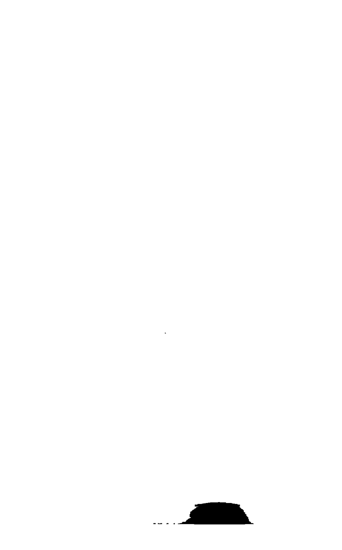





VE RI
TAS




VE RI
TAS
In Memory of
DILLWYN
PARRISH
STARR
Class of 1908
Lieutenant Coldstream Guards
Killed in Action
Battle of the SOMME
15 September 1916
1914
1916
NEUVE CHAPELLE
ARMENTIERES
LILLE
GALLIPOLI
HARVARD COLLEGE LIBRARY

# Historique

du

# 11e Régiment d'Infanterie

PAR

LE LIEUTENANT VASSAL

---

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE NOMBREUSES GRAVURES
PLANCHES ET CARTES

---

*Publié sous la direction de MM. les Colonels KONNE et FRÈRE*

1635  1900

MONTAUBAN
IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE ÉDOUARD FORESTIÉ
23, rue de la République, 23

1900

# HISTORIQUE

DU

# 11e Régiment d'Infanterie



LE CARDINAL DE RICHELIEU

(Extrait de « *Richelieu*, par M. HANOTAUX, » communiqué gracieusement par la maison DIDOT.)

# Historique

du

# 11e Régiment d'Infanterie

PAR

LE LIEUTENANT VASSAL

---

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE NOMBREUSES GRAVURES
PLANCHES ET CARTES

---

*Publié sous la direction de MM. les Colonels KONNE et FRÈRE*

1635  1900

MONTAUBAN
IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE ÉDOUARD FORESTIÉ
23, rue de la République, 23

—

1900

*Il a été tiré de cet ouvrage 500 exemplaires, dont 60 sur papier de Hollande, numérotés à la presse de 1 à 60.*



# OUVRAGES CONSULTÉS

*Historique du 11ᵉ Régiment d'infanterie,* par M. le capitaine GAGNON.

*L'Histoire de l'Infanterie française,* par le général SUSANE.

*Tableau historique et chronologique du militaire,* par DE ROUSSEL.

Archives du Ministère de la Guerre.

Archives Nationales.

Archives du Corps.





# TABLE DES PLANCHES HORS TEXTE

## PORTRAITS


| | Pages. |
|---|---|
| Le Cardinal de Richelieu | *Titre* |
| Le Colonel de Béhagle | 216 |


## DRAPEAUX


| | |
|---|---|
| De 1635 à 1793 | 8 |
| De 1796 à 1815 | 64 |
| De 1815 à 1900 | 170 |


## CARTES


| | |
|---|---|
| Carte pour l'historique du Régiment de La Marine | 16 |
| Italie septentrionale, Tyrol, Lonato, Castiglione | 80 |
| Dalmatie, Croatie, Frioul, Vénétie, pour les opérations de 1806 à 1809 | 104 |
| Champ de bataille de Wagram | 120 |
| Algérie | 184 |
| Carte pour la campagne de 1870 | 224 |


## REPRODUCTION DE TABLEAUX


| | |
|---|---|
| Bataille de Rocroi | 12 |
| Bataille de La Marsaille | 22 |

Pages.

Combat de Salo ........................................ 70
Bataille de Castiglione.................................. 72
Reddition de Mantoue.................................... 78
Reddition d'Ulm.......................................... 102
Bataille de Wagram...................................... 118
Siège de Constantine.................................... 196
Prise de Constantine..................................... 198





# INTRODUCTION

## Origine et Filiation du 11e Régiment d'infanterie
## Division de l'Historique

E *11e Régiment d'infanterie descend d'un régiment qui fut créé par le cardinal de Richelieu, le 26 septembre 1635, sous le nom de* CARDINAL-DUC.

*L'année suivante, Richelieu changea le nom de son régiment et lui donna celui de* LA MARINE.

*Par l'ordonnance du 25 mars 1776, les 1er et 3e bataillons du Régiment formèrent le nouveau Régiment de La Marine; le régiment d'Auxerrois fut constitué avec les 2e et 4e bataillons.*

*La Marine prit le numéro 11, Auxerrois le numéro 12, dans la série des régiments d'infanterie.*

*Le numéro 11 fut confirmé au Régiment par l'ordonnance du 19 février 1777.*

*En 1791, La Marine devint le 11e Régiment d'infanterie de ligne.*

*Par la loi du 21 février 1793, chaque bataillon de troupes régulières dut former, avec deux bataillons de volontaires, une demi-brigade à trois bataillons.*

*Le 11e concourut ainsi à la formation des 21e et 22e demi-brigades de bataille.*

*En vertu de cette loi, la 11e Demi-Brigade de bataille devait être formée avec deux bataillons de volontaires et le 1er bataillon du 6e d'infanterie (Armagnac); mais, ce bataillon ayant été fait prisonnier à Condé le 13 juillet 1793, la 11e Demi-Brigade de bataille ne fut pas constituée.*

*Le 11e cessa donc d'exister jusqu'en 1796, époque à laquelle un décret du 30 mars (10 germinal an IV) réorganisa l'armée.*

*Les demi-brigades de ligne furent réduites à 110; les unités supprimées furent versées dans les demi-brigades conservées, et les numéros de ces demi-brigades tirés au sort.*

*Cette transformation eut lieu, pour l'armée d'Italie, le 7 prairial an IV (29 mai 1796) à Soncino. La 20e demi-brigade devint la 11e* [1].

*Le décret du 24 septembre 1803 supprimait tous les corps d'infanterie à deux bataillons; les demi-brigades furent fondues deux à deux et formèrent des corps à quatre bataillons qui furent appelés* régiments. *La 11e Demi-Brigade reçut à Schagën la 104e demi-brigade de ligne, avec laquelle elle forma le 11e Régiment d'infanterie.*

*En 1814, le 11e reçut le 4e bataillon du 114e.*

*En 1815, les régiments d'infanterie furent dissous; ils furent remplacés par les légions départementales le 11 février 1816.*

*Ce qui restait du 11e passa dans la légion du Gard (28e légion).*

*En 1821, l'armée fut reformée par régiments. La légion de la Côte-d'Or (19e) fut dénommée le 11e Régiment d'infanterie.*

*Le Régiment fut donc constitué à nouveau en 1794 et en 1816. Ces deux dates séparent très nettement son histoire en trois parties.*

*La première partie comprend l'historique du Régiment de La*

[1] La 20e demi-brigade avait été formée, en avril 1794, du 2e bataillon de la Lozère, des 2es bataillons *bis* des chasseurs de l'Isère, du 2e bataillon du 10e régiment d'infanterie (Neustrie). La 103e demi-brigade ancienne, les 4e et 15e demi-brigades provisoires et le 2e bataillon de la 7e provisoire furent versés à la 11e demi-brigade.

*Marine jusqu'au moment où le dernier de ses éléments portant le numéro 11 a disparu (3 février 1794).*

*La deuxième partie est l'historique de la 11e Demi-Brigade, qui prend en 1803 et conserve jusqu'en 1816 le nom de « 11e Régiment d'infanterie de ligne. »*

*La troisième partie est l'historique de la légion de la Côte-d'Or et du 11e Régiment d'infanterie de ligne à partir de 1816 jusqu'à nos jours ; elle comprend, en outre, l'historique du 11e de marche pendant la guerre de 1870-71.*





# PREMIÈRE PARTIE

## LE RÉGIMENT DE LA MARINE

> « La Marine y est, j'ai le temps d'arriver; et puis, je connais Mathieu, s'il manque de boulets, il se fera mettre dans un canon. »
> (PRINCE DE CONDÉ, 1675.)

---

## CHAPITRE PREMIER

---

### § I. — **Origines, titre, rang et drapeaux du Régiment**



A MARINE avait le 6$^{e}$ rang parmi les vieux « corps. Le titre et le rang du Régiment « sont trompeurs. On a dit, sans doute « pour expliquer ce titre et ce rang, qu'il « avait été composé avec les débris d'un « corps plus ancien qui aurait péri sur « mer.

« Il ne reste aucune trace de ce fait, et « l'on sait, au contraire, très positivement « qu'il fut formé par ordonnance du 26 septembre 1635, avec 18 compagnies, les unes nouvelles, les autres tirées « des régiments sur pied à cette date.

« Voici l'état de ces compagnies : compagnie colonelle, chevalier de « Montécler, provenant de Normandie; compagnies Sérignan-Valras, « La Bartète, La Chapelle, Montécler, Montigny, Dessaut, Villeron,

« Saint-Mégrin, La Fayette, Sentoires, Piome, Saint-Aignan, Tallefie, « La Baulme, Rispe, Beautru et Montafilan.

« On a dit aussi qu'on y avait incorporé d'anciennes compagnies « franches du service de mer. Cette version, en admettant qu'elle fût « vraie, ne suffirait pas pour expliquer le classement du Régiment parmi « les vieux corps, car on ne pourrait faire remonter l'origine de ces « compagnies d'infanterie de marine plus haut que l'année 1621, pendant « laquelle commença le blocus de La Rochelle et qui vit naître la « marine militaire.

« L'amiral de Coligny, au XVIe siècle, avait fait quelques armements « dans l'intérêt de ses coreligionnaires. C'est ainsi qu'il envoya Ville- « gagnon au Brésil, Ribaut et Laudonnière dans l'Amérique du Nord. « Les guerres civiles arrêtèrent ces essais de navigation, et ils ne furent « repris que sous Louis XIII.

« Bassompierre, dans ses Mémoires, assigne une date précise à la « création de la marine militaire en France : « M. de Saint-Luc, dit-il, « après le siège de Saint-Jean-d'Angély (juin 1621), fut envoyé à « Brouage, avec le titre de lieutenant-général de la mer, pour préparer « les armements nécessaires pour rendre le roi puissant sur mer. »

« Il dit ailleurs que le roi fit lever une armée de mer dans l'été de « 1625, et il présente cela comme une nouveauté.

« J'ai dû rapporter, dit le général Susane, ces traditions pour ne rien « négliger d'intéressant : les documents ne manquent point pour établir « d'une manière certaine l'histoire de ce 6e et dernier des régiments « décorés du titre de vieux corps, pour montrer qu'il ne possédait pas « naturellement, comme les cinq premiers, des droits à ce titre, et que « ce ne fut pas sans peine qu'il arriva à le posséder tranquillement.

« Le cardinal de Richelieu, cédant à la mode de son temps, voulut « avoir son régiment d'infanterie.

« Il faisait subir, en 1635, à l'armée un remaniement qui avait surtout « pour objet le succès de sa politique. Il enrégimentait la cavalerie pour « amoindrir la haute noblesse, et il supprimait des régiments d'infanterie « d'une médiocre valeur ou dont les chefs lui déplaisaient. Son dessein, « quant à l'infanterie, était d'avoir moins de régiments et de les avoir « meilleurs et plus complets.

« Avec des compagnies de corps réformés, il composa pour lui-même « un régiment dont il se déclara colonel, auquel il donna le titre de « Cardinal-Duc et qu'il pourvut immédiatement du drapeau blanc, c'est- « à-dire du privilège de la permanence, sans demander le consentement « du colonel général de l'infanterie, se jugeant lui-même, en sa qualité « de premier ministre, une autorité supérieure à celle du duc d'Épernon, « en quoi il avait visiblement raison.

« Il prit, on l'a vu, pour sa compagnie colonelle, une compagnie du « régiment de Normandie, commandée par le chevalier Louis de Mon- « técler, qui devint son lieutenant-colonel et qui exerça pour lui les « fonctions de mestre de camp jusqu'en mars 1641.

« Ce simple octroi du drapeau blanc fut un privilège énorme pour « Cardinal-Duc; car au lieu d'occuper le 106e rang, que lui eût donné « son ancienneté au moment de sa formation, il se trouva placé d'emblée « et sans contestation au 16e.

« Il n'y avait alors, en effet, en laissant de côté les régiments des « gardes, que quinze régiments destinés à être entretenus en tous « temps.

« A la fin de l'année 1636, Richelieu donna à son Régiment d'infan- « terie le titre de La Marine. Il le destinait peut-être au service de mer, « ainsi que les régiments des Vaisseaux et des Galères, créés vers la « même époque; mais les circonstances ne se prêtèrent point à cette « combinaison, et, par le fait, le Régiment n'a jamais servi d'une « manière spéciale dans les ports ou sur les flottes.

« D'après Tallemant des Réaux, le Régiment aurait été embarqué en « 1638 sur la flotte de l'archevêque de Bordeaux. Les Mémoires du « maréchal de Navailles, qui était à cette date enseigne de la colonelle « au corps, font supposer qu'il n'a pu y avoir sur cette flotte qu'un « détachement du Régiment.

« Cependant, la tradition rattache à cette destination de principe le « choix des couleurs qui caractérisaient les drapeaux d'ordonnance de « La Marine, drapeaux composés de deux quartiers bleu d'azur, couleur « du ciel, et deux quartiers vert clair, couleur de la mer; les quartiers « de même couleur opposés en diagonale dans les angles de la croix. »

Le drapeau blanc de la compagnie colonelle était traversé par une croix de même étoffe que le fond et cousue par-dessus.

« Le cardinal de Richelieu mourut le 4 décembre 1642.

« S'il avait favorisé son Régiment en lui accordant l'enseigne blanche « dès sa création, il s'était cependant gardé de rien faire pour lui qui ne « fût rigoureusement juste, suivant les idées du temps.

« Le cardinal Mazarin, qui lui succéda dans la propriété du corps « comme dans ses autres charges et dignités, se montra moins scrupu- « leux ou moins bien instruit des coutumes de France, et fit donner à « La Marine, par brevet du 13 février 1643, le rang et les privilèges de « 6e des vieux corps.

« Cette faveur excita de vives réclamations de la part des régiments « lésés dans leurs droits et dans leur amour-propre, et suscita pendant « quinze ans des difficultés très graves.

« Mais Mazarin n'était pas homme à se laisser déconcerter, et, pour

« aplanir les difficultés, il associa habituellement La Marine avec « Picardie, qui n'avait rien à réclamer[1]. »

Louis XIV fut obligé d'intervenir personnellement dans ce différend, et le rang de 6e des vieux corps ne cessa d'être disputé au Régiment qu'à la fin de 1653.

Ce rang lui fut définitivement assuré par le règlement du 26 mars 1670.

Le 22 octobre 1790, la cravate blanche des drapeaux fut remplacée par la cravate tricolore et les drapeaux colonels furent tricolores.

## § II. — **Organisation**

Le Régiment de La Marine, qui ne comptait au début que 18 compagnies, fut bientôt porté à 40. En temps de guerre seulement, elles étaient groupées en bataillons commandés par les plus anciens capitaines.

La Marine avait, comme vieux corps, une prévôté et la pension[2].

Le nombre de ses compagnies fut porté à 70 pour la guerre de Hollande.

En 1714, il comptait 4 bataillons de 17 compagnies, dont 1 de grenadiers, les 16 autres de fusiliers; il ne restait plus à cette époque que des fusiliers et des grenadiers; la création de ces derniers remonte à 1667.

Au 1er bataillon se trouvait la compagnie colonelle, avec le drapeau blanc, et la compagnie du lieutenant-colonel. Dans les autres bataillons, la compagnie du capitaine commandant était la première.

Chaque bataillon avait trois drapeaux d'ordonnance, à l'exception du 1er, qui n'en avait que deux.

En 1734, La Marine, à 4 bataillons de 685 hommes, comptait 209 officiers et 2,531 soldats, état-major compris.

En 1749, il n'y eut plus que 13 compagnies et deux drapeaux par bataillon. Le drapeau colonel restait à la 1re compagnie du 1er bataillon.

L'administration des compagnies fut enlevée aux capitaines et confiée à un quartier-maître trésorier.

[1] Général Susane.

[2] Les régiments à prévôté étaient ceux qui avaient le droit de former dans leur propre sein un conseil de guerre et de juger en famille les crimes et délits. Leur état-major comprenait à cet effet un prévôt, une escouade d'archers et un exécuteur. Les corps qui ne jouissaient pas de la prévôté étaient soumis à la justice, généralement très expéditive, du grand prévôt de l'armée.

20 régiments d'infanterie et 20 régiments de cavalerie avaient la pension, qui consistait en augmentation de solde de 600 livres pour le lieutenant-colonel, de 500 pour le premier capitaine et de 400 pour les quatre capitaines suivants.

En 1763, Choiseul enleva aux capitaines le recrutement et l'entretien des compagnies, et l'État se chargea désormais de pourvoir à tous les besoins de la troupe.

En 1766, on institua les musiques dans tous les régiments d'infanterie.

En 1776, le Régiment fut réduit à deux bataillons : 1er et 3e; les deux autres formèrent le regiment d'Auxerrois.

Chaque bataillon compta alors 4 compagnies; il y eut, en outre, pour le Régiment, une compagnie de grenadiers, une de chasseurs et une de dépôt.

En 1784, la compagnie de grenadiers fit partie du 1er bataillon; celle de chasseurs, du 2e.

Les compagnies de fusiliers étaient à 116 hommes; celles de grenadiers et de chasseurs à 101, gradés compris.

La compagnie de dépôt fut supprimée.

Le 17 mars 1788, La Marine forma, avec Bourgogne, la 11e brigade; et le 1er janvier 1691, les noms de régiments ayant été remplacés par leurs numéros, La Marine devint le 11e Régiment d'infanterie.

## § III. — Armement et Formations.

Les soldats d'infanterie furent armés de trois façons différentes dans les régiments jusqu'en 1703. On y voyait des piquiers, des mousquetaires et des fusiliers.

La proportion des armes à feu dans l'infanterie, de moitié sous Henri IV, atteignit les deux tiers sous Louis XIII, et continua à augmenter sous Louis XIV jusqu'en 1703, date à laquelle le fusil, devenu arme de jet et arme de main par l'invention de la baïonnette à douille, fut distribué à toute l'infanterie, en remplacement du mousquet et de la pique.

Chaque soldat eut alors une cartouche (giberne), contenant 20 coups à tirer, et un fourniment (poire à poudre), porté en bandoulière de gauche à droite; il était, en outre, armé d'une épée.

Quelques-uns avaient des haches, des pioches, des pelles et d'autres outils. Il y eut aussi, à partir de 1667, 4 grenadiers par compagnie; leur mission était de lancer des grenades dans les attaques de retranchements; on en forma bientôt une compagnie par régiment, puis une par bataillon.

En 1674, ils reçurent le fusil à silex et la baïonnette à manche de bois, que l'on introduisait dans le canon. L'emploi de la grenade disparaissant, on conserva néanmoins les grènadiers comme compagnies d'élite.

Dans les compagnies de grenadiers, les officiers subalternes et les sergents étaient armés du fusil et de la baïonnette, avec la cartouche.

En 1744, le comte d'Argenson fit remplacer la baguette en bois par la baguette en fer dans toute l'infanterie. A la même époque, toutes les armes à feu furent mises au même calibre.

Jusque sous Louis XVI, les officiers d'infanterie n'eurent pas l'épée pour insigne de commandement, mais l'esponton ou demi-pique de sept pieds et demi à huit pieds de long, qu'ils maniaient « de la manière la plus noble. » Mais les capitaines et les officiers subalternes devaient, en campagne, être munis d'un fusil à baïonnette.

Les modifications successives de l'armement obligent l'infanterie à prendre les formations les plus propres à son emploi.

Sous Louis XIII, les régiments se fractionnent en bataillons, et dans chaque bataillon les piquiers occupent le centre, les files et les rangs espacés à deux pas, les mousquetaires sur les ailes, appelées manches, généralement sur huit rangs.

Quelquefois les mousquetaires sont éparpillés sur le front en enfants perdus ou bien disposés dans les intervalles de la cavalerie.

Vers la fin du XVIIe siècle, les piquiers n'entrent plus que pour un quart dans l'effectif des compagnies.

La formation normale de l'infanterie était sur 6 rangs ouverts; on serrait les distances en marchant à l'ennemi.

Le plus souvent, les piquiers de tout le bataillon étaient au centre et les mousquetaires sur les ailes, sans distinction de compagnies.

Les officiers et les sous-officiers, répartis, suivant leur ancienneté, sur le front, sur les flancs et derrière le bataillon, se trouvaient presque toujours séparés de leurs compagnies et n'avaient pas un groupe déterminé à commander.

Cette disposition défectueuse existait encore sous Louis XV. L'adoption du fusil à baïonnette eut pour conséquence immédiate une diminution du nombre des rangs dans l'infanterie; on les réduisit de 6 à 4, afin de permettre à une plus grande quantité de fusils d'agir simultanément; ce fut pour longtemps la seule réforme.

## § IV. — Uniformes du Régiment de La Marine

La tenue du Régiment en 1635 est décrite par plusieurs auteurs militaires.

Habit, collet droit, veste et culotte de drap blanc, parements et revers de panne noire, pattes en travers garnies de trois boutons, le dessous de la manche fermé de trois boutons, sept au revers et trois au-dessous, boutons jaunes, chapeau bordé de galons blancs.

Il est cependant bien probable que le Régiment, comme tous les

autres à cette époque, n'était pas habillé uniformément; il y avait autant de tenues que de compagnies.

Louvois favorisa autant qu'il le put l'adoption de l'uniforme par régiment, en excitant l'émulation des colonels et en récompensant ceux qui donnaient à leur troupe un équipement « tout d'une parure. »

En 1670, tous les régiments d'infanterie portaient l'habit gris clair à larges basques, avec la veste ample et le chapeau de feutre à bords larges et plats.

En 1697, le chapeau plat fut remplacé par le chapeau retroussé sur trois côtés; ce chapeau, dit lampion, était galonné d'or ou d'argent et muni d'une cocarde noire. L'habit et la veste étaient garnis de boutons de cuivre ou d'étain dessinant la taille, les devants, les poches et quelquefois les parements.

Les bas étaient blancs ou de couleur, les souliers à boucles, les cheveux noués en bourse. Ce costume resta le même dans son ensemble jusqu'en 1793; mais les régiments se distinguaient entre eux par les couleurs de certaines parties du costume.

Les couleurs distinctives de La Marine furent :

De 1720 à 1737, gilet rouge, habit blanc à huit boutons dorés, collet et parements noirs, chapeau noir galonné d'or.

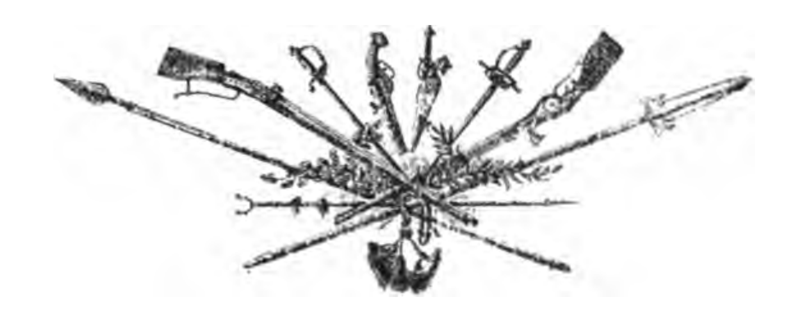
De 1737 à 1762, habit, veste et culotte blancs, parements et collet noirs, pattes rouges, boutons dorés, chapeau noir galonné d'or.

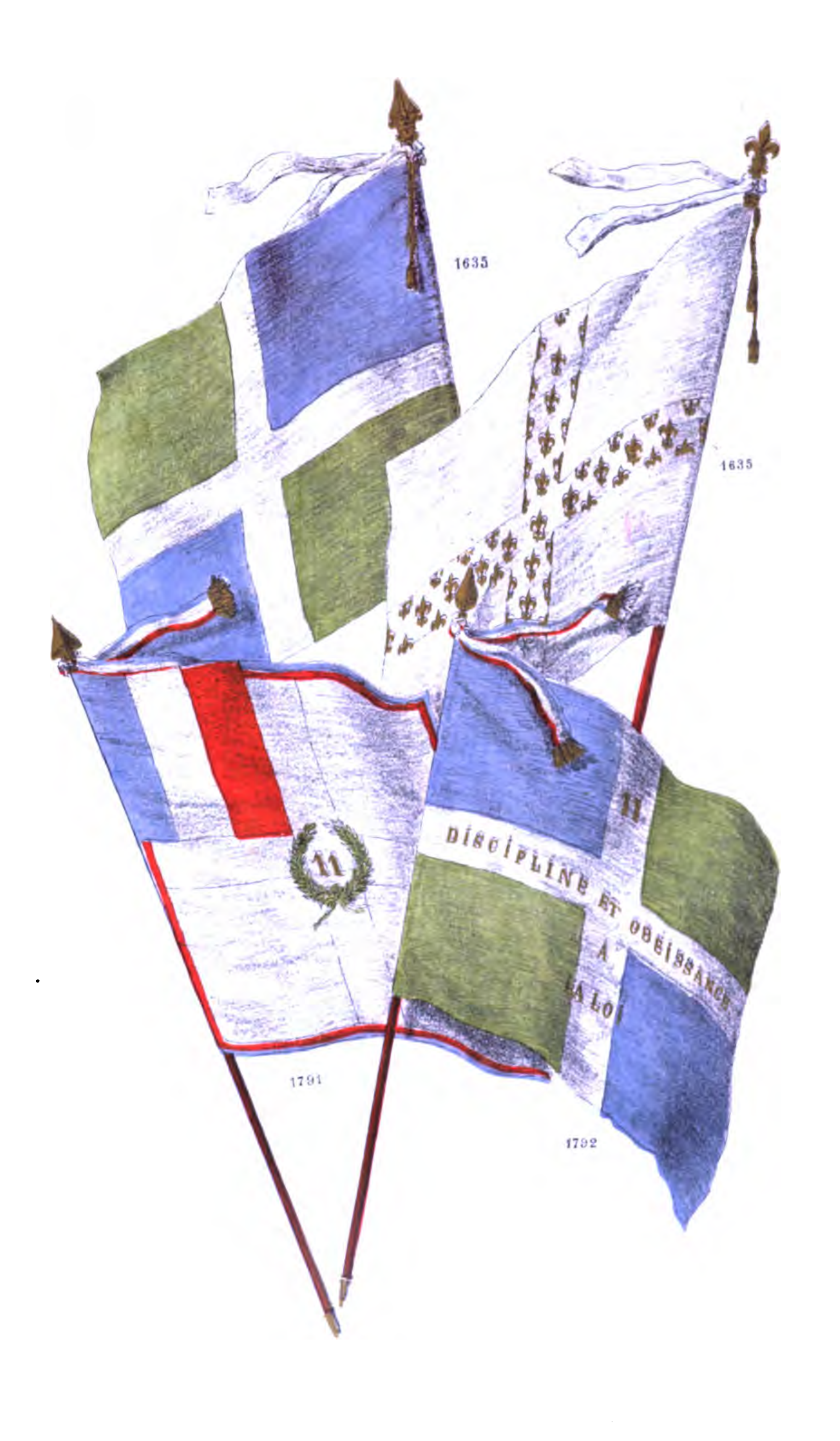
De 1763 à 1775, habit, veste et culotte blancs, collet et parements noirs, boutons jaunes, chapeau noir, liseré rouge et jaune.

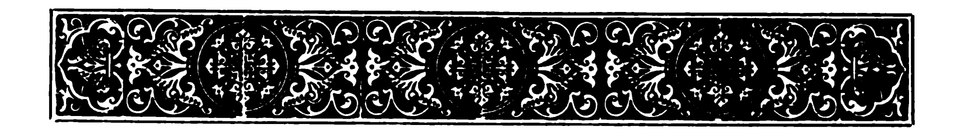
En 1776, il prend l'habit blanc de forme rajeunie, les couleurs restant les mêmes, le collet est bleu.

De 1779 à 1791, liseré noir, parements et revers noirs, liserés de poche noirs, boutons blancs.

A partir de cette époque, la tenue est uniformisée pour tous les régiments d'infanterie; ils ne se distinguent plus que par leurs numéros.




1635
1635
11
1791
11
DISCIPLINE ET OBEISSANCE
A
LA LOI
1792



## CHAPITRE II

### § I. — Guerre de Trente ans. Période française (1635-1648)

**Cardinal-Duc à l'armée de la Meuse.**

U mois de janvier 1636, alors qu'il était encore Cardinal-Duc, le Régiment alla rejoindre l'armée que le comte de Soissons commandait sur la Meuse. Cette armée attaqua, le 31 mai, 4,000 Cosaques polonais de Taraski, qui commettaient depuis un an toutes sortes de cruautés sur cette frontière, et le Régiment, qui combattait pour la première fois, y donna des signes certains de sa valeur.

On avait réuni les enfants perdus du Régiment sous les ordres du capitaine La Chapelle, et on les avait envoyés en éclaireurs pour tomber sur le flanc des Cosaques. Ils les surprirent et leur portèrent les plus rudes coups : 400 Cosaques furent tués sur place; on leur prit tous leurs bagages, 600 chevaux, 3 étendards et 7 paires de timbales.

Après ce beau fait d'armes, 400 hommes furent envoyés au siège de Colmar; le reste du Régiment fut employé à la reprise de Corbie, et se fit remarquer en défendant énergiquement un moulin sur la Somme.

#### CARDINAL-DUC CHANGE DE NOM ET DEVIENT LA MARINE (1637)

A la fin de cette année, Richelieu, qui était grand-maître et surintendant général de la navigation, changea le titre de son Régiment d'infanterie et lui donna celui de « La Marine, » qu'il a conservé jusqu'en 1791.

En juillet 1637, on trouve La Marine à la prise de la ville et du château de Bohain, où le capitaine Saint-Mégrin reçut une mousquetade

1637. au travers du corps. Quelques jours après, il est au siège de Landrecies, puis à celui de La Capelle, où il ouvre la tranchée; enfin, à la défense de Maubeuge.

Siège de Saint-Omer 1638. Le Régiment de La Marine était au siège de Saint-Omer lorsque Piccolomini, à la tête des Impériaux, se présenta le 25 juin pour délivrer la ville. Le maréchal de la Force envoya des détachements des gardes françaises, de Piémont et de La Marine, qu'il fit soutenir si à propos qu'on repoussa quelques partis ennemis qui avaient déjà passé un ruisseau profond.

L'attaque des Français fut si soudaine que les Impériaux s'enfuirent et que plusieurs se noyèrent en traversant le ruisseau.

Mais Piccolomini ne se tint pas pour battu. Le 8 juillet, informé que notre cavalerie était partie du camp pour escorter un convoi, il fit passer la sienne sur la digue d'un marais, dans le dessein de nous attaquer à Polincove.

Elle déboucha sur les régiments de La Marine et de Piémont, qui prirent aussitôt les armes et se campèrent si avantageusement que cette cavalerie, craignant de les attaquer, prit le parti de la retraite. On en profita pour la charger avec avantage. Elle perdit plus de 1,500 chevaux.

Le lieutenant-colonel de Montécler et deux officiers furent blessés.

Navailles, enseigne de la compagnie colonelle et futur maréchal de France, se distingua dans cette affaire.

Siège d'Hesdin 1639 En 1639, La Marine fit campagne en Artois, sous les ordres du duc de la Meilleraie. Il fut employé sous le commandement du comte de Gassion et vint au siège de Hesdin, qui fut investi le 19 mai.

Il reçut l'ordre, le 9 juin, d'emporter d'assaut une demi-lune. Un détachement d'hommes choisis, conduits par le major La Bartète, arrachent les fraises, renversent les palissades, tuent à coups de hallebardes et de piques les premiers défenseurs qui se présentent et forcent les autres à se jeter dans la rivière, quoiqu'ils eussent des bateaux prêts à les ramener à la ville. Dans cet assaut, le major La Bartète fut blessé, ainsi que le lieutenant-colonel de Montécler.

Hesdin, sous les attaques répétées de l'assaillant, capitula le 30 du mois.

Combat de Saint-Nicolas. 1639. Le 4 août suivant, l'armée espagnole avait passé l'Aa au village de Saint-Nicolas, où elle avait pris position.

Le maréchal de la Meilleraie marcha à sa rencontre, et La Marine reçut l'ordre d'attaquer le village. Les Espagnols, qui n'avaient point passé la rivière, informés de nos mouvements, se retranchèrent entre des marais et une digue, qu'ils bordèrent de 4 pièces de canon. Après un brillant combat, La Marine chassa les ennemis du village de Saint-

Nicolas, les força dans l'église, où ils s'étaient retranchés, et s'empara des 4 pièces d'artillerie. 1639.

Il perdit malheureusement dans cette affaire le capitaine Clermont d'Aurivelle, le lieutenant La Chesnaye, l'enseigne Silly; le chevalier de Montécler y fut de nouveau blessé.

Le Régiment se distingua ensuite au combat de Ruminghem, où son lieutenant-colonel fut encore blessé.

En septembre, le capitaine Grandmaison, envoyé en parlementaire au fort Manicourt, est tué par la garnison, qui eut à s'en repentir, le fort ayant été pris d'assaut. Sur la fin de la campagne, La Marine est envoyé à Caudebec pour réprimer une insurrection de paysans qui se donnaient le nom de *Pieds-Nus* et refusaient de payer les tailles.

Ils furent complètement dispersés, aux environs d'Avranches, par Gassion.

En 1640, le Régiment était employé au siège d'Arras et se distingua particulièrement à la prise du fort de Rantzau. Siège d'Arras. 1640.

Le régiment ennemi de Rocherolles s'y était enfermé avec l'intention de s'y défendre énergiquement. « La Marine les y alla attaquer avant « qu'ils aient eu le temps de s'y fortifier, et les entreprit si courageuse« ment qu'il les en mit dehors. »

Les Espagnols perdirent 4,000 hommes; mais la victoire coûta cher à La Marine, qui eut 28 officiers tués ou blessés, parmi lesquels : l'enseigne de Gadagne, qui devait plus tard commander le Régiment, — il y reçut deux coups d'épée et deux coups de pique, — le marquis de Navailles, M. de Sérignan.

Après la capitulation d'Arras, le Régiment fut un des six qui y furent mis en garnison.

L'année suivante, au siège d'Aire, il prit d'assaut la demi-lune et le chemin couvert. Les lieutenants Duclos et Vaudonville périrent à cet assaut. Gadagne y reçut encore un coup de feu et un coup de pique. 1641.

La Marine avait pris cette année ses quartiers d'hiver à La Bassée; cette place fut assiégée, et les 250 hommes de La Marine qui s'y étaient enfermés se distinguèrent dans deux sorties qu'ils firent le 20 avril et le 4 mai. Siège de la Bassée. 1642.

Dans la première, MM. de Grandmaison, de la Laque, Matarel furent blessés; dans la deuxième, le marquis de la Trousse, lieutenant-colonel, son frère le chevalier, et MM. du Faye, de Launay, Durban et Calvoisin furent blessés.

Malgré toute l'énergie de ses défenseurs, la place fut obligée de capituler le 11, tellement la garnison était réduite et affaiblie.

**Bataille de Rocroi. 19 mai 1643.**

Le 19 mai 1643, La Marine prit une part active à la bataille de Rocroi. Il formait brigade avec Picardie; les deux régiments étaient placés à la droite de la première ligne d'infanterie, Picardie à l'extrême droite, La Marine à sa gauche.

Le prince de Condé avait passé la nuit aux feux de Picardie, et le lendemain, tandis que le maréchal de l'Hôpital contenait la droite ennemie, il se porta en avant avec la droite de l'armée française.

La Marine et Picardie rencontrèrent d'abord un corps de 1,000 mousquetaires, dont la vue leur avait été dérobée par un pli de terrain; ils le chargèrent avec furie et le mirent en fuite. Chargés à leur tour par la cavalerie espagnole, ils repoussent ses charges et reprennent leur marche en avant; la gauche de l'armée espagnole est rompue, et la droite, attaquée à revers, est taillée en pièces.

La réserve, formée de la vieille infanterie espagnole, reste seule inébranlable au milieu du champ de bataille. Le duc d'Enghien essaie en vain d'entamer cette forteresse vivante, dont les flancs s'entr'ouvrent à chacune de ses charges pour démasquer 16 pièces de canon qui vomissent la mort.

La troisième charge réussit enfin, et les Espagnols auraient tous été passés au fil de l'épée, sans la générosité du prince de Condé, qui arrêta le massacre.

Le lieutenant-colonel marquis de la Trousse y fut blessé, ainsi que son frère, le capitaine chevalier de la Trousse; le capitaine de la Laque était parmi les morts. Cette victoire fut suivie de la prise de Landrecies, de Barlemont, d'Émery, de Maubeuge et de Binch.

**Siège de Thionville. 1643.**

La Marine et Picardie vinrent ensuite avec Condé, le 13 juillet, au siège de Thionville. Ils emportèrent de vive force un moulin retranché et palissadé, et s'y maintinrent ensuite contre tous les efforts des assiégés.

Ils se distinguèrent à ce siège dans la nuit du 28 au 29, à l'assaut qui se donna le lendemain et à celui du 4 août. Le lieutenant-colonel chevalier de Grignan fut blessé à ce siège.

**La Marine à l'armée de Catalogne. 1644**

En 1644, pour tirer le Régiment de la fausse position dans laquelle il se trouvait vis-à-vis des petits vieux et de quelques drapeaux blancs plus anciens que lui, on l'envoya en Catalogne, où il servit jusqu'à la fin de 1648, tour à tour sous les ordres des maréchaux La Motte-Houdancourt et d'Harcourt, du prince de Condé et de Schomberg.

Voici les noms des officiers de l'état-major et des capitaines qui le composaient en 1644 :

*Mestre de camp :* Marquis de la Trousse.

*Lieutenant-colonel :* Comte de Grignan.



Musée de Versailles. HEIM.

ROCROI

*Major :* Jean de la Bartète. 1644.

*Aide-major :* Dargilliers.

*Capitaines* : MM. de la Fitte, Colombier, Grandmaison, Campelts, chevalier de la Trousse, Madaillan, Luppé, Redenne, Barbatanne, La Bretonnière, Tessonneau, Villars, Lousteneau, Duplessis, Dupont, Agenerville et Durban.

Le Régiment de La Marine joignit l'armée de Catalogne le 16 juin 1644 et partagea la gloire et les travaux de Champaque au siège de Tarragone. A l'attaque du Môle, 500 hommes, conduits par le chevalier de Grignan, s'élancèrent sur la barrière, du côté de la mer, et l'emportèrent de vive force. Dans la sortie du 30 août, La Marine soutient le choc avec une rare vigueur; le capitaine de Barbatanne se fait tuer et le major La Bartète est blessé avec quelques autres officiers. Siège de Tarragone. 1644.

Après la levée du siège, La Marine s'empara, le 20 octobre, de la ville de Gramont. Le lieutenant Féron périt à cette attaque.

En 1645, le Régiment arrive sur la fin du siège de Roses et prend une grande part à l'assaut du 27 mai, qui amène la capitulation de la place. Siège de Roses. 1645.

La Marine tenait la gauche à la bataille de Llorens et se trouvait sur la première ligne de l'infanterie; il y perdit le capitaine Villars. Bataille de Llorens. 1645.

Il fut ensuite au siège de Balaguer et dispersa, le 12 août, un convoi qui cherchait à pénétrer dans la ville. Dans ce combat, qui fut très vif, périt le capitaine d'Hauterive. Siège de Balaguer. 1645.

Le Régiment fut employé très activement aux deux sièges de Lérida, en 1646 et 1647. La garnison espagnole, forte de 5,000 hommes commandés par un gouverneur énergique, fit de vigoureuses sorties. Dans l'une d'elles, tous les postes français furent enlevés. Sièges de Lérida. 1646-1647

Le 21 novembre, le marquis de Leganez, profitant de la lassitude qu'un siège de six mois avait jetée dans l'armée française, tomba sur les lignes et y pénétra. Les Français durent se retirer.

Au mois de mai 1647, le prince de Condé vint prendre le commandement de l'armée de Catalogne et la conduisit de nouveau devant Lérida. Le 27, le régiment de Champagne, précédé des 24 violons du prince, ouvrit la tranchée en plein jour; mais peu de temps après, Condé luimême, qui avait d'abord cru l'entreprise facile, dut lever le siège, sans violons. Après la levée de ce siège, La Marine forma l'arrière-garde de l'armée et eut à soutenir des combats acharnés, dans l'un desquels périt le capitaine Luppé.

## § II. — Guerre avec l'Espagne. Fronde

**Siège de Tortose. 1648.**

En 1648, La Marine ouvre, le 5 juillet, la tranchée devant Tortose à la deuxième attaque et se couvre de gloire à l'assaut du 12.

Le colonel-lieutenant de la Trousse y fut tué : « Il affectait de s'exposer « sans nécessité et avait l'habitude de marcher sur les crêtes des tran- « chées. » Témérité pour le moins inutile, surtout pour un colonel.

**1649.**

A la fin de cette année, les troubles de la Fronde prirent un caractère alarmant dans le Midi de la France. La Marine passa en Guyenne et fut employé en 1649 contre les révoltés de Bordeaux.

**La Marine à l'armée de Flandre. 1650.**

L'année suivante, il alla renforcer l'armée de Flandre, commandée par le maréchal du Plessis-Praslin; mais il en fut bientôt détaché pour aller tenir garnison à Saint-Quentin.

**Difficultés avec le régiment de Plessis-Praslin**

Jusque-là, on avait ménagé à La Marine des situations où il ne s'était trouvé en contact qu'avec Picardie, Champagne ou des régiments moins anciens que lui ou non pourvus de drapeau blanc. Il venait de rencontrer, à l'armée de Flandre, le régiment de famille du maréchal du Plessis-Praslin, le même corps qui porta depuis le titre de Poitou.

Celui-ci avait été créé en 1616 et avait le drapeau blanc avant la création de La Marine; c'est cette circonstance qui avait fait reléguer La Marine dans Saint-Quentin.

Toutefois, il n'y demeura pas longtemps; il en sortit au mois de septembre pour aller — avec le régiment de Sault, devenu « Flandre » en 1762 — se jeter dans Mouzon, assiégé par les Espagnols.

**Siège de Mouzon. 1650.**

Ici se présenta une nouvelle difficulté : Sault était un des 6 petits vieux et était encore moins bien disposé que Plessis-Praslin à céder le pas à La Marine. Le différend qui s'éleva entre eux au sujet de la préséance les empêcha d'arriver en vue de la ville avant le jour et faillit faire échouer l'expédition.

Ces deux corps, découverts par les assiégeants, eurent à essuyer tout leur feu et furent obligés de se retirer, après y avoir perdu chacun leur chef.

La Marine regretta M. de Montécler, qui avait repris, en qualité de colonel-lieutenant, le commandement du Régiment depuis la mort du marquis de la Trousse.

Le capitaine de Campelts fit, le lendemain, une nouvelle tentative et eut le bonheur de réussir.

Les Espagnols furent informés du secours qu'avait reçu la place par

une vigoureuse sortie du Régiment; il leur tua beaucoup de monde, mais il perdit les capitaines de Recouvert et La Bastide. Campelts fut blessé. 1650.

Siège de Rethel. 1650.

Le maréchal du Plessis-Praslin, qui projetait de faire le siège de Réthel, rassembla toutes les troupes au mois de novembre. Après quelques jours de tranchée, on commanda le Régiment pour donner l'assaut à la brèche. Il l'occupa au prix de 3 capitaines et de 80 soldats tués.

M. le comte de Gadagne, qui avait fait les dispositions de cette attaque comme plus ancien capitaine, y reçut une blessure légère.

Les assiégés, étant revenus en plus grand nombre, contraignirent le Régiment à se retirer au delà du pont; il s'y barricada et foudroya si à propos la place avec 3 pièces de canon qu'elle se rendit. La capitulation ayant été signée le 14 décembre, M. de Gadagne eut le commandement de cette place le même jour. Il y entra avec son Régiment, qui ne se trouva pas à la bataille de Réthel, où sa présence eût pu causer des embarras en raison des questions de préséance.

La Marine forme de nouveau brigade avec Picardie. 1651.

En 1651, La Marine retourne à l'armée de Flandre, et les réclamations contre le rang qui lui avait été donné s'y renouvellent plus vives que jamais.

La puissance de Mazarin était alors sur son déclin. Louis XIV dut intervenir personnellement pour mettre fin à ces dangereuses querelles. Il adressa la lettre suivante, qu'on lui fit écrire, au maréchal d'Aumont :

« Mon cher cousin, ayant été informé de ce que vous écrivez au sieur « comte de Brienne, sur la peine où vous continuez d'être à l'égard du « Régiment de La Marine, et m'ayant été représenté par un officier dudit « régiment venu exprès que, pour éviter les contestations arrivées à « l'égard du rang de ce Régiment, on pourrait le faire servir conjointe- « ment avec celui de Picardie pendant la présente campagne, j'ai bien « voulu vous faire cette lettre pour vous dire, par l'avis de la reine « régente, madame ma mère, que mon intention est que vous l'incorpo- « riez dans celui de Picardie, pour servir ensemble en même poste et en « même quartier et en toutes circonstances qui s'offriront durant la « campagne de cette année; jusqu'à ce qu'autrement en soit ordonné, etc. »

Cette incorporation simulée et qui n'avait réellement comme conséquence que de former une brigade avec les régiments de Picardie et de La Marine, satisfit les mécontents parce que La Marine n'avait plus de missions particulières.

La Marine forma brigade avec Picardie jusqu'à la fin des troubles de la Fronde. Après la Fronde, tout le monde s'inclina devant les volontés de Louis XIV.

1651. C'est pourquoi, après le siège de Sainte-Menehould, qui eut lieu à la fin de 1653 et auquel La Marine avait servi sans Picardie, occupé ailleurs, le rang de 6e des vieux corps cessa d'être disputé au Régiment.

Ce rang lui fut enfin définitivement assuré par le règlement du 26 mars 1670.

A la fin de 1651, un détachement du corps, aux ordres de M. de Constantin, prit part à l'attaque des retranchements du village de Neuville.

**La Marine à l'armée royale 1652.**

En 1652, le Régiment passa à l'armée royale sous les ordres de Turenne; il se trouva avec Picardie au siège d'Étampes, où, sous les ordres du lieutenant-colonel de Gadagne, il fit des prodiges de valeur; à la seconde bataille d'Étampes, où il fut moins heureux et où Gadagne reçut plus de vingt coups d'épée et de pique dans son buffle, et à la bataille du faubourg Saint-Antoine. Il fut écrasé en attaquant les barricades de la rue de Charonne, où il pénétra malgré le feu qu'on faisait des maisons. Le comte de Mancini, son colonel, y fut tué, ainsi qu'un grand nombre d'officiers. On comptait parmi les blessés M. Carrion de Nisas, qui eut la jambe droite emportée d'un boulet de canon.

**Siège de Seurre. 1653.**

La guerre civile continuant à faire des ravages en Guyenne et en Bourgogne, La Marine fut envoyé en Bourgogne, et le duc d'Épernon, qui y commandait, l'employa au siège de Seurre. La tranchée ouverte dans la nuit du 13 au 14 mai, on fit la saignée du fossé afin de pouvoir attacher le mineur au bastion; mais l'eau, retenue par deux écluses, ne s'écoulait qu'avec peine; le Régiment fut commandé pour aller les couper; il exécuta cet ordre en plein jour, et cette action hardie décida de la capitulation de la place.

**Siège de Mouzon. 1653.**

Le Régiment revient à l'armée du maréchal de Turenne et prend part au siège de Mouzon. La ville capitula le 28 septembre, grâce à l'énergie du lieutenant de la Belle.

Celui-ci, en effet, étant de garde à la tranchée le 27, contint si bien les assiégés près de la porte de Bourgogne, avec 30 hommes de son poste, qu'il rendit impossible toute sortie; la ferme contenance de cet officier permit d'avancer le travail des mines, et elles étaient prêtes à jouer lorsque l'ennemi, décidé à en prévenir l'effet, demanda à se rendre. Le Régiment participa également au siège de Sainte-Menehould.

**Sièges de Stenay et d'Arras. 1654.**

Du 18 juin au 6 août, le Régiment de La Marine prend part au siège de Stenay, avec l'armée de Champagne, commandée par le marquis de Fabert. On vit pour la première fois à ce siège des parallèles et des cavaliers de tranchée. Le Régiment fit des prodiges de valeur, le 22 juillet en particulier. Après une action des plus vives, La Marine se

logea sur le chemin couvert, en présence du roi Louis XIV, et Gadagne refusa de sortir de garde avant d'avoir attaché le mineur à la demi-lune. 1654.

Le capitaine Testu de Villars succomba en brave à cette action. Stenay tint jusqu'au 6 août.

Le 25 août, le Régiment était en Artois, à l'armée du maréchal d'Hocquincourt; il eut la gloire d'entrer des premiers dans les retranchements élevés par les Espagnols et de contribuer à la levée du siège d'Arras.

En janvier 1655, un détachement du Régiment est à la prise du Bas-Castelet. Le Régiment coopéra au ravitaillement du Quesnoy. L'escorte était aux ordres du comte Bussi-Rabutin, lieutenant-général, qui ramena les troupes dans leurs quartiers. 1655.

Le Régiment se rend ensuite au siège de Landrecies, où il monta trois tranchées. Dans la première, le 29 juin, on le chargea d'attaquer le chemin couvert; les assiégés firent un feu épouvantable de mousqueterie et de grenades, sans pouvoir l'empêcher d'établir sur la palissade un logement capable de contenir 200 hommes avec 2 pièces de canon. Siège de Landrecies 1655.

Dans sa deuxième garde, il se rendit maître, dans la nuit du 5 au 6 juillet, d'une traverse sous laquelle il y avait un fourneau de mine que l'on fit jouer; et dans celle du 11 au 12, il avança les travaux de cinquante pas dans la demi-lune de la porte. Landrecies se rendit le 17. Le Régiment eut aussi quelque part à la prise de Condé, qui capitula le 18 août, et à celle de Saint-Ghislain.

A l'armée de Flandre, sous les ordres des maréchaux de Turenne et la Ferté, La Marine se trouve au siège de Valenciennes. Siège de Valenciennes. 1656.

La tranchée fut ouverte du 26 au 27 juin; le Régiment avait pris poste au quartier du maréchal de la Ferté. Il fournit sa garde à son tour, jusqu'à ce que, l'ennemi ayant forcé les lignes, on fut obligé de lever le siège, le 16 juillet.

Gadagne, blessé, fut fait prisonnier.

En 1657, La Marine se trouve aux sièges de Montmédy, de Saint-Venant, de la Motte-aux-Bois et au secours d'Ardres. 1657.

La Marine participa, l'année suivante, au siège de Dunkerque. Dans la nuit du 9 au 10, le Régiment poussa les travaux fort près du redan et, malgré le feu très vif des assiégés, acheva, avec les autres régiments de la tranchée, la ligne de communication des deux attaques. Siège de Dunkerque.

Dans la nuit du 16 au 17, La Marine et les autres régiments de la tranchée s'étendirent sur la contrescarpe; cette action coûta beaucoup d'officiers et de soldats à La Marine.

1657. Le lendemain, il fournit 300 hommes pour l'attaque du chemin couvert, attaque où ce détachement se couvrit de gloire.

Il termina la campagne par la prise de Berghes, Dixmude et Furnes.

1658. Le Régiment rentra dans Furnes, dont le marquis de Lauzun avait le commandement.

La Marine était alors aux ordres de M. de Clodoré, lieutenant-colonel, lequel ayant refusé d'obéir au marquis de Lauzun, qui était alors colonel de dragons, celui-ci le fit emprisonner, ainsi que les officiers du Régiment qui prirent sa défense.

Ce coup d'autorité, de la part d'un jeune homme qui n'avait alors que 25 ans, trouva quelques partisans. Cependant, l'affaire s'arrangea peu de temps après.

1659. On publia, en mai 1659, une suspension d'armes, et la paix, si désirée, fut signée le 7 novembre; par ce traité, les Espagnols devaient nous remettre, entre autres places, Avesnes, dont le régiment prit possession et qu'il occupa l'année suivante.

La Marine de 1660 à 1665. En 1663, il est à Marsal avec l'armée du roi. L'année suivante, à la suite de l'affaire de Créqui, le roi envoya des troupes dans les États du pape; 17 compagnies du Régiment, portées à 50 hommes chacune par l'ordonnance du 24 décembre 1662, furent du nombre de celles destinées à cette expédition.

Le maréchal du Plessis en avait le commandement. On était arrivé dans le Modénois quand le traité conclu à Pise le 12 février rétablit la concorde entre les deux puissances.

1665. En 1665, La Marine comptait 40 compagnies, réparties de la manière suivante : 5 à Dunkerque, 4 au Quesnoy, 3 à Hesdin, 2 à Saint-Venant, 2 à Bapaume, 2 à la citadelle de Metz, 1 à Calais-ville, 1 à Calais-citadelle, 1 à Monthalin, 1 à Béthune, 1 à la citadelle de Doullens, 1 à Avesnes, 1 au château de Luchamp, 1 au Mont-Olympe, 1 au château de Sedan, 1 au château d'Auxonne, 1 au château de Dieppe, 1 à la citadelle du Havre, 1 à Belle-Isle, 1 à Brouage, 1 à la citadelle de Saint-Jean-Pied-de-Port, 1 à la citadelle de Perpignan, 1 à Aigues-Mortes, 1 à Fort-Penais, 1 au château de Sommières, 1 à la citadelle de Saint-Esprit, 1 à Fort-Barreaux, 1 à Pignerol.

## § III. — Guerre de Hollande
## Guerre contre la Première Coalition

Affaire de Wœrden 1672. La guerre commença au printemps; 90,000 hommes se trouvaient concentrés entre Sedan et Charleroi; le roi commandait en personne

avec Turenne, Condé, Luxembourg, Chamilly et Vauban; un bataillon de La Marine faisait partie de l'armée du duc de Luxembourg. On passa le Rhin le 12 juin et l'on envahit la Hollande par le Bétaw. 1672.

Les Hollandais se défendirent courageusement; le 19 octobre, ils livrèrent un sanglant combat à Wœrden aux troupes placées sous les ordres du maréchal de Luxembourg.

« Le prince d'Orange s'était porté sur Wœrden pour en chasser les « Français; le duc de Luxembourg partit d'Utrecht avec 2,500 hommes « de pied au secours de la ville; il attendit longtemps les secours que « devait lui amener M. de Genlis, et ne les voyant pas arriver, il attaqua « les retranchements ennemis, en força cinq l'un après l'autre et « secourut la ville.

« A cette action, les ennemis n'ont pas fait un des nôtres prisonniers, « ni pris pas un de nos drapeaux, comme on le disait; mais ils ont perdu « plus de 700 hommes tués sur la place. Le prince d'Orange est blessé « et prisonnier, 2 colonels et 70 officiers et environ 3 à 400 soldats; il « s'en est noyé une grande qauntité, y ayant eu un seul canal où on en « a trouvé 50. On a pris 9 pièces de canon, dont 3 en batterie contre la « ville et 6 dans les retranchements[1]. »

Le bataillon de La Marine (le 1er) qui participa à cette vigoureuse attaque perdit M. de Mesompré, commandant; les capitaines de Boufflers, de Ménonville, de la Chaussée furent blessés.

L'année suivante fut marquée par la prise de Maëstricht, qui capitula le 20 juin, après treize jours de tranchée ouverte. 1673.

Le 1er bataillon prit part à ce siège; les deux autres se trouvaient à l'armée d'observation. Le major La Valette fut tué devant Maëstricht.

**La Marine à l'armée de Turenne. 1674.**

Le Régiment avait passé l'hiver à Trèves. Il eut l'ordre d'en sortir au mois de juillet et joignit l'armée que Turenne commandait sur le Rhin. Il se trouva à la bataille gagnée sur les Impériaux à Ensheim, où sa brigade, aux ordres du comte de Douglas, brigadier, occupait toute la gauche en première ligne. Il fut ensuite mis en garnison, 2 bataillons à Brisach et le 3e à Trèves.

Ce dernier fit, en 1675, partie de l'armée de Créqui et contribua en juin à la prise de Limbourg, où son commandant, le capitaine Desormeaux, fut tué à l'assaut d'une demi-lune. 1675.

**Campagne d'Alsace.**

Les deux autres bataillons de La Marine prennent part à la mémorable campagne d'Alsace.

Ils se trouvent aux affaires de Mulhausen et de Turkheim.

[1] Duc de Luxembourg, *Mémoires*.

1675. Dans cette dernière, 5 janvier, le Régiment a 2 officiers tués et 14 blessés; il y perd 74 hommes tués, 73 y sont blessés, mais l'Alsace est sauvée.

Au printemps, Turenne repasse le Rhin et oblige l'ennemi à accepter la bataille au défilé de Salzbach; mais un boulet vint l'enlever au moment où il allait recueillir le fruit de ses savantes manœuvres; l'armée, triste et découragée, se replia vers le Rhin, sous les ordres de M. de Lorges.

Elle livra un dernier combat à Altenheim pour repousser Montecuculli et rentra en Alsace.

M. de la Motte, colonel de La Marine, mourut glorieusement à cette affaire (1er août).

**Siège de Haguenau. 1675.**

Après cette retraite précipitée, les bataillons furent jetés dans les places pour arrêter l'invasion. Le lieutenant-colonel Mathieu de Castellas s'était renfermé dans Haguenau avec la majeure partie du Régiment; il y fut bientôt assiégé par Montecuculli et fit une héroïque résistance.

Le prince de Condé, apprenant l'entreprise des Impériaux, dit : « La Marine y est, j'ai le temps d'arriver; et puis je connais Mathieu, « s'il manque de boulets, il se fera mettre dans un canon. »

Il écrivit pour l'encourager et reçut de lui cette réponse laconique, qui eut un grand succès à la cour : « Tant que Mathieu sera Mathieu, Haguenau sera au roi. » Il tint parole, et les efforts de Montecuculli se brisèrent contre l'énergique résistance des soldats de La Marine et contre la résolution inébranlable de leur lieutenant-colonel.

Voilà pourquoi Mathieu de Castellas, officier « *dubiæ nobilitatis,* » reçut en récompense le Régiment de La Marine, en remplacement du colonel de la Motte, par une exception bien rare en ce temps.

**Défense de Philippsbourg Bataille de Kokesberg. 1676.**

Deux compagnies du Régiment, commandées par les chevaliers Mars et de Charles, furent enfermées dans Philippsbourg. Réunies à neuf autres compagnies du régiment du Dauphin et à la compagnie franche de Saint-Just, elles formèrent un bataillon, nommé La Marine, qui se couvrit de gloire dans la défense de Philippsbourg. Malgré les efforts héroïques des défenseurs, la place fut obligée de capituler, et les Impériaux s'avancèrent vers Metz, conduit par Charles II, nouveau duc de Lorraine.

1676. Créqui avait succédé à Condé sur le Rhin, et les deux bataillons de La Marine, après le départ de Montecuculli, avaient rejoint l'armée du Rhin.

Après avoir forcé le duc de Lorraine à repasser le Rhin, Créqui se jeta sur un corps allemand qui s'était attardé en Alsace; il le battit

complètement à Kokesberg (près Strasbourg) et en refoula les débris au-delà du Rhin. Créqui le poursuivit sur la rive droite et s'empara de Vieux-Brisach et de Fribourg. 1676.

La Marine prit part à ce dernier siège, et après la prise de la ville, il y fut mis en garnison.

Le 1er bataillon se trouvait à Maëstricht. Créqui, par une dernière campagne sur le Rhin et sur le Weser, amena la pacification générale; La Marine prit part à cette campagne et se trouva à l'attaque des retranchements de Seckingen, aux sièges de Kehl et de Lichtemberg (1678) et 1678.
enfin au combat de Minden (1679). 1679.

Le Régiment de La Marine tint garnison à Saint-Étienne, puis à Bayonne en 1680, et se rendit à Pignerol et de là à Casal en 1681; la capitale du Montferrat avait été vendue par le duc de Mantoue; La Marine y fit son entrée le 30 septembre. **La Marine de 1679 à 1689.**

En 1682, le 1er bataillon quitta Casal pour se rendre en Alsace; en 1683, il se rendit au camp de Bouquenon et de là à Thionville.

Le 2e bataillon rejoignit le 1er et assista en 1684 au siège de Luxembourg, dont les chambres de réunion avaient décidé l'annexion; après ce siège, le 1er bataillon va à Valenciennes.

En 1685, il revient à Luxembourg; en 1686, il se rend à Thionville; en 1687, à Antibes et Monaco. En 1688, le 1er bataillon, sous les ordres de Boufflers, était au bombardement de Coblentz. Parmi les blessés de La Marine se trouvait l'enseigne de la Tour-Fraguier, depuis lieutenant-colonel du Régiment. Le bataillon eut ses quartiers d'hiver dans le Palatinat.

Le 1er bataillon rejoignit le 2e à Châlons-sur-Marne dans le courant de l'année 1689. Ils allèrent ensemble occuper Mont-Royal.

## § IV. — Guerre de la Ligue d'Augsbourg, de la Seconde Coalition (1689-1697)

Boufflers fut chargé, dès le début de la campagne, de couvrir le cours de la Moselle. Malgré la présence de l'électeur de Brandebourg, il réussit à s'emparer de Hocheim. **Le 1er bataillon à l'armée du Rhin. 1689-1697.**

Le lieutenant-colonel de Belnave, à la tête du 1er bataillon de La Marine, partagea la gloire de cette journée; mais il eut à regretter plusieurs officiers et soldats de son brave Régiment.

Les capitaines Mathieu et Bérard, le lieutenant Soubiran et l'enseigne Fondpalais furent tués; le lieutenant-colonel de Belnave, le major Juliers, les capitaines Juston et d'Herbet, l'aide-major Gérard furent blessés.

1689. Après la campagne, les bataillons du Régiment se réunirent à Sarrelouis, où ils passèrent l'hiver.

1690. Au printemps, le Régiment se rendit à l'armée de Dauphiné; il eut ses quartiers d'hiver à Brisach.

**La Marine à l'armée de Piémont. 1691.**

Le Régiment ne fit que passer à l'armée de Dauphiné; il partit bientôt pour Valence et, au mois d'avril, il rejoignit l'armée de Catinat en Piémont.

La prise du château de Veillane, qui se rendit à ses grenadiers, fut la première opération du Régiment.

M. de Mortin, capitaine de la 1re compagnie, fut blessé, et un détachement du corps prit possession de la place. Il fit ensuite le siège de Carmagnola; le 1er bataillon y ouvrit la tranchée dans la nuit du 7 au 8 juin. Le 2e bataillon, qui vint le relever, poussa les travaux avec une telle rapidité que le gouverneur, effrayé, fit battre la chamade[1] sous les drapeaux de La Marine.

Cet honneur très rare devait être rendu une deuxième fois à La Marine. M. de Thomassin, capitaine de grenadiers, fut tué pendant cette campagne, qui se termina par la prise du château de Montmélian, où les grenadiers montèrent quelques tranchées.

Le Régiment contribue, au mois d'octobre, à faire lever le siège de Suze.

Après cette campagne, il prit ses quartiers d'hiver à Embrun, où il rétablit son 3e bataillon.

1692. Mais le Prince Eugène, après avoir offert ses services à l'empereur d'Autriche, amena au duc de Savoie des renforts importants, avec lesquels il dévasta le Dauphiné, en représailles des ravages du Piémont et de l'incendie du Palatinat.

Le 2e bataillon de La Marine prit part au siège d'Embrun; mais la place fut obligée de capituler, et le bataillon fut envoyé à Grenoble; il ne devait pas servir d'une année.

Le colonel de Liancourt fut blessé à Staffarde, bataille à laquelle il assistait en volontaire.

1693. Mais Catinat, récemment nommé maréchal, accourut de ce côté; il obligea le Prince Eugène à lever le siège de Pignerol en menaçant

1 La chamade était un signal que l'ennemi donnait avec le tambour ou la trompette pour marquer qu'il avait quelque proposition à faire, soit pour capituler, soit pour demander une trêve; on faisait ordinairement usage d'un drapeau blanc, ce qui n'était, en réalité, que le signal adopté aujourd'hui pour le parlementaire.



Musée de Versailles. EUGÈNE DEVÉRIA.

LA MARSAILLE

e trouvait dans Pignerol, fut ainsi délivré et put 1693.
rmée.

ait pendant cette bataille sous les ordres de M. de l depuis 1683; de M. de Crancey, maréchal de a Hoquette, lieutenant-général. Bataille de la Marsaille. 4 octobre.

tinat décampa de Rivalta à la pointe du jour. La pénible entre le grand chemin de Turin à Pignerol , à peine put-on faire pendant la nuit les trouées déboucher sur l'ennemi, ce qui empêcha de donner la t.

l'infanterie allemande, celle du duc de Savoie et les rançais avaient marché, le 2, du côté de la Marsaille et pour rejoindre la cavalerie, et que la cavalerie espagnole nouvement. On se mit en bataille si près de l'ennemi, au s gardes du camp étaient à portée de se voir.

nuit, les deux armées parurent occupées du même soin. Le tinat, ayant rassemblé tous les officiers généraux, détermina anière on attaquerait. Il se fit un grand bruit dans le camp n crut d'abord que les Impériaux se retiraient; on apprit, au qu'ils fortifiaient leur droite pour faire les principaux efforts uche française. Catinat envoya aussitôt la gendarmerie de ce e demi-heure avant le jour, il marcha à l'ennemi, qu'il rencontra quarts de lieue, le fit canonner surtout du côté de l'aile gauche charger. Toute la ligne s'étant ébranlée enfonça tout ce qui était t elle; les ennemis avaient mêlé dans leur ordre de bataille des drons sur tout le front; l'infanterie française ne fit aucune décharge; reçut les escadrons la baïonnette au bout du fusil.

La Marine était à la droite de l'infanterie, en première ligne.

Il franchit sans tirer un coup de fusil les haies qui couvraient l'infanterie lombarde, l'aborda à la baïonnette et à l'épée, pénétra jusqu'au cinquième rang, taillant en pièces tout ce qui résistait à sa marche, et arriva sans s'arrêter jusqu'à la deuxième ligne, qui ne l'attendit pas.

Pendant que la droite des Français tombait sur le flanc gauche de l'ennemi, la gendarmerie, envoyée à notre gauche, prenait de flanc et d'arrière l'infanterie ennemie, qui céda.

Pendant ce temps, le centre avait été arrêté par une haie précédée d'un fossé et bien défendue par des retranchements, du canon et douze bataillons soutenus par de la cavalerie de ligne.

Catinat s'opiniâtra à enlever cette ligne; on n'y entra qu'avec beaucoup de peine et après plusieurs attaques réitérées.

Cette brillante journée faillit nous devenir fatale. Quelques corps de

1693. la gauche, saisis d'une terreur panique, se jetèrent en désordre dans les rangs de La Marine et y mirent la confusion.

La cavalerie ennemie en profita pour charger et tua beaucoup de monde. Cependant La Marine fit bonne contenance, rétablit ses rangs à la droite de la deuxième ligne et reprit son avantage.

La bataille de la Marsaille lui coûta son lieutenant-colonel, M. de Belnave, mortellement blessé; les capitaines de Changy, Gérard, de Guévauville, Belancaud et Chabert, ainsi que 2 lieutenants furent tués; 9 officiers furent blessés.

Les alliés perdirent 34 canons, des prisonniers de marque et plus de 100 drapeaux. Le duc de Savoie perdit tous ses États, à l'exception de Turin.

1694. Le 4 octobre 1694, La Marine vint à Nice.

1695. En 1695, il s'étendit le long du littoral, occupant Antibes, Villefranche et Monaco; il hiverna dans la vallée de Queyras.

1696. La Marine termina la campagne en Italie en prenant part au siège de Valenza.

Au mois de septembre, Victor-Amédée, duc de Savoie, séduit par les offres de Louis XIV, se détachait de la coalition et signait le traité de Turin.

Pendant les préliminaires de la paix, La Marine détacha à Casal 500 hommes, qui formèrent une garde d'honneur devant le logis du duc.

**La Marine à l'armée de Catalogne. 1697.**

Le Régiment, rendu disponible, fut envoyé à l'armée de Vendôme en Catalogne; dès son arrivée, le 12 juin, il contribua à l'investissement de Barcelone.

Il ouvrit la tranchée dans la nuit du 15 au 16, à la droite, du côté des Capucins, sous les ordres du marquis de Chazeron, lieutenant-général, pendant que d'autres régiments l'ouvraient à gauche. On fit pendant cette nuit 300 toises de travail, malgré une sortie des assiégés pour s'y opposer. Ce siège fut long et meurtrier. Des différentes gardes que monta le Régiment, la plus sanglante fut celle où les grenadiers du Régiment furent chargés d'enlever le chemin couvert. MM. de Bouscaud et de Constantin, capitaines, furent tués; MM. de Chantoiseau et de Gravesson, blessés. Barcelone ne se rendit qu'après 52 jours de tranchée ouverte. Le Régiment prit possession de la ville le 4 août; la place fut rendue aux Espagnols quelques temps après.

La prise de Barcelone hâta la signature des traités, qui eut lieu à Ryswick du 30 septembre au 30 octobre.

Le Régiment revint en France l'année suivante et fut cantonné en Roussillon; en 1699, il se rendit à Pau, puis à Bayonne, où il tint garnison jusqu'en 1701. 1698. 1699.

## § V. — Guerre de la succession d'Espagne

**La Marine en Italie. 1701.**

Le Régiment s'embarqua pour l'Italie où Catinat commandait en chef; mais le vieux maréchal n'eut pas le succès d'autrefois; le Prince Eugène le battit à Carpi.

La Marine ne prit part à la bataille que pour favoriser la retraite. Villeroi remplaça Catinat, mais n'essuya que des revers. Louis XIV envoya alors le duc de Vendôme à l'armée d'Italie; celui-ci délivra Mantoue et livra au Prince Eugène la bataille de Luzzara.

**Bataille de Luzzara. 17 août 1702.**

Le Régiment de La Marine était placé sous les ordres du comte Albergotti et commandé par M. Le Guerchois de Sainte-Colombe, son nouveau colonel, arrivé depuis quelques jours.

Les 1er et 3e bataillons avaient été chargés de la défense d'une digue qui va de Luzzara à San-Benedetto; le 2e bataillon servait de garde au roi d'Espagne à Casal-Maggiore. Les Impériaux, repoussés jusqu'à trois fois à la gauche, firent de nouveaux efforts pour rétablir le combat en s'emparant de la digue.

Les deux bataillons de La Marine soutinrent le feu sans s'ébranler et sans perdre de terrain.

A 7 heures du soir, M. de la Boulière, commandant le 2e bataillon, jugeant par le nombre de blessés qu'il voyait passer que le Régiment faisait de grandes pertes, demanda au roi d'Espagne la permission d'aller partager ses dangers. Ce renfort ranima les courages et, dans une nouvelle charge, les Impériaux furent repoussés; ils se retirèrent, abandonnant 2 pièces de canon. L'acharnement était tel de part et d'autre, que le combat dura jusqu'à 1 heure après minuit. Le Prince Eugène fit retrancher ses troupes dans toute l'étendue de sa ligne, nous abandonnant le champ de bataille.

La Marine perdit MM. de Saint-Barthélemy, de Bursanne frères, tous deux capitaines de grenadiers, Darreau, Saint-Benoist, Chantegris, Valdurand et Beauville, capitaines (Beauville, frère du marquis de Talleyrand).

Il y eut comme blessés : MM. de la Boulière, chef de bataillon; le baron de Castelnau et Lioux, capitaines, et un grand nombre d'autres dont les noms ne sont pas donnés. On employa les débris du Régiment aux sièges de Guastalla et de Borgo-Forte.

1703. Le Régiment sortit de ses quartiers d'hiver au mois de janvier 1703, pour attaquer, sous les ordres du comte de Vaubecourt, lieutenant-général, trois cassines voisines de Bondanella, où les ennemis avaient jeté 2,000 hommes.

Cette expédition fut heureuse; les ennemis, forcés d'abandonner ces postes, se retirèrent avec pertes. Le comte de Vaubecourt renvoya alors les troupes dans leurs quartiers.

Elles se rassemblèrent au retour de la belle saison.

Le duc de Vendôme en détacha, au mois de juin, 20 bataillons et 27 escadrons pour rejoindre l'électeur de Bavière, qui s'avançait dans le Tyrol afin d'ouvrir une communication du Milanais avec la Bavière. Le Régiment était de ce détachement.

Mais la défection du duc de Savoie obligea l'électeur à se rapprocher du Danube. L'armée pénétra dans le Trentin; le Régiment trouva l'occasion de se signaler à la prise de Nago et d'Arco, et à la bataille de Santa-Victoria.

Revenu en Lombardie et plus tard en Piémont, il se trouve au combat de San-Benedetto et à la prise d'Asti et de Villanova d'Asti.

Sièges de Verceil, d'Ivrée et de Verue. 1704.

La Marine continua de servir dans la même armée et prit part au siège de Verceil. Il y monta sa première tranchée la nuit du 17 au 18 juin, avec le régiment de Béarn.

La Marine monta encore deux autres gardes, dans lesquelles il ne se passa rien d'intéressant, l'une du 27 au 28, sous les ordres de M. de Langallerie, lieutenant-général, de M. d'Aresne, maréchal de camp, et du chevalier d'Imecourt, brigadier, et l'autre sous les ordres du comte de Bouligneux, lieutenant-général, de M. d'Aresne, maréchal de camp, et de M. d'Orgemont, brigadier.

Après la prise d'Ivrée, il contribua pour une large part au siège de Verue. Le 6 novembre, il chassait les ennemis des retranchements qui défendaient l'approche de la ville. L'action fut chaude et les pertes du Régiment furent sensibles.

Les grenadiers se distinguèrent particulièrement; on fit l'ouverture de la tranchée dans la nuit du 7 au 8. Le Régiment monta plusieurs gardes, tant en corps qu'en détachements, pendant cinq mois que dura le siège.

La première garde fut le 8 décembre; on fit l'attaque du chemin couvert; la première compagnie de grenadiers s'y porta avec la plus grande valeur; il n'en revint que la moitié. M. de la Bassarderie, son capitaine, y fut blessé mortellement.

La deuxième garde eut lieu le 26, pendant une sortie que firent les assiégés au nombre de 3,000. Ils étaient déjà maîtres des tranchées et

de quelques batteries, quand les grenadiers du régiment, qui se trouvaient baraqués dans les environs, coururent aux armes. 1704.

M. de Sardini chargea si brusquement les ennemis, qu'en les poursuivant de tranchée en tranchée, sans leur donner le temps de se reconnaître, il les culbuta dans le chemin couvert et ne perdit que 3 sergents et 40 grenadiers.

Dans les premiers jours de 1705, les grenadiers de La Marine se trouvaient en tête de colonne à l'attaque du fort de l'Isle. Le Régiment, après ce long et difficile siège, rallia l'armée de Vendôme au camp de Moscolino, derrière la Chiesa. 1705.

Le Prince Eugène, campé à Gavardo, au confluent du canal, n'était qu'à une fort petite distance des troupes du duc de Vendôme, établi au camp de Moscolino. Affaire de la Cassine de la Boulina. Juin 1705.

A la droite de l'armée impériale se trouvait la Cassine de la Boulina, que M. de Langallerie, lieutenant-général, fit reconnaître par une compagnie de grenadiers du Régiment, aux ordres de La Tour-Fraguier. On apprit en même temps qu'une colonne ennemie longeait la plaine, à quelque distance de cette cassine, en avançant sur Brescia.

M. de Fraguier joignit avec sa compagnie cette colonne, qui marchait à la faveur des vignes, ouvrit sur elle un feu terrible et arrêta toutes ses charges. Les grenadiers se retiraient devant la charge et revenaient ensuite sur la cavalerie; cette manœuvre réussit et força la cavalerie d'abandonner la plaine. Le duc de Vendôme, voulant conserver cette cassine, donna l'ordre à M. de Fraguier de s'y jeter et le fit renforcer par deux autres compagnies de grenadiers.

Comme les dehors n'étaient pas susceptibles de défense, le capitaine prit le parti de garnir les chambres, greniers, écuries, un vieux pigeonnier et un poulailler. Le reste de la troupe fut distribué à différents créneaux qui étaient le long du mur de clôture, avec ordre, si on était attaqué, de se retirer dans les chambres qu'il marqua.

A peine ces dispositions terminées, l'ennemi s'avança avec un canon, tira plusieurs volées sans qu'il fût possible aux grenadiers postés aux créneaux de le démonter. 1705.

A la troisième décharge, un corps de 400 hommes, qui s'était tenu ventre à terre dans les vergers, s'avança brusquement contre le mur. Nos grenadiers n'eurent que le temps de se retirer; un autre corps, attaché à la porte, achevait de l'enfoncer à coups de hache. Cependant on avait fait occuper par la 2e compagnie du Régiment un pont de pierre qui était sur le canal et par lequel on conservait la communication avec l'armée.

1705. La porte brisée, la cassine se trouva tout à coup remplie d'ennemis; M. de Fraguier se réfugia, avec ce qu'il put trouver de grenadiers, dans le poulailler, où il passa la nuit.

Les ennemis se croyaient maîtres de la cassine, quand tout à coup ils eurent à essuyer un feu terrible de tous les endroits où les grenadiers s'étaient réfugiés, ce qui les obligea, pour s'en garantir, de se réfugier sous la porte cochère; ils firent sommer différentes fois nos troupes de se rendre, mais celles-ci ne voulurent jamais entendre parler de capitulation.

Il était cependant impossible qu'elles résistassent longtemps, si M. Le Guerchois, colonel du Régiment, voulant dégager ses grenadiers, n'eût marché pendant la nuit à leur secours.

M. de Villars eut ordre de pénétrer avec ses grenadiers dans cette cassine. Dès qu'il en fut à portée, il essuya un feu si terrible des ennemis qui étaient sous la porte cochère, que sa compagnie fut mise hors de combat; il reçut lui-même un coup dangereux dans le côté droit. M. de Belaire, sous-lieutenant, pris et dépouillé, fut envoyé au Prince Eugène. M. Le Guerchois ne balança pas un instant à faire passer le pont à tout son Régiment, qui, s'avançant en bataille, fit un feu si soutenu que les ennemis prirent enfin le parti de la retraite et nous laissèrent maîtres de la cassine.

Cette défense faisait beaucoup d'honneur au Régiment, mais lui coûtait cher.

1 sergent, 54 soldats et 7 grenadiers furent tués.

71 grenadiers et 90 soldats furent blessés. M. Coquet, capitaine, fut tué; blessés : MM. de Villars, de Beaucotoy, de Ligné, Sainte-Froy et Rouhaut, capitaines; de Beaumont, Gallant, Basiostre, Lamothe, La Loze et Souliers, lieutenants.

Bataille de Cassano. 16 août 1705.

Le 16 août, le Régiment soutint encore le principal effort à la bataille de Cassano. Il avait été chargé de la défense du pont de Ritorto, contre lequel le Prince s'avançait avec des forces considérables. M. Le Guerchois, qui le défendait avec ses 3 compagnies de grenadiers et quelques autres, le fit couvrir de fascines, afin de faire croire aux ennemis qu'il était rompu. Un aide-de-camp du Prince Eugène y fut trompé dans la reconnaissance qu'il en fit; le Prince Eugène s'y porta de sa personne et fut blessé à la joue.

Débordés de tous les côtés par des troupes qui avaient franchi la rivière en divers points, le colonel et une grande partie du Régiment furent faits prisonniers; le reste, aux ordres de M. La Tour-Fraguier, contint bravement l'ennemi et, défendant le terrain pied à pied, donna au duc de Vendôme le temps de prendre ses dispositions de combat.

Mais M. La Tour-Fraguier, menacé d'être enveloppé, fut obligé de se replier; entendant le bruit de la marche de l'ennemi, il revint bientôt sur ses pas et, longeant une *naville* derrière laquelle les ennemis étaient déjà établis, il essuya tout leur feu: Cette décharge imprévue ne fit faire d'autre mouvement qu'un tour à gauche pour se mettre en bataille vis-à-vis d'eux. 1705.

Le duc de Vendôme était dans une bien mauvaise posture; sa ligne était ouverte en différents endroits; l'énergique résistance de La Marine devait lui donner le succès.

Des régiments d'infanterie et de dragons se massèrent bientôt autour des débris du Régiment, qui tenaient toujours ferme sans perdre un pouce de terrain.

La bataille devint alors générale; le 1[er] bataillon eut pendant l'action un rude choc à essuyer pour sauver une pièce de canon dont les ennemis s'étaient emparés; cette pièce, prise et reprise jusqu'à trois fois, allait être amenée, quand ce bataillon, tombant brusquement sur ceux qui la gardaient, tua hommes et chevaux et s'en rendit enfin maître.

Le Prince Eugène dut nous abandonner le champ de bataille, sur lequel il laissait 6,600 morts, 4,000 blessés, 2,000 prisonniers, 7 canons, 7 drapeaux et 2 étendards.

Le Régiment perdit beaucoup de monde; il eut 53 officiers tués ou blessés.

MM. de Fontenay, Montviel, chefs de bataillon, de la Garde, Lioux, Saint-Benoist, Saint-Surin, Descordes et Danqueville, capitaines, furent tués.

MM. Le Guerchois, colonel, et de Chantoiseau, major, furent blessés. MM. de Candon et de Bonnefond furent faits prisonniers.

Pendant le reste de la campagne, La Marine opéra avec Béarn; il se signala à l'attaque des retranchements de Gumbetto, poste important du Crémonais qui fut enlevé après deux heures d'une lutte très vive. A la fin de la campagne, le Régiment prit ses quartiers à Mantoue.

**Désastre de Turin. 1706. Conduite héroïque du Régiment.**

Le 19 avril, le Régiment assista sans combattre à la bataille de Calcinato. Les ennemis, défaits, furent rejetés au-delà de l'Adige; mais le Prince Eugène eut vite réparé cet échec. Tandis que La Feuillade assiégeait Turin, il remonta la rive gauche du Pô, traversant quinze rivières pour aller au secours de cette ville. Vendôme, appelé en Belgique, avait laissé le commandement au duc d'Orléans. La Marine fut d'abord envoyé vers Alexandrie, qu'Eugène semblait menacer, et lorsque le Prince se jeta sur le maréchal de la Feuillade, il se porta au secours de l'armée et partagea sa défaite.

Dans cette journée désastreuse, le Régiment avait sa droite appuyée à la Stura, et le premier choc eut lieu de ce côté.

1706. Les Impériaux le chargèrent trois fois sans succès; mais, ayant réussi à faire filer quelques troupes sur les derrières du Régiment, celui-ci, pris entre deux feux, se retira. La retraite se fit d'abord dans des cassines, où le Régiment se rallia.

« Trois fois Le Guerchois, avec sa brigade de La vieille Marine, avait « repoussé les ennemis avec beaucoup de courage, encloué leurs canons « et trois fois réparé la bataille. Lorsque, affaibli par tout ce qu'il avait « perdu d'officiers et de soldats, il manda à la brigade voisine, qui « devait le soutenir, de s'avancer pour faire front avec la sienne et de « l'empêcher d'être débordé par un plus grand nombre de bataillons « frais qu'il voyait venir à lui pour la quatrième fois, cette brigade et « ce brigadier, desquels il faut ensevelir la mémoire, le refusèrent tout « net[1]. »

La 1re compagnie de grenadiers de M. Bonnaud se signala dans ce moment par son intrépidité, en résistant seule contre trois colonnes impériales; elle ne se replia qu'après avoir perdu ses 2 lieutenants, 2 sergents et 34 grenadiers. Le capitaine de Gondon fut tué. Le Régiment, réduit à 725 hommes, repassa les Alpes et eut ses quartiers d'hiver en Provence.

L'armée d'Italie est rejetée en France. Siège de Toulon. 1707.

L'Italie avait été perdue pour nous à la suite du désastre de Turin, et l'armée française repassa les Alpes; le colonel Le Guerchois commandait dans la vallée de Barcelonnette; le Régiment s'y rendit. Mais le Prince Eugène et le duc de Savoie, soutenus par une flotte anglaise, envahirent la Provence. Le marquis de Sailly, qui avait pris le commandement des troupes françaises, n'étant pas assez fort, se retira de poste en poste sur Toulon.

On mit 600 travailleurs tant à la défense qu'à faire un camp retranché sur la hauteur de Saint-Antoine. Le Régiment occupait avec Vexin, au camp de Sainte-Anne, toute la droite en première ligne. L'ennemi se présenta et installa ses batteries sur les hauteurs de Sainte-Catherine pour bombarder la ville.

Le 29 juillet, il fit une tentative sur le fort Sainte-Catherine, occupé par un détachement du Régiment; la tentative ne réussit pas. Il la recommença le lendemain en plus grand nombre. Le colonel Le Guerchois fit enclouer ses canons, mit le feu aux retranchements et se retira. Le maréchal de Tessé, ayant résolu de reprendre ce fort, le fit attaquer en trois endroits différents, le 15 août. Le Régiment, qui avait la tête de la première colonne, envoya ses grenadiers et piquiers en avant afin de tourner l'ennemi.

[1] Saint-Simon.

On était convenu d'un signal pour attaquer en même temps; mais à peine fut-il donné, que le Régiment chargea avec furie, délogea les Impériaux et leur prit 2 pièces de canon. 1707.

Les soldats, voulant reprendre leur revanche de la journée de Turin, firent un grand carnage; ils étaient si acharnés, que les généraux ne purent les retenir. Le capitaine Savarry et 69 hommes trouvèrent la mort dans ce superbe combat. M. Mangon, capitaine, fut blessé, ainsi qu'un autre capitaine et quelques lieutenants. Huit jours après, le Prince Eugène levait le siège de Toulon et repassait les Alpes.

Prise de Sézannes. 1708.

Après le siège de Toulon, La Marine se rendit à l'armée de Dauphiné, sous les ordres de Villars, qui fit échouer toutes les tentatives du duc de Savoie pour passer les monts.

Le Régiment occupait toute la droite de la première ligne, sous les ordres de M. Le Guerchois, son colonel, et était particulièrement chargé de garder le passage de la vallée de Barcelonnette.

Les grenadiers et un détachement du Régiment prirent une grande part à l'assaut de Sézannes.

Sézannes est formée de deux petites villes fermées de murailles crénelées et séparées seulement par un pont-levis; 800 hommes la défendaient. Ils furent attaqués si vivement qu'ils furent contraints de se réfugier dans la seconde et de lever le pont-levis. Le lieutenant de grenadiers Michel, ayant reconnu dans la muraille une brèche de 7 à 8 pieds qui n'était pas gardée, tenta l'escalade avec 20 hommes et, se glissant le long des murs, tomba sur le poste du pont-levis et baissa le pont, pendant qu'une autre troupe attaquait la porte opposée, qu'elle emporta.

Cette action, qui dura deux heures et pendant laquelle on fit un feu de mousqueterie épouvantable, fut d'autant plus glorieuse que les deux villes furent emportées à la vue d'une partie de l'armée de Savoie, qu'on voyait descendre des montagnes et détacher 3 bataillons à portée de pistotet sur les hauteurs de Sézannes.

La ville, ouverte de tous côtés, se défendit encore deux heures, puis se rendit à discrétion.

M. Michel eut comme récompense une pension de 300 livres. Tous les efforts des alliés s'étant portés sur les Pays-Bas, l'armée française put pénétrer en Italie et La Marine s'établit à Parme.

En 1709, le brave colonel Le Guerchois, qui venait d'être fait maréchal de camp, qui devint lieutenant-général et qui fut blessé mortellement à la bataille de Parme en 1734, mit le comble à sa gloire personnelle en cédant généreusement son Régiment au fils du ministre Chamillard, qui venait d'être disgracié. 1709.

1712. En 1712, le Régiment était revenu en Dauphiné; il se rendit en décembre en Catalogne et arriva devant Girone, assiégée par les alliés. Après la levée de ce siège (1713), il revint passer l'hiver en Provence et, en mars 1713, il fut appelé à l'armée du Rhin.

La Marine à l'armée du Rhin. Siège de Landau. 1713.

Le Régiment rejoignit l'armée d'Alsace au mois de mars; Villars commandait en chef sur le Rhin. Il se retrouva en présence du Prince Eugène et cette fois encore la fortune lui fut favorable. La Marine assista au siège de Landau, où il monta la tranchée le 26 juin et servit à établir deux batteries de 4 pièces de 6.

Le 8 juillet, les assiégés firent une sortie, au moment où le Régiment allait relever celui de Navarre; les grenadiers étaient déjà au milieu de la tranchée. Ceux-ci, sautant sur les revers de la tranchée, obligèrent l'ennemi à rentrer sans avoir eu le temps de déranger un gabion. Les grenadiers les poursuivirent et avancèrent si près des ouvrages de la place qu'ils perdirent 30 hommes et 2 sergents.

Les assiégés n'osèrent pas recommencer la sortie pendant la garde du Régiment.

La Marine montait sa troisième garde, dans la nuit du 10 au 11 août, quand les généraux résolurent l'attaque des chemins couverts. Deux compagnies de grenadiers de La Marine prirent la tête de cette attaque, pendant que la 3e, commandée par M. de la Marguerine, se porta au-delà de la rivière, contre un ouvrage appelé le Pâté. Il fallut céder à la valeur des grenadiers de La Marine. M. de Villecôte alla plus loin en chassant les ennemis d'un tambour, ouvrage excellent qu'ils avaient construit dans la place d'armes. Le Régiment perdit dans cette action 36 grenadiers, 2 lieutenants et 3 sergents. La Marine monta encore quelques tranchées. M. de Villars, major, fut tué dans l'une d'elles, ainsi que M. de Vivans, capitaine. Landau ouvrit ses portes le 20 août. M. de Perlagnon, capitaine, obtint l'aide-majorité de cette place.

Siège de Fribourg. 1713.

Maître de la rive gauche du Rhin, Villars passa le pont de Kehl et menaça Fribourg. Deux compagnies de grenadiers du Régiment, aux ordres de MM. de la Marguerine et Dumont, capitaines, furent commandées le 14 octobre pour l'attaque du chemin couvert; on les fit soutenir par 300 travailleurs tirés également du corps.

Ces compagnies furent entièrement détruites, et plus de la moitié des travailleurs furent mis hors de combat. Les deux capitaines de grenadiers furent blessés et les deux lieutenants tués, ainsi que quelques officiers. Fribourg tint encore jusqu'au 1er novembre.

La Marine à l'armée d'Espagne.

La Marine se rendit en Roussillon après la prise de Fribourg. Il y passa l'hiver et partit au mois de mai pour participer au siège de Barcelone.

Dans la nuit du 12 au 13, La Marine releva Normandie et poussa activement la parallèle jusqu'à la mer. Le 30, les 3 compagnies de grenadiers du Régiment prirent part à l'attaque du chemin couvert; elles n'y perdirent qu'un lieutenant. Tout le corps monta la tranchée le 3 septembre, sans autre perte que M. Vassal de Sardini, lieutenant-colonel, qui eut une jambe emportée et l'autre fracassée par un boulet. Le Régiment était encore dans la tranchée le 12 septembre quand Berwick résolut de donner un assaut général à la place. La Marine fut chargé, avec d'autres troupes, de l'attaque de gauche, qui devait être commandée par le marquis de Cilly, lieutenant-général, et MM. Ribadès et Richerem, maréchaux de camp.

**Siége de Barcelone. 1714.**

On divisa cette attaque : La Marine eut celle de la courtine qui sépare le bastion de Sainte-Claire de celui du Levant. Elle commença à 4 heures du matin. Le comte de Versani, lieutenant de grenadiers, avait la tête du Régiment.

Cet officier monta à l'extrémité de la courtine, près du bastion du Levant, et se rejeta, conformément à l'ordre qu'il avait reçu, du côté de la gorge, dont il se rendit maître. Les troupes chargées d'attaquer ce bastion avaient trouvé plus de résistance; un bon retranchement, que les assiégés avaient construit dans le haut, les avait arrêtés. Le comte de Versani, qui s'en aperçut, les fit soutenir fort à propos, et, entrant dans le bastion par sa gorge, il tua tout ce qui voulut s'opposer à son passage.

Le Régiment s'avança alors dans la ville, s'empara des ruines de l'église Sainte-Claire et de la chapelle Sainte-Marthe, et s'approcha d'un grand retranchement que les ennemis abandonnèrent aussitôt. On eut alors beaucoup de peine à contenir les soldats. Les assiégés, voulant faire un dernier effort, se partagèrent en plusieurs troupes. Les unes attaquèrent et reprirent le bastion Saint-Pierre, ainsi que l'abbaye et une partie du couvent des Augustins; d'autres essayèrent, à la faveur de deux mines, de nous chasser des brèches. Il en résulta à la droite un combat dans lequel les gardes wallonnes eurent beaucoup à souffrir. Le Régiment fut aussi attaqué dans la place des Bouchers, où il s'était retranché; mais il conserva son terrain jusque vers 4 heures de l'après-midi.

Les assiégés se rendirent alors à discrétion. Le Régiment entra dans la place et y cantonna, ainsi que toute l'infanterie, pendant trois semaines; il revint ensuite au camp de Tarragone, où il passa une partie de l'hiver.

La Marine avait perdu beaucoup d'officiers devant Barcelone. MM. Charpentier et de Crommeau, capitaines postiches aux grenadiers; M. de Palancin, capitaine d'une compagnie fractionnaire; M. de la Fontaine, lieutenant de grenadiers, furent tués, et bien d'autres. M. Ferrand, chef de bataillon, 6 capitaines et 4 lieutenants furent blessés.

Expédition de l'île Majorque. 1715. Au mois de janvier 1715, La Marine se rendit à Villa-Franca de Panadès, où il attendit le moment favorable pour passer dans l'île Majorque et la soumettre au roi d'Espagne. Le chevalier, depuis maréchal d'Asfeld, chargé de cette expédition, ne s'embarqua que le 11 juin. Le débarquement se fit sans obstacle, le 15, dans la baie de Calalonga. Les premiers débarqués furent 200 grenadiers du Régiment, avec le colonel de Cany. Le 20 juin, Alcudia fut prise sans brûler une amorce, quoiqu'il y eût 12 pièces de canon dans la ville.

Palma ne fit guère plus de résistance. Après une seule sortie vigoureuse, la garnison capitula le 3 juillet.

En quinze jours, toute l'île avait été soumise. La Marine revint alors à Barcelone et de là en France, où ses cadres furent recomplétés et remplis par l'incorporation du régiment de Noë, effectuée le 29 juillet, et par celle du régiment de Belleaffaire et d'une partie du régiment d'Esgrigny, le 29 août.

1719. En 1719, La Marine, appelé à l'armée d'Espagne, franchit la Bidassoa le 21 avril et s'empara le même jour du château de Behobie; il y perd le capitaine de Bresse. Il ouvre, le 27 mai, la tranchée devant Fontarabie et coopère à la prise de Saint-Sébastien et de son château.

1727. En 1727, on le trouve au camp de la Saône, et en 1732 à celui
1733. d'Alsace. En 1733, le Régiment, porté à 4 bataillons, se rend à l'armée du Rhin et débute par le siège de Kehl. Il repasse le fleuve le 12 novembre et se rend dans l'île du Marquisat, avec les régiments de Pons, d'Alsace et Royal-Bavière, afin d'achever les ouvrages destinés à protéger le pont qu'on y avait établi. Après l'exécution de ces travaux, il est appelé à Strasbourg.

1734. L'année suivante, il est employé à la réparation des lignes de Wissembourg. Le 4 mai, il se couvre de gloire, à côté des gardes françaises, à l'attaque des lignes d'Ettlingen; il fait ensuite le siège à Philippsbourg, où il perd le lieutenant d'Arbus.

Pendant le reste de cette guerre, il sert dans le pays de Trèves.

1735. En 1735, les quatre compagnies de grenadiers, aux ordres du lieutenant-colonel de Charron, se distinguèrent particulièrement au poste de la Forge, en faisant une retraite habile devant un corps considérable des ennemis. Un parti de hussards ayant forcé dans leur poste quelques escadrons de dragons, la compagnie du capitaine Filhot se porta à leur secours et, chargeant les hussards, les dispersa entièrement.

Un bataillon fut employé quelque temps après, avec un bataillon du régiment de Conti, à garder les gués de la rivière de Kyll, et contribua à arrêter la marche du comte de Seckendorf.

A la fin de cette année, La Marine se trouvait au camp de Rowers, entre Trèves et Consaarbrück. 1735.

A la paix, il rentra dans Trèves, qu'il quitta en 1736 pour se rendre à Metz, où il travailla aux fortifications. 1736.

En octobre 1738, il se rendit à Verdun, passa à Sarrelouis et Bitche en 1739, et revint en 1740 occuper la garnison de Metz. 1740.

## § VI. — **Guerre de la succession d'Autriche (1740-1748)**

**Prise de Prague. La Marine à Piseck. 1741.**

Le Régiment de La Marine faisait partie de l'armée du maréchal de Belle-Isle, qui se joignit sur l'Inn aux troupes de l'électeur de Bavière, notre allié.

La Marine traversa Daunauwert et Passau et rejoignit l'armée à Ips les 6 et 7 octobre.

L'électeur de Bavière prit le commandement en chef et détacha, le 13, la brigade de La Marine, les carabiniers, deux régiments de dragons et un de hussards, sous les ordres du comte d'Aubigné, lieutenant-général, pour aller occuper le camp de Molck, d'où elle se rendit le lendemain à Saint-Polten, en Autriche.

Puis, l'armée se porta sur Lintz et pénétra en Bohême, en passant par Budweiss. Après avoir participé à la prise de Prague, La Marine fut détaché à Piseck avec d'autres troupes.

Le 28 décembre, les Autrichiens tentèrent une surprise sur le faubourg de la porte Budweiss; les barrières étaient ouvertes et ils eurent l'imprudence de s'engager dans le faubourg. On les laissa s'y engager, puis tout à coup les régiments de La Marine et de La Reine, ouvrant sur eux de toutes les maisons un feu terrible, en tuèrent la majeure partie et mirent le reste dans le plus complet désordre. Les débris de ce corps se retirèrent à la faveur de la nuit.

Le lendemain, le maréchal de Broglie envoya, pour observer leurs mouvements, 300 chevaux et 4 compagnies de grenadiers, dont deux de La Marine, une d'Alsace et une de La Reine. Les Français, trop confiants à leur tour, se portèrent trop près de l'arrière-garde autrichienne et furent enveloppés, les 300 chevaux furent culbutés et les grenadiers mis en pièces. Le capitaine de Chevry fut tué, ainsi que son lieutenant. Des deux compagnies du Régiment, il n'échappa que 30 hommes, presque tous blessés.

La Marine, pendant l'hiver qu'il passa à Piseck, perdit plus de 800 hommes et 38 officiers, morts de maladie ou de misère.

1742. En mars 1742, il fut envoyé à Strakonitz et, en avril, les grenadiers de la brigade furent détachés pour faire le siège d'Egra. Le reste du Régiment se trouva le 25 mai au combat de Sahay, et le 27 à la prise de Thein, où il resta cantonné avec Nice-Infanterie et Royal-Allemand.

Mais le poste de Thein n'était pas défendable contre les forces très supérieures de l'ennemi; il fallut songer à la retraite. M. de Mangon, major du Régiment, en forma le 15 juin, avec celui de Nice qui était sa brigade, une colonne pleine, que celle de Royal-Allemand prit soin de soutenir. Les ennemis la chargèrent plusieurs fois sans succès, et nos deux brigades furent victorieuses grâce au secours mutuel qu'elles se prêtèrent. Ce souvenir se perpétua longtemps dans le Régiment de La Marine.

En passant par Bruxelles en 1757, La Marine reçut les éloges de l'archiduc Charles, qui avait été témoin de sa valeur en cette circonstance. Cette glorieuse journée coûtait cher au Régiment, qui laissa sur le champ de bataille MM. de Lamorandais, capitaine, les lieutenants Moré, de Cluzeau et La Plume, 132 hommes et ses bagages. Il rejoignit le même jour le maréchal de Broglie à Sahay et forma l'arrière-garde de l'armée jusqu'à Prague.

La Marine entra à Prague au mois d'août, à l'approche des ennemis qui se présentaient pour en faire le siège. Il était alors réduit à 656 hommes; on y incorpora, le 9 septembre, 800 miliciens, avec lesquels il put encore prendre une belle part à la défense de la capitale de Bohême.

**Défense de Prague. Retraite sur Egra. 1742.**

L'armée ne tarda pas à être serrée de près dans Prague et la famine se fit bientôt sentir. Les Autrichiens commencèrent le 9 août à tirer sur la ville avec 150 bouches à feu.

Le 11 septembre eut lieu une sortie dont la gloire n'est due qu'aux vieux soldats qui composaient alors le Régiment.

M. de Mangon en avait formé un bataillon qui, se jetant dans la tranchée, la balaya, enleva canons et affûts et fit sa retraite dans le meilleur ordre, malgré la supériorité des assiégeants qui se présentèrent pour l'inquiéter.

Pendant ce temps, les compagnies de grenadiers, commandées par MM. Dagoult, Detureau, Valory et Damas, capitaines, aux ordres de M. d'Appelgrin, brigadier, et de M. de Beaucorroy, lieutenant-colonel du Régiment, attaquèrent une maison à laquelle s'appuyait la droite de la tranchée; ceux qui la défendaient furent tous passés au fil de l'épée. M. de Languedoc, lieutenant aux grenadiers, fut le seul officier tué dans cette action, qui ne coûta au Régiment que 60 hommes.

Le 13 septembre, les Autrichiens, désespérant de réduire la garnison par la force, convertirent le siège en blocus.

A la fin d'octobre, l'arrivée du prince Lobkowitz avec 20,000 hommes fit reprendre les opérations du siège avec une nouvelle vigueur, et la ville fut serrée plus étroitement que jamais. Les provisions amassées pendant le peu de temps où le mouvement avait été libre étaient épuisées; le soldat, transi de froid et brisé de fatigue, avait à peine la force de faire son service. C'est alors que le maréchal de Belle-Isle, qui avait remplacé Broglie, reçut l'ordre d'évacuer Prague et de sauver le reste de l'armée à quelque prix que ce fût. 1742.

Au moment où l'on entama la retraite sur Egra, il n'y avait pour ainsi dire sous les drapeaux de la Marine que des hommes de la milice, exténués et démoralisés par un trop rude apprentissage du métier des armes. Aussi resta-t-il à tort de cette retraite des impressions fâcheuses pour le nom du Régiment de La Marine, dont les vieux soldats étaient presque tous morts glorieusement pour leur pays. La retraite sur Egra fut considérée dans le temps comme ce que l'on avait vu de plus lamentable. On rencontrait des pelotons de 100 et 200 hommes morts de froid ou perclus. Le maréchal faisait rester près de chacun d'eux un trompette pour engager l'ennemi à ne pas refuser à ceux qui vivaient encore les secours de l'humanité.

En 1743, les troupes françaises évacuèrent l'Allemagne, et La Marine se joignit à l'armée du Rhin, derrière la Queich. A sa rentrée en France, en février 1743, l'effectif du corps était de 120 officiers et de 1,111 hommes, dont les trois quarts étaient miliciens, incorporés depuis six mois. 1743.

**Le Régiment à l'armée du Rhin. Combat de Saverne.**

Pendant la nouvelle campagne qui s'ouvrit, La Marine, renforcé de 400 jeunes soldats pour le recrutement desquels les officiers avaient épuisé toutes leurs ressources, fit partie de l'armée du maréchal de Noailles.

Il occupait Aschaffenbourg pendant que l'armée laissait s'échapper le roi d'Angleterre à Dettingen.

Il se rendit plus tard à Gemersheim, puis, à la fin de septembre, à l'armée du maréchal de Coigny; il contribua à la déroute d'un corps de l'armée du prince Charles qui avait passé le Rhin à Rheinweiler. Il prit ensuite ses quartiers d'hiver à Metz.

En 1744, le Régiment est à l'armée de la Moselle et participe, le 13 août, à la défaite du général Nadasty à Saverne. Il eut dans cette affaire 150 hommes mis hors de combat. MM. de Pouronville et Geslin, lieutenants, furent blessés; de Coupigny, capitaine, et Filhot, lieutenant, furent tués. 1744.

Les 3 compagnies de grenadiers de La Marine se distinguèrent aussi

1744. beaucoup, le 23 août, à l'attaque des retranchements de Susselsheim, que l'on emporta l'épée à la main après un combat d'une heure.

Le prince de Bade-Dourlach, qui les défendait, y perdit 1,500 hommes.

Siège de Fribourg. 1744.

Le Régiment termina la campagne sur le Rhin par le siège de Fribourg, où il monta la tranchée à son jour. Chargé de la principale attaque à l'assaut que le roi fit donner le 3 novembre, il essuya pendant trois heures le feu le plus vif et parvint, malgré la valeur des assiégés, à s'établir dans le bastion; quelques grenadiers avaient même pénétré dans la ville quand l'ordre vint de se retirer. Fribourg capitula trois jours après.

Le propos que tint le nommé Bourbonnais, grenadier de La Marine, sur le bastion de Fribourg, mérite de trouver place dans l'histoire du corps. Saint-Jacques, son camarade, lui faisant observer que ce bastion était miné : « Tais-toi, lui dit-il, tu intimiderais nos postiches (jeunes « soldats.) »

La seule action du 3 novembre coûta au Régiment 14 oficiers tués ou blessés et environ 400 hommes; M. de Pouronville était au nombre des blessés.

1745. La Marine servit en 1745 à l'armée que le prince de Conti commandait sur le Rhin. Elle se tint sur la défensive. Employé l'année suivante dans le comté de Nice, il contribua à chasser les ennemis de la Provence et il prit ses quartiers d'hiver à Draguignan.

M. de Beauplan, commandant de bataillon, ayant été détaché avec 100 hommes du Régiment et 3 drapeaux pour passer à Gênes avec d'autres troupes, on en composa un bataillon, connu sous le nom de La Marine, qui y servit jusqu'à la paix.

La Marine en Provence. 1747.

Au mois de mai 1747, les 4 compagnies de grenadiers de La Marine se trouvèrent à l'attaque et à la prise des îles Sainte-Marguerite.

Après cette expédition, l'armée se rassembla sous les ordres du maréchal de Belle-Isle et passa le Var le 3 juin. Le Régiment avait dans cette marche la tête de la colonne de droite. On l'employa utilement à la prise de Montalban, de Villefranche et de Vintimille. M. le chevalier de Boves, lieutenant, fut blessé à ce dernier siège.

Ces faits d'armes furent les derniers de la campagne et de la guerre de ce côté; le maréchal périt avant d'avoir réussi à franchir les monts, et la péninsule resta fermée aux Français jusqu'à la Révolution.

Emplacements occupés jusqu'en 1756.

La Marine était campé à Sospello quand on publia une suspension d'armes que la paix suivit de près.

On lui donna cette petite ville pour quartier d'hiver, et il n'en partit

qu'au mois de février 1749 pour entrer dans les Cévennes, où il prit des cantonnements. Au mois d'avril, il reçut ordre de se rassembler à Nîmes. C'est là que se fit la réforme du 5e bataillon et la réduction des compagnies. Le Régiment ne resta que trois jours à Nîmes. 1749.

Les 1er et 4e bataillons se rendirent à Montpellier et dans les environs, le 2e occupa Tournon et la rive droite du Rhône; on dispersa le 3e dans les Cévennes. L'état-major fut envoyé à Alais. En octobre 1750, le Régiment fit un mouvement : les 1er et 4e bataillons se rendirent à Toulouse; ils furent remplacés par les deux autres à Montpellier. 1750.

Au mois de septembre 1751, trois bataillons allèrent à Bayonne, une partie du 4e à Navarreins et l'autre à Saint-Jean-Pied-de-Port. Tout le corps, réuni à La Rochelle au mois d'octobre 1752, détacha un bataillon à l'île d'Oléron. 1751.

Il quitta l'Aunis au mois d'octobre 1753 pour se rendre à Calais.

Employé en 1754 aux travaux du canal de Picardie, il passe l'hiver à Dunkerque. 1754.

Pendant les deux années suivantes, il travaille au rétablissement du port de cette ville, qu'il quitta en septembre 1756 pour se rendre à Lille, où il passa l'hiver.

## § VII. — Guerre de Sept ans (1756-1763)

La Marine faisait partie de l'armée du maréchal d'Estrées. Cette armée, forte de 80,000 hommes, occupa les duchés de Clèves et de Juliers, puis passa le Rhin pour occuper le Brunswick et les domaines prussiens de Westphalie, et pour obliger l'Angleterre à la paix en menaçant le Hanovre. Bataille d'Hastembeck. 1757.

En juillet, le maréchal d'Estrées envahit la Westphalie, remonta le Weser et défit le duc de Cumberland dans un marais, près d'Hastembeck.

La Marine prit une part glorieuse au succès de cette journée. Le 24, à minuit, sous les ordres de Chevert, il tourna la montagne de Nimerin et passa la nuit en bataille aux abords d'un bois qui le séparait de l'ennemi.

C'était le seul point par lequel il pouvait être attaqué. Après une terrible canonnade, Picardie, La Marine et Navarre, formés en colonne par bataillons, s'élancèrent dans le bois et abordèrent les formidables retranchements de l'ennemi, qui fut écrasé après une bataille acharnée de part et d'autre.

1757. La Marine y perdit 400 hommes; les capitaines de Camps et Désaugiers y périrent, ainsi que le lieutenant La Plaine.

Cette victoire ouvrit les portes de l'électorat du Hanovre et conduisit l'armée jusqu'à Alberstadt. Ce fut de cette ville que La Marine partit le 7 octobre pour aller renforcer l'armée de Saxe. La jonction se fit le 31 à Weissenfels, et le 5 novembre la bataille de Rosbach fut livrée et perdue. Le Régiment, qui faisait partie de la division du comte de Saint-Germain, ne prit aucune part à l'action; il protégea la retraite et ses grenadiers formèrent l'arrière-garde. Il eut ses quartiers d'hiver à Paderborn; mais la violation de la capitulation de Closterseeven par les Hanovriens le força à retourner à Brunswick et de là à Zell. Il n'y séjourna pas longtemps et vint s'établir à Nordhausen.

**Le Régiment à Clèves. Retraite sur Rheimberg 1758.**

Dans les premiers jours de janvier, une partie du Régiment prit part à l'expédition du marquis de Voyer, aux environs d'Alberstadt; mais Ferdinand de Brunswick avait amené quelques régiments prussiens à l'armée hanovrienne, dont il reçut le commandement; l'armée française, commandée par le duc de Richelieu, battit en retraite sur le Rhin. Dans cette retraite, La Marine fut toujours à l'arrière-garde.

En arrivant aux frontières de Hollande, 300 hommes trouvèrent l'occasion de se signaler le 2 juin près de Mellingen, en faisant tête à l'ennemi au passage de la chaussée d'une écluse sur le Wahal. Le reste du Régiment s'arrêta à Clèves. Il y était encore le 2 juin quand le prince de Brunswick, ayant passé le Rhin à Hervein dans la nuit du 1 au 2, dirigea sa marche sur cette ville.

Le marquis de Villemur, lieutenant-général, qui y commandait, fit battre aussitôt la générale et sortit de Clèves pour aller au-devant des ennemis par le chemin qui conduit à Émerich. On rencontra leur colonne, qui s'arrêta, et les deux troupes restèrent en présence pendant la journée du 2. Le Régiment eut ordre de se rendre à Marienborn. M. de Bougelier, capitaine, avait été détaché à Hakendorn pour l'établissement d'un magasin à fourrages.

La marche des ennemis lui ôtait tous les moyens de rentrer à Clèves; il fit sa retraite avec beaucoup d'ordre et d'intelligence, et rejoignit le Régiment sans avoir perdu un seul homme. Il obtint en récompense de cette action la croix de Saint-Louis. Le Régiment faisait toujours sa retraite sur Rheimberg, où l'armée était rassemblée. Les ennemis s'étaient avancés sur les hauteurs d'Alpin et, par cette position, semblaient avoir dessein de la couper. M. le comte de Clermont les fit attaquer par tous les grenadiers et piquiers de l'armée, que La Marine rejoignit.

**Bataille de Crevelt.**

La bataille de Crevelt suivit de près; le comte de Clermont se fit battre et donna le signal de la déroute en prenant le premier la fuite.

Le prince Ferdinand dirigea ses principaux efforts sur notre gauche, que La Marine occupait en seconde ligne. Après avoir essuyé pendant longtemps la plus violente canonnade, le Régiment, sous les ordres du comte de Saint-Germain, lieutenant-général, marcha à l'ennemi. Les troupes qui devaient soutenir cette brigade n'étant pas arrivées à temps, La Marine fut obligée de se retirer en laissant sur le terrain plus de 600 hommes, 5 officiers tués et une quarantaine de blessés. 1758.

Les Français ayant reçu des renforts, la guerre reprit une nouvelle vigueur. Le 9 octobre, La Marine rejoignit à Vallerode le duc de Fitz-James, lieutenant-général, et, dès le lendemain, l'armée marcha sur trois colonnes à l'ennemi. Bataille de Lutterberg.

La division du duc de Fitz-James formait le centre et, par cette disposition, le Régiment n'eut que peu de part à la bataille de Lutterberg, dont les plus grands efforts se dirigèrent sur la division que M. de Chevert, lieutenant-général, commandait à la droite. Après la défaite des ennemis, le duc de Fitz-James vint reprendre son camp de Vallerode le 11. Il n'y resta qu'un jour. Notre brigade rejoignit la grande armée et eut ses quartiers à Clèves, où elle arriva le 21 novembre.

Le Régiment quitta Clèves en deux divisions, le 29 avril et le 1er mai, et se rendit, dans les premiers jours de juin, aux environs du Havre, où on l'établit en cantonnement : le 1er bataillon à Bléville, le 2e à Rouelle et Granville, le 3e à Octeville et Fontaine, le 4e à Montivillier et Harfleur. Bombardement du Havre 1759.

Les 4 compagnies de grenadiers occupèrent Saint-Adresse. Choiseul avait imaginé de tenter une descende en Angleterre, et La Marine faisait partie des troupes concentrées sur les côtes de la Manche. Le 4 juillet, le Régiment sortit de ses cantonnements et vint camper à la côte, afin de couvrir le Havre, que les Anglais menaçaient de bombarder. L'amiral Rodney s'était avancé à cet effet avec une flotte de 80 voiles. Il fit jeter quelques bombes qui ne causèrent par un grand ravage, et le Régiment y eut quelques soldats et officiers blessés.

La flotte ennemie se retira le 6, après avoir mis le feu aux transports qui avaient été rassemblés.

Le Régiment conserva son camp jusqu'au 29 octobre, époque à laquelle il entra dans ses quartiers d'hiver : le 1er et le 4e bataillon à Coutances, le 2e à Saint-Lô, le 3e à Avranches.

Au mois de mars 1760, il se rendit à Dunkerque, où il resta jusqu'au 18 juin 1761, époque à laquelle il reçut l'ordre de retourner au pays de Caux. Il occupa différents quartiers jusqu'au mois d'octobre et partit pour Brest, où il arriva le 15 novembre. 1760.

**Expédition de Terre-Neuve. 1762.**

M. le comte d'Haussonville, qui avait obtenu depuis peu le Régiment, s'embarqua au mois de mai avec le chevalier de Ternay, capitaine de vaisseau, pour l'expédition de Terre-Neuve. Il avait à ses ordres un détachement de grenadiers et piquiers des régiments qui se trouvaient alors en Bretagne. Celui de La Marine fournit 2 compagnies de grenadiers, commandées par MM. Dagaye et de Maurival, capitaines, et 2 de piquiers aux ordres de MM. de Castelnau et de Saint-Surin. M. Mangou, capitaine aide-major, fut aussi de cette expédition, dans laquelle M. de Maurival reçut une blessure si considérable qu'il en mourut à son retour à Brest.

Le Régiment quitta la Bretagne au mois de novembre 1762 et arriva

**1763.** à Metz le 10 janvier 1763.

Il y subit, le 10 mars, la réforme commune à toute l'infanterie.

## § VIII. — Dernières années du Régiment de La Marine

**Emplacements occupés par le Régiment de 1764 à 1767.**

Destiné à servir au camp de Compiègne en 1764, il y resta depuis le 18 juillet jusqu'au 25, date à laquelle il se rendit à Sarrelouis.

Sa Majesté a témoigné d'une manière particulière combien elle était satisfaite de la bonne tenue du Régiment, en accordant des gratifications aux officiers de tous grades, le brevet de brigadier à M. le commandeur de Visargent, alors lieutenant-colonel, et celui de lieutenant-colonel à M. Durand, major.

**1765.** Au mois d'octobre 1765, le Régiment se rendit à Landau, où il resta

**1767.** jusqu'au mois d'octobre 1767. Il se rendit alors à Toulon.

**Expédition de l'île de Corse. 1768-1769.**

L'île de Corse était soulevée depuis 1734 par le patriote Pascal Paoli. Les Génois ne pouvaient réussir à la pacifiér. Choiseul acheta l'île au sénat de Gênes le 1er mai 1768. Sept bataillons français se trouvaient en Corse depuis 1764; Choiseul en envoya dix autres. Mais de sérieux renforts furent bientôt jugés nécessaires, car les Corses se défendaient vigoureusement et, dans plusieurs rencontres, les Français avaient eu le dessous.

Les régiments de La Marine et de La Mark, embarqués le 1er octobre 1768, débarquèrent à Saint-Florent le 17 octobre; Royal-Italien et Tournaisis arrivèrent le lendemain.

Quelques jours après son arrivée en Corse, La Marine participa à une reconnaissance dirigée sur les positions des Corses, en se repliant d'Olmetta sur Oletta. Cette reconnaissance fut suiv e par les Corses, qui lui firent beaucoup de mal. Un capitaine des grenad ers du Régiment

de La Marine, qui ne pouvait marcher, fut pris; un grand nombre de soldats furent tués, blessés ou faits prisonniers. 1768.

A la suite de ces évènements, M. de Chauvelin renonça à occuper Olmetta et ne conserva qu'Oletta; 3 bataillons de La Marine furent chargés de la garde de ce poste avancé; le 4e bataillon resta à Saint-Florent.

Dans les derniers jours d'octobre, les troupes s'établirent dans leurs quartiers, en exécution d'un ordre du roi qui interdisait d'une façon formelle de rien entreprendre avant le printemps prochain.

Dans la nuit du 13 au 14 février 1769, Paoli dirigea une partie de ses troupes sur Barbaggio, tandis que le reste se portait sur Oletta. 1769.

Les Corses réussirent à occuper Barbaggio et les redoutes dc Tichimé.

Mais la garnison d'Oletta (dont 3 bataillons de La Marine) ayant occupé la gorge par laquelle les Corses devaient forcément passer pour secourir Barbaggio, refoula Paoli et lui fit un grand nombre de prisonniers. Les Corses, qui s'étaient emparés de Barbaggio, se trouvant cernés, furent obligés de capituler.

Le duc de Choiseul, voulant en finir avec la Corse, y envoya 20 bataillons, 2 légions et plus de 1,200 mulets; le commandement de l'armée fut donné au comte de Vaux.

Le 1er mai 1769, les troupes françaises étaient campées dans la plaine, en avant du couvent d'Oletta, où le comte de Vaux avait établi son quartier général. M. de Marbœuf campa le même jour, avec sa réserve, à Biguglia. Le 5, au point du jour, toute l'armée se met en marche contre les positions des Corses, s'empare de Murato et oblige les Corses à battre en retraite.

L'année séjourne le 6 à San-Nicolao et se porte le 7 sur Lento; elle s'arrêta avant d'atteindre les gorges de Lento et campa sur le plateau de San-Nicolao.

Le 8 mai, une partie de l'armée se trouvait autour de Lento; le Régiment de La Marine arrivait le matin, campait à la gauche des volontaires, au-dessous de Lento. L'autre partie de l'armée était restée à San-Nicolao, pour appuyer M. d'Arcambal, qui avait été chargé de la soumission de San-Pietro et de San-Gavino. **Bataille de Ponte-Novo 8 mai 1769.**

Vers 2 heures de l'après-midi, 2,000 Corses environ, qui avaient passé le Golo à Ponte-Novo sans être aperçus, attaquaient les volontaires de l'armée et leur faisaient perdre du terrain.

M. de Vaux envoie aussitôt M. d'Escouloubre au camp au-dessous de Lento pour faire prendre les armes à toutes les troupes, détache des compagnies de grenadiers, avec M. d'Attermatt, à la croix de Lento et

1769. porte lui-même le reste des grenadiers et chasseurs au secours de la légion de Soubise,

M. de Varquemont engage en même temps une partie de la légion de Soubise au-dessous et en avant du village, et M. d'Haussonville, campé près des volontaires, porte deux bataillons de La Marine à leur défense.

Toutes ces dispositions ralentirent l'attaque de l'ennemi, qui se détermina à regagner le pont du Golo, par lequel il fallait nécessairement se retirer. Il fut alors vivement poursuivi par les volontaires et eut encore à souffrir du feu des deux bataillons de La Marine, qu'un large ravin empêchait de se porter en avant.

Paoli avait fait barrer le pont par un mur en pierres sèches qui ne laissait qu'un très petit passage; cette disposition fut funeste aux Corses.

Ceux-ci se replièrent précipitamment sous les feux croisés de toutes les troupes, et la lenteur de leur passage donna le temps aux compagnies de Champagne de les atteindre et de les rejeter à la baïonnette.

Plus de 500 Corses périrent dans ce combat; 250 furent tués sur le pont même; beaucoup se noyèrent en essayant de passer la rivière à la nage. Les pertes des Français furent insignifiantes.

M. de Vaux fit passer le Golo à son armée et s'établit au couvent d'Omessa; les grenadiers et chasseurs de l'armée campèrent près de ce village, et le reste des troupes en avant, à cheval sur le chemin de Corte, les volontaires de l'armée à gauche et la légion de Soubise à la droite, près du pont de Castirla.

Le 21 mai, l'armée se porta sur Corte en deux colonnes et s'y établit.

A la suite de l'échec de Ponte-Novo, qui consterna les Corses et discrédita Paoli, celui-ci se retira sur Morosoglia, où il ne put réunir des forces imposantes. Voyant que tout était perdu, il s'occupa plus tôt d'assurer sa fuite que de continuer la lutte.

Le Régiment de la Marine participa à la marche de l'armée sur Morosoglia et Corte, puis sur Bocognano.

Ramené en France après la pacification définitive de l'île, il débarqua à Toulon le 15 août 1769, le jour même de la naissance de Napoléon Bonaparte à Ajaccio.

Garnisons de La Marine jusqu'à son dédoublement 1776

En février 1771, le Régiment reçut l'ordre d'aller occuper plusieurs points de la côte de Bretagne, et, après un court séjour à Nantes, Auray et Hennebon, il partit pour Cambrai, où il se trouva réuni au mois de juin. Il quitta cette ville en janvier 1774 pour se rendre à Lille; en 1775, le 4e bataillon fut envoyé à Lorient et embarqué le 25 septembre pour la Martinique.

Les autres bataillons furent alors distribués dans les places de Calais, Rocroi et Givet. C'est dans cette position que se trouvait le Régiment

de La Marine lorsque l'ordonnance du 27 mars 1776 en prescrivit le dédoublement. 1776.

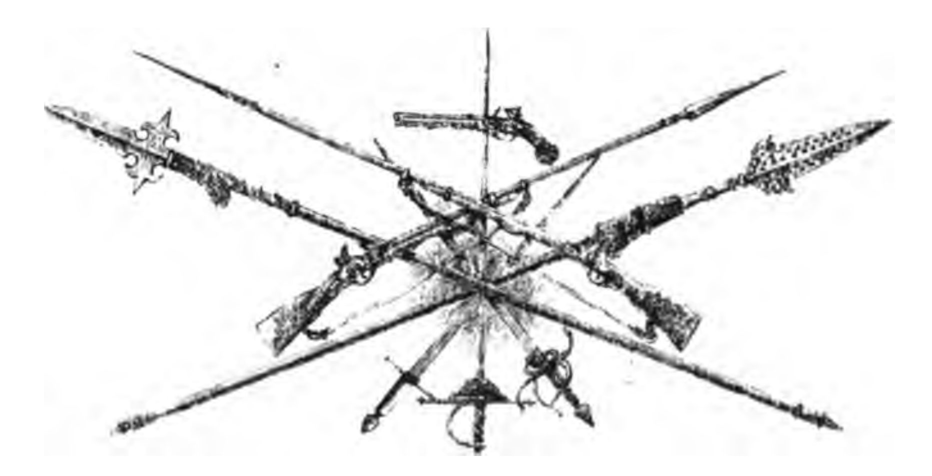
Les 1er et 3e bataillons du Régiment formèrent le nouveau Régiment de La Marine, qui prit le n° 11 dans l'infanterie; les 2e et 4e bataillons formèrent le Régiment d'Auxerrois, qui eut le n° 12. Le nouveau Régiment de La Marine conserva le drapeau de l'ancien et prit, avec l'habit blanc de forme rajeunie, des parements et revers noirs, un collet bleu ciel et les boutons jaunes. **Dédoublement de La Marine. Son nouveau N°. 25 mars 1776,**

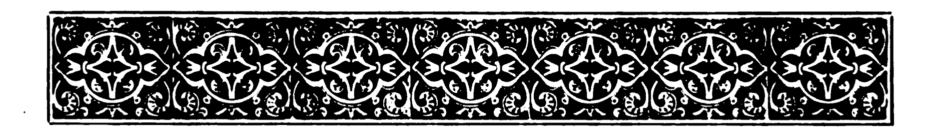
Au mois d'octobre 1777, le Régiment fut envoyé à Port-Louis et Lorient; le 1er bataillon se rend à Belle-Isle en 1778 (février); le 2e bataillon le suit au mois d'août. Le Régiment revint sur le continent au mois d'octobre et fut alors envoyé à Poitiers et à Saint-Jean-d'Angély. **Dernières garnisons de La Marine. 1778.**

Au mois de juin de 1779, La Marine occupa Paimbœuf et Lorient. 1779.
Revenu à Lorient en 1780, il en partit pour Cambrai au mois de 1780.
novembre, puis il se rendit à Belfort et à Huningue en octobre 1781, à 1781.
Besançon en octobre 1782, à Monaco et à Antibes en novembre 1783. 1782.

Revenu à Belfort et Huningue en 1788, il s'avança jnsqu'à Besançon pendant les troubles de Genève et prit bientôt les garnisons de la Haute-Alsace, où il demeura jusqu'au mois d'août 1790. 1788. 1790.

Des désordres ayant éclaté dans le Midi de la France, le Régiment fut envoyé à Montluel, puis à Nîmes.





# CHAPITRE III[1]

## Le Régiment de La Marine en 1789



EPUIS le mois de juin 1788, le Régiment de La Marine tenait garnison à Belfort et à Huningue. Organisation.

Comme tous les autres régiments d'infanterie, La Marine était à 2 bataillons de 5 compagnies (4 compagnies de fusiliers et 1 compagnie d'élite, de grenadiers au 1er bataillon, de chasseurs au 2e).

Le comte de Gestas commandait le Régiment depuis le 1er janvier 1784, avec le titre de colonel commandant.

Le lieutenant-colonel, le major. le major en second, le quartier-maître trésorier, les deux enseignes, un aumônier, un chirurgien-major, deux adjudants et un tambour-major constituaient l'état-major du Régiment.

Les deux bataillons étaient commandés par les deux plus anciens capitaines; chaque compagnie était sous les ordres d'un capitaine en premier, assisté d'un capitaine en second, d'un premier lieutenant, d'un lieutenant en second, d'un premier sous-lieutenant et d'un sous-lieutenant en second.

L'effectif du Régiment variait suivant qu'il était sur le pied de paix, sur le premier pied de guerre ou sur le grand pied de guerre; dans le premier cas, il comptait 1,216 hommes; dans le deuxième, 1549, et il était constitué une compagnie de dépôt; dans le troisième, 1743 hommes. Dans ce chiffre sont compris les officiers.

Les compagnies de fusiliers comptaient 119 hommes sur le pied de paix, officiers compris; leur effectif était accru en temps de guerre; il

[1] BABEAU, *La Vie militaire sous l'ancien régime.*

n'en était pas de même des compagnies d'élite, qui conservaient invariablement 96 hommes, officiers compris.

Les compagnies d'élite avaient 1 sergent-major, 1 sergent-fourrier, 4 sergents, 8 caporaux et 8 appointés (premiers soldats). Les compagnies de fusiliers avaient, en outre, 1 sergent, 2 caporaux et 2 appointés; 2 tambours étaient affectés à chaque compagnie de fusiliers et à la compagnie de grenadiers; dans la compagnie de chasseurs, les tambours étaient remplacés par 2 cornets.

Les tambours des compagnies formaient, par bataillon, une escouade, commandée par un appointé tambour, sous l'autorité d'un caporal tambour et du tambour-major; ils n'en demeuraient pas moins sous l'autorité des gradés de leurs compagnies.

Les 16 enfants de troupe du Régiment étaient rattachés aux compagnies de fusiliers, à raison de 2 par compagnie.

La compagnie était fractionnée en deux divisions (correspondant à nos pelotons); chaque division en deux subdivisions (sections), et enfin chaque subdivision en deux escouades.

Le capitaine en premier, commandant la compagnie, s'occupait spécialement de la 1re division; le capitaine en second recevait ses ordres et donnait ses soins à la 2e division.

Le premier lieutenant et le premier sous-lieutenant, avec les 1er et 3e sergents, étaient affectés aux deux premières subdivisions; le lieutenant en second et le sous-lieutenant en second, avec les 2e et 4e sergents, étaient affectés aux 3e et 4e subdivisions.

Chaque escouade était commandée par un caporal aidé d'un appointé. Dans les compagnies de fusiliers, les deux premières escouades avaient deux caporaux; les 3e et 4e, deux appointés; le 5e sergent était également affecté à la 1re division.

**Drapeaux.** Le Régiment de La Marine avait deux drapeaux : le drapeau blanc, insigne du commandement du colonel, et le drapeau du Régiment.

Ces deux drapeaux étaient portés dans les compagnies du centre (2e compagnie de fusiliers) de chaque bataillon : le drapeau du colonel au 1er bataillon, le drapeau du Régiment au 2e.

Les drapeaux, à cette époque, étaient composés d'un bâton de 9 pieds, auquel était attaché par des clous dorés un morceau de taffetas de 5 pieds 9 pouces carrés, surmonté d'une cravate de taffetas de 2 pieds 3 pouces. Ils étaient portés par deux officiers appelés enseignes, qui prenaient rang après les derniers sous-lieutenants du Régiment.

**Uniforme.** L'habillement et l'équipement du Régiment avaient été fixés par l'ordonnance du 21 février 1779.

Le Régiment de La Marine, qui appartenait à la 2[e] division de la 2[e] classe des régiments d'infanterie, avait, comme couleur distinctive, la couleur noire pour le collet, les revers, les parements et les lisérés, avec le bouton blanc. L'habit, la veste et le gilet en drap blanc, la culotte en tricot blanc étaient portés par toute l'infanterie française. La culotte était remplacée tous les ans; les autres effets devaient durer trois ans.

Tous les bas-officiers, les caporaux et les soldats portaient une épaulette placée sur l'épaule gauche; ces épaulettes, qui, dans le début, étaient formées par une simple bande de drap large de 2 pouces, avaient été transformées en 1789 dans la plupart des régiments par l'adjonction de franges de laine.

Les fusiliers portaient l'épaulette blanche avec un liséré de couleur noire; les grenadiers avaient une épaulette rouge doublée de blanc, et l'épaulette des chasseurs était verte et également doublée de blanc.

Les retroussis de l'habit étaient garnis d'une fleur de lis noire pour les fusiliers, d'une grenade noire pour les grenadiers, et d'un cor de chasse également noir pour les chasseurs.

Fusiliers et chasseurs portaient le chapeau retroussé à trois cornes, garni d'une cocarde blanche; les grenadiers portaient le bonnet à poil qu'ils avaient repris en 1788.

Au-dessus de la cocarde, les fusiliers portaient un pompon.

Dans le 1[er] bataillon, la couleur du pompon était, dans l'ordre des compagnies : bleu de roi, aurore, violet et cramoisi; dans le 2[e] bataillon, les couleurs étaient les mêmes, mais le pompon était moitié blanc. Les grenadiers portaient un pompon rouge au-dessus de leur cocarde, et les chasseurs un pompon vert.

Les pompons des officiers et des bas-officiers étaient de la même couleur que celui des compagnies, mais de forme allongée.

Les tambours, les cornets et les musiciens portaient l'habit bleu galonné aux couleurs du roi, avec le collet, les revers et les parements noirs.

Les adjudants portaient une épaulette en soie lisérée d'argent; les sergents, un brodé d'argent sur les parements.

Les fourriers, deux galons d'argent sur les bras.

Les sergents-majors, les mêmes réunis.

Les caporaux, deux galons en laine.

Les appointés, un galon en laine.

Les officiers supérieurs portaient l'épée; les capitaines, les lieutenants et sous-lieutenants portaient également l'épée, le fusil et la giberne en maroquin aux armes de France; les sergents étaient armés du fusil et du sabre.

Les soldats des compagnies d'élite, les tambours, les musiciens et les

charpentiers étaient armés du sabre. Les fusiliers conservèrent les fusils modèle 1777; ils suspendaient la baïonnette à leur ceinturon.

La dragonne des officiers était en or, à grosse torsade pour les officiers supérieurs, à frange simple pour les officiers subalternes.

Celle des adjudants était en soie noire; les grenadiers portaient une dragonne rouge; les chasseurs, une dragonne verte; les bas-officiers, une dragonne en laine noire. Le maréchal de Belle-Isle avait prescrit l'épaulette aux officiers en 1759. Dans le Régiment de La Marine, les officiers portaient l'épaulette d'argent. Le colonel portait deux épaulettes en graines d'épinard et cordes à puits. Le lieutenant-colonel avait deux épaulettes semblables traversées par deux cordons de soie couleur de feu.

Les épaulettes du major n'avaient que des franges en graines d'épinard. Le major en second, deux épaulettes identiques tranchées par un cordon de soie tressé couleur de feu. Les capitaines et les officiers subalternes ne portaient qu'une épaulette. Les franges étaient en graines d'épinard pour les capitaines, en fil couleur d'argent et de feu pour les lieutenants et sous-lieutenants.

Le fond de l'épaulette était une tresse d'argent losangée de carreaux de soie couleur de feu. Les officiers subalternes portaient leur épaulette sur l'épaule gauche; sur l'épaule droite était placée une autre épaulette sans frange.

Les épaulettes coûtaient fort cher aux officiers; ils y consommaient, dit-on, le quinzième ou au moins le vingtième de leurs appointements.

**Solde.** La solde des officiers était la suivante :

| | | |
|---|---|---|
| Colonel | 4,000 | livres. |
| Lieutenant-colonel | 3,600 | — |
| Major | 3,000 | — |
| Capitaines commandant les bataillons | 2,400 | — |
| Capitaines en premier | 2,000 | — |
| Capitaines en second | 1,300 | — |
| Chirurgien-major | 1,200 | — |
| Quartier-maître trésorier | 1,200 | — |
| Major en second | 1,000 | — |
| Premiers lieutenants | 900 | — |
| Seconds lieutenants | 800 | — |
| Sous-lieutenants et enseignes | 720 | — |
| Aumônier | 600 | — |
| Cadets gentilshommes | 270 | — |

Les officiers supérieurs étaient tenus de ne commander qu'à cheval et recevaient, en plus de leur solde, 15 sols par ration de fourrage.

*Solde des bas-officiers, caporaux et soldats*

| Compagnies de Grenadiers | | Fusiliers et Chasseurs | | État-Major | |
|---|---|---|---|---|---|
| Sergent-major.. | 324[1] | Sergent-major.. | 306[1] | Adjudants...... | 540[1] |
| Fourrier........ | 276 | Fourrier....... | 240 | Tambour-major. | 306 |
| Sergent........ | 276 | Sergent........ | 240 | Caporal tambour | 204 |
| Caporal........ | 186 | Caporal........ | 168 | Appointé tamb[r]. | 159 |
| Appointé....... | 141 | Appointé....... | 126 | Tambours et cornets.......... | 114 |
| Grenadier...... | 132 | Soldats........ | 118 | | |

Les régiments recevaient tous les ans des jeunes gens de familles aisées, nobles ou roturiers, qui s'engageaient dans le but de devenir officiers. Les fils de bourgeois quelque peu protégés arrivaient rapidement et ne faisaient que traverser les divers grades, pour devenir officiers; quant aux volontaires d'origine noble, ils les franchissaient plus rapidement encore. Recrutement des Officiers.

Le colonel disposait, en faveur de ces jeunes gens, de la moitié des vacances des sous-lieutenants. Mais il fallait, pour obtenir l'épaulette d'officier, subir avec succès les examens exigés des élèves qui sortaient des Écoles militaires. La plupart des maréchaux de l'Empire avaient suivi ce chemin pour devenir officiers. Moncey s'était engagé à 15 ans; Jourdan et Soult, à 16; Bernadotte, Augereau, Masséna, Oudinot, Victor, à 17; Ney, à 21. Les cadets gentilshommes des régiments passaient par tous les exercices et remplissaient les fonctions de tous les grades inférieurs avant d'être nommés sous-lieutenants.

Ils portaient l'épée et l'aiguillette.

Le colonel pouvait encore nommer dans son régiment les officiers de chasseurs et de grenadiers; toutes les autres nominations étaient faites par le roi.

En 1776, douze collèges militaires[1], dirigés par des religieux, avaient été institués en province pour recevoir les jeunes gens nobles ou roturiers qui se destinaient à la carrière militaire.

L'École militaire de Paris, fondée par Louis XV en 1756, à côté de l'Hôtel des Invalides, fut supprimée en 1775, puis rétablie l'année suivante; elle devint le siège d'une compagnie de cadets gentilshommes.

Napoléon Bonaparte, sorti en 1783 de l'école de Brienne, entra comme élève du roi à l'École militaire. Selon lui, le régime n'était pas assez

1 Brienne, La Flèche, Pont-à-Mousson, dirigés par les Minimes; Vendôme, Effiat, Tournon, dirigés par les Oratoriens; Sorèze. Tiron, Rebais, Beaumont, Pontlevoy et Auxerre, dirigés par les Bénédictins.

dur dans cette école; il aurait voulu « qu'on y habituât les jeunes gens « à battre et à brosser leurs habits, à nettoyer leurs souliers et leurs bottes. »

2,400 jeunes gens environ[1] recevaient, en 1789, leur première éducation militaire dans les collèges de province.

A la fin de leurs années d'études, les élèves des collèges militaires passaient leurs examens de sortie et étaient envoyés, soit à l'École militaire de Paris, soit dans les régiments comme cadets.

Ceux qui avaient des aptitudes spéciales pour les mathématiques et le dessin étaient admis aux Écoles du génie et de l'artillerie, à Mézières et à La Fère.

Napoléon, Berthier, Davout et Marmont sortirent des Écoles militaires. Le roi nommait également dans les régiments tous les officiers, à l'exception des officiers de chasseurs et de grenadiers, dont les nominations étaient faites, comme nous l'avons vu, par le colonel.

Certains grades étaient donnés au choix ou à la faveur, tels que les grades de capitaine, de major en second, exclusivement réservés à la haute noblesse, et de colonel; d'autres, au contraire, étaient donnés à l'ancienneté, tels que les grades de lieutenant, de capitaine commandant de bataillon, de major et de lieutenant-colonel.

**Recrutement de la Troupe. Vie militaire sous l'ancien régime.**

Il nous reste à voir maintenant comment l'homme de troupe entrait au régiment, y vivait et en sortait.

Les régiments détachaient à cette époque des officiers et des sous-officiers qui parcouraient la France entière, allant de ville en ville, de village en village, pour faire des recrues.

Certaines régions, celle de l'Est en particulier, fournissaient beaucoup de soldats; dans le Midi de la France, au contraire, les recruteurs se donnaient beaucoup de mal et ne réussissaient pas toujours à contenter leurs colonels.

Leur travail eût été facile s'ils avaient pu, comme autrefois, employer la violence ou profiter d'un moment d'ivresse pour enrôler les hommes; mais heureusement de pareils procédés leur étaient interdits. Après avoir longtemps fermé les yeux sur les abus des recruteurs, l'État s'était enfin décidé à les réprimer; en 1789, ces abus avaient complètement disparu.

L'engagement n'était valable que s'il était imprimé et signé, s'il renfermait en outre le signalement, des renseignements sur les antécédents, un certificat du chirurgien et enfin la ratification de l'engagement.

Le métier de recruteur était devenu très pénible.

[1] 600 élèves du roi, 1,000 pensionnaires gentilshommes et 800 roturiers.

Ils choisissaient de préférence les jours de foire, de fête et de marché pour se présenter dans les villages; ils répandaient alors dans les lieux publics de petits imprimés dans lesquels ils vantaient le bien-être, la beauté du régiment et l'aménité de ses chefs; ils allaient aussi s'installer dans les cabarets, dépeignaient sous les plus riantes couleurs la vie du régiment et, pour décider leurs auditeurs, leur payaient tournées sur tournées.

Ils s'installaient aux carrefours, sur les places publiques, avertissaient par un roulement de tambour les jeunes gens de la localité, et enrôlaient séance tenante ceux qui voulaient servir le roi dans le plus beau, le plus agréable, le premier régiment de ses armées.

Les recruteurs se montraient quelquefois difficiles, à une époque où la beauté du visage et la taille de l'homme étaient recherchées avant tout; l'infanterie cependant était assez modeste : les hommes de 5 pieds de hauteur lui suffisaient.

Chaque pouce au-dessus de cette taille minima donnait à l'homme une plus-value de 5 livres: on lui donnait dans la pratique un louis par pouce. L'âge des recrues variait de 17 à 40 ans; ceux qui se présentaient avaient une moyenne de 20 à 30 ans.

Aussitôt après avoir signé leur engagement, les recrues recevaient une prime d'environ 8 écus et une indemnité de route de 3 sous par lieue pour se rendre dans leurs garnisons.

Des recrues ayant, sous le règne de Louis XV, maltraité et quelquefois assassiné leurs recruteurs, Louis XVI avait prescrit que les nouveaux engagés rejoindraient isolément leurs corps. Mais si les recruteurs étaient à l'abri des violences de leurs hommes, en revanche ceux-ci, débarrassés de toute surveillance, disparaissaient quelquefois avec l'argent qu'ils avaient touché.

En 1789 cependant, la plupart des recrues rejoignaient leurs régiments.

Des casernes avaient été construites dans les villes frontières; elles étaient extérieurement fort belles, mais l'intérieur était mal disposé, triste et malsain. Dans les villes du centre, les régiments occupaient de vastes locaux aménagés, ou quelquefois, mais rarement, étaient logés chez l'habitant.

Le numérotage des maisons, effectué en 1768, avait pour but de répartir d'une façon plus juste entre les habitants le logement des troupes.

Mais, qu'il fût logé dans des casernes, dans des locaux aménagés ou chez l'habitant, le nouvel engagé ne tardait pas à voir s'évanouir comme un rêve les belles promesses du recruteur.

L'appointé, le caporal et le sergent s'occupaient de son instruction et de son éducation militaires; les vieux soldats formaient son caractère par

des brimades, et ne cessaient de le provoquer que lorsqu'il avait donné des preuves de son courage.

L'emploi du temps était réglé de la façon suivante : 7 heures étaient consacrées au sommeil, 2 au repos, 1 au repas, 4 aux exercices. Mais c'était le tableau de service des vieux soldats, et celui des recrues ne lui ressemblait guère. Les 10 heures de loisir dont disposaient les anciens, le jeune engagé les passait à la caserne, où il apprenait les mille détails de la tenue et de l'entretien des effets.

La tenue, l'extérieur, le bel air constituaient alors la partie délicate de l'éducation militaire.

Le soldat ne sortait en ville que si sa tenue était irréprochable; il est inutile de dire que le jeune soldat ne sortait pas souvent.

Il apprenait d'abord à se peigner; la chose n'était pas facile : les soldats portaient les cheveux longs, poudrés à la colle et à l'eau, liés, puis enfermés dans un petit sac appelé crapaud.

Dans certains régiments d'infanterie, les cheveux étaient tirés avec une telle force, que la peau en était ridée. Ils étaient attachés en boucles avec des épingles empâtées de suif et de pommade, et rassemblés par derrière dans un grand catogan enveloppé d'une corde noire. Aussi, que de temps le soldat passait à se peigner et à peigner les autres!

On ne pouvait faire sa queue soi-même; on s'appelait, on se mettait sept ou huit l'un devant l'autre et l'on opérait.

Un pareil mélange de suif, de colle et de blanc sur la tête du soldat présentait pendant les exercices, par les temps de pluie ou par la poussière, de gros inconvénients.

Lorsqu'il savait se peigner, le jeune soldat devait s'apprendre à porter les moustaches. S'il n'en avait pas, il était tenu de s'en procurer de postiches, qu'il collait sur son visage avec de la poix; s'il en avait, il devait leur donner la longueur, la forme et la teinte adoptées dans le régiment.

La couleur noire était celle de la plupart des régiments, et le cirage employé pour les chaussures servait alors à noircir les moustaches.

Le chapeau était également porté d'une façon uniforme dans tout le régiment; tantôt à droite, tantôt à gauche, en avant ou en arrière, cela dépendait des idées du colonel.

En 1789, le chapeau retroussé à trois cornes était très petit; il était nécessaire de l'attacher solidement aux cheveux pour qu'il ne tombât pas pendant les exercices.

L'entretien des effets, de l'équipement, l'arrangement du sac, qui était alors une véritable trousse de toilette, demandait aussi beaucoup de temps et un soin minutieux.

Le fantassin touchait 6 sous 2 deniers par jour; il devait avec cela

payer sa nourriture et les dépenses, considérables alors, pour son entretien et sa toilette; il recevait, en outre, 12 livres par an.

On n'était pas moins exigeant pour l'exercice que pour la tenue.

La manœuvre à la prussienne était pour le jeune soldat une source intarissable d'ennuis et de punitions.

Le meilleur moment ou plutôt le seul bon moment de la journée était celui du sommeil, à la condition toutefois de n'avoir pas un mauvais coucheur comme camarade de lit.

Depuis Louis XVI, les soldats ne couchaient plus que deux par lit au lieu de trois[1]. Les lits étaient en bois et avaient 4 pieds de large sur 5 pieds 9 pouces de longueur. Les cadets gentilshommes et les sergents avaient seuls le privilège d'un lit séparé.

Quelquefois, rebuté dès le début de sa carrière, le jeune soldat désertait; s'il se trouvait dans une ville frontière, il allait prendre du service à l'étranger; mais toujours il regrettait son premier régiment, car à cette époque la discipline dans les nations voisines était plus rigoureuse qu'en France.

Les lois qui punissaient la désertion avaient été modifiées dans un sens plus équitable et plus pratique.

La pénalité était graduée selon les circonstances et la durée de l'absence. Si le soldat revenait au bout de huit jours, il devait servir un an de plus; au bout de trois mois, quatre ans; de trois mois à un an, il était condamné à passer par les baguettes et à rester douze ans de plus sous les drapeaux. Après l'année révolue, il était condamné à la chaîne de terre pour quinze ans; c'était des travaux forcés auxquels les condamnés étaient assujettis dans les forteresses, sous les yeux des autres soldats. S'il restait au service, le nouvel engagé s'habituait peu à peu à sa nouvelle existence, y prenait goût et ne voulait plus quitter le régiment.

Les dix heures dont il pouvait disposer devenaient pour lui les plus dures à supporter, et volontiers il regrettait le temps où elles avaient été si bien remplies par ses premiers ennuis.

Pour comble de malheur, le soldat était forcé de rentrer à la caserne à la nuit tombante, et l'on se demande comment il pouvait arriver à se distraire jusqu'à l'heure du coucher, dans une chambre éclairée en hiver « par une petite méchante lampe dont l'huile puante infectait. »

Le soldat ne pouvait pas se plaindre, sous Louis XVI, d'être accablé de besogne, et si l'inactivité ne pesait pas plus que le travail sur ceux

[1] Bernadotte, qui devint maréchal de France, roi de Suède et prit les armes contre sa patrie, débuta comme soldat de 2e classe dans le Régiment de La Marine. Il avait comme camarade de lit un nommé Rosenthal, plus tard officier, mis en demi-solde en 1816.

qui ne peuvent ou ne savent pas en tirer profit, il aurait peut-être été content de son sort.

Quelques soldats, assez rares du reste, essayaient d'occuper leurs loisirs en apprenant les éléments des mathématiques. Mais la plupart redoutaient le travail et se délassaient de leurs exercices par l'oisiveté la plus complète.

Pour se distraire, ils sortaient en ville, fréquentaient les cabarets, les mauvais lieux ou bien les spectacles à leur usage; toutes les fois qu'ils en trouvaient l'occasion, ils jouaient et buvaient. Du matin au soir, ils fumaient.

Le tabac à fumer était proscrit de la bonne société, « n'y ayant rien, « disait-on, qui induise tant à la crapule et de plus dangereux pour le « feu. » En revanche, on s'y barbouillait le nez de tabac à priser.

Le soldat fumait et prisait; le tabac ne lui coûtait pas cher; il le payait 12 sous la livre et le revendait souvent pour 24; il s'en procurait alors du faux à meilleur compte. On le savait, puisque l'on tolérait jusqu'à 2 livres de tabac de contrebande par homme.

Le soldat fumait partout; la fumée du tabac trompait les longues heures de la garde et de la chambrée; elle procurait ce léger engourdissement qui fait quelquefois oublier les ennuis du métier et de l'existence.

Les années s'écoulaient ainsi dans une insouciance absolue; au bout de 7 ans, le soldat ne demandait qu'à rester au régiment; il touchait en plus une prime de 30 livres et une haute paye; il rengageait pour 4 ans. Après 20 ans de service, il ne pouvait rengager que pour 1 an.

A 8 ans de service, le soldat recevait un chevron; au bout de 16 ans, il en recevait un deuxième.

A 24 ans, on lui donnait un médaillon au milieu duquel se trouvaient deux épées brodées sur du drap écarlate. Les vieux soldats ne quittaient leur régiment que lorsqu'ils avaient droit à leur retraite, c'est-à-dire à 24 ans de service. Ceux qui possédaient une certaine instruction arrivaient aux grades de caporal et de sergent; la belle taille et la prestance suffisaient même parfois pour obtenir ces grades.

Beaucoup d'entre eux étaient admis dans les compagnies d'élite de grenadiers et de chasseurs.

Lorsque l'âge, la fatigue ou les maladies contractées dans le service les rendaient incapables de servir, ils déclaraient nettement « qu'étant « hors d'état de travailler, le roi devait désormais se charger de les « nourrir, » et ils demandaient à entrer dans les compagnies d'invalides.

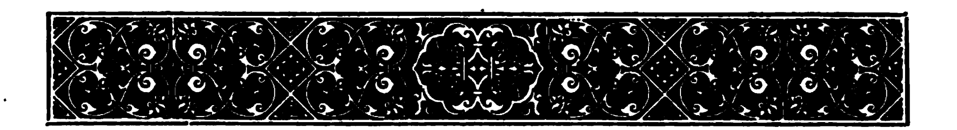
Il y avait sous Louis XVI plus de 30,000 anciens militaires dans l'Hôtel des Invalides, dans ses succursales ou dans les compagnies détachées.

Ce chiffre important, équivalant au cinquième de l'armée active sur le pied de paix, montre quelle sollicitude l'État témoignait à cette époque à ceux qui avaient vieilli et avaient été blessés sous ses drapeaux.

Il était moins généreux pour les bas-officiers. Depuis l'ordonnance de 1781, ceux-ci ne pouvaient espérer devenir officiers; les places d'aide-majors, de gardes-magasins, de contrôleurs dans les hôpitaux militaires, leur permettaient autrefois de finir leur carrière dans une petite ville de guerre, en exerçant sans bruit des fonctions modestes.

Ils en étaient réduits, en 1789, à vieillir dans leur emploi et à attendre que l'âge ou la fatigue les eût portés à demander leur congé ou leur entrée aux Invalides.





# CHAPITRE IV

## § I. — Le 11e Régiment d'infanterie de ligne (1791-1794)

LE 1er janvier 1791, le Régiment de La Marine perdit son nom et devint le 11e Régiment d'infanterie de ligne. Il quitta Nîmes dans les premiers jours de janvier pour se rendre à Toulon, où il arriva le 14. 1791.

Il resta dans cette ville jusqu'au commencement de la guerre.

Le 11e fit partie de l'armée du Var, commandée depuis le 27 avril par le général Montesquiou. A son arrivée, ce général trouva l'armée dans le plus grand dénûment. Elle n'avait pas de cadres; les troupes, mal armées, étaient dispersées sur une étendue immense de pays, et les chevaux manquaient pour transporter ses vivres et ses effets. 1792.

Au moment de la déclaration de guerre, le général, n'ayant pas les ressources suffisantes pour prendre l'offensive, resta sur la défensive.

Il avait en face de l'Italie, au commencement de juin, 9 bataillons sur le Var avec 9 escadrons, 9 bataillons au camp de Tournoux, en face de 19,000 Piémontais; il avait, en outre, 16 bataillons en réserve à Lyon.

Le 11e, dont un bataillon se trouvait au camp du Var et l'autre à Toulon, assista aux opérations suivantes.

Le 1er juillet, l'armée du Var, sous les ordres du général Danselme, s'étend le long de la frontière des Alpes; le 11e (division Dagobert) a son 1er bataillon en deuxième ligne, sous les ordres du général Barral.

Le 13 septembre, le 11e eut l'occasion de se faire remarquer par sa valeur; le lieutenant Lelièvre, depuis capitaine, se distingua tout particulièrement en cette circonstance en s'emparant d'un canon.

1792. Le 17 octobre, le 1er bataillon, embarqué sur *La Tonnante*, part pour Oneglia avec le maréchal de camp La Houillière; le 23 au soir, l'escadre arriva devant la ville; mais les parlementaires sont repoussés par les Piémontais, qui nous tuent 7 hommes. Le contre-amiral Truquet canonne alors la ville. Le 24, la canonnade recommence; la ville est saccagée et les troupes rentrent à Villefranche.

Le 19 novembre, le général Danselme, pour appuyer le général Brunet, part avec le 1er bataillon du 11e, le 1er bataillon du 70e et 6 compagnies du 3e. Après un vif engagement, les Piémontais évacuent Sospello, aussitôt occupé par nos troupes. Le 1er bataillon du 11e campa à Sospello et à Nice; le 2e, à Toulon.

Le 2 décembre, le général Brunet évacue Sospello encombré par les neiges; l'ennemi réoccupe aussitôt ce point avec 800 hommes; le maréchal de camp Dagobert, avec les 11e et 51e réunis aux troupes du général Brunet (en tout 1,500 hommes), attaque l'ennemi, le chasse de nouveau, lui enlève ses tentes, ses bagages, ses approvisionnements et fait 20 prisonniers, dont 15 Autrichiens.

Le 11e à l'armée d'Italie Combat de Sospello. 1792.

Le 8 décembre 1792, l'armée du Var prit le nom d'armée d'Italie; le 15, le 1er bataillon est cantonné à Nice; le 2e, à Torreta, Châteauneuf et Monaco. L'effectif de ces deux bataillons est de 1,427 hommes.

Le 1er janvier, le général Biron prit le commandement de l'armée. Le 21 février, les lieutenants-généraux prirent le nom de généraux de division; les maréchaux de camp, celui de généraux de brigade. Le 1er mars, les deux bataillons du 11e sont au camp de Castiglione, près de Sospello (680 hommes à Castiglione, 197 au camp de Braus). Le 17 avril, les Austro-Piémontais inquiétèrent le camp. La division Brunet, dont faisaient partie les 197 hommes du 11e, les attaqua vigoureusement et leur enleva Sospello, ainsi que le mont Glezen.

Puis, la division se porta contre un corps de 1,500 hommes placé au camp de Prem, vis-à-vis de Glezen.

La position ennemie fut enlevée de vive force, et les Piémontais, mis en fuite dans le plus grand désordre, perdirent 200 tués, 20 prisonniers, leur matériel et leurs approvisionnements. Le 1er mai, les 2 bataillons, forts de 1,360 hommes, étaient établis au camp de Castiglione (les 2 compagnies de chasseurs occupaient Sospello; les 2 compagnies de grenadiers, le col Nègre).

Efforts inutiles du général Brunet pour franchir les Alpes 1793.

Au mois de mai, Kellermann prit le commandement de l'armée des Alpes; il avait sous ses ordres les généraux de division Dornac et Brunet.

Le général Brunet commandait sur le Var; il conçut, le 8 juin, le

projet de repousser les Austro-Sardes au-delà des Alpes, en les rejetant du passage du mont Hortignier et de la vallée de la Roya. 1793.

Le général de brigade Mieskousky, commandant l'aile droite, divisa ses troupes en trois colonnes : la 1re, sous les ordres du commandant Martin, du 28e; la 2e, sous les ordres de Despinoi, capitaine au 91e; la 3e, sous la conduite de Masséna, chef de bataillon au 2e bataillon du Var.

Le général se porte par une marche rapide sur le col de Lignière, enlève cette position à la baïonnette; l'ennemi, en fuite, laisse 200 tués, 150 prisonniers, 2 pièces de canon, ses bagages et son campement.

Les compagnies de chasseurs du 11e furent citées pour la bravoure dont elles firent preuve dans cette circonstance; mais le capitaine Castaing fut tué par un boulet.

Le but poursuivi par le général Brunet ne fut pas atteint, et il se prépara pour le 12 juin à une nouvelle attaque.

Il rassembla cinq colonnes pour chasser les Sardes du camp des Fourches, qu'ils avaient établi sur la route de Bollona à Saorgio.

1re colonne de gauche : colonel Mican, 197 hommes du 11e en faisaient partie.

2e colonne de gauche : colonel Ortomann; 51e de ligne.

3e colonne du centre : colonel Sérurier; 70 hommes du 11e, établis à Pietro-Civa, en font partie.

4e colonne de droite : colonel Lecointe; 50 hommes du 11e au col de Braus.

5e colonne de droite : général Mieskousky; 1,002 hommes du 11e à Sospello.

Ces cinq colonnes abordèrent le camp des Fourches; mais, après un combat très vif, elles furent repoussées avec pertes. Le général Brunet fut suspendu et remplacé par le général Dumerbion.

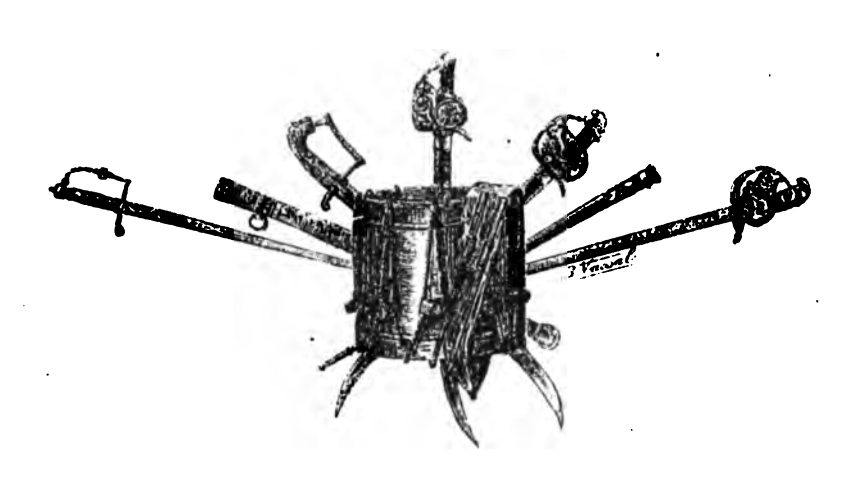
**Derniers combats. Le 11e Régiment d'infanterie de ligne disparaît.**

Le 28 septembre, le 2e bataillon du 11e entre dans la composition de la 22e demi-brigade de bataille et disparaît. Le 1er bataillon n'entre que plus tard dans la composition des demi-brigades. Le 15 octobre, il avait 104 hommes au camp de Brouis et 221 à Bréglio.

Le 18 octobre, le général ennemi Deewins, après avoir passé le Var, s'était avancé sur Revest, au confluent de la Vinca et du Var. Le général Dumerbion se porta à sa rencontre. Le général Dugommier commandait la gauche, avec les 11e, 28e, 59e et 91e; attaqué à 10 heures du matin par le général Deewins et 4,000 hommes, Dugommier se replia sur Revest en perdant 88 prisonniers. Le lendemain, Dugommier attaque à son tour les Sardes établis derrière les retranchements. Le capitaine Guillot, à la tête des chasseurs du 11e et du 91e, aborde les retranchements et en

1793. chasse les Croates et les Autrichiens, qui ne peuvent résister à l'impétuosité de son attaque.

Le 14 novembre, le 1er bataillon du 11e, fractionné entre le camp de Brois (183 hommes) et le village de Breglio, conserva ces emplacements jusqu'au 3 février 1794, époque à laquelle il disparut à son tour pour entrer dans la composition de la 21e demi-brigade (formée du 1er bataillon du 11e, de 1 bataillon de la Haute-Garonne et de 2 bataillons du Var).





# DEUXIÈME PARTIE

## LA 11ᵉ DEMI-BRIGADE DE LIGNE

(29 MAI 1796 — 23 SEPTEMBRE 1803)

## LE 11ᵉ RÉGIMENT D'INFANTERIE

(23 SEPTEMBRE 1803 — 11 FÉVRIER 1816)

---

### CHAPITRE PREMIER

---

**Origine de la 11ᵉ Demi-Brigade de ligne**
**Organisation, Armement et Drapeau**

Le décret du 21 février 1793 avait prescrit de former les demi-brigades par l'amalgame de l'ancienne armée avec les bataillons de volontaires nationaux. 1796.

Les circonstances difficiles que traversait la nouvelle République firent retarder la mise à exécution complète de la loi sur l'amalgame.

Certaines demi-brigades ne purent être formées; la 11ᵉ fut de ce nombre.

Le 1ᵉʳ bataillon du 6ᵉ d'infanterie (Armagnac) ayant été fait prisonnier à Condé le 13 juillet 1793, les éléments destinés à la 11ᵉ Demi-Brigade furent incorporés dans la 183ᵉ.

Il n'y eut donc pas de 11ᵉ Demi-Brigade de 1793 à l'année 1796. A la

1796. fin de l'année 1795, par suite de la désertion et des difficultés dans le recrutement, l'effectif des demi-brigades était très réduit. Le Directoire, par le décret du 1er février 1796, réduisit à 140[1] le nombre des demi-brigades; les régiments et bataillons supprimés furent versés dans les régiments conservés.

Les 140 numéros furent répartis entre les sept armées de la République, et, dans chaque armée, tirés au sort. Cette opération s'effectua, pour l'armée d'Italie, le 29 mai 1796 à Soncino[2]. Le no 11 échut à la 20e demi-brigade, qui faisait alors partie de la division Sérurier.

Organisation. La 20e Demi-Brigade était à 3 bataillons de 9 compagnies, dont 1 compagnie de grenadiers. Les 3 compagnies de grenadiers constituaient la réserve de la demi-brigade. L'état-major comprenait : 1 chef de brigade, 3 chefs de bataillon (les lieutenants-colonels avaient pris le titre de chefs de bataillon en 1793), 1 quartier-maître trésorier, 1 adjudant-major, 3 chirurgiens et 3 aides, 3 adjudants sous-officiers, 1 tambour-major, 1 caporal tambour, 8 musiciens dont 1 chef, 1 chef cordonnier, 1 chef tailleur, 3 chefs armuriers. Les compagnies de fusiliers comprenaient : 1 capitaine, 1 lieutenant, 1 sous-lieutenant, 1 sergent-major, 3 sergents, 1 caporal-fourrier, 6 caporaux, 6 appointés, 2 tambours et 48 soldats.

Les compagnies de grenadiers avaient en moins 1 sergent, 2 caporaux et 2 appointés.

L'effectif complet de la demi-brigade était 2,400 hommes. Une compagnie de canonniers volontaires avec 6 pièces (2 par bataillon) était en outre attachée à chaque demi-brigade.

La 11e Demi-Brigade[3] conserva les 3 bataillons de la 20e, mais compta en outre une compagnie de dépôt.

Les canons de bataillon, réduits à 3, étaient servis par une compagnie de 48 hommes, officiers compris.

L'artillerie des demi-brigades fut supprimée dans le courant de l'année 1796. L'effectif de la Demi-Brigade au complet était de 3,232 hommes; son effectif à cette époque était de 2,936 hommes.

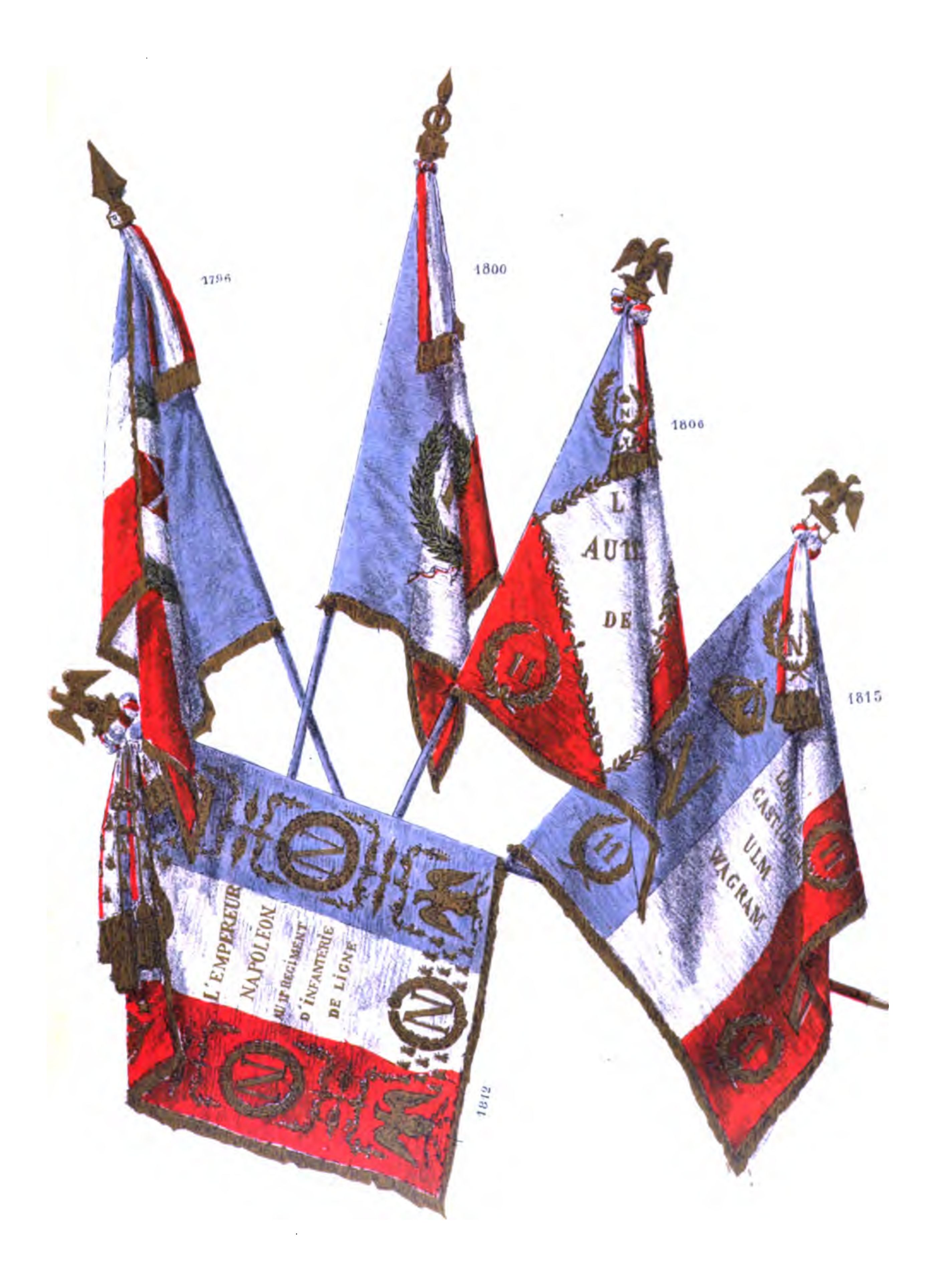
Ce dernier chiffre fut pour elle un maximum; la 11e Demi-Brigade souffrit particulièrement pendant la campagne de 1799 en Italie; elle était réduite, au mois d'août, à l'effectif de 480 hommes.

« Une partie des régiments de l'armée de Naples n'avaient pour ainsi « dire que leurs cadres, » dit Gouvion Saint-Cyr.

[1] 110 demi-brigades de ligne et 30 demi-brigades légères.

[2] Rive droite de l'Oglio.

[3] La 11e Demi-Brigade fut formée de la 20e demi-brigade ancienne, de la 103e demi-brigade ancienne, de la 4e demi-brigade provisoire, de la 15e demi-brigade provisoire et du 2e bataillon de la 7e provisoire.



1796
1800
1806
1815
1812
L'EMPEREUR
NAPOLÉON
AU 11E RÉGIMENT
D'INFANTERIE
DE LIGNE
ULM
WAGRAM

Le Premier Consul, par arrêté du 27 août 1800, réduisait à 2 le nombre des bataillons dans 31 demi-brigades d'infanterie de ligne et dans 10 demi-brigades d'infanterie légère. La $11^{e}$ Demi-Brigade resta à 2 bataillons jusqu'en 1803, époque à laquelle elle devint le $11^{e}$ Régiment d'infanterie. 1796.

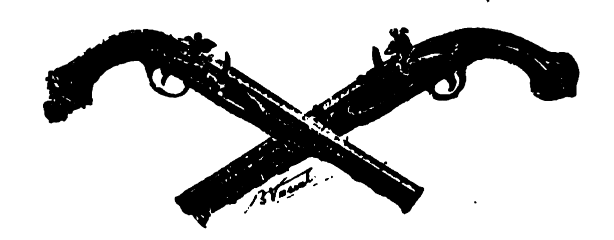
Les soldats d'infanterie conservaient toujours le fusil modèle 1777, arme à silex tirant une balle sphérique en plomb de $17^{mm}5$ de diamètre et d'un poids de $27^{gr}175$. **Armement.**

Ce fusil fut remplacé en 1803 par le fusil modèle 1802, avec lequel nos soldats firent le tour de l'Europe; cette arme ne différait de la précédente que par quelques modifications de détail; la longueur de la baïonnette était augmentée et portée de $0^{m}379$ à $0^{m}406$.

Cette arme, très meurtrière jusqu'à 240 mètres, frappait encore à 600 mètres; mais les ratés étaient nombreux et la justesse très limitée : « A 100 mètres, on pouvait toucher un homme isolé; jusqu'à 200 mètres, « un groupe; mais à 300 mètres, on manquait une maison, » disait un officier du Premier Empire.

Le drapeau des demi-brigades avait été créé le 15 février 1794. **Drapeau.**

Ce drapeau, à bandes verticales, était tricolore; l'exergue « *République Française* » était entouré de feuilles de chêne et de laurier; il était porté au bataillon du centre. Les deux autres bataillons portaient également des drapeaux tricolores dans lesquels la disposition des trois couleurs variait à l'infini.





# CHAPITRE II

## LA 11e DEMI-BRIGADE DE LIGNE

« Elle était de l'armée d'Italie. »

---

### § Ier. — Campagne de 1796-1797



La 20e Demi-Brigade à la division Sérurier. Débuts de la campagne. 1796.

DEPUIS la bataille de Loano, livrée les 23 et 24 novembre 1795, l'armée d'Italie, commandée par Schérer, demeurait établie sur la rivière de Gênes, c'est-à-dire sur le littoral compris entre Gênes et Nice, partie sur la côte, partie dans les montagnes, dans un pays épuisé par cinq années de guerres. L'attention du Directoire s'était surtout portée sur les armées de Sambre-et-Meuse et du Rhin, et l'armée d'Italie était dans un dénûment complet. Les soldats manquaient de vivres, de vêtements et de chaussures; beaucoup d'entre eux désertaient pour en finir avec cette horrible misère. Ceux qui restaient à leur poste avaient acquis, en revanche, un esprit de discipline, une endurance dont ils devaient bientôt donner des preuves.

Les quatre divisions de Laharpe, de Masséna, d'Augereau et de Sérurier, en tout 36,000 hommes, occupaient un front très étendu de Savone à Garrezio. En face d'elles se trouvait, sur un front plus étendu encore, l'armée austro-sarde, forte d'environ 52,000 hommes.

Les Piémontais occupaient Mondovi, Céva, Millesimo et Cassano; les Autrichiens avaient leur droite à Dégo, leur centre vis-à-vis le col de Montenotte et leur gauche face au col de la Bocchetta.

Dès son arrivée à l'armée d'Italie, le général Bonaparte s'occupa d'améliorer le sort de cette armée, en créant des magasins et des

1796. hôpitaux; mais avant tout, il se prépara à sortir de ces montagnes, qui n'offraient aucune ressource, et à porter ses troupes dans les riches plaines de la Lombardie.

Son plan était de concentrer ses forces, de séparer les Autrichiens des Piémontais et de les battre séparément.

Tandis que la division Sérurier, dont faisait partie la 20e Demi-Brigade, demeurait à Garrezio devant le centre des Piémontais, les trois autres divisions se concentraient entre San-Giacomo, Cadibone et Savone.

Bonaparte était arrivé le 27 mars à l'armée d'Italie; le 10 avril, il trompait les Autrichiens par une pointe sur Voltri; le 12, il enlevait le col de Cadibone et rejetait les Autrichiens sur le point d'appui de leur droite à Dégo.

Le 15 avril, les divisions Masséna et Laharpe s'emparèrent définitivement de Dégo, tandis qu'Augereau rejetait la gauche piémontaise sous Provera des hauteurs de Cossaria sur Céva. La ligne ennemie était rompue, et les armées piémontaises et autrichiennes, comme l'avait prévu Bonaparte, au lieu de chercher à se rejoindre, suivaient deux lignes de retraite divergentes.

La division Sérurier reçut alors l'ordre de descendre le Tanaro et de se lier à celle d'Augereau. Mais Colli, menacé d'être pris à revers par Sérurier, évacua Céva et se replia derrière la Cursaglia. La division Sérurier, impatiente de se distingner, franchit la rivière à la Torre sans se faire suffisamment éclairer.

Colli laissa passer une partie de la division française, puis fondit sur elle et lui infligea un échec.

Le 22 avril, Sérurier prit sa revanche et chassa les Piémontais de Mondovi.

L'armée piémontaise se replia sur Fossano, puis sur Carmagnola. Le 28 avril, le roi de Sardaigne signait l'armistice de Chérasco.

Le général autrichien, qui était resté à Acqui pendant que Bonaparte accablait les Piémontais, se retira à la nouvelle de l'armistice de Chérasco, franchit le Pô et se disposa à nous en disputer le passage. Mais Bonaparte, filant le long de la rive droite, passa le fleuve à Plaisance; la lenteur du passage ne lui permit malheureusement pas d'écraser l'armée autrichienne.

Le combat de Lodi rejeta les Autrichiens sur Brescia. Les divisions Masséna et Augereau prirent seules part à ce combat, tandis que les divisions Mesnard (Laharpe, tué à Fombio le 9 mai) et Sérurier étaient portées à Pizzighetone et Pavie. La division Sérurier se rendit ensuite à Crémone et couvrit l'armée, qui se reposa de ses fatigues jusqu'au 25.

Après avoir concentré son armée à Brescia, le général Bonaparte se

porta sur le Mincio, dont il força le passage à Borghetto le 30 mai. Beaulieu se replia en toute hâte derrière l'Adige, puis reprit la route du Tyrol. 1796.

Masséna s'établit à Légnago pour protéger l'investissement de Mantoue; la 11e Demi-Brigade fit partie de sa division à partir du 2 juin. Au mois de juillet, le 3e bataillon fut détaché à la division Sauret.

**Opérations contre la 1re armée de Wurmser. Préparatifs des Autrichiens. 1796.**

Après avoir repoussé le général Beaulieu dans le Tyrol, Bonaparte avait disposé ses troupes de la façon suivante :

A droite, Augereau occupait Légnago avec 8,000 hommes; au centre, Masséna, avec 12,000 hommes, s'étendait de Vérone à Rivoli; Sauret, à gauche, tenait Salo avec 4,000 hommes; une réserve de 4 à 5,000 hommes, sous les ordres du général Despinois, se trouvait vers Peschiera; Kilmaine, avec une division de cavalerie, était établi à Vallegio; 10,000 hommes gardaient les communications de l'armée; la division Sérurier enfin, forte de 15,000 hommes, était occupée au siège de Mantoue.

Pendant six semaines environ, Masséna resta en position sur l'Adige; l'armée autrichienne était alors en pleine réorganisation; les parcs et les convois qui lui avaient été envoyés du Rhin et de Galicie ne l'avaient pas encore rejointe, et toutes les affaires qui eurent lieu sur la ligne se bornèrent à des engagements d'avant-postes.

Les opérations allaient prendre une toute autre tournure.

L'armée autrichienne se réorganisait en effet, et 70,000 hommes, sous les ordres de Wurmser, descendaient du Tyrol en deux masses et se heurtaient le même jour aux avant-postes français de Masséna et de Sauret.

**Combat de la Corona. 1796.**

Le 29 juillet, à 3 heures du matin, la division Masséna, dont faisaient partie les 1er et 2e bataillons de la 11e de ligne, fut attaquée à hauteur de la Corona par des forces considérables. Le général Wurmser descendait l'Adige avec 50,000 hommes divisés en plusieurs colonnes, et attaquait Masséna de front en même temps qu'il essayait de le tourner. Les deux bataillons de la 11e de ligne faisaient partie de la brigade Joubert, placée, avec la brigade Victor, à la droite dans la vallée de Campara.

La colonne de Davidowich attaqua de ce côté, et deux attaques consécutives furent repoussées par une batterie de la 11e de ligne. Mais Davidowich ayant été renforcé obligea la droite à battre en retraite.

Dans cette journée, le chef de bataillon Roux, avec un détachement du 2e bataillon qu'il commandait, se trouvant enveloppé par les Autrichiens, leur en imposa par sa contenance ferme, et réussit par sa bravoure à percer les rangs ennemis et à rejoindre son bataillon.

1796. Mais l'adjudant-major Court, le capitaine Détienne et le lieutenant La Rouquette, résolus à conserver les postes qui leur avaient été confiés, tombèrent au pouvoir de l'ennemi avec une centaine d'hommes; ils en avaient perdu environ 50 dans la défense courageuse de leurs postes.

En même temps, le sergent-major Rondelet et le caporal Rivière se distinguaient de leur côté en soutenant avec fermeté le choc d'un détachement considérable de cavalerie, qu'ils intimidèrent par leur courage et auxquels ils tuèrent les trois premiers uhlans qui se présentèrent.

Masséna fut obligé de battre en retraite; il avait perdu 1,400 prisonniers, 2 pièces de huit, 3 de douze et 6 pièces de trois.

**Combats de Salo et de Gavardo. 29 juillet.**

La deuxième masse autrichienne, 20,000 hommes, sous les ordres de Quasdanowich, après avoir descendu la vallée du Chiese, surprenait à Salo, le 29, la division Sauret (forte de 5,902 hommes, dont le 3e bataillon de la 11e). Tandis que le général Guieux s'enfermait avec 600 hommes dans le château de Salo et tenait tête aux Autrichiens, le général Sauret battait en retraite sur Désenzano, découvrant ainsi notre ligne de retraite sur Brescia. Quasdanowich, laissant une partie de son monde devant le général Guieux, prit avec le reste la route de Brescia et se heurta le même jour au 3e bataillon de la 11e, établi du côté de Gavardo. Celui-ci soutint avec courage le feu de l'ennemi, et s'il ne put lui couper la route de Brescia, il réussit, du moins, à protéger la retraite du général Sauret. Le lieutenant Chrétien et le sous-lieutenant Barral mirent le feu au pont de Salo, malgré la mitraille qui les blessa tous deux et mit environ 80 hommes hors de combat.

**Résolution énergique de Bonaparte.**

La situation de l'armée française, enfoncée au centre et coupée de sa ligne de retraite par Brescia, était critique.

Malgré la supériorité numérique écrasante de ses adversaires, Bonaparte, après un moment d'hésitation, résolut de risquer le tout pour le tout.

Les ennemis, divisés, étaient dans l'impossibilité de se soutenir à temps, et il suffisait d'écraser l'un d'eux pour ressaisir l'avantage. Abandonnant le siège de Mantoue, Bonaparte fit détruire le matériel et donna des ordres pour concentrer rapidement son armée entre le Mincio et le Chièse, au sud du lac de Garde. Tandis qu'une partie de la division Sérurier allait renforcer Augereau, le reste de la division s'établissait à Marcaria pour couvrir notre unique ligne de retraite par Crémone et Plaisance.

Augereau et Masséna repassaient le Mincio et se dirigeaient sur



Musée de Versailles. HIPPOLYTE LECOMTE.

COMBAT DE SALO

Brescia par Montechiaro et Ponte-San-Marco, en laissant sur le Mincio leurs arrière-gardes, qui devaient résister jusqu'à la dernière extrémité. 1796.

**Premier combat de Lonato. 31 juillet 1796.**

Le 31 juillet, Augereau arrivait à Montechiaro, Masséna recevait l'ordre de reprendre Lonato, dont les Autrichiens de la colonne de Quasdanowich s'étaient déjà emparés, et le général Sauret devait enlever Salo et délivrer Guieux.

Le 31 juillet, le général Dallemagne (division Sauret) porta sa brigade sur Lonato; le 3e bataillon, sous les ordres du commandant Agarrat, faisait partie de cette brigade. Au moment où le général Dallemagne se disposait à attaquer l'ennemi, il fut lui-même attaqué, mais réussit, après un combat opiniâtre, à chasser l'ennemi, auquel il mit 600 hommes hors de combat et prit, en outre, 600 prisonniers[1].

Le même jour, le général Sauret délivra Guieux, fit 300 prisonniers et s'empara de 2 canons et de 2 drapeaux.

Le 1er août, la division Masséna occupait Lonato et Ponte-San-Marco; Sauret occupait Salo; Augereau chassait de Brescia les troupes autrichiennes.

Le 2 août, Sauret abandonna Salo; Masséna se maintint à Lonato et occupa toujours Ponte-San-Marco.

Augereau revenait de Brescia par Montechiaro sur Castiglione, où il espérait rallier son arrière-garde et tenir à distance les troupes de Wurmser, qui essayaient de donner la main à celles de Quasdanowich; malheureusement, le général Vilette, chargé de défendre ce point, s'était replié sur Montechiaro.

**Journée du 3 août.**

Le 3 août, Bonaparte se décide à en finir avec Quasdanowich et à reprendre Castiglione. D'autre part, Quasdanowich, après avoir rallié ses troupes à Salo, s'efforce de donner la main au corps autrichien (25,000 hommes) qui occupe Castiglione.

Sauret reçut l'ordre d'enlever Salo; Despinois devait seconder son attaque en marchant sur Gavardo, et Dallemagne lier ces deux attaques en marchant sur Piétone.

Augereau devait reprendre Castiglione, et Masséna se porter, selon les événements, sur l'une ou l'autre des ailes de l'ennemi.

**Combat de Governolo. 3 août.**

Le général Dallemagne attaqua, le 3, le village de Governolo, défendu par une artillerie formidable, beaucoup de cavalerie et 3 régiments d'infanterie. Le 3e bataillon de la 11e aborda avec impétuosité les hauteurs qui dominent le village, fit ployer l'ennemi sous le feu de ses

[1] Ce fut à l'occasion de cette rencontre que Bonaparte dit plus tard : « J'étais tranquille, « Dallemagne était là avec la 32e demi-brigade. »

1796. propres pièces, et s'empara d'un canon et de 150 prisonniers; il enleva ensuite le pont et coupa ainsi toute retraite aux troupes attaquées par la colonne du général Despinois.

Mais cette colonne ayant été repoussée, le bataillon de la 11e se vit bientôt attaqué de toutes parts et obligé de se faire jour à la baïonnette.

Après une marche longue et pénible à travers les montagnes, il arriva enfin à Rézato avec 50 prisonniers. La pièce enlevée avait été abandonnée et enclouée.

### DEUXIÈME COMBAT DE LONATO (INSCRIT AU DRAPEAU)

**Deuxième combat de Lonato. 3 août.**

Mais le corps autrichien de Castiglione s'étant emparé de Lonato, s'étendait par sa droite pour rejoindre la route de Salo. L'avant-garde de Masséna fut attaquée et perdit 3 pièces; le général Pijon fut fait prisonnier. Bonaparte forma aussitôt la 32e demi-brigade et la 18e en colonnes serrées par bataillons, protégées par quelques tirailleurs; la 11e (1er et 2e bataillon) fut établie en réserve avec le 25e chasseurs et le 15e dragons, sous les ordres de Junot.

La division Masséna se porta alors sur Lonato et rejeta vers Désenzano une partie des troupes autrichiennes.

Dans cette journée, le 1er bataillon de la 11e prit part à l'attaque directe de Lonato, en chassa l'ennemi et lui fit 500 prisonniers; puis, avec l'adjudant-général Veaux, continua de poursuivre les Autrichiens, leur enleva le camp de Tourminy, situé entre Salo et Villanova, fit un grand nombre de prisonniers et s'empara d'une partie de l'artillerie.

Renforcé, l'ennemi revint à la charge, et, après la résistance la plus opiniâtre, dut battre définitivement en retraite.

Le sergent-major Teyssier prit lui seul un obusier, qu'il tourna contre les Autrichiens, et fit feu plusieurs fois. Le bataillon perdit 45 hommes, dont une partie resta au pouvoir de l'ennemi, avec le lieutenant Polingrié et le sous-lientenant Jeam.

Une partie du 2e bataillon, sous les ordres du général Victor, combattit également à Lonato et s'y trouvait avec le général Bonaparte et quelques autres détachements dont l'ensemble atteignait à peine 1,000 hommes, lorsqu'une colonne autrichienne de 4,000 hommes, cherchant à s'échapper, se présenta devant Lonato et fit sommer les quelques troupes qui l'occupaient de capituler. Bonaparte allait être pris, lorsqu'il eut la présence d'esprit d'intimider le parlementaire. Après avoir fait donner des chevaux à tous les officiers qui se trouvaient dans Lonato, il se présenta entouré d'un nombreux état-major et dit au parlementaire : « Apprends à ton général que tu parles à Bonaparte et que pour prix « de son insolence, s'il n'a pas mis bas les armes dans cinq minutes, je

Musée de Versailles. VICTOR ADAM.

CASTIGLIONE

« le passe au fil de l'épée. Qu'on lui débande les yeux. Vois, continua- 1796.
« t-il, les montagnes garnies de mes troupes, et n'oublie pas que le terme « n'est que de cinq minutes. » Il n'y avait pas autour de Lonato plus de 4,000 Français dispersés. Les Autrichiens étaient réunis et pouvaient percer. Mais Bonaparte avait parlé : ils mirent bas les armes[1].

Pendant ce temps, le reste du 2e bataillon, avec le commandant Roux, cerné dans Peschièra, fit plusieurs sorties avec la garnison et concourut à la défense courageuse de cette place.

Combat de Castiglione 3 août.

Le même jour, la division Augereau se portait sur Castiglione, occupé par une partie des troupes de Wurmser.

Après avoir résisté à trois attaques des Autrichiens, Augereau se jeta sur Castiglione, s'en empara et s'y établit. Les Autrichiens perdirent dans la journée du 3 août 20 pièces de canon, 2 à 3,000 hommes tués ou blessés, 400 prisonniers dont 3 généraux. Les Français perdirent 150 hommes tués et 500 blessés.

Combat de Gavardo.

Dans la journée du 2, Masséna et Sauret poursuivent les détachements autrichiens battus à Lonato et à Salo, tandis qu'Augereau, posté à Castiglione, observait les mouvements de Wurmser.

Un corps de 5 à 6,000 Autrichiens occupait Gavardo. Le général Dallemagne, avec le 1er bataillon de la 11e (commandant Lemeille), attaqua l'ennemi (4,000 hommes) par Villanova, le chassa de ses positions, le poursuivit la baïonnette dans les reins et parvint à se joindre à Guieux. Mais n'étant pas soutenu par le général Despinois, qui s'était imprudemment retiré sur Brescia avec le reste de la division, il fut enveloppé et ne put opérer sa retraite qu'en se faisant jour de vive force.

Il perdit 200 hommes, entre autres l'adjudant-major Magne, le capitaine Cabannes, les lieutenants Valère et Crespin, qui se virent obligés de se rendre aux forces supérieures qui les écrasaient.

Pendant cette journée, le 3e bataillon occupait le camp de Tourminy; le 2e était resté à Lonato.

### BATAILLE DE CASTIGLIONE (INSCRITE AU DRAPEAU)

Bataille de Castiglione 5 août.

Wurmser, après avoir laissé écraser son lieutenant et les divisions détachées à Castiglione et à Lonato, sortit enfin de Mantoue et passa la journée du 4 à rassembler les débris de son armée. Après six jours d'hostilité, il ne pouvait mettre en ligne pour une bataille décisive que 25 à 30,000 hommes, sur les 70,000 hommes qu'il avait amenés.

[1] *Étude historique sur le général Joubert*, p. 46.

1796. Le 5 au matin, l'armée autrichienne était établie en travers de la route de Brescia à Mantoue. La droite à Solférino, la gauche au Monte-Médole. En face des Autrichiens, Bonaparte avait placé à gauche la division Masséna. La 11e Demi-Brigade faisait partie de cette division, qui avait été formée en ligne déployée et à gauche. Augereau, sur deux deux lignes au centre; à droite, la cavalerie de Kilmaine disposée en échelons dans la plaine et formant réserve.

La division Sérurier devait partir de Marcaria et se porter, par Guidizzolo, sur la gauche et les derrières de l'armée autrichienne.

Dès que l'avant-garde de Sérurier atteignit Guidizzolo, Bonaparte fit enlever par 3 bataillons de grenadiers le Monte-Médole, point d'appui de la gauche autrichienne.

La gauche ennemie, menacée par Sérurier, se porta en arrière; mais les deux divisions de Masséna et d'Augereau, formées en colonnes par brigade, tombèrent alors sur la ligne affaiblie des Autrichiens, qui lâchèrent pied de toutes parts.

Wurmser se retira derrière le Mincio, dont il fit sauter tous les ponts; il avait perdu dans cette bataille 2,000 hommes, 18 pièces de canon et 120 caissons.

La fatigue des troupes était telle, que Bonaparte dut remettre la poursuite au lendemain.

Poursuite de Wurmser. Combat de la Corona.

Quelques jours après, Masséna et Augereau forcèrent le passage du Mincio à Peschièra. Augereau réoccupa Vérone, puis les deux généraux remontèrent l'Adige par les deux rives.

Masséna se portant sur la Corona, la 11e de ligne marcha sur Inkanale. Après avoir essuyé pendant trois heures le feu de l'ennemi, la Demi-Brigade repoussa les Autrichiens sur la Corona, où ils prirent position. Le chef de brigade Carvin reçut du général Masséna l'ordre de les attaquer et de les chasser, La 11e, soutenue par 3 compagnies de grenadiers et par les carabiniers, se porta aussitôt contre l'ennemi à la baïonnette; elle l'atteignit et s'empara de toutes ses positions, ainsi que d'une partie de son artillerie. La Demi-Brigade perdit dans cette attaque 250 hommes mis hors de combat ou faits prisonniers. Le capitaine Pastour fut frappé mortellement à la tête de sa compagnie; le lieutenant Fabre, blessé dangereusement. La 11e resta sur le plateau de la Corona jusqu'au 23 août. Le 24 août, la division Masséna était établie entre l'Adige et le lac de Garde. La 11e Demi-Brigade comptait à cette date 2,417 hommes à l'effectif.

Campagne de 1796 (suite).

Bonaparte, qui venait de recevoir quelques renforts, ayant appris les progrès de nos armées en Allemagne, résolut de marcher à leur rencontre par le Tyrol et Inspruck; mais il fallait tout d'abord chasser le

**Opérations contre la 2e armée de Wurmser. Offensive de Bonaparte.**

général Wurmser. Celui-ci avait réorganisé son armée, et après avoir laissé 20,000 hommes à la garde du Tyrol avec Davidowich, s'était engagé dans les gorges de la Brenta et marchait sur Mantoue, au moment même où Bonaparte remontait l'Adige pour le chasser du Tyrol.

Les divisions Masséna et Augereau s'étaient mises en marche le 1er septembre; la division Vaubois[1], à la même date, remontait la Chièse. Sahuquet[2] continuait à bloquer Mantoue; Kilmaine, avec sa division de cavalerie, devait occuper Vérone et patrouiller jusqu'à Vicence.

Le 3 septembre, la 11e Demi-Brigade formait l'avant-garde de la division Masséna avec la 18e, lorsque l'on apprit que l'ennemi se trouvait en force au village de Serravalle. Les Autrichiens furent chassés de leurs positions et perdirent 300 prisonniers.

**Combat du camp de Mori ou de Reveredo 4 septembre.**

Le 4 septembre, à la pointe du jour, les deux armées se trouvèrent en présence. Vukasowich avait fait garder par 2,000 hommes, le défilé inexpugnable de San-Marco, tandis qu'une division de 12,000 hommes occupait le camp de Mori, sur la rive droite de l'Adige; une réserve de 4,000 hommes occupait Roveredo. Le général Vaubois, qui avait bousculé la veille les avant-postes établis à Riva, attaqua le premier le camp de Mori par la route de Riva. En entendant le canon de Vaubois, Masséna forma sa division en trois colonnes. Le général Pijon, déployant la première en tirailleurs, gagna les hauteurs à gauche de San-Marco; le général Victor, avec la deuxième colonne, composée des 18e et 11e demi-brigades en colonne serrée par bataillons, se porta contre l'ennemi en suivant la route de Roveredo. Le général Rampon, avec la 32e demi-brigade, lui servit de soutien avec la troisième colonne.

La résistance de l'ennemi fut opiniâtre; mais, après deux heures d'un combat acharné, il céda sur tous les points. Le général Dubois, se mettant à la tête du 1er hussards, acheva la défaite des Autrichiens, mais il reçut trois balles qui le blessèrent mortellement. La division Masséna poursuivit l'ennemi par la vallée et les hauteurs. Vukasowich se replia sur Roveredo. Vaubois, après avoir forcé le camp de Mori, prit part à la poursuite sur la rive droite de l'Adige. Le général Rampon reçoit l'ordre de se porter, avec la 32e demi-brigade, entre Roveredo et l'Adige, tandis que Victor, avec les 11e et 18e demi-brigades, entrera dans la ville par la grande rue. Roveredo est emporté, malgré la résistance des Autrichiens, et Vukasowich réussit à s'échapper, en laissant entre nos mains de nombreux prisonniers et 3 canons.

A 1 heure de l'après-midi, Masséna arrête ses troupes et les rallie.

[1] Vaubois remplaçait Sauret, malade.

[2] Sahuquet commandait en remplacement de Sérurier.

**Combat de la Piétra ou de Calliano. 4 septembre.**

Le général Vukasowich se retira sur Calliano, où il se rallia aux troupes fraîches du général Sporck. Bonaparte se porta en avant pour reconnaître la position de l'ennemi. Cette position était formidable : l'Adige, resserré par des montagnes à pic, coule au fond d'une gorge de 80 mètres de largeur. Cet étroit passage est encore défendu par le château de la Piétra, établi sur la hauteur, et par une muraille qui ferme complètement l'espace compris entre la montagne et la rivière et ne laisse de passage que pour la route. En arrière du défilé se trouve le village de Calliano. Les abords du défilé, le château, la muraille et le village en arrière étaient couverts de défenseurs et hérissés d'artillerie; les Autrichiens nous attendaient avec confiance. Bientôt cependant, le général Bonaparte remit ses troupes en mouvement; tandis que le général Pijon, en suivant les hauteurs, se portait contre le château de la Piétra, les 11e et 18e, conduites par Victor et soutenues par la 32e, s'avançaient directement par la route contre le défilé.

Les Autrichiens, effrayés par l'attitude de ces troupes que rien ne peut arrêter, décimés par l'artillerie qui frappe à coup sûr dans leurs masses profondes, n'attendirent pas le choc de nos colonnes; ils se retirèrent, poursuivis au pas de course par les troupes de Victor.

La 11e Demi-Brigade se distingua de nouveau dans cette occasion, particulièrement son premier bataillon, qui, faisant partie de l'avant-garde commandée par le chef de brigade Moreau, passa le premier le défilé de la Piétra, s'empara des retranchements de l'ennemi, qu'il culbuta et mit en pleine déroute.

Les Autrichiens perdirent 5,000 prisonniers, 7 drapeaux, 22 pièces de canon, plus de 50 caissons.

**Poursuite de Wurmser. Combat de Bassano.**

Dans la nuit du 4 au 5 septembre, les divisions Masséna et Vaubois firent leur jonction et entrèrent le lendemain matin dans la ville de Trente.

C'est là que Bonaparte apprit que le général Wurmser, avec le gros des forces autrichiennes, descendait sur Mantoue en suivant la vallée de la Brenta.

Bonaparte, laissant la division Vaubois sur l'Avisio pour contenir les débris de Davidowich, quitte Trente le 6 septembre et se jette à la poursuite de Wurmser avec les divisions Masséna et Augereau (20,000 hommes). Après avoir culbuté à Primolano l'arrière-garde autrichienne, les deux divisions arrivent dans la soirée à Cismone.

Wurmser prend position autour de Bassano et rappelle à lui le général Meszaros, qui est déjà arrivé à Vérone.

Le 8, l'armée autrichienne avait pris position en avant de Bassano, sur les deux rives de la Brenta. Augereau reçut l'ordre d'attaquer par

la rive gauche de la rivière, tandis que Masséna devait enlever les mamelons qui se prolongent sur la rive droite jusqu'au faubourg de la ville. La 4e demi-brigade de la division Augereau marchait avec Masséna. L'ennemi voulut s'opposer à ce mouvement; mais après un combat acharné, ne pouvant résister à une attaque aussi vigoureuse, les Autrichiens s'enfuirent en désordre vers Bassano, où ils semèrent l'épouvante. Les divisions françaises pénétrèrent chacune de leur côté dans la ville. La 4e demi-brigade et la division Masséna se jetèrent alors sur l'artillerie qui défendait le pont de la Brenta, et se répandirent ensuite dans la ville. 1796.

5,000 prisonniers, 35 canons, 5 drapeaux et 200 fourgons portant les bagages des Autrichiens, furent le fruit de la journée.

Après le combat du 8, les divisions Masséna et Augereau poursuivirent Wurmser, que Bonaparte espérait acculer à l'Adige; mais la garnison de Légnago, effrayée par la présence subite des Autrichiens, capitula, et Wurmser, après plusieurs engagements, fit sa jonction avec la garnison de Mantoue.

Pendant ce temps, la 11e Demi-Brigade restait à Bassano, sous les ordres du général Brunet; elle avait pour mission de garder les prisonniers et de fournir les escortes nécessaires pour les diriger sur Vicence et Vérone.

Le 14 septembre, la 11e quitta Bassano et se rendit à Vérone; de là, elle fut dirigée le 19 sur Roverbella, où se trouvaient la division Masséna et les grenadiers de la Demi-Brigade.

**Combat de Saint-Georges 15 septembre.**

Le général Wurmser disposait encore, avec les troupes de Mantoue, de 30,000 hommes environ, avec lesquels il essaya de tenir la campagne. Le 15 septembre, il fit une sortie générale. L'armée autrichienne appuyait sa gauche à Saint-Antoine; le centre était établi en avant de la Favorite et se reliait à Saint-Georges à la droite, qui arrivait à Frassino.

Les 3 compagnies de grenadiers de la 11e, sous les ordres du général Victor, prirent part au combat avec le 8e bataillon de grenadiers. Augereau formait l'aile gauche de l'armée française; Masséna, le centre; Sahuquet, la droite.

A midi, le combat commença; jamais l'ennemi n'avait déployé autant de résistance et d'acharnement. Le général Victor, qui avait reçu l'ordre d'emporter le faubourg de Saint-Georges, forma ses troupes en colonne serrée par bataillons. Le 8e bataillon de grenadiers et les 3 compagnies de la 11e, placés à l'avant-garde et conduits par l'adjudant-général Leclerc, firent des prodiges de valeur.

Après trois heures de combat, l'ennemi fut forcé de se replier sur le lac de Mantoue, où plus de 400 hommes se noyèrent.

1796.

La nuit seule sauva les restes de l'armée autrichienne, qui laissa entre nos mains 8 canons et 2,000 prisonniers.

La 11e Demi-Brigade au blocus de Mantoue. 24 sept. 1796, 2 février 1797.

Le 23 septembre, la 11e Demi-Brigade reçut l'ordre de se rendre à Saint-Georges et de relever la 18e, qui occupait ce point; ses grenadiers ne devaient pas tarder à la rejoindre.

Le 24, elle fit partie du corps de blocus, commandé par le général Kilmaine (division Chabot, brigade Sandoz). Nous nous bornerons à raconter dans ce récit les affaires auxquelles la Demi-Brigade prit part jusqu'à la capitulation de la place de Mantoue (2 février 1797). Le 7 octobre, un détachement de 5,000 Autrichiens, avec de l'artillerie, sortit de la place. La 11e, soutenue par une partie de la 69e, une pièce de canon et quelques chasseurs, repoussa victorieusement l'ennemi, le força à rentrer dans la place et lui prit plusieurs chariots, avec leurs attelages et leur chargement.

Le capitaine Derrouch et le sous-lieutenant Chabrol se distinguèrent en cette occasion, mais furent faits prisonniers avec 150 hommes.

Le 17 novembre, le 1er bataillon fut détaché du blocus de Mantoue et fit partie de la colonne mobile commandée par le général Lavalette.

Cette colonne devait secourir l'armée qui luttait depuis deux jours dans le marais de l'Alpon, et se transporter là où l'ennemi serait le plus en force.

Lorsque l'armée autrichienne d'Alvinzi eut été rejetée vers la Brenta, Bonaparte rentra dans Vérone par la porte de Caldiéro et se porta aussitôt, avec Masséna, au secours de Vaubois, battu par Davidowich. Augereau, par Dolce et la rive gauche de l'Adige, devait menacer les communications de Davidowich.

Mais celui-ci se hâta de se replier dans le Tyrol, et son arrière-garde seule fut atteinte et battue.

Après avoir participé à cette dernière partie de la campagne contre la 3e armée autrichienne de secours, le 1er bataillon revint prendre ses positions au blocus de Mantoue le 23 novembre.

Ce jour-là, les assiégés firent une sortie vigoureuse. La 11e, commandée par le général Moreau (division Chabot), après avoir supporté pendant six heures la canonnade de l'ennemi, marcha sur lui à la baïonnette et le força à rentrer dans la citadelle, après avoir subi une perte de 600 hommes, 2 canons et 100 chevaux.

La 11e eut dans cette affaire 50 hommes hors de combat. Le capitaine Parunt et le lieutenant Lafos furent de ce nombre.

Combat de la Favorite.

Dans les premiers jours de janvier, Alvinzi mettait en mouvement la 4e armée autrichienne de secours. Tandis qu'avec la masse principale



Musée de Versailles — Hippolyte Lecomte.

REDDITION DE MANTOUE

(30,000 hommes), il descendait l'Adige, Provéra, avec une colonne de 10,000 hommes environ, se dirigeait de Padoue sur Légnago, et un détachement de 6,000 hommes, partant de Bassano, marchait sur Vérone pour essayer de l'enlever par surprise. 1797.

L'attaque principale d'Alvinzi échoua, et l'armée autrichienne, battue à Rivoli le 14 janvier, reprit la route du Tyrol; le détachement qui se présenta devant Vérone fut repoussé, et Provéra, après avoir passé l'Adige le 13 à Anghiari, se présenta le 14 devant la Favorite, qu'il essaya d'enlever par surprise; cette attaque échoua. Ce même jour, Augereau, après avoir détruit le pont de bateaux jeté sur l'Adige par Provéra, se mettait à sa poursuite, et Bonaparte, après en avoir fini à Rivoli avec Alvinzi, partait le soir pour Mantoue avec la division Masséna. Le lendemain 15 janvier, Provéra n'avait que la ressource de se jeter dans Mantoue pour échapper aux colonnes françaises qui convergeaient contre lui; c'est pourquoi il renouvela contre Saint-Georges et la Favorite son attaque de la veille, en la combinant avec une grande sortie de la garnison de Mantoue. Dans le premier moment, les troupes de blocus durent supporter seules tout l'effort des Autrichiens.

A 4 heures du matin, Provéra enveloppait Saint-Georges et la Favorite; la 11e Demi-Brigade, commandée par le général Moreau, se porta à la rencontre de l'ennemi, l'attaqua, mais se vit contrainte de se replier pour un instant dans le château de la Favorite. Elle s'y defendit avec un courage héroïque contre les troupes de Provéra et contre les troupes de Wurmser qui étaient sorties de Mantoue.

Malgré les prodiges de valeur, la 11e, cernée, allait succomber et les troupes autrichiennes opérer leur jonction, lorsque la division Masséna arriva sur le champ de bataille.

La 11e se dégagea par une sortie vigoureuse, culbuta l'ennemi et le coupa de ses communications. Après huit heures d'un combat acharné, une partie de la 11e, sous les ordres de son chef de brigade Carvin, était parvenue à refouler dans Mantoue les troupes de Wurmser, tandis que le reste, sous les ordres de Moreau, après avoir participé à la poursuite de Provéra, voyait ses efforts couronnés de succès. Provéra, en effet, complètement cerné, était obligé de capituler, avec 8,000 hommes d'infanterie et de cavalerie abondamment pourvus d'artillerie, de vivres et de munitions.

La bravoure déployée par la 11e Demi-Brigade dans la journée du 15 janvier 1797 est au-dessus de tout éloge.

« Le chef de bataillon Roux, l'adjudant-major Magne, le capitaine « Lelièvre et le sous-lieutenant Mathère se conduisirent d'une manière « héroïque.

« Le capitaine de grenadiers Poussonnaille, rivalisant de valeur avec

1797. « eux, fut dangereusement blessé, ainsi que les capitaines Cabanne et « Amans et le sous-lieutenant Aguity. Ces deux derniers restaient sur le « champ de bataille, avec 150 sous-officiers et soldats. » (MOREAU.)

La garnison de Mantoue, à bout de ressources, réduite par les combats et par les maladies, ne devait pas tarder à succomber.

Le 2 février, le général Wurmser signa la capitulation et nous livra 13,000 prisonniers et 350 pièces de canon.

La 11e Demi-Brigade eut l'honneur de voir défiler devant elle la garnison de Mantoue.

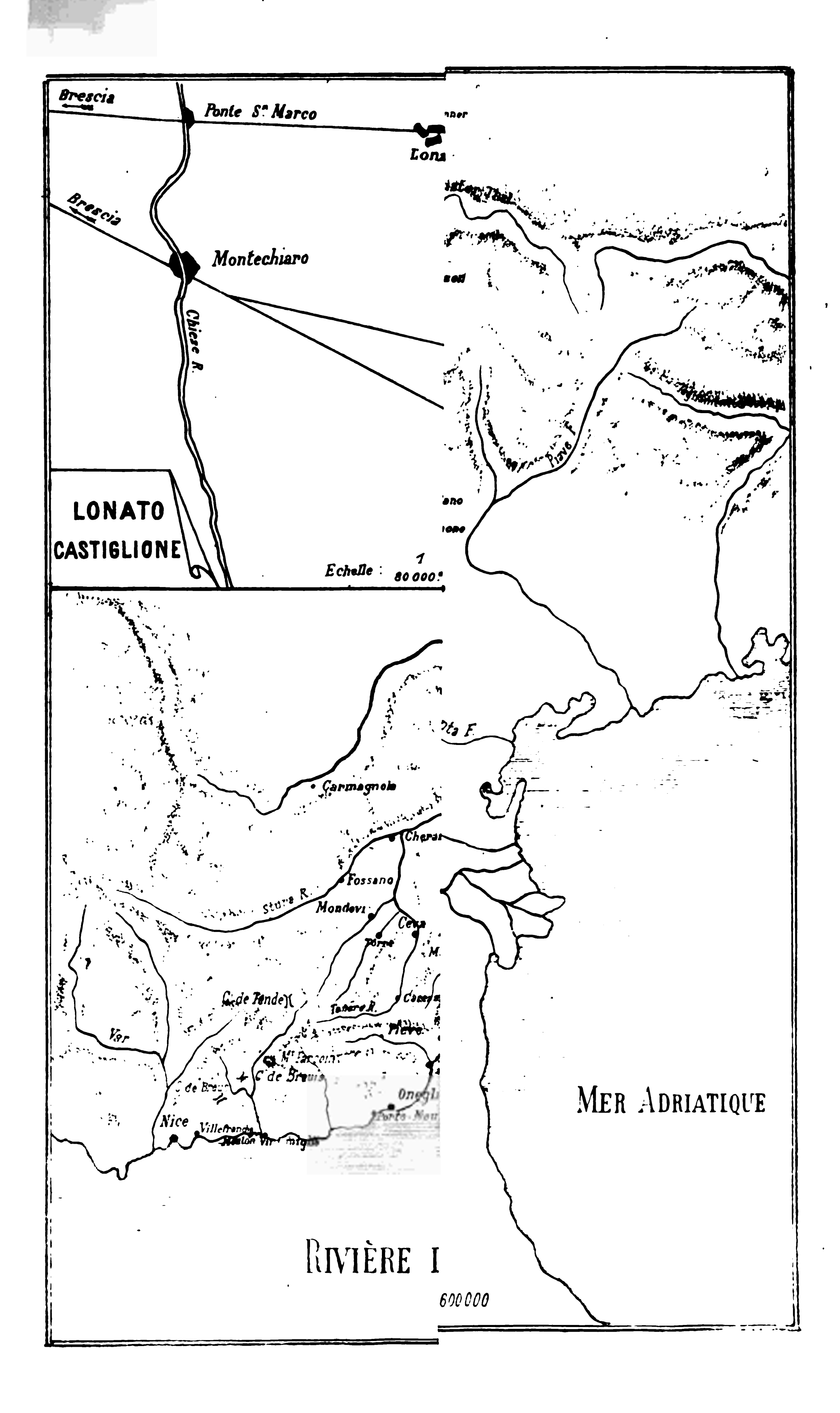
**La 11e Demi-Brigade à la division Joubert. Opérations et Combats dans le Tyrol.**

La capitulation de Mantoue rendait disponible pour les opérations actives la division Sérurier. La 11e Demi-Brigade rejoignit le 14 février 1797 le corps de Joubert, qui fut porté à 18,000 hommes. Joubert, chargé d'occuper le Tyrol, reçut de Bonaparte les instructions les plus détaillées; il avait sous ses ordres les généraux Baraguay-d'Hilliers et Delmas; la 11e Demi-Brigade faisait partie de la division Baraguay-d'Hilliers, brigade Veaux.

Grâce aux renforts qu'il avait enfin reçus, Bonaparte disposait, dans les premiers jours de mars, de 50,000 hommes pour les opérations actives. L'Autriche, espérant ressaisir l'avantage en Italie, y avait envoyé le meilleur de ses généraux, l'archiduc Charles; 40,000 hommes de renfort, tirés de l'armée d'Allemagne, devaient rejoindre les 35,000 hommes, débris des armées de Wurmser et d'Alvinzi. Le général Bonaparte résolut d'attaquer l'archiduc avant l'arrivée des renforts expédiés d'Allemagne, de forcer les passages de la Piave, du Tagliamento, et de marcher sur Tarvis; Joubert, après avoir rejeté sur le col du Brenner les troupes autrichiennes qui occupaient le Tyrol, devait rejoindre sur la Drave le gros de l'armée française. Bonaparte comptait alors, avec toutes ses forces réunies, marcher sur Vienne et dicter la paix à l'Autriche.

Le mouvement en avant commença le 10 mars; après avoir forcé le passage du Tagliamento le 16, Bonaparte envoya à Joubert l'ordre de prendre l'offensive, de remonter la vallée de l'Adige et de rejoindre l'armée par le Pusterthal. Le 20 mars, Joubert se mit en marche, après avoir laissé 2,000 hommes sur la ligne de l'Avisio.

Les Autrichiens furent chassés de Saint-Michel, près de Neumark, et Joubert atteignit Bautzen. Une division autrichienne venant du Rhin occupait le défilé de Clauzen. Joubert, laissant le général Delmas à Bautzen avec 5,000 hommes, marcha sur Clauzen avec le reste de son corps d'armée. La 11e reçut l'ordre d'attaquer et se jeta sur l'ennemi la baïonnette en avant; elle parvint, par sa marche précipitée et par son courage, à traverser le village et le pont avant que l'ennemi ait pu s'y


Brescia
Ponte S.t Marco
Brescia
Montechiaro
Chiese R.
LONATO
CASTIGLIONE
Echelle : 1/80 000e
Piave F.
Carmagnola
Fossano
Stura R.
Mondovi
C. de Tende
Var
Tanaro R.
Pieve
Nice
Villefranche
Mer Adriatique
Rivière
600 000

opposer, et chassa de leurs retranchements les colonnes autrichiennes. 1798.
Le combat fut des plus opiniâtres et la victoire était encore indécise à la chute du jour; mais les Autrichiens, cédant à une attaque dirigée sur leur centre par Joubert lui-même, tandis que sur leur droite l'infanterie légère faisait rouler sur eux d'énormes blocs de rochers, exécutèrent péniblement leur retraite par une nuit obscure et pluvieuse.

Le lendemain, la 11e Demi-Brigade, devançant la cavalerie, poursuivit les Autrichiens jusqu'à Brixen et leur fit 500 prisonniers.

Elle perdit 25 hommes dans les divers engagements auxquels elle prit part. Après avoir livré un dernier combat à Sterzing, Joubert occupa le 2 avril Brunecken et Toblach, et arriva bientôt à Spital.

Le 17 avril, la 11e Demi-Brigade était établie entre Villach et Klagenfurth; elle apprit les préliminaires de la paix et la suspension d'armes. Sa valeureuse conduite pendant cette campagne lui valut les éloges de Joubert.

## § II. — La 11e Demi-Brigade à l'armée de Rome et à l'armée de Naples (février 1798 — mai 1799)

**Occupation de Rome.**

La 11e Demi-Brigade resta à la division Joubert jusqu'au 20 janvier 1798 et fit ensuite partie de la division Sérurier, du 20 janvier au 29 mars 1798. L'effectif de la Demi-Brigade était à cette époque de 1,837 hommes. Le général Duphat, aide-de-camp de l'ambassadeur français Joseph Bonaparte, ayant été tué à Rome dans une bagarre, le Directoire donna l'ordre à Berthier d'occuper Rome. Celui-ci entra aussitôt dans la ville, et, le 19 février 1798, proclama au Capitole la République romaine.

Le pape Pie VI, refusant d'abdiquer, fut arrêté et transporté à Viterbe, à Sienne, à Pise, à Briançon et enfin à Valence, où il mourut au mois d'août 1799.

L'occupation de Rome et la captivité du pape Pie VI soulevèrent partout des insurrections. La reine de Naples, Caroline, sœur de Marie-Antoinette, détermina son époux Ferdinand à confier au général autrichien Mack la réorganisation de l'armée napolitaine. Les troupes durent réprimer l'insurrection.

La 11e Demi-Brigade fait partie du corps de Saint-Cyr, du 29 mars au 18 août 1798, division Dallemagne, brigade Defraise.

Pendant le mois de mai, elle fut employée, avec les 1er et 2e bataillons de la 15e légère, à réprimer les insurrections qui avaient éclaté à Citta di Castello. Elle attaqua 2,000 insurgés armés, les enveloppa et les détruisit entièrement. Au mois d'août, la 11e Demi-Brigade passa à la

1798. division Macdonald. Le général Berthier, qui commandait l'armée de Rome, fut remplacé par le général Championnet.

Évacuation de Rome. 25 décembre 1798.

Le roi de Naples, avec une armée de 50,000 hommes commandée par le général Mack, s'était mis en marche vers Rome le 22 novembre 1798.

Le général Championnet, qui n'avait que 15,000 hommes pour tenir tête à l'armée napolitaine, résolut de concentrer ses troupes dans les Apennins et d'évacuer Rome. L'armée napolitaine, si forte en apparence, n'était composée que de recrues indisciplinées et mal commandées, qui ne devaient pas tenir contre les vieilles troupes de Championnet.

Le 23 novembre, à 2 heures de l'après-midi, l'armée napolitaine déboucha sur le territoire romain et attaqua nos avants-postes.

Macdonald envoya Kellermann occuper Tivoli et le général Mathieu sur la route d'Albano; la 11e Demi-Brigade était sous les ordres du général de brigade Mathieu.

Le 25 novembre, la division Macdonald, attaquée par deux colonnes napolitaines, reçoit l'ordre d'évacuer Rome et de se rendre à Civita-Castellana, où le général Championnet concentre ses forces.

Le 30 novembre, une colonne ennemie de 5,000 hommes attaque et force Magliano, dans le but de séparer Macdonald et le général Lemoine et de couper la retraite à Macdonald au pont de Borghetto; Macdonald, repliant ses avants-postes de Rigano et de Népi, se mit en marche vers le pont de Borghetto pour gagner Civita-Castellana.

Combat de Népi. 5 décembre 1798.

Les combats de Terrois et de Porto-Fernad n'étaient que le prélude d'une attaque générale de l'armée napolitaine; après avoir occupé Rome, le général Mack s'avançait avec 40,000 hommes.

Le 4 décembre, l'armée française était fortement établie dans le triangle formé par le Tibre, la Tréia et une chaîne de hauteurs longeant la route de Florence. Les deux premiers côtés n'étaient accessibles que par le pont de Civita-Castellana; le troisième côté, entrecoupé de ravins, était d'une défense trop facile pour que l'ennemi pût l'aborder.

Le 5 décembre, le général Mack dirigea le centre de l'armée napolitaine, deux colonnes de 8,000 hommes chacune, contre Civita-Castellana; tandis que l'une de ces colonnes devait attaquer de front par Rigano, l'autre, par Népi, devait l'attaquer à revers. Pendant cette action du centre, la droite, forte de 8,000 hommes, passerait le Tibre à Penjano pour couper la route de Terni aux troupes françaises chassées de Civita-Castellana; la gauche du général Mack, forte de 14 à 16,000 hommes divisés en deux colonnes, devait se prolonger sur la route de Florence, puis se rabattre sur le Tibre par les intervalles des ravins, et, se reliant avec la droite établie sur la rive gauche, couper toute retraite aux troupes françaises.

Mais le général autrichien comptait sans la résistance des troupes françaises. La colonne napolitaine qui se présenta devant Népi fut reçue par le général Kellermann, à la tête de 2 bataillons d'infanterie et de 3 escadrons de cavalerie (le 3e bataillon de la 15e légère; le 1er bataillon de la 11e de ligne et 3 escadrons du 19e chasseurs). Cette poignée de braves résista à l'attaque de 8,000 Napolitains qui débouchaient de Monterossi; elle leur tua ou blessa 400 hommes, leur prit 15 canons, 30 caissons, 200 prisonniers, 50 officiers, 8 à 900 chevaux, la caisse militaire, 3,000 fusils, tous les bagages et effets de campement, et la poursuivit jusqu'à Monterossi la baïonnette dans les reins. 1798.

Le bataillon de la 11e fit des prodiges de valeur. Le capitaine Lelièvre, admirablement secondé par son lieutenant Stéphani et son sous-lieutenant Calandre, qui rivalisèrent d'intrépidité avec lui, fit avec sa compagnie 200 prisonniers, tua plusieurs artilleurs et prit 22 pièces de canon.

Les capitaines Détouches et Ferruot se distinguèrent également; ce dernier, quoique blessé, s'élança sur les batteries ennemies et concourut à la prise des pièces avec les officiers susnommés.

**Combats d'Otricoli et de Calvi. 8 et 9 décembre**

Le 8 décembre, le général Mathieu arriva à Otricoli avec la 11e et 2 escadrons du 16e dragons, chassa l'ennemi qui s'était embusqué dans cette petite ville et lui fit un grand nombre de prisonniers.

Puis il repartit d'Otricoli dans la nuit du 8 au 9 et arriva le matin devant Calvi; tandis que la brigade Mathieu s'emparait des hauteurs, la brigade Kniazewitz, partie le 8 de Magliano, arrivait également à Calvi et enveloppait la ville du côté du ravin. Les Napolitains qui occupaient Calvi étaient le reste de la colonne battue la veille à Otricoli. Dès l'arrivée des colonnes françaises, les Napolitains firent une sortie pour occuper les hauteurs; mais le général Mathieu envoya aussitôt la 11e de ligne; celle-ci, se portant avec une rapidité incroyable sur la montagne, en chassa les Napolitains, qui rentrèrent dans la ville, où ils se barricadèrent.

Le général Mathieu n'avait pas d'artillerie; mais par la manière habile dont il disposa ses troupes et par les sommations énergiques adressées aux Napolitains, il détermina la garnison, forte de 3,500 hommes, à mettre bas les armes.

La 11e se fit encore remarquer en cette occasion par son intrépidité et par le talent de son chef de brigade Carvin. 3,500 hommes, 5,000 fusils, 120 officiers, 17 drapeaux et 5 pièces furent le fruit de la journée.

**Prise de Rome. 15 décembre.**

Le 15 décembre, l'armée française, poursuivant ses succès, s'élança de Terni, Calvi et Magliano, en suivant par Cantalupo, puis tournant le camp ennemi évacué, elle marcha sur Rome, où elle entra sur les pas

1798. des arrière-gardes napolitaines qu'elle venait de culbuter dans la plaine de Storta. Dans cette journée, le chef de bataillon Verges, qui combattait comme volontaire dans les rangs de la 11^e^, se distingua particulièrement.

**Poursuite de l'armée napolitaine.**

La 11^e^ s'établit avec 3 pièces d'artillerie en avant de Frescati, sur la route de Volmontone; puis elle occupa Volmontone, avec 2 escadrons du 16^e^ dragons. Le 22 décembre, la 11^e^ était à Férentino,

Le 25 décembre, la 11^e^ occupait Frosinone; le 26, elle était en avant de Véroli; le 28, elle prit position sur la Mellà, la droite à Garégliano, à cheval sur la route d'Aquila.

Le 29, un de ses bataillons occupait Sora, un autre Arpino, pour réprimer un soulèvement de paysans qui attaquaient nos reconnaissances.

Le 1^er^ janvier 1799, la 11^e^ Demi-Brigade occupait la croisée des routes de Capoue, Caserte et Vénafro.

Le 2 janvier, la brigade Mathieu s'établit sur la route de Capoue, à la jonction des routes de San-Germano et de Rome.

**Reconnaissance sur Capoue. 3 janvier 1799.**

Le 3 janvier, le général Macdonald partit avec sa cavalerie, le bataillon de grenadiers de la 11^e^, celui de la 97^e^ et une compagnie d'artillerie légère, pour faire une reconnaissance sur Capoue et le Volturne.

On trouva l'ennemi établi dans trois redoutes en avant de Capoue; les deux premières furent enlevées après un combat très vif; mais tous les efforts échouèrent devant la troisième redoute, protégée par le feu de la place, qui contenait plus de 10,000 hommes. La reconnaissance revint sur ses pas; elle avait plusieurs hommes tués ou blessés; le général Mathieu avait eu le bras droit cassé.

Parmi les braves qui se distinguèrent dans cette affaire, il faut citer le sergent-major Michel, qui, avec un faible détachement, s'élança sur une colonne ennemie, fit prisonnier le général qui la commandait, mit celle-ci en fuite et fit capituler un détachement ennemi retranché dans une maison.

**Combat du Bellona, 8 janvier 1799.**

Le 6 janvier, l'insurrection, qui s'était étendue avec une rapidité effrayante, prenait réellement des proportions inquiétantes; les insurgés attaquaient avec rage tous les détachements envoyés contre eux; ils avaient fait sauter le pont de Garigliano, s'étaient emparés d'Itri, de Fondi et de San-Germano, sur les derrières de l'armée.

Le 7, la 11^e^, établie sur la route de Capoue à la Revenza di Moratta, fut rejointe par le général Girardon avec la 12^e^.

Le 8, les Napolitains, qui avaient surpris une reconnaissance française

et pris le général Boisgérard, se ruèrent sur la 30e demi-brigade, en position à Jérusalem; cette demi-brigade, surprise à son tour, se replia en désordre. 1799.

Le général Girardon se porta aussitôt à son secours avec un bataillon de la 11e et la 12e de ligne, attaqua l'ennemi avec impétuosité et le chassa de Bellona, où il avait déjà pris position.

Le 11 janvier, les troupes françaises faisaient leur entrée dans Capoue, en vertu d'un armistice conclu par le général Championnet. A la suite de cet armistice, Macdonald demanda à ne plus servir sous les ordres de Championnet.

Prise de Naples. 20 et 21 janvier

Le 13 janvier, Championnet réorganisa son armée; elle se composait de trois divisions. Le général Rey, qui avait succédé à Macdonald, vint s'établir en réserve à Caserte. Mais bientôt Championnet s'aperçut que l'autorité du vice-roi était méconnue et que les Napolitains ne respectaient pas l'armistice; il rassembla ses troupes, décidé à en finir avec l'insurrection, et marcha sur Naples le 20 janvier.

Championnet éspérait que le fort Saint-Elme, qui domine la ville, allait ouvrir ses portes aux Français; mais les Napolitains, au contraire, se défendirent avec acharnement, et le soir seulement les partisans des Français réussirent à s'emparer du fort Saint-Elme par surprise et à en chasser les lazzaroni qui le défendaient. Le général Girardon fut aussitôt envoyé, avec un bataillon de la 11e, un de la 12e et un obusier, par les hauteurs de Capo-di-Monte, pour prendre possession du fort et y planter le drapeau tricolore.

Le général Championnet employa le reste de la nuit à faire ses derniers préparatifs d'attaque pour le lendemain. A la pointe du jour, Girardon donna le signal de l'attaque en foudroyant du fort Saint-Elme les lazzaroni qui inondaient les places. Quoique surpris par l'occupation du fort, les Napolitains opposèrent la plus vive résistance. Les autres colonnes françaises continuaient cependant à avancer. Le chef de brigade Carvin, avec les deux autres bataillons de la 11e, gagnait peu de terrain, quoique protégé par les feux de Girardon.

Sur ces entrefaites, Michèle, le chef de l'insurrection, plus puissant que le roi de Naples lui-même, fut fait prisonnier, et cette circonstance décida de la reddition de Naples. Championnet accueillit ce prisonnier avec bonté, lui promit de respecter saint Janvier, et, ayant accompagné cette promesse d'offres non moins séduisantes pour ce lazzaroni, celui-ci s'établit son intermédiaire auprès du peuple. Moyennant une garde d'honneur envoyée au saint et une distribution de quelques écus, l'effervescence de la multitude se calma. Cette population, exaspérée quelques instants auparavant, et qui jurait de s'ensevelir sous les murs de Naples,

1799. jeta ses armes et fit succéder aux cris de mort celui de : « Vivent les Français ! » L'armée entra dans la ville ; le 1er bataillon de la 11e et deux bataillons de la 12e s'établirent sur l'esplanade.

Le commandant Agarrat s'était particulièrement distingué, dans l'attaque de la ville, à la tête de son 3e bataillon. La 11e Demi-Brigade fut envoyée à Salerne, et y resta jusqu'au 7 mars. Le 2 mars, les grenadiers se portent à San-Severino, Le 7, la 11e se rend à Cava ; le 8, elle s'établit en avant de Nocera. L'armée de Naples devait constamment lutter contre les insurrections qui surgissaient de toutes parts.

La 11e se signala encore à l'affaire du 19 février.

La 11e fut envoyée à Naples le 21 mars ; elle y resta jusqu'au 24 avril. Le 24 avril, elle part de Naples pour Capoue, puis se rend à Sissa dans les premiers jours de mai[1].

## § III. — La 11e Demi-Brigade à l'armée d'Italie.

Retraite de l'armée de Naples.

Macdonald, ayant remplacé Championnet dans le commandement de l'armée de Naples, reçut, le 7 mai, l'ordre de quitter Naples et de rejoindre l'armée d'Italie.

L'armée de Naples dut, pour sortir de la ville, livrer des combats journaliers aux insurgés qui l'entouraient de tous côtés.

La 11e rivalisa de bravoure avec les autres corps, et culbuta tout ce qui lui fut opposé.

Le sergent-major Gueschard se conduisit avec tant de distinction que le général en chef, Macdonald, le nomma sous-lieutenant sur le champ de bataille.

Le 10 mai, Macdonald mit son armée en marche vers le nord. Le général Salm commandait l'avant-garde, composée de la 11e, de la 15e légère et du 11e hussards. On traverse Rome le 16, Florence le 25, Pise le 28. Le 29 mai, Macdonald se trouvait à Lucques ; il y séjourna dix jours, qu'il employa à refaire son armée, et se mit en marche le 9 juin. Mais, au lieu de se diriger sur Gênes, il suivit les conseils de Moreau, et se disposa à traverser les Apennins pour marcher sur Modène ; il devait ensuite longer la rive droite du Pô, traverser Parme et Plaisance, et se réunir à Moreau à Tortone.

La tâche de Macdonald était fort difficile. Le 9 juin, l'armée de Naples se porta sur Modène par le col de San-Pelégrino et la vallée de la Secchia ; le 11, l'avant-garde atteignait Sasmello ; le 12, elle se porte

[1] La 11e Demi-Brigade fit partie de la division Olivier, du 28 février au 2 avril 1799 ; de la division Rusca, du 20 avril au 7 mai.

par Rubiera sur Modène, et prend part, le lendemain, à l'attaque de cette ville. 1799.

Après trois engagements acharnés, les Autrichiens, obligés de battre en retraite, laissèrent entre nos mains 1500 prisonniers, 3 drapeaux et 8 pièces de canon.

Le 14, l'avant-garde occupe Fiorenzola, et le général Victor rejoint l'armée de Naples à Borgo-San-Domino, sur la grande route de Plaisance à Modène.

Le 16, l'armée de Naples atteint les bords de la Trebbia. Souvarow, après avoir massé son armée entre Tortone et Alexandrie, s'était décidé à marcher d'abord contre Macdonald; il comptait profiter de la séparation des armées françaises, battre d'abord l'armée de Naples, et revenir ensuite contre Moreau. Le 16, il occupait Casteggio et le défilé de la Stradelle.

**1799. Bataille de la Trebbia. 17, 18, 19 juin 1799.**

Le 17 juin, Macdonald, comptant écraser le corps autrichien du général Ott avant l'entrée en ligne de l'armée russe, passa le Tidone et attaqua les postes autrichiens avec l'avant-garde, les divisions Victor, Rusca et Dombrouski. Le général Ott se replia en désordre sur San-Giovanni; mais, au même moment, le corps de Mélas, entrant à son tour en ligne, la lutte recommença, acharnée. Les Russes ne tardèrent pas à arriver sur le champ de bataille. La brigade Salm, attaquée par 2 divisions autrichiennes à San-Simonto et à Rotto-Freddo, fut obligée de céder devant l'énorme supériorité de l'ennemi.

Malgré des efforts héroïques, l'armée de Naples fut obligée de se replier derrière la Trebbia. Le lendemain, la bataille recommença, et tous les efforts des Russes pour passer la rivière échouèrent devant la résistance de nos troupes; on se battit jusqu'à 11 heures du soir.

Le 19, à midi, Macdonald prit à son tour l'offensive, traversa la Trebbia et réussit un instant à prendre pied sur la rive gauche.

Souvarow rejeta l'armée de Naples sur la rive droite, mais les Russes ne purent aller plus loin. La bataille cessa à 10 heures du soir.

**Retraite sur Gênes. 1799.**

Cette série d'engagements opiniâtres, qui durait depuis trois jours et à laquelle on a donné le nom de « bataille de la Trebbia, » avait complètement ruiné les deux armées. Presque tous les généraux français étaient morts ou blessés; les corps, très affaiblis, manquaient de cartouches; l'artillerie était sans munitions, et la cavalerie à moitié détruite. Mais, tandis que Souvarow pouvait recevoir des renforts, Macdonald ne devait compter que sur lui-même, car il était sans nouvelles de Moreau.

Macdonald se vit donc obligé d'ordonner la retraite derrière la Nura; à minuit, les premières troupes s'ébranlèrent et s'établirent à Borgho-

1799. San-Antonio pour protéger le passage de la division Montrichard, de la réserve, de l'artillerie et des bagages.

Un bataillon de la 11e Demi-Brigade s'établit, avec la 12e et 2 pièces de canon, en avant du pont, et soutint pendant deux heures les efforts de l'ennemi. Obligés de céder aux forces supérieures de l'ennemi, ces troupes se replièrent en bon ordre sur le pont.

L'ennemi les suivit et fit des efforts prodigieux pour passer le pont, mais il se heurta à la résistance énergique des 11e, 15e, 30e et 73e demi-brigades, soutenues par l'artillerie légère.

Pendant quatre heures, l'ennemi ne put nous faire quitter notre position et essuya de grandes pertes ; les bagages et la réserve d'artillerie eurent le temps de gagner la Larda.

Renonçant à enlever de front la position, l'ennemi chercha à la tourner, et nos troupes se retirèrent à petits pas, par échelons, sur la Larda.

Le 21 juin, la 11e Demi-Brigade se trouvait à Toro ; le 22, elle traversa Parme et vint sur la Luga.

Le général Macdonald réorganisa son armée ; le général Salm, blessé, fut remplacé dans le commandement de l'avant-garde par le général Carvin.

L'armée de Naples se replia aussitôt sur Gênes en suivant le chemin qu'elle avait pris quelques jours auparavant pour se porter sur la Trebbia. Macdonald, rappelé par le Directoire, fut remplacé par le général Saint-Cyr, et l'armée de Naples devint l'aile droite de l'armée d'Italie. Le 20 juillet, la 11e passe sous les ordres du général Petitot, division Watrin.

Le 24 juillet, la 11e Demi-Brigade était à Torriglia. Joubert prit le commandement de l'armée d'Italie à la fin du mois de juillet ; il se proposait d'aller délivrer Mantoue, dont il ignorait la reddition dans les premiers jours d'août, et porta son armée dans la direction de Novi.

Le 9 août, les grenadiers de la 11e, qui faisaient partie de l'avant-garde avec la division Watrin, arrivèrent à Novi, en chassèrent l'ennemi et s'emparèrent de ses magasins ; mais le général Watrin fut obligé de rétrograder devant l'arrivée de nouvelles troupes.

**Bataille de Novi. 15 août 1799.**

Le 14, la 11e (division Watrin, brigade Petitot) se trouvait dans les environs de Novi. La nuit du 14 au 15 fut employée de part et d'autre à prendre les dispositions nécessaires pour livrer bataille le lendemain. Souvarow, après avoir rallié son armée, plaça à droite le général Kray avec les deux divisions Bellegarde et Ott, les Russes au centre, le corps de Mélas à la gauche, et résolut de prendre l'offensive. Le 15 août, à 5 heures du matin, Souvarow attaqua avec sa droite l'aile gauche française. Le choc fut terrible, et le général Joubert, blessé mortellement

dès le début de l'action, fut remplacé par Moreau. L'action devint bientôt générale. 1799.

La brigade Petitot, qui se trouvait sous les murs de Novi, fut attaquée par 4 bataillons russes. Après un engagement vigoureux, les Russes durent céder le terrain aux Français.

Le général Watrin, arrivant sur ces entrefaites avec la 3e brigade, chassa les Russes de la ville, s'empara des magasins et poursuivit l'ennemi jusqu'à Pozzolo-Formigaro; mais, bientôt rappelé par le général Saint-Cyr, Watrin dut abandonner la poursuite.

A peine ses troupes étaient-elles ralliées qu'il fut forcé de se retirer sur une petite élévation pour résister aux colonnes des généraux Laudon et Mitrowsky; il y fut abordé de front par les grenadiers hongrois. favorisés, dans leur attaque, par une charge de cavalerie sur notre gauche et par les efforts que Lusignan faisait contre notre flanc droit pour gagner la route de Gavi.

Une mêlée sanglante s'engagea. L'intrépidité de la 106e amena un léger retour de fortune, pendant lequel Lusignan fut grièvement blessé et pris avec plusieurs centaines d'hommes.

Toutefois, la division Watrin ne déblaya que l'espace nécessaire pour se frayer un passage vers la route de Gavi, où elle se plaça à cheval derrière la Fornova.

A 5 heures, Souvarow parvint à rejeter les Français dans Novi, d'où ils continuèrent sur les faubourgs une fusillade meurtrière à travers les murs d'enceinte. A 6 heures, l'armée française, exténuée de fatigue, battit définitivement en retraite; les alliés ne la poursuivirent que faiblement.

Cette bataille, aussi mémorable pour les Austro-Russes que malheureuse pour les Français, fut également coûteuse aux deux partis.

Les Français perdirent leur général en chef, 4 généraux, 37 bouches à feu, 28 caissons, 4 drapeaux, 1,500 tués, 5,000 blessés, 3,000 prisonniers; de leur côté, les alliés perdirent 1,800 tués, 5,000 blessés, 12,000 prisonniers et 3 pièces de canon.

Il faut également dire que les Français avaient lutté pendant toute la journée avec 36,000 hommes contre 45,000 hommes.

Le 16 août, la division Watrin vint s'établir sur les hauteurs de Sottovalle.

**Opérations de la division Watrin, en septembre et octobre.**

Le général Moreau, qui avait remplacé le général Joubert, tué à Novi, fut lui-même remplacé dans le commandement de l'armée d'Italie, le 21 septembre, par le général Championnet.

Les succès de Championnet en Piémont, lorsqu'il commandait l'armée des Alpes, et les succès de Masséna en Suisse avaient permis à l'armée

1799. d'Italie de revenir dans la rivière de Gênes sans être inquiétée. Les Russes quittèrent l'Italie après la bataille de Novi, et passèrent en Suisse.

Dès son arrivée à l'armée d'Italie, Championnet donna l'ordre à la division Watrin de reprendre Novi. Le 26 septembre, le général Watrin chassa les Autrichiens de cette ville et s'en empara; puis, poursuivant ses succès, la division culbuta, le 11 octobre, tous les postes autrichiens qu'elle rencontra dans les montagnes, et arriva le 12 à San-Pietro-di-Vara.

Les Autrichiens battirent immédiatement en retraite, et le général Watrin, malgré la fatigue de ses troupes, poursuivit le général Klenau, l'atteignit le 13 à Recco, le battit et lui fit 400 prisonniers.

La division s'établit ensuite entre le Tidone et la Nura.

Le 21 octobre, le général Saint-Cyr, après avoir réuni les divisions Watrin et Dombrowsky sur la route de Novi, poussa Watrin sur Pozzolo pour tourner le flanc gauche des Autrichiens, établis dans la position retranchée de Bosco; Dombrowsky devait attaquer l'ennemi de front.

L'affaire fut des plus chaudes; mais les Autrichiens durent se replier sous le canon d'Alexandrie. La 11e assista encore à l'attaque des camps de Bosco et Rivalta, le 4 novembre.

Combat de Monte-Fascio ou de la Torriglia. 15 décembre 1799.

A l'approche de l'hiver, le général Championnet rappela ses troupes dans la rivière de Gênes. Les Autrichiens de Klenau suivirent le général Saint-Cyr; le 14, la 11e rentra dans Gênes.

Les vivres manquaient, et les bâtiments qui devaient apporter quelques secours, retenus par les vents contraires, ne purent arriver assez tôt pour éviter à l'armée les horreurs de la famine. Les 35,000 hommes entassés le long du littoral et dans les montagnes manquaient non seulement de vivres, mais encore de vêtements et de bois pour entretenir les feux des bivouacs. Les hôpitaux étaient encombrés et dénués de ressources; la mortalité était devenue effrayante.

Le général Klenau, qui avait suivi notre mouvement de retraite, s'était établi sur le Monte-Fascio et menaçait la ville de Gênes. Saint-Cyr résolut aussitôt de l'attaquer.

Le 15 décembre, le général Gauthrin, sous les ordres duquel la 11e était placée, reçut l'ordre de se diriger sur Torriglia pour tourner la droite ennemie. A la pointe du jour, Gauthrin se heurta aux Autrichiens, établis à Montoggio; son avant-garde, composée des carabiniers de la 15e légère et des grenadiers des 11e et 62e de ligne, les chassa de ce poste et prit position sur le plateau en avant; mais l'ennemi, ayant reçu 5 à 600 hommes de renfort, revint à la charge : il cherchait à prendre en queue l'avant-garde pour la couper de la colonne.

Gauthrin fit passer le ravin à la 15e, avec ordre de gagner la hauteur que l'ennemi quittait, et de se rabattre ensuite sur lui pour le prendre en flanc. Il avait fait former la 11e sur le rocher qui domine Montoggio, près des ruines d'un ancien château; il fit soutenir le mouvement de la 15e par 2 bataillons de la 97e, et garda le 3e bataillon de cette demi-brigade en réserve. 1799.

Grâce à cette disposition, l'affaire fut vite décidée; la 15e, ayant attaqué l'ennemi en flanc et à revers, le mit en fuite.

Il laissa entre nos mains une centaine de prisonniers, dont 4 officiers. Dans leur retraite, une partie des Autrichiens se dirigea sur Scoffera, tandis que l'autre se porta sur Barba-Gelata.

Gauthrin arriva à la Torriglia vers les 4 heures du soir, au moment où Saint-Cyr faisait escalader le Monte-Fascio.

**Combat de Lavagnola.**

Le lendemain, 16 décembre, on reprit la poursuite des Autrichiens. Gauthrin, ayant appris que le général Klenau se retirait par les montagnes et s'était emparé de la Scoffera, résolut de marcher sur lui par les hauteurs qni conduisent de la Torriglia à la Scoffera, en suivant toujours la crête.

Le 2e bataillon de la 97e devait marcher de manière à pouvoir prendre l'ennemi en queue, tandis que la 15e attaquerait Klenau sur son flanc gauche et que la 11e l'attaquerait de front.

Gauthrin avait placé en réserve le 3e bataillon de la 97e, ainsi que les troupes qui s'étaient repliées de la Scoffera sur lui, parce que ces troupes manquaient de cartouches.

La colonne de grenadiers de la 11e rencontra l'ennemi, fort de 3 à 4,000 hommes, à la montagne Lavagnola; celui-ci fut attaqué vivement et repoussé, malgré une vive résistance, jusqu'au dernier mamelon de la Corsica, derrière lequel Klenau avait une réserve.

Arrivés sur ce point, les tirailleurs, manquant de cartouches, commencèrent à se retirer; la colonne de grenadiers, qui en manquait aussi, suivit l'impulsion.

L'ennemi profita de notre mouvement rétrograde pour se déployer et poursuivre les grenadiers, qui se retirèrent au moment même où Gauthrin espérait le plus grand succès de ses dispositions, c'est-à-dire lorsque la 15e, qu'il avait dirigée sur le flanc de l'ennemi, allait lui assurer la victoire.

L'ennemi ne suivit pas les troupes de Gauthrin et ne profita de son mouvement rétrograde que pour s'échapper au plus vite par Torriglia et Barba-Gelata. Ces combats terminèrent la campagne, en 1799, à l'armée d'Italie. Les Autrichiens, ayant complètement échoué dans leurs tentatives contre la ville de Gênes, ne s'occupèrent que de prendre leurs quartiers.

1799. L'armée française en fit autant et s'établit définitivement dans la rivière de Gênes. La 11e Demi-Brigade avait été terriblement éprouvée pendant cette campagne. Déjà, comme la plupart des régiments de l'armée de Naples, elle était réduite, au mois d'août, à l'effectif de 480 hommes.

« Une partie des régiments de l'armée de Naples, dit le général Saint-
« Cyr, n'avaient pour ainsi dire que leurs cadres; ils furent renvoyés en
« France pour se compléter. Quelques-uns purent laisser un bataillon à
« l'armée; d'autres ne purent compléter que quelques compagnies. »

Le dépôt de la 11e Demi-Brigade avait été transporté de Dijon à Marseille; il comptait 300 hommes.

Le général Championnet, attristé de voir son armée désorganisée et dans la misère, était mort peu de temps après son arrivée.

Le général Marbot avait pris le commandement de l'armée d'Italie en attendant l'arrivée de Masséna.

Dès son arrivée, celui-ci s'occupa de pourvoir aux besoins de ses troupes, et leur donna, le 14 février 1800, une nouvelle organisation. Mais, avant de nous occuper des événements qui eurent lieu en 1800, il nous reste à parler du siège d'Ancône.

**Siège d'Ancône. 1799.**

Au moment où les Autrichiens avaient envahi l'Italie, une partie de la 11e Demi-Brigade se trouvait dans la place d'Ancône, commandée par le général Monnier.

Le général autrichien Frœlich ne tarda pas à investir la place, et, malgré une défense héroïque de la garnison, le général Monnier fut obligé de capituler le 12 novembre 1799.

De larges brèches, très praticables et qu'on ne pouvait réparer, avaient été pratiquées dans le corps de la place. La garnison eut le droit de rentrer en France.

Les officiers et les soldats de la 11e se conduisirent avec bravoure pendant toute la durée du siège. Parmi plusieurs des braves qui se distinguèrent, le lieutenant Goutte fut remarqué par le général Monnier et nommé capitaine pour sa brillante conduite.

Lorsque la place eut capitulé, la garnison dut, pour regagner la France, traverser les cantonnements des troupes autrichiennes, et cette marche au milieu des ennemis fut extrêmement pénible.

Le 27 novembre, le sous-lieutenant Merveilhau délivra, sur les montagnes de la Torriglia, un général français qui était aux prises avec trois Autrichiens et sur le point d'être emmené prisonnier. Merveilhau se précipita sur ces Autrichiens, leur fit mettre bas les armes, et sauva le général; puis, rejoint par quelques hommes de sa compagnie, il se jeta sur un retranchement occupé par 2 bataillons, mit cette troupe en

déroute et occupa son poste. Ce brave officier passa, le 2 mars 1800, comme lieutenant, dans la 22e demi-brigade de ligne. 1799.

## § IV. — Campagne de 1800 en Italie.

**Opérations de Suchet. Offensive des Autrichiens. L'Armée de Ligurie est coupée en deux. 1800.**

L'armée d'Italie avait pris le nom d'*Armée de Ligurie* depuis qu'elle avait été refoulée dans le pays situé entre les Apennins et la mer; elle était forte de 35,000 vieux soldats commandés par Masséna.

Suchet, avec 14,000 hommes, formait la gauche de cette armée et s'étendait de Savone au col de Tende, couvrant le ligne du Var. Il se reliait, à hauteur de Savone, au centre de l'armée commandée par le général Soult.

Depuis la réorganisation de l'armée, la 11e faisait partie de la division Pouget (corps de Suchet); elle se trouvait en janvier à Porto-Maurizio, puis elle vint en mars à Albenga.

En face de l'armée de Ligurie, 100,000 Autrichiens, sous les ordres de Mélas, occupaient les vallées de la Trebbia, de la Bormida et du Tanaro, montrant leurs têtes de colonnes à l'entrée des défilés des Apennins, avec les généraux Ott à l'est, Hohenzollern en avant du centre, Elnitz à l'ouest.

L'armée de Ligurie, échelonnée sur une étendue de plus de 30 lieues, pouvait être coupée en son centre par un effort des Autrichiens.

Masséna, malgré les ordres reçus de Bonaparte, n'avait pu concentrer son armée autour de Gênes, lorsqu'il fut surpris par l'offensive des Autrichiens.

Le 6 avril, tous les postes français sont attaqués; mais l'effort principal des Autrichiens se porte sur le col de Cadibone et sur le Montelegino, où les généraux Mélas et Elnitz attaquent avec 50,000 hommes les 15,000 hommes que Soult et Suchet peuvent leur opposer.

Malgré les prodiges de valeur, le nombre l'emporte, et Suchet doit se retirer sur Borghetto, tandis que Soult se replie sur Voltri le 7 avril. Après avoir rejeté au delà des Apennins les Autrichiens du général Ott, qui s'étaient avancés sous les murs de Gênes, Masséna chercha à rétablir ses communications avec Suchet; il lui envoya dans ce but, par mer, l'ordre de marcher sur Savone pour essayer de percer les masses autrichiennes; lui-même se portait à sa rencontre dans la même direction.

Dans la nuit de 9 au 10, Suchet enleva le Monte-Settepani, essaya en vain, les 10 et 11, de percer les masses autrichiennes entre San-Giacomo et Savone; le 12, il rétrograda sur Borghetto. Suchet renouvela son attaque le 17, dans la direction de Savone, sur un ordre formel de

1800. Masséna ; mais il dut se replier encore sur Borghetto, où il se retrancha. Le 2 mai, Suchet fut, à son tour, attaqué à Borghetto ; craignant d'être tourné, il battit en retraite, et la division Pouget vint s'établir à Rezzo et Mezza-Luna. La 11e prit position à Rezzo.

Combat de la Taggia. 7 mai 1800.

Le 7 mai, Suchet fut de nouveau attaqué, et la division Pouget, accablée par le nombre, parvint cependant à se retirer à Monte-Calvo par Borgho-Mara et Carpasso.

Les Français effectuèrent péniblement leur retraite sur la Taggia.

Dans cette journée, la 11e déploya sa valeur habituelle. Le soldat Henri Claude se distingua particulièrement. Donnant à tous l'exemple par des efforts héroïques, il s'écria tout à coup : « Courage, mes camarades ! Ils veulent nous faire prisonniers. Secondez-moi : ils seront les nôtres ! » Redoublant alors d'ardeur, il se précipita et fit, à lui seul, 7 prisonniers ; malheureusement, à la fin de l'action, ce brave tomba lui-même au pouvoir des Autrichiens.

Suchet fut obligé de se replier en toute hâte.

Le 8, dans la nuit, il partit, marcha sur Vintimiglia, dont il détruisit le pont sur la Roya, et poursuivit sa route par Menton, Villefranche et Nice.

Le 20 mai, Suchet passa le Var et réorganisa son armée ; la 11e fit partie de la brigade Jablonoski, division Rochambeau, et s'établit à l'embouchure du Var.

Combats du Pont du Var. 22 et 28 mai.

Suchet profita du répit que lui laissait le général Elnitz pour compléter et armer les ouvrages de la tête de pont du Var, que les Autrichiens se préparaient à attaquer. En effet, la grosse artillerie autrichienne, ayant enfin débarqué à Nice, fut conduite dans des batteries préparées pour la recevoir, et qui ouvrirent le feu le 22 au matin. La division Rochambeau, qui défendait la tête de pont, fut attaquée par 3 colonnes autrichiennes, soutenues à droite par une forte batterie, et à gauche par plusieurs frégates et chaloupes anglaises.

Deux fois, les colonnes autrichiennes se portent à l'assaut, et deux fois elles sont repoussées. Les Autrichiens, arrivés à portée de pistolet, sont accueillis par des décharges à mitraille ; les plus braves tombent sous le feu meurtrier, les autres s'arrêtent, effrayés. Un feu de mousqueterie auquel ils ne peuvent riposter vient accroître le ravage, et les assaillants reprennent le chemin du camp, après avoir essuyé une perte sensible.

Le 28 mai, Elnitz fit une dernière tentative sur le pont du Var ; mais les Français, prévenus à temps de ses préparatifs par leurs signaux accoutumés, se mirent en devoir de lui faire bon accueil. Vainement,

les colonnes autrichiennes se firent précéder, cette fois, par 200 sapeurs munis de pots à feu, de fascines et de haches, pour détruire les abattis. 1800.

Ces braves gens, victimes de leur dévouement, viennent tous chercher la mort aux pieds des retranchements. Les troupes de soutien, battues par l'artillerie, font d'inutiles efforts pour s'en approcher, jusqu'à ce que leur chef, rebuté de tant de sacrifices, les rappelle dans leurs positions.

La 11$^e$ se distingua encore dans ces combats; un de ses officiers, le capitaine Gobert, à la tête de 15 hommes de sa compagnie, sauta dans une redoute armée de 4 pièces et défendue par 40 grenadiers, et s'en empara.

Parmi les blessés de la 11$^e$, il faut signaler le lieutenant Merveilhau, atteint d'un coup de baïonnette qui le priva complètement de l'usage du bras gauche.

**Offensive de Suchet. Derniers Combats. 1800.**

Le 28 mai, Suchet prit, à son tour, l'offensive par le col de Tende, et obligea les Autrichiens à battre en retraite. Le 31 mai, la division Rochambeau chassa les Autrichiens du col de Braus; le 1$^{er}$ juin, elle enlève le col de Broïs, et le 3 juin elle chasse l'ennemi de la montagne de Forcoin.

Elnitz, rejeté sur Oneglia, reçut l'ordre de rallier à Alexandrie. Il donna comme point de ralliement à ses troupes le village de Piave; mais Suchet le poursuivit à outrance et lui enleva près de 10,000 hommes.

Le 6 juin, la division Rochambeau occupait Savone.

Suchet continuait sa marche sur Gênes, lorsqu'il rencontra les premiers détachements de la garnison, qui rentrait en France.

Il suspendit alors son mouvement, et vint s'établir à Montenotte, prêt à déboucher dans la vallée de la Bormida.

Le lendemain de la bataille de Marengo, le 15 juin, Mélas fit demander un armistice, et Bonaparte signa avec lui la convention d'Alexandrie, qui abandonnait à la France toute l'Italie septentrionale jusqu'au Mincio.

Les Autrichiens évacuèrent l'Italie, qui fut occupée par nos troupes. 1801.
La 11$^e$ se trouvait à Brescia, lorsqu'elle reçut l'ordre de se rendre à Dijon; mais, en cours de route, il lui fut prescrit de s'arrêter à Lyon, où elle arriva le 23 octobre 1800.

## § V. — Dernières garnisons de la 11$^e$ Demi-Brigade.

Au mois de janvier 1801, la 11$^e$ Demi-Brigade détacha 140 grenadiers à Montélimar, et reçut, dans les premiers jours de mars, l'ordre de se rendre dans cette ville. L'effectif de la Demi-Brigade était de 466 hommes.

1801. Au mois de juin 1801, la 11e se rendit à Valence; puis, en septembre, le 2e bataillon se rendit à Montélimar.

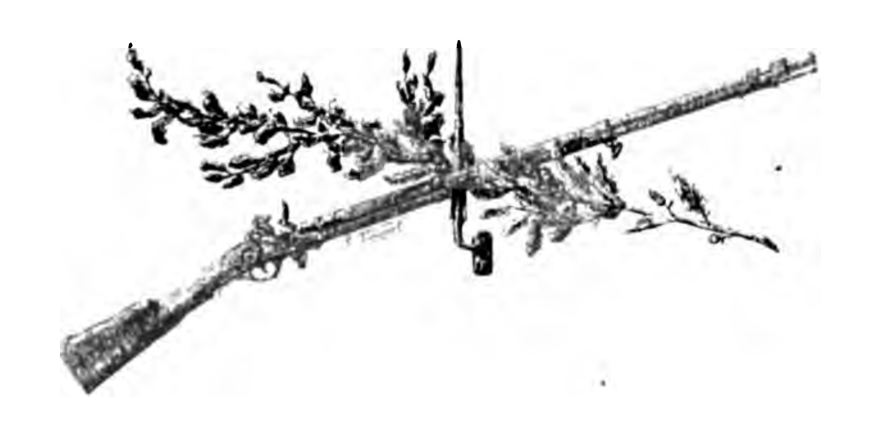
1802. En février 1802, le 1er bataillon, sous les ordres du commandant Robillard, tenait toujours garnison à Valence et comptait 606 hommes à l'effectif; le 2e, sous les ordres du commandant Agarrat, à Montélimar, était fort de 607 hommes, et détachait à Brest 40 hommes et à Pierrelatte 20 hommes.

Le 1er août 1802, la 11e arriva à Trèves; elle avait laissé à Lyon 115 grenadiers du 1er bataillon, et à Dijon 233 grenadiers du 2e.

1803. Le 2e bataillon se rendit à Mayence en janvier 1803, et toute la 11e occupa Schagen au mois de juin, puis Bréda au mois de juillet.

Au mois d'août 1803, le 1er bataillon occupait Schagenburg; le 2e, Warmeguisen. Le dépôt de la 11e était à Bréda et comptait 637 hommes.

Le 23 septembre 1803, lorsque la 11e devint le 11e Régiment de ligne, les 2 bataillons occupaient Schagen.





## CHAPITRE III



### Origine du 11e Régiment d'infanterie
### Drapeau et Armement, Organisation

Origine du 11e Régiment d'infanterie. 1803.

Le décret du 24 septembre 1803 supprimait tous les corps d'infanterie à 2 bataillons; les demi-brigades furent fondues deux à deux et formèrent des corps à 4 bataillons, qui furent appelés *régiments*.

La 11e Demi-Brigade reçut à Schagen la 104e de ligne, avec laquelle elle forma le 11e Régiment d'infanterie.

Les chefs de brigade prirent le titre de colonel.

Le premier colonel du Régiment fut le chef de brigade de la 11e, Coban, dit Vabre.

Drapeau et Armement.

Le modèle du drapeau de 1803 était uniforme pour toute l'infanterie. Un carré blanc, dont les angles s'appuyaient sur les milieux des côtés du drapeau, formait, aux angles, quatre triangles bleus ou rouges, à l'intérieur desquels se trouvait le numéro du régiment, entouré de feuilles de laurier.

Dans l'intérieur du carré blanc se trouvaient, d'un côté, les trophées d'armes de l'infanterie de ligne; de l'autre, les lettres R. F., séparées par un faisceau de licteur et entourées de feuilles de laurier.

Le 21 octobre 1804, le 11e dirigea sur Paris, pour la distribution des drapeaux, une députation composée de 16 hommes. Cette députation partit de Bréda et devait arriver à Paris le 5 novembre; mais un ordre du 23 octobre arrêta à Saint-Germain les députations venant de Batavie. Le 12 décembre, la députation du 11e repartit pour le camp d'Utrecht avec le nouveau drapeau du Régiment.

Le modèle de drapeau de 1804 différait du drapeau de 1803 par les détails suivants :

Le trophée d'armes d'infanterie était remplacé par un disque d'azur au centre de rayons d'or, entouré aux trois quarts de branches de laurier. Sur le disque on lisait l'inscription : *Napoléon, empereur des Français, au 11e Régiment de ligne.*

Au-dessus du disque, l'aigle impérial, en or, appuyé sur un foudre, était surmonté de la légende : *Empire français.* Au-dessous des branches de laurier, la légende : *Valeur et Discipline*, et le numéro du bataillon. De l'autre côté, on lisait, pour le 11e, les noms de Lonato et de Castiglione.

Chaque bataillon reçut, en effet, un drapeau et le conserva jusqu'en 1808. La pique républicaine fut, en outre, remplacée à la hampe par un aigle foudroyant. A partir de 1808, le nombre des bataillons ayant été porté à 5, il n'y eut plus qu'un seul drapeau par régiment.

Il devait être porté par un officier qui prit le titre de premier porte-aigle. Cet officier, lieutenant ou sous-lieutenant, devait avoir au moins dix ans de service ; deux vieux soldats illettrés lui étaient attachés et portaient le titre de deuxième et troisième porte-aigle. L'Empereur nommait les porte-aigle dans tous les régiments. Le décret du 25 décembre 1811 modifiait le drapeau de l'Empire. Les trois couleurs étaient placées verticalement ; d'un côté, et sur la partie blanche, l'inscription *L'Empereur Napoléon au 11e Régiment de ligne* était brodée en lettres d'or ; de l'autre, le nom des batailles où l'Empereur commandait en personne et auxquelles le régiment avait assisté.

Les bataillons reçurent un modèle de fanions uniforme et très simple ; la hampe, en bois noir, avait 8 pieds de hauteur ; elle se terminait par un fer de lance, remplaçant les petites aigles portées jusqu'alors dans les bataillons.

En 1814, les régiments reçurent le drapeau blanc, entouré d'une bordure de fleurs de lys. D'un côté se trouvaient les armes de la France, entourées de feuilles de chêne et de laurier ; de l'autre, l'inscription : « *Le Roi au Régiment de La Marine, 11e d'Infanterie de Ligne.* » Cette inscription était entourée de feuilles de chêne et de laurier.

Mais, le 20 avril 1815, Napoléon Ier décida que le drapeau de l'Empire serait rendu à l'armée. La distribution eut lieu le 1er juin au Champ-de-Mars.

Les grenadiers et les fusiliers conservèrent, pendant toutes les guerres du Premier Empire, le fusil modèle 1802 ; les voltigeurs seuls reçurent un armement spécial : ils furent armés du sabre de l'infanterie et du fusil des dragons.

Le 7 octobre 1805, le 11e de ligne reçut l'ordre de se rendre au camp d'Utrecht, qui devait être formé des 11e, 17e, 35e, 92e de ligne. Ces troupes constituaient la 1re division (Boudet). Le 11e faisait partie de la brigade Garreau. **Organisation.**

Chacun des 4 régiments désignés pour le camp d'Utrecht devait fournir 8 bataillons de 700 à 1,000 hommes. Au mois de novembre, les 3 bataillons du 11e comptaient à l'effectif 1,555 présents, 43 en congé, 595 aux hôpitaux; le 4e bataillon, à Bar-le-Duc, comptait 145 présents et 17 aux hôpitaux.

Le 13 mars 1804 furent créées les compagnies de voltigeurs, à raison d'une par bataillon. En tenant compte de la compagnie de grenadiers, la compagnie de voltigeurs fut la 3e du bataillon, et la compagnie de fusiliers qu'elle remplaça fut dissoute et répartie entre les autres compagnies.

Les voltigeurs devaient avoir une très petite taille : le maximum était 1m 58 pour les hommes, 1m 62 pour les officiers. En revanche, les hommes devaient être robustes, vigoureux, lestes et bons tireurs.

Le 18 février 1808, les régiments d'infanterie furent portés à 5 bataillons. Les 4 premiers bataillons (bataillons de guerre) comptaient 6 compagnies, au lieu de 9, 1 de grenadiers, 1 de voltigeurs et 4 de fusiliers; le 5e bataillon, à 4 compagnies de fusiliers, constituait le bataillon de dépôt. L'effectif était uniformément fixé, pour toutes les compagnies, à 140 hommes, officiers compris.

Le Régiment comprenait 108 officiers et 3,862 sous-officiers, caporaux et soldats.

Le 11e Régiment d'infanterie avait alors 3 bataillons en Dalmatie, sous les ordres du colonel Bachelu; le 4e bataillon se trouvait à l'armée d'Italie, et il y resta. Le 5e bataillon forma, à Grenoble, le dépôt du Régiment.





## CHAPITRE IV

### LE 11e RÉGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE

« **Marmont, vous avez les meilleurs corps de mon armée.** »

(**Napoléon.**)

« **Vous êtes de braves gens; vous vous êtes tous couverts de gloire.** »

(**Napoléon, 7 juillet 1809.**)

---

### § Ier. — Emplacements occupés par le Régiment jusqu'à la campagne de 1805.

CONCENTRÉE sur les bords de la Manche, l'armée des côtes de l'Océan, forte de plus de 160,000 hommes, était prête à une descente en Angleterre, et attendait, pour traverser le détroit, l'éloignement des croisières anglaises. 1803.

Le 11e était en Hollande et occupait, en septembre, la ville de Schagen. Victor commandait alors les troupes de Batavie.

En octobre, le 11e se rendit à Utrecht; le dépôt resta à Bois-le-Duc. Le 7 novembre, les 3 bataillons de guerre du 11e tinrent garnison à Nimègue et Grasc; les grenadiers du 4e bataillon restèrent au quartier-général, à Utrecht.

Le 7 décembre, le 11e, qui avait jusqu'alors fait partie de la division batave, commandée par le général Dumonceau, passa à la 1re division (Boudet); le 4e bataillon fit partie de la 2e division des troupes de garnison.

1804. Le 6 mars, le général Marmont remplaça Victor comme général en chef, et le général Soyer commanda la brigade, en remplacement du général Garreau.

Le 20 juin, les 1er et 2e bataillons furent envoyés à Utrecht, et le 4e à Bréda.

1805. Le 21 janvier 1805, les 3 premiers bataillons occupent Bois-le-Duc ; le 2e bataillon est envoyé à Berg-op-Zoom ; mais le 11e ne devait pas rester longtemps inactif. L'Angleterre, alarmée par les préparatifs de Napoléon, proclamé Empereur depuis le 18 mai 1804, avait cherché à détourner l'invasion dont elle était menacée. En avril et août 1805, elle réussit à former contre nous la troisième coalition, dans laquelle entraient avec elle la Russie, l'Autriche, la Suède et secrètement le royaume de Naples.

Après avoir en vain essayé de détacher l'Autriche de la coalition, Napoléon se décida à porter la guerre en Allemagne.

## § II. — Le 11e Régiment d'infanterie de ligne à la Grande-Armée

**Départ du 2e Corps. Capitulation d'Ulm. 1805.**

Le corps d'armée de Marmont, 1er de l'armée des côtes de l'Océan, devint le 2e de la Grande-Armée ; il comprenait 2 divisions d'infanterie française (Boudet et Grouchy), 1 division d'infanterie batave (Dumonceau) et 1 division de cavalerie légère (Lacoste).

La division Boudet était composée de 2 bataillons du 18e léger, de 2 bataillons du 35e et des 3 bataillons de guerre du 11e.

Le colonel Bachelu commandait le 11e sous les ordres du général de brigade Soyer. Le 25 août, le 2e corps arrivait à Wésel, et le général Marmont recevait l'ordre, le 28, de partir le 2 septembre pour Mayence, pour se rendre de là à Augsbourg ; il trouva le 1er corps, commandé par Bernadotte, venant de Gœttingen, et les Bavarois, qui s'étaient repliés sur cette ville lorsque les Autrichiens avaient franchi l'Inn, le 10 septembre,

Des ordres expédiés le 28 septembre de Strasbourg réglaient la marche de tous les corps de la Grande-Armée vers le Danube, qu'ils devaient atteindre entre Donauwerth et Ingolstadt, sur les derrières de l'armée autrichienne, établie à Ulm.

Le 2e corps suivit une route parallèle à celle du 1er corps, et se porta par Rottemburg, Feuchtwangen, Wasserstrudingen, sur Teuchlingen, où il devait arriver le 7 octobre.

Le 8 octobre, le 2e corps atteignit Neubourg et franchit le Danube le



Musée de Versailles. CHARLES THÉVENIN.

REDDITION D'ULM

lendemain pour se porter sur Augsbourg par Aichach. Le 11, Marmont était établi avec son corps d'armée à Augsbourg, dans le faubourg de Lechausen. Le 2e corps ne s'arrêta pas là; il dut se porter immédiatement vers Ulm, en passant par Ziennetchausen, Thannhausen, Krumbach et Weissenhorn, pour compléter au sud l'investissement de la ville. 1805.

En traversant le pont du Lech, l'Empereur fit former le cercle au 11e, lui parla de la situation de l'ennemi, de l'imminence d'une grande bataille et de la confiance qu'il avait en ses troupes.

Les chemins étaient devenus affreux, la neige tombait en abondance et le froid était très vif; mais le soldat oubliait ses souffrances, et, malgré les marches forcées qu'il exécutait depuis un mois et demi, le 11e s'apprêta à continuer sa route.

Le 12, il atteignait Tannhausen; la division Dumonceau avait été laissée à Augsbourg. Le 13, le 2e corps prenait position à Weissenhorn pour franchir la Roth le lendemain, et inquiéter Ulm par le sud.

Le 14, Marmont, de concert avec Lannes, complétait l'investissement d'Ulm par la rive droite du Danube en enlevant les ponts d'Unter et d'Oberkirschberg, près du confluent du Lech et du Danube. Le 15 octobre, tandis que se livrait la bataille de Michelsberg, Marmont, resté seul sur la rive droite avec la division de dragons de Beaumont, avait pour instruction de contenir l'ennemi dans Ulm, de garder la route de Gunzbourg, lui laissant prendre celle de Memmingen, s'il était impossible de l'arrêter, et enfin de diriger une fausse attaque vers le sud, si le général Mack dégarnissait ce côté pendant la bataille.

Le 20 octobre, Mack capitulait dans Ulm; 18 généraux autrichiens et 27,000 hommes avec 70 canons défilaient devant l'Empereur et mettaient bas les armes.

**Le 2e Corps se porte sur la Traun.**

Dès le lendemain, les corps de la Grande-Armée se portaient vers Augsbourg; le 22 octobre, le 2e corps se trouvait à Wilsbiburg.

Le 25, la Grande-Armée avait passé l'Isar, et se dirigea sur l'Inn. Les 1er et 2e corps, formant la colonne de droite, se suivaient à une journée de marche, sur la route de Munich à Wasserbourg et Salzbourg, dans les traces des Autrichiens de Merfeld.

Craignant de rencontrer de la résistance au passage de la Traun, Napoléon prescrivit à Marmont de se rabattre sur le gros de l'armée en passant derrière le Hausrück par la route de Wocklabrück, de manière à donner dans le flanc des Austro-Russes, s'ils s'arrêtaient pour combattre.

Le 1er novembre, en effet, 8 bataillons russes, postés derrière la Traun à hauteur de Lambach, opposaient une vive résistance à Davout et à Murat; le 2e corps ne prit aucune part à cet engagement.

Marche du 2e Corps sur Grætz.

A partir de la Traun, Napoléon fut obligé, pour protéger les flancs de l'armée, de détacher Mortier sur son flanc gauche, tandis qu'il envoyait sur son flanc droit les 3e et 2e corps.

Ces deux corps devaient se porter sur Steyer, et, tandis que Davout continuerait sa route vers l'est par Waidhofen et Saint-Gaming, Marmont devait, à partir de Steyer, obliquer au sud-est pour gagner Léoben, afin de garantir l'armée contre l'irruption subite des archiducs, et de pouvoir tendre la main à Masséna, s'il parvenait à remonter en Carinthie.

Le 8 novembre, le 2e corps se heurta, à Weyer, à un corps autrichien qui avait été repoussé quelques jours avant par Davout à Steyer.

Le régiment de Giulay-Infanterie, chargé et mis en déroute, perdit 400 prisonniers. Le 13, le 2e corps arrivait à Léoben, où il eut quelques affaires d'avant-postes sans importance; 100 hommes de cavalerie furent faits prisonniers dans cette ville.

Marmont se dirigea ensuite de Léoben sur Grætz, où il s'arrêta et apprit que l'archiduc Charles, battant en retraite devant Masséna, remontait vers Vienne et se trouvait à Laybach. Le 2e corps s'établit à Grætz le 28 novembre. Les deux archiducs avaient opéré leur jonction à Windick-Feitritz; ils cherchèrent à prendre la route directe de Vienne, mais la présence de Marmont à Grætz les obligea à se rabattre sur le Raab, suivis de près par Masséna.

Tandis que Marmont gardait ses troupes concentrées autour de Grætz, la Grande-Armée livrait aux Austro-Russes la mémorable bataille d'Austerlitz.

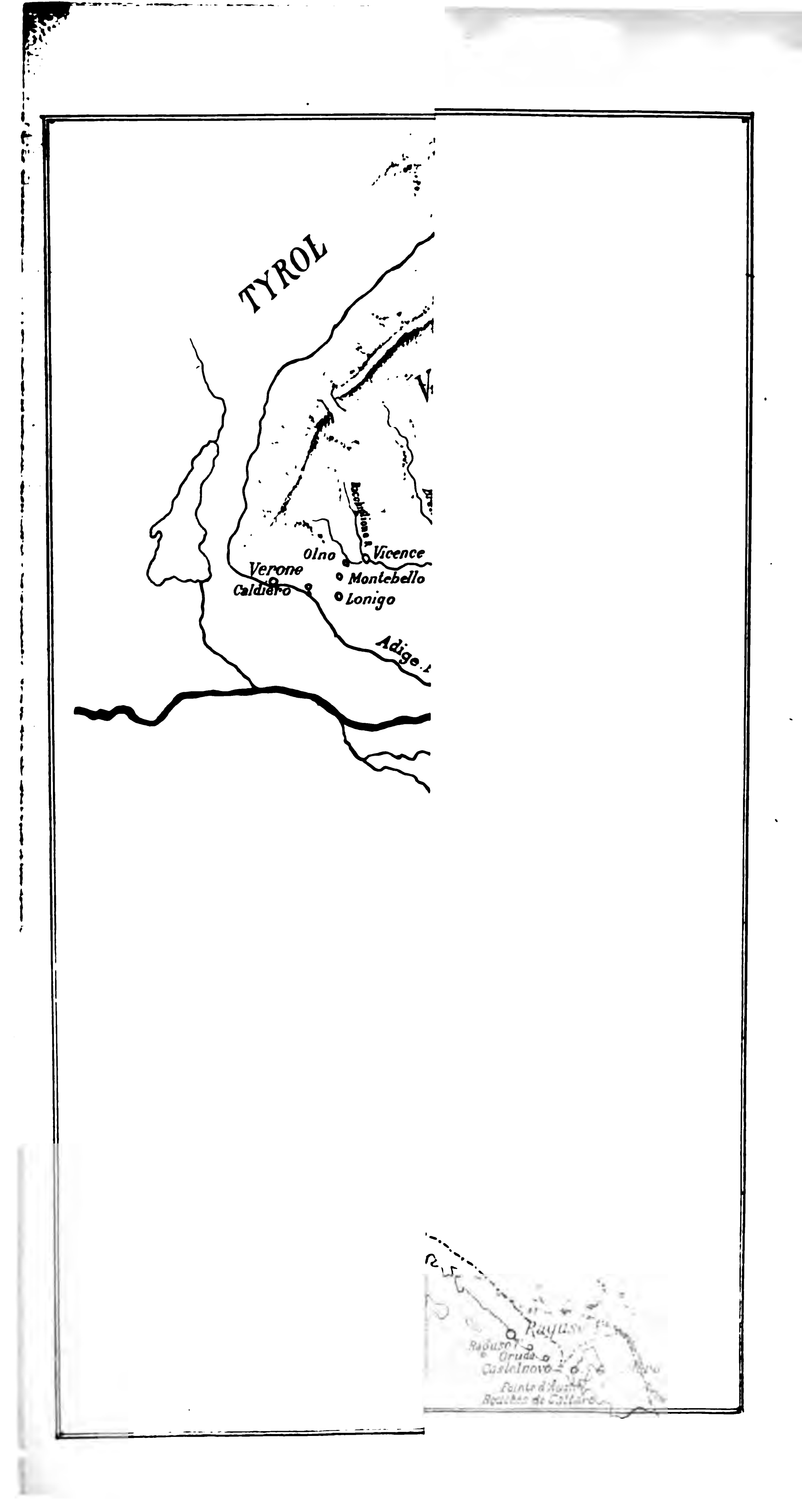
Le 2e corps, depuis l'ouverture de la campagne, n'avait cessé de marcher; il était venu d'Utrecht jusqu'à Grætz sans avoir eu avec les Austro-Russes un seul engagement sérieux. Les soldats qui le composaient pouvaient dire avec juste raison que l'Empereur avait trouvé une nouvelle méthode de faire la guerre en se servant de leurs jambes, au lieu d'utiliser leurs baïonnettes, pour gagner les batailles.

Mais, si le rôle du 2e corps, pendant la campagne de 1805, fut très effacé; si le 11e n'eut pas l'honneur de prendre part à la grande bataille qui la termina, on peut dire que le 2e corps en partagea la gloire; sa présence à Grætz obligea, en effet, les archiducs à un grand détour vers le Raab, et les empêcha d'arriver à temps sur le champ de bataille d'Austerlitz. Du reste, si les soldats de Marmont n'arrosèrent pas de leur sang le plateau de Pratzen, beaucoup d'entre eux, fatigués par les longues marches, succombèrent dans les hôpitaux.

Dans le milieu du mois d'octobre, le 11e, sur un effectif de 2,244, avait près de 400 hommes aux hôpitaux.

Le 2e Corps en Styrie.

Après la bataille d'Austerlitz, le 2e corps reçut l'ordre d'occuper la Styrie; il s'y établit le 25 décembre. Déjà depuis le 11 décembre, le 11e



TYROL
Olno
Vicence
Verone
Montebello
Caldiero
Lonigo
Adige
Castelnovo

avait quitté Grætz et s'était porté sur la Drave : le 1er bataillon à Marburg, le 2e à Windisch-Feitritz, le 3e à Pettau. Les hommes étaient nourris par les habitants, et l'on fabriquait des souliers dans les communes. Un hôpital avait été établi à Bruch, un autre à Grætz. 1805.

Le 25 décembre [1], le payeur du 2e corps arriva et assura la solde de l'armée.

Le 27 décembre 1805, la paix fut signée à Presbourg : l'Autriche cédait à la France la Vénétie, la Dalmatie, le Frioul et l'Istrie.

**Le 2e Corps dans le Frioul et la Carniole. 1806.**

Le 2e corps reçut l'ordre d'occuper les nouvelles possessions du Frioul et de la Carniole.

Dans les premiers jours de janvier, le 11e se mit en marche par Tannhausen, Marbourg, Gonowitz, Cilli, Oswald, Laybach, Zenecht, et arriva à Trieste le 14; il séjourna dans cette ville jusqu'au 2 mars.

Des hôpitaux furent établis à Trieste, Laybach et Goritz; le quartier-général s'établit à Trieste. Le 1er avril, le 1er bataillon du 11e occupait Palmanova; le 2e, Gradisca; le 3e, Montefilcone [2].

Le 22 mai, le 2e corps passa à l'armée d'Italie, commandée par le Prince Eugène, et, le 1er juin, le corps de Marmont devint l'armée de Dalmatie.

**Dépôt.**

Rien de particulier pour le 4e bataillon, qui reste à Bréda pendant la campagne. Le 11e, en se portant sur Grætz, avait laissé à Zumerhausen, à Augsbourg, à Ulm et à Munich de petits dépôts, qui reçurent, le 30 janvier, l'ordre de se rendre à Vérone, où ils devaient recevoir de nouveaux ordres pour rejoindre leur corps.

Le 4e bataillon, après avoir reçu l'ordre de se rendre à Milan, dut se porter sur Godroïpo.

Le 1er juillet, ces divers détachements étaient établis à Gradisca, sous les ordres du commandant Chevallier.

## § III. — Le 11e Régiment d'infanterie à l'armée de Dalmatie

**L'armée de Dalmatie. 1806.**

Le 2e corps occupait le Frioul, lorsque le général Lauriston, alors en Dalmatie, fut attaqué à Raguse.

[1] Extrait des situations au 23 décembre 1805 : 1er bataillon, en route pour Kinberg; 2e bataillon, en route pour Kapsemberg; 3e bataillon, en route pour Bruch; 4e bataillon, en route pour Bréda. Effectif : 2,244 hommes, dont 213 aux hôpitaux, 37 en arrière, 6 prisonniers, soit 1,988 présents.

[2] Extrait des situations, 1er juillet : 1er bataillon, commandant Goullier, à Campolongo; 2e bataillon, commandant Christiani, à Gradisca; 3e bataillon, commandant Aubray, à Montefilcone; 4e bataillon, commandant Chevallier, à Gradisca.

1806. Marmont reçut l'ordre de partir immédiatement pour la Dalmatie avec 3 régiments de son choix; il prit avec lui le 18e léger, le 11e et le 35e de ligne, et se mit en marche pour Raguse.

Mais, en arrivant à Zara, il apprit que le général Molitor avait délivré le général Lauriston; le 11e rentra à Goritz.

L'armée de Dalmatie, placée sous les ordres de Marmont, comprenait:

| | | |
|---|---|---|
| 1° Le 5e de ligne | 1,200 | hommes. |
| 2° Le 23e — | 1,200 | — |
| 3° Le 79e — | 1,500 | — |
| 4° Le 11e — | 1,800 | — |
| 5° Le 18e léger | 1,800 | — |
| 6° 1 Batataillon du 60e | 700 | — |
| 7° Garde royale (vélites) | 900 | — |
| 8° Chasseurs brescians | 300 | — |
| 9° Le régiment d'élite, formé au moyen de 12 compagnies de grenadiers et de voltigeurs appartenant aux 2e et 4e bataillons renvoyés en Italie | 1,700 | — |

Soit un total de 10,800 hommes environ.

Les régiments de l'armée de Dalmatie n'étaient qu'à 2 bataillons; les 3es et 4es bataillons devaient, par ordre de l'Empereur, rester en Italie et être répartis entre Trévise, Padoue et Vicence.

Les 3e et 4e bataillons du 11e furent envoyés à Padoue pour y être formés en brigade de dépôt; ils y arrivèrent le 15 août.

**Premières opérations.**

L'Empereur de Russie n'ayant pas ratifié le traité de paix, l'amiral russe Siniavin refusa de livrer Cattaro. Marmont s'établit à la pointe d'Austro et s'y fortifia; mais l'amiral Siniavin, après avoir sommé les Français de cesser leurs travaux, s'entendit avec les Anglais pour couper nos communications.

Marmont refusa de cesser les travaux, et, apprenant que les Russes, renforcés des paysans monténégrins et bocquais, voulaient se porter contre nos avant-postes, concentra ses troupes.

Le 27 août, 1,000 Monténégrins et Bocquais attaquèrent nos avant-postes et furent repoussés. Les ennemis disposaient le 29 août de 6,000 Russes, de 4,000 Monténégrins et de 3,000 Bocquais, qui s'étaient établis au col de Delibrich, à 6 milles en avant de Castelnovo.

Après avoir concentré ses troupes au camp de Raguse-Vieux dans les premiers jours de septembre, Marmont partit dans la nuit du 29 au 30 avec 6,000 hommes environ, avec l'intention de battre les Russes, de les rejeter de Catelnovo et de brûler les faubourgs. La colonne de droite, sous les ordres du général Delzons (division Lauriston), avec le 23e de

ligne et 2 pièces de 3, dut se diriger sur Gruda par les hauteurs les plus élevées. La colonne du centre, sous les ordres directs de Marmont, comprenant le régiment d'élite, le 11e de ligne, le 79e de ligne et la garde royale, suivit la vallée de Canalé, sur la Gliceta. La colonne de gauche (général Soyer), 18e léger, avait ordre de suivre les hauteurs de Mercine et de Mancrine, qui dominent Delibrich. 1806.

L'effectif des troupes n'atteignait que 6,000 hommes, parce qu'un grand nombre d'hommes, dit le général Vignolle, avaient dû rester à Raguse faute de souliers. Marmont avait également laissé en arrière les malingres pour défendre Raguse-Vieux.

Combat du col de Delibrich. 30 septembre.

Le 30 septembre, la colonne se heurta à 1,200 ou 1,500 paysans. Tandis que le bataillon de voltigeurs du régiment d'élite attaquait l'ennemi de front, le bataillon de grenadiers manœuvrait pour les tourner; le 11e resta en réserve.

L'ennemi s'étant retiré, Marmont envoya le général de Launay avec les deux bataillons d'élite, avec mission de chasser 3 ou 4,000 paysans qui occupaient une position assez forte; il le fit soutenir par le 11e, qui fit par Mercine un mouvement pour tourner les paysans; devant cette menace, ceux-ci se retirèrent.

Puis, on se porta contre la position occupée par les Russes; ceux-ci, abordés de front par le 79e et tournés par le général de Launay, se retirèrent sur la plus haute montagne de la vallée de Delibrich, où se trouve Castelnovo.

Les Russes laissèrent 60 des leurs sur leur terrain, et perdirent 4 drapeaux. La nuit empêcha la poursuite, et l'armée française s'établit sur le champ de bataille.

Affaire de Castelnovo. 1er et 2 octobre.

Le lendemain, 1er octobre, le 11e fut envoyé contre la position de Castelnovo, et rencontra 2 bataillons russes, ainsi qu'un grand nombre de paysans armés; il les aborda franchement et engagea un combat terrible à la baïonnette. Tandis que le général de Launay, avec le 2e bataillon du 11e, se portait sur le flanc gauche de l'ennemi, le colonel Bachelu, avec le 1er bataillon, l'attaquait de front à la baïonnette.

Plus de 100 Russes furent tués, et les paysans se dispersèrent après avoir subi de grandes pertes. Les Russes se replièrent avec précipitation sur le gros de leur troupe, qui se trouvait dans la plaine.

« J'étais certain, écrit Marmont, que le régiment d'élite et le 11e périraient plutôt que de céder la victoire; aussi avais-je chargé ces deux régiments d'enlever la position qui faisait le point d'appui de celle de l'ennemi. »

Pendant que les bataillons d'élite et le 11e gagnaient du terrain à

1806. gauche, le 79e et le 23e, commandés par le général Delzons, exécutèrent un feu des plus vifs, puis ils se portèrent à l'attaque.

La première position ayant été enlevée, le centre russe se replia sur une hauteur, d'où il fut encore chassé.

Pendant ce temps, le 18e cherchait à tourner l'ennemi pour lui couper la retraite; le 23e se porta une dernière fois à l'attaque, mais les Russes se retirèrent sous la protection des vaisseaux en longeant le bord de la mer sur Castelnovo.

Le lendemain, 2 octobre, au moment où l'on se disposait à brûler les faubourgs de Castelnovo, les vaisseaux russes tirèrent sur les Français. On leur répondit avec des pièces de 3. Puis, les Russes, sortis de Castelnovo, réunis aux Monténégrins, attaquèrent plusieurs postes français, qui furent obligés de se replier.

10 compagnies du 18e et 4 du 11e se précipitent contre eux. Le feu et le combat sont des plus vifs pendant trois heures consécutives; l'ennemi est rejeté à plus de 3 milles de distance.

Les Russes perdirent 200 tués, 500 blessés, 200 prisonniers; les paysans eurent 400 des leurs hors de combat, et laissèrent 21 drapeaux entre nos mains.

A la suite de ces affaires, et pour punir les Monténégrins de ce que, pendant la suspension des hostilités, ils n'avaient cessé d'attaquer nos avant-postes, le général Marmont fit brûler le village et le faubourg de Castelnovo, centres de l'insurrection.

Une maison fut seule épargnée : celle d'un homme qui avait sauvé la vie à un Français. Un écriteau placé sur la maison indiquait le motif de cette exception.

Pendant cette opération, plusieurs milliers de Monténégrins se réunirent pour attaquer les troupes françaises; mais ils furent bientôt dispersés par le 11e et par d'autres troupes, qui en tuèrent ou blessèrent 2 ou 300.

Après avoir ainsi jeté l'épouvante et la terreur parmi les bandes de Monténégrins, le 2e corps rentra à Vieux-Raguse et ne rencontra, dans sa marche, ni Russes ni Monténégrins.

« Toutes les troupes se sont distinguées, » disait le général Marmont dans son rapport.

**Retour en Dalmatie.**

Le 1er novembre, les Français rentrèrent en Dalmatie; les 1er et 2e bataillons du 11e se trouvaient à Santa-Croce, faubourg de Raguse.

Ils en partirent pour se rendre : le 2e bataillon, à Trau; le 1er, à Spalatro. Le 20 novembre, les 2 bataillons comptaient 1,507 hommes à l'effectif. Marmont plaça ses troupes de la manière suivante :

Le 81e à Zara, le 18e léger à Sebenico, le 5e à Trau et Castello, le 11e à Klissa et Spalatro, le 8e léger à Macarsca; enfin, à Sique, sa cavale-

rie, composée de 350 cavaliers du 24e chasseurs, montés sur de petits chevaux bosniaques, cavalerie qui lui rendit de grands services. 1806.

« Je pouvais ainsi, en moins de deux journées, rassembler mes troupes, « les porter dans toutes les directions, et elles étaient établies convena« blement pour leur santé et leur bien-être. Une fois cantonnés, rede« vinrent les 18e et 11e ce qu'ils avaient été, c'est-à-dire aussi beaux « que jamais, et les autres, se piquant d'honneur, furent bientôt dignes « de leur être comparés. Nous passâmes l'hiver dans cette position. »

**Assassinat d'un soldat du 11e.**

A la fin du mois de décembre, les 1er et 2e bataillons du 11e furent établis à Castel-Vecchio. Un soldat du 11e reçut à bout portant un coup de fusil dans la grande rue de Castel-Vecchio, au coin d'une rue qui conduit à la mer. Ce soldat, blessé, conduit à l'hôpital, désigna, avant de mourir, le lieu où il avait été atteint, et donna le signalement du meurtrier. La commission militaire condamna celui-ci aux galères; mais Marmont, pensant qu'il fallait frapper d'une salutaire terreur une population insurgée, jugèa qu'il fallait faire un exemple, et fit fusiller le coupable de sa propre autorité.

Le meurtrier était un Dalmate.

Dans le même mois, les habitants de Casteltafiléa s'étaient révoltés contre la compagnie du 11e détachée en cet endroit; mais l'insurrection ne put s'étendre, grâce à la fermeté de cette compagnie.

Le 1er janvier, les 1er et 2e bataillons du 11e sont établis à Macarsa; ils se rendent, en février, à Spalatro, où ils séjournent jusqu'au mois de juin. 1807.

**Insurrection de Polizza.**

Le 5 juin, sept bâtiments de guerre russes, dont deux vaisseaux, débarquèrent 1,000 hommes et firent insurger tous les habitants de Polizza et des environs. Deux compagnies du 11e, brusquement assaillies par la multitude, ne parvinrent à se dégager qu'après avoir eu 4 tués, dont 1 officier, et 8 blessés.

Le général Tirlet, le plus ancien des généraux qui étaient à Spalatro, marcha aussitôt sur Polizza avec le 11e, les carabiniers de la garde royale et le 8e léger. Les Russes se retirèrent à l'approche de nos troupes, abandonnant les paysans à la vengeance des Français.

Les villages furent pillés et brûlés; les habitants pris les armes à la main furent fusillés.

Le 12 août, l'armée française rentre à Cattaro et à Castelnovo; les Russes, à la même date, se retirent à Venise.

**Emplacements du 11e jusqu'à la campagne de 1809.**

Le 11e s'établit, le 1er bataillon, à Polizza, où il resta jusqu'en décembre, époque à laquelle il alla rejoindre le 2e bataillon à Spalatro.

Le 1er janvier 1808, le 11e a un effectif de : 1er, 2e, 3e bataillons, 2,368 hommes.

1808. Les 1er et 2e bataillons restent à Spalatro pendant toute l'année 1808 et le premier trimestre 1809.

1809. Le 1er janvier, le 3e bataillon, sous les ordres du commandant Jolle, rejoint le régiment à Spalatro.

## § IV. — Campagne de 1809

Rassemblement de l'armée de Dalmatie.

L'Autriche, voyant Napoléon aux prises en Espagne avec des difficultés imprévues, obligé de dégarnir l'Allemagne et l'Italie pour envoyer des renforts sur les bords de l'Èbre, crut le moment favorable pour reconquérir ses provinces perdues. Dans les premiers jours d'avril, elle prit l'offensive en Allemagne. Napoléon résolut de marcher sur Vienne avec le gros de ses forces, tandis que le Prince Eugène devait se porter sur cette ville par la Carinthie, secondé par Marmont, partant de Zara. Marmont reçut l'ordre de concentrer son armée, et d'attirer l'attention des Autrichiens en Croatie pour les empêcher de se porter en Italie.

Du 20 eu 21 mars, Marmont réunit ses troupes sur le plateau en avant d'Ostrowizza. Il pouvait les rassembler en masse en moins de trois heures, et les porter dans toutes les directions. L'armée, établie à une grande marche de Zara, menaçait tous les débouchés qui de la Dalmatie mènent en Croatie; elle était forte de 12,000 hommes environ. Le 1er avril, le régiment (1er, 2e et 3e bataillons), commandé par le colonel Bachelu, passa, sous les ordres du général Clauzel, à la deuxième division de l'armée de Dalmatie, qui devint le 11e corps de l'armée d'Allemagne.

Affaires de Bender et de la Zermagna. 1er et 2 mai.

Marmont ayant fait occuper Obzowatz, Hégar, Evernich et Makropoglie, au pont de la Zermagna, les Autrichiens se portèrent en force sur ces points, et établirent deux réserves : l'une, à Popina; l'autre, à Gospich.

Marmont reçut l'ordre d'attaquer et de percer, s'il ne trouvait pas trop de résistance. L'armée ayant été réunie devant Knin, il résolut d'enlever Popina, qui couvre Gradschaz et Gospich; mais, pour détourner l'attention de l'ennemi, il menaça sa droite.

Il fit déployer à Evernich la majeure partie de la division Montrichard, tandis que le reste devait passer par la haute Zermagna.

Les Autrichiens attaquèrent le général Soyer, qui les repoussa, mais ne put les poursuivre en raison de son infériorité numérique.

Marmont se porta avec une brigade au secours du général Soyer. Les Autrichiens, en se retirant, détournèrent le cours de la Zermagna, et

inondèrent la plaine; la division Soyer gagna la route de Knin à Zermagna par une marche de flanc, tandis que 1 bataillon du 18e repoussait et chassait les détachements ennemis qui paraissaient sur la rive gauche de la rivière. 1809.

Le 1er mai, au point du jour, l'avant-garde autrichienne, forte de 5 ou 6,000 hommes, débouchait sur le plateau de Bender; les ennemis rappelaient leurs troupes d'Evernich. Le gros de l'armée française s'était porté sur Otton, d'où l'on put se saisir avec plus de facilité des sommets qui dominent Popina; les troupes prirent leur ordre de bataille et se présentèrent devant le front de l'ennemi.

Celui-ci occupait en première ligne un terrain coupé de profonds ravins; sa seconde ligne était établie sur une hauteur aux flancs escarpés.

A 3 heures, l'engagement commença entre 3 bataillons ennemis et 1 bataillon du 11e avec les voltigeurs du 8e léger.

Le 8e attaqua la première ligne avec une vigueur rare; le ravin, dans lequel il précipita les Autrichiens, fut jonché de morts. Le bataillon du 11e dut traverser un terrain difficile pour joindre un corps de 1,500 hommes rangés en bataille sur le plateau de Bender.

Le feu s'engagea très vif, et, l'ennemi ne paraissant pas disposé à céder le terrain, le 11e résolut d'aller à lui. Il se précipita, soutenu par le feu des 2e et 3e bataillons, qui étaient venus le renforcer. Les voltigeurs se jetèrent sur les Croates, qui se débandèrent et allaient se rendre, lorsqu'un renfort inespéré leur arriva, parut sur le plateau et prit en flanc le 1er bataillon du 11e, qui avait cessé de tirer.

Les prisonniers n'étaient qu'en partie désarmés; ils se reformèrent et ouvrirent aussitôt le feu.

Le 1er bataillon, ainsi aventuré, était très compromis, lorsque le 2e bataillon accourut pour le soutenir; pendant ce temps, le reste des troupes, placées en échelons, s'avançait sur le point d'attaque. La nuit empêcha de poursuivre l'ennemi, qui avait partout cédé le terrain.

**Retraite de Marmont.**

Pendant la nuit, une pluie épouvantable vint gonfler les rivières; il n'était plus possible de tenter l'attaque projetée. La Zermagna, seule, présentait un obstacle insurmontable; il fallait attendre que ses eaux eussent baissé.

Du reste, le soir du 2 mai, Marmont recevait de mauvaises nouvelles sur le début de la campagne en Italie : la retraite du vice-roi sur la Piave et peut-être sur l'Adige, par suite de la perte de la bataille de Sacile.

Ce fut un bonheur pour Marmont d'avoir reçu ces nouvelles avant de livrer un grand combat, dès lors sans objet.

1809. De plus, toute la population croate était soulevée, et il était impossible de vivre dans ce pays, si l'on n'assurait tout d'abord les subsistances et la ligne de retraite.

Pour ces diverses raisons, Marmont se décida à se retirer le lendemain; il rétrograda très lentement pour couvrir Zara, repassa en arrière des débouchés, et s'arrêta à 20 milles de Zara.

L'armée partit le 6 mai de Covressche, s'arrêta le 10 à Denkovatz et apprit le lendemain la retraite de l'armée ennemie.

De graves événements s'étaient passés en Allemagne depuis l'ouverture de la campagne. L'archiduc Charles n'avait pu tenir contre Napoléon, et l'archiduc Jean, débordé sur son flanc droit par la marche de la Grande-Armée sur Vienne, se vit obligé de se rapprocher de son frère. Mais, en se retirant, l'archiduc Jean laissa Giulay avec 10,000 hommes devant Marmont, qui s'avançait de Zara sur Grætz.

**Marche sur Grætz. Combat de Kitta. 6 mai.**

A la nouvelle de la retraite de l'archiduc Jean, Marmont rentra en Croatie. Le 15, il occupa avec son armée le point de jonction des routes de Zermagna, de Zara et de Knin, et approvisionna son armée de huit jours de vivres et de quatre-vingts cartouches par homme.

Les Autrichiens, divisés en deux masses, occupaient le mont Kitta, clef de la position, et la vallée. Le mont Kitta a un développement assez grand; il est surmonté de plusieurs pitons, qui sont autant de points d'appui.

La division Clauzel reçut l'ordre d'enlever cette position, tandis que la division Montrichard observait la Zermagna.

Le 16 mai, la division Clauzel arrivait à 11 heures sur le flanc gauche de l'ennemi, que la division Montrichard attaquait de front.

Un combat très vif s'engagea et dura cinq heures. Marmont envoya le 11e sur le plateau qui domine la vallée de la Zermagna, pendant que deux autres régiments de la division Clauzel poursuivaient l'ennemi.

Mais le 11e était à peine établi, que le général Stoïssevich parut sur le plateau avec la tête de sa colonne; s'il avait réussi à s'y maintenir, il prenait en queue la division Clauzel, et séparait les deux divisions.

Mais les tirailleurs du 11e, après avoir ralenti la marche des ennemis, cédèrent à propos et laissèrent les Autrichiens s'engager dans un pli de terrain, où ils trouvèrent le 11e et quelque cavalerie.

Ils furent reçus par un feu des plus vifs, qui les obligea à battre en retraite, poursuivis par la cavalerie.

**Combat de Gradschats.**

Le 17 mai, l'armée de Dalmatie continue sa marche sur Popina, que l'ennemi a fortifié, mais qu'il évacue à l'approche des Français. Le soir, le 8e léger, le 11e et le 23e de ligne, formant l'avant-garde, arrivent

devant Gradschatz, atteignent l'arrière-garde ennemie, la bousculent et la poursuivent dans la plaine ; mais les Autrichiens reviennent sur leurs pas pour soutenir leur arrière-garde avec toutes leurs forces. Deux bataillons autrichiens qui, venant d'Evernich, essayaient de rallier le gros de leurs troupes, tombent sur notre flanc. 1809.

De notre côté, l'armée n'avait pas encore rejoint, et l'avant-garde dut recevoir seule le choc de toutes les forces autrichiennes; mais elle soutint le combat avec une opiniâtreté sans égale et ne céda pas un pouce de terrain.

A 10 heures du soir, le combat se termina, et les Autrichiens se replièrent sur une position entre Gradschatz et Gospich.

Marmont avait été blessé dans cette affaire, et avait eu 300 hommes hors de combat.

Le lendemain, l'armée entra dans Gradschatz évacué, et y séjourna le 18 et le 19. Le 20 mai, l'armée, harcelée par les paysans, atteignit Médac.

Combat de Gospich. 21 mai.

Pour arriver à Gospich et à Fiume, où Marmont espérait entrer en communication avec l'armée d'Italie, l'armée de Dalmatie devait traverser trois rivières, dont la dernière était particulièrement profonde.

Il fallait aussi chasser l'ennemi de la position de Gospich. Gospich, situé au point de jonction de quatre rivières, est une position très forte; de quelque côté que l'on se présente, il est nécessaire de franchir deux cours d'eau. Ces rivières sont très encaissées et leurs bords sont à pic ; on ne peut les franchir que devant les chaussées. Une seule de ces rivières était guéable.

Marmont se décida à ne pas attaquer Gospich de front, mais à tourner la position, de manière à obliger l'ennemi à la retraite en menaçant son flanc gauche.

L'armée de Dalmatie ne disposait que de 6 pièces de campagne et de 4 pièces de montagne; l'ennemi, au contraire, avait 18 pièces de tout calibre, et venait de recevoir de Banat deux bataillons de renfort.

Le 21, l'armée reprend sa marche ; mais, arrivée au pont de Belai, sur la Kitta, elle se heurte à de puissantes batteries. Il fallut longer la rivière pour trouver un gué. Tandis que la cavalerie observait le pont, l'infantérie, tournant à droite, longeait quatre monticules, devant lesquels la division Montrichard fut laissée en observation. On trouva enfin un gué à l'extrémité de la plaine, et plus loin le pont de Barletta.

Aussitôt après avoir reconnu le gué, le 8e s'y précipita et chassa les Autrichiens d'une position qui l'observait. En apercevant ce mouvement, les Autrichiens, franchissant le pont de Belai et les deux gués qu'ils gardaient, se jetèrent en trois colonnes sur la division Montrichard; le 18e, attaqué par la colonne du centre, la bat et lui prend 3 canons.

1809. Le 79e tient la colonne de droite en échec, et opère sa jonction avec le 11e. Le 18e et le 5e tombent alors sur la colonne de gauche. En arrière du 5e, le 81e et 1 bataillon du 11e, demandé à la division Clauzel, s'étaient formés en échelons.

Le 8e se maintint pendant trois heures sur la position dominant le gué. Les 3 bataillons du 11e, le passant à leur tour, tombent sur l'ennemi et le chassent de position en position sans lui donner le temps de respirer et de se reformer derrière les hauteurs.

A 9 heures du soir, le feu cessa, et l'armée assura ses positions pour la nuit. On profita de la nuit pour reconstruire le pont de Barletta, où toute l'armée devait passer pour gagner la route d'Ottochatz, en laissant Gospich à gauche.

Le pays était complètement ravagé, et les soldats durent avoir recours aux vivres de sac. Marmont résolut de gagner Fiume; le 22, toute l'armée passa à Barletta et déboucha, malgré le feu d'une batterie de 12 pièces, dans la plaine située sur la route de Plocze.

La division Clauzel et la division Montrichard se forment, la brigade Delzons longe la rivière; pendant ce temps, le colonel Plauzonne, remplaçant le général Soyer, manœuvre sur la gauche de l'armée ennemie, menaçant la retraite des Autrichiens, non sur Gospich, mais sur Ottochatz. La gauche autrichienne est chassée d'un mamelon qu'elle occupait, et l'ennemi, en se retirant, évacue Gospich le soir même.

« Telle fut la bataille de Gospich, dit Marmont, où nous combattîmes « pendant deux jours, avec une grande infériorité numérique, dans les « localités les plus difficiles. Nous fûmes complètement victorieux, grâce « à la grande valeur des troupes. »

Dans son rapport à Napoléon, Marmont disait encore ceci :

« Je devrais faire l'éloge de tous les colonels, officiers et soldats, car « ils sont tous mus du meilleur esprit; mais je ne puis dire trop de « bien des colonels Bertrand, Plauzonne et Bachelu, qui sont des offi- « ciers de la plus grande capacité. »

**Marche sur Fiume.**

Le 23 mai, l'armée prit position sur la route d'Ottochatz, à 2 lieues de Gospich. Le 24, elle continua sa marche jusqu'à Islau, et ne livra pas de combat, malgré la proximité de l'ennemi, qui tiraillait dans la nuit. Le 25, on se porta sur Ottochatz; l'ennemi en défendait le pont, qui était coupé, avec une artillerie supérieure à la nôtre. Ottochatz est, de plus, entouré par la rivière, qu'il fallait traverser deux fois.

Marmont décida que l'on ferait un détour pour gagner la route de Sottolagna. A 4 heures du soir, on arriva en face de la position de Berloq; cette position fut enlevée le soir même par le général Delzons, et l'ennemi, malgré sa supériorité numérique, se retira.

Le 26, on quitta Berloq, pensant trouver l'ennemi établi dans la forte position de Sottolagna; mais il avait continué sa retraite, et l'on put atteindre le soir Ségna. Le 27, l'armée arriva à Briber, et le 28 à Fiume, où elle put opérer sa jonction avec l'armée d'Italie. 1809.

Dans les divers combats livrés aux Autrichiens depuis le départ de Zara, l'armée de Dalmatie avait fait 2,000 prisonniess; elle avait tué à l'ennemi 3,000 hommes et lui en avait blessé 2,200. Son courage, dans toutes ces affaires, fut au-dessus de tous les éloges.

Les troupes avaient eu à supporter les plus grandes fatigues, marchant, depuis leur départ, dans des pays montueux et difficiles, quelquefois par des temps épouvantables.

Aussi, le major-général Berthier, dans une lettre datée du 19 juin, pouvait dire avec juste raison au général Marmont qu'il avait le meilleur corps d'armée. Napoléon lui-même écrivait le 28 du même mois :

« Marmont, vous avez les meilleurs corps de mon armée, et je veux « que vous soyez à une grande bataille que je veux donner. »

Il faisait allusion à la bataille de Wagram, qu'il avait l'intention de livrer quelques jours après et pour laquelle il concentrait toutes ses forces disponibles.

**Marches de l'armée de Dalmatie jusqu'à Wagram.**

Le 31 mai, Marmont quitta Fiume pour se porter à Lissa.

Il occupa le 1er juin Adelpez; le 2, Loïlo et Ober-Laybach; le 3 et le 4, Laybach. Il apprit le 4, dans cette dernière ville, que le général Chasteler, chassé du Tyrol par Lefebvre, était arrivé à Villach, et il porta le soir même la division Clauzel près de Santia, sur la route de Krainbourg.

Le 5, il plaça la division Montrichard en avant de Laybach, et reçut avis le 6 que Chasteler cherchait à s'échapper par Goritz pour gagner Karlstadt. Le 7, la division Clauzel fut établie en avant de Krainbourg, qui fut occupé par la division Montrichard.

Mais, le 8, on apprit que le général Chasteler s'était échappé par Cilli et Marbourg, et avait rejoint l'archiduc Jean en Hongrie.

Le général Clauzel rentra à Krainbourg, et le général Montrichard à Laybach. Le 16, Marmont, ayant appris que les généraux Giulay et Zag se concentraient à Cilli, Gobonitz et Windischfeitritz, se disposa à reprendre la marche. Le 17, l'armée arrive à Oswald; le lendemain, on bouscule l'arrière-garde de Giulay et on lui fait 100 prisonniers.

Le 19, Marmont atteint Gobonitz et Sestrès, et apprend d'une façon certaine que Giulay, ayant passé la Drave, a brûlé le pont de Marbourg, où il s'est concentré, tandis que Zag, resté sur la rive droite de la Drave, s'est rapproché de Pettau et garde sur les flancs tous les défilés qui tombent perpendiculairement sur la route que suit l'armée de Cilli à Marbourg.

1809. Devant l'impossibilité de forcer le passage de Marbourg et d'atteindre l'ennemi sur la rive droite de la Drave, Marmont s'élève vers le Nord et arrive le lendemain, 20 juin, à Windischgrætz en remontant la Drave.

Le 21, l'armée de Dalmatie est à Bluburg; le 22, à Wolkermarkt et Peters, où elle rétablit les ponts brûlés, et passe la Drave.

Le 17 juin, Marmont avait reçu l'ordre de se porter en toute hâte sur Grætz pour dégager la division Broussier, que l'on croyait compromise.

De Wolkermarkt, Marmont se dirige sur Grætz par la traverse; il arrive le 23 à Wolfsburg, où il séjourne le 24; puis atteint, le 25, Liebock, à l'embranchement des routes de Grætz et de Wildon.

Le 26, l'armée s'établit à Wasserburg, à 4 kilomètres de Grætz, et y passe la nuit. Marmont reçut l'ordre de se trouver le 4 juillet à 6 lieues de Vienne; il se mit en marche le 1er juillet, laissant l'ennemi à Grætz. Le soir du 1er juillet, la division Clauzel arriva à Gleisdorf et Hartberg, le 2 à Friedberg, le 3 à Neustadt, le 4 à Lozendorf; le 5, les divisions Clauzel et Montrichard se réunissent à Eberndorf et passent le Danube le 6, avant le jour, pour prendre part à la bataille de Wagram.

**Le 4e bataillon du 11e à la division Broussier. Armée d'Italie. Bataille de Sacile. 16 avril.**

Le 4e bataillon du 11e fut détaché le 14 avril à la division Broussier. Cette division, qui avait passé le Tagliamento dans la nuit du 11 au 12, le passa de nouveau le 14 pour venir prendre position devant Livenza; elle rompit les ponts de Dignano et de Spilinvergo. Elle formait la gauche de l'armée d'Italie, et reçut l'ordre de s'établir sur trois lignes, au delà de Vignova, au commencement de l'action qui s'engagea dans la plaine située entre la Livenza et le Moncello.

L'archiduc Jean, ayant été renforcé par le 9e corps (Giulay), arrivé de Cardenous, la division Séras (troupes italiennes) fut rejetée devant Porcia, que de part et d'autre on s'acharna à attaquer et à défendre.

Le général Broussier appuya vers ce gros village, s'approcha de Fontana-Fedda, ne laissant à Vignova que peu de monde; la ligne française se trouva alors resserrée entre Fontana-Fredda et Porcia, sur une étendue de 3,040 mètres.

Les troupes conservèrent pendant longtemps leurs positions, malgré la violence du feu de l'ennemi; mais la supériorité numérique des troupes de l'archiduc Jean finit par faire plier la division Séras.

La division Broussier, prise de flanc et menacée sur ses derrières, s'établit en potence en-deçà de Fontana-Fredda et fut assaillie par une vigoureuse charge de cavalerie, qui s'avança jusque sur ses baïonnettes. Malgré la mitraille de l'armée française, le combat le plus opiniâtre continuait; il durait depuis huit heures, lorsque le Prince Eugène ordonna la retraite sur Sacile.

Mais il fallut lutter encore pour dégager la droite, trop pressée.

Le 1er et le 11e de ligne se retirèrent en bon ordre sous la protection du 52e ; malheureusement, quelque confusion se mit dans les échelons au passage des ruisseaux, vers la fin du jour. 1809.

L'ennemi parvint à couper le centre et la droite de Sacile, et à les rejeter sur Brugnera, où ils n'avaient pour ligne de retraite que le petit pont de la Livenza et de fort mauvais chemins en partie inondés.

Le désordre se mit dans les troupes au passage des divers défilés, surtout au pont de la Livenza. L'archiduc Jean, voulant prévenir le vice-roi à Sacile, porta contre la gauche de l'armée française ses principaux efforts, et fit avancer contre la division Broussier le 9e corps autrichien et sa cavalerie. Broussier, vivement chargé en queue et sur ses flancs, opposa son feu et ses baïonnettes aux efforts incessants de l'ennemi; sa division résista avec une telle vigueur qu'elle ne put être entamée, et conserva sa direction sur la grande route. Le vice-roi fit avancer sa faible cavalerie, mais elle fut ramenée.

Le général Broussier forma ses carrés et laissa passer les deux troupes; mais, à son retour, la cavalerie ennemie, criblée de projectiles par les carrés, perdit beaucoup de monde. Les dragons de Hohenlohe et de Savoie exécutèrent la dernière charge vers 7 heures du soir. Un feu à bout portant de la division Broussier extermina le premier escadron et fit tourner le dos au reste. Le général Broussier continua sa retraite avec ordre sur la rive gauche de la Salza; son artillerie, sur la grande route, arriva à Sacile à la fin du jour. Cette ville ne pouvant être défendue, l'armée continua sa retraite sur la Piave et l'Adige. Le 17 avril, l'armée d'Italie se retira sur Caldiero; le général Barbou détruisit le pont de Brugera, sur la Livenza.

Le 1er mai, la division Broussier se retira sur Lonigo, et détacha 2 bataillons sur la route de Montebello.

Le 2 mai, l'avant-garde, soutenue par ces 2 bataillons, se mit eu mouvement à 5 heures du matin, et rencontra l'ennemi, débouchant de Montebello; elle engagea un combat vif et opiniâtre, à la suite duquel l'ennemi, culbuté de Montebello, fut poursuivi jusqu'au pont d'Olno.

Le 6 mai, la division Broussier, passant par Fossa-Lunga et Postuma, arrive et s'établit à Lovadina. **Combat de la Piave. 8 mai.**

Le 8 mai, malgré la résistance de l'ennemi, l'avant-garde, sous les ordres du général Desaix, passe la Piave au pont de Lovadina; elle est suivie par les divisions de Macdonald. Une crue de la Piave retarde le passage de la division Durutte.

Le Prince Eugène donne l'ordre au corps de Macdonald et à l'avant-garde de se former en ligne à 200 toises de la rive gauche : la division Abbé à droite, la division Lamarque à gauche, la division Broussier au centre.

1809. L'ennemi revient en force et se range derrière les digues. Abbé attaque de front, Broussier déborde par la droite, suivi par la division Lamarque.

Après un combat très vif, les Autrichiens abandonnent leurs positions.

Le 13 mai, Macdonald, avec ses deux divisions, marche sur l'Isonzo dans le but de dégager l'armée de Dalmatie.

Le 14, à 7 heures du soir, le corps de Macdonald était réuni sur la rive droite de l'Isonzo; l'ennemi occupe, en face, la rive gauche et défend le passage. L'Isonzo n'était plus guéable, par suite de la crue des eaux, mais des nageurs intrépides de la division Broussier parviennent à se saisir de deux barques, les ramènent à la rive droite, et permettent à la division Broussier d'établir un pont et d'effectuer le passage.

Le 15 au matin, toute la division Broussier est sur la rive gauche de l'Isonzo; le 16, elle occupe Vipacco; le 17, à Prévald.

Combat de Prévald. 17 mai.

La division Broussier rencontra à Lévilza les avant-postes ennemis, qu'elle poussa jusqu'aux retranchements. Tandis que Broussier cherchait à déborder Prévald par la grande route, Lamarque marchait rapidement sur Podweith, culbutait les postes ennemis et les rejetait jusqu'à Poderai. Broussier engagea successivement ses voltigeurs, et les fit soutenir par le reste de sa division.

Après avoir dirigé un feu très vif sur les colonnes françaises, l'ennemi, dont l'avant-ligne couvrait une position retranchée protégée par des forts en maçonnerie, fut obligé de replier son avant-ligne, et le général Broussier fit investir les forts.

Le 18, après avoir manœuvré pour compléter le blocus des forts de Prévald, le général Broussier tenta de déboucher sur la grande route de Prévald, mais il ne put y faire passer son artillerie.

Pendant que le général Schelt faisait son entrée dans Trieste, Lamarque marchait sur Laybach, et Broussier sommait le fort de Prévald de capituler, mais il n'obtint qu'un refus du commandant du fort. On en fit le siège, et ce fort se rendit le lendemain 21.

Le 4e bataillon du 11e y fut laissé comme garnison; il rejoignit le 3 juillet, à Neustadt, la division Broussier, avec laquelle il prit part à la bataille de Wagram, tandis que les 1er, 2e et 3e bataillons du 11e y combattirent avec la division Clauzel, sous les ordres de Marmont.

Le 20 juin, le colonel Bachelu fut nommé général de brigade, et le major Aubrée colonel du 11e. Le 11e fit partie de la brigade Bachelu.

## BATAILLE DE WAGRAM (INSCRITE AU DRAPEAU)
## 5 ET 6 JUILLET 1809

Journée du 5 juillet.

Napoléon avait transporté le 1er juillet son quartier-général à Lobau, et donné ses ordres pour la concentration de l'armée. Cette concentra-



Musée de Versailles. HORACE VERNET.

WAGRAM

tion devait se faire dans l'île Lobau, et commença le 3 juillet. L'armée devait passer sur la rive gauche du Danube dans la nuit du 4 au 5, et livrer bataille le 5 ou le 6. Six ponts étaient prêts à être jetés au dernier moment sur le petit bras du fleuve, au sud d'Enzersdorf, et l'armée trouvait devant elle un immense champ de bataille dans lequel elle pouvait aisément se déployer. 1809.

Le passage de l'armée française commença le 4, dans la soirée, par le corps d'Oudinot, continua toute la nuit par les corps de Davout et de Masséna.

Le 5, à 9 heures du matin, Davout enlevait Enzersdorf, et les trois corps de Davout, d'Oudinot et de Masséna, formant la première ligne de l'armée, s'établissaient entre Enzersdorf et Rulzendorf. Pendant ce temps, le reste de l'armée, le 9e corps (Bernadotte), l'armée d'Italie (Macdonald), le 11e corps (Marmont), la division de Wrède, du 7e corps, la garde impériale et la réserve de cavalerie passaient le Danube; à midi, l'armée française était rangée sur trois lignes. En arrière des trois corps dont nous avons parlé, Bernadotte, Marmont, de Wrède et l'armée d'Italie étaient venus former la deuxième ligne; la garde et les trois divisions de cuirassiers, sous Bessières, formaient la réserve en troisième ligne. A droite et à gauche de la première ligne, et couvrant les flancs, se trouvaient 2 divisions de cavalerie.

Dans chaque ligne, l'infanterie est disposée par bataillons en masse, l'artillerie régimentaire dans les intervalles, la cavalerie en colonnes par escadrons.

L'armée autrichienne n'avait pas bougé pendant le passage de l'armée française, et se trouvait en position derrière le Russbach et en arrière de Gérardsdorf. Klenau seul occupait Aspern.

A 1 heure de l'après-midi. le mouvement en avant commença; les corps de la deuxième ligne devaient se porter entre ceux de la première à mesure que le terrain s'élargirait.

Dans ce mouvement, l'armée d'Italie s'intercala entre Oudinot et Bernadotte. Vers 6 heures du soir, l'armée prit le contact de l'ennemi. Macdonald était alors en face de Wagram et de Baumersdorf.

Napoléon, craignant de voir arriver le lendemain l'archiduc Jean sur le champ de bataille, donna l'ordre d'attaquer, malgré l'heure tardive.

La division Broussier se trouvait alors au pont d'Ebersdorf, et ne rejoignit que le lendemain (4e bataillon). Marmont était établi en réserve avec la garde et la division de Wrède à Raschdorf (1er, 2e et 3e bataillons du 11e).

Le 11e ne prit donc aucune part à l'engagement du 5. Du reste, les troupes étaient très fatiguées; les ordres ne parvinrent que fort tard, il

1809. n'y eut aucune liaison entre les mouvements des divers corps, et l'attaque échoua sur tous les points.

Napoléon se vit obligé de remettre la bataille au lendemain.

Journée du 6 juillet.

Dans la nuit, Macdonald avait reçu l'ordre de prendre l'offensive à la pointe du jour pour occuper, de concert avec Davout et Oudinot, les hauteurs qui bordent la rive gauche du Russbach. Marmont devait, avant de s'engager, laisser l'ennemi dessiner ses mouvements.

« A la pointe du jour, l'ennemi commença à faire jouer ses batteries. « S. A. I. le Prince vice-roi (Prince Eugène), ne voulant pas exposer « inutilement ses troupes en face de l'ennemi avant de connaître les « intentions de l'Empereur, ordonna à son armée de changer de position « et de former ses lignes hors de portée du canon.

« L'ennemi, ayant successivement démasqué sa nombreuse artillerie « sur tous les points de l'immense développement de ses positions, com« mença à s'ébranler et vint attaquer la droite et la gauche de l'armée. « L'Empereur ordonna de nouveau d'attaquer de vive force la position « que l'armée d'Italie avait enlevée la veille.

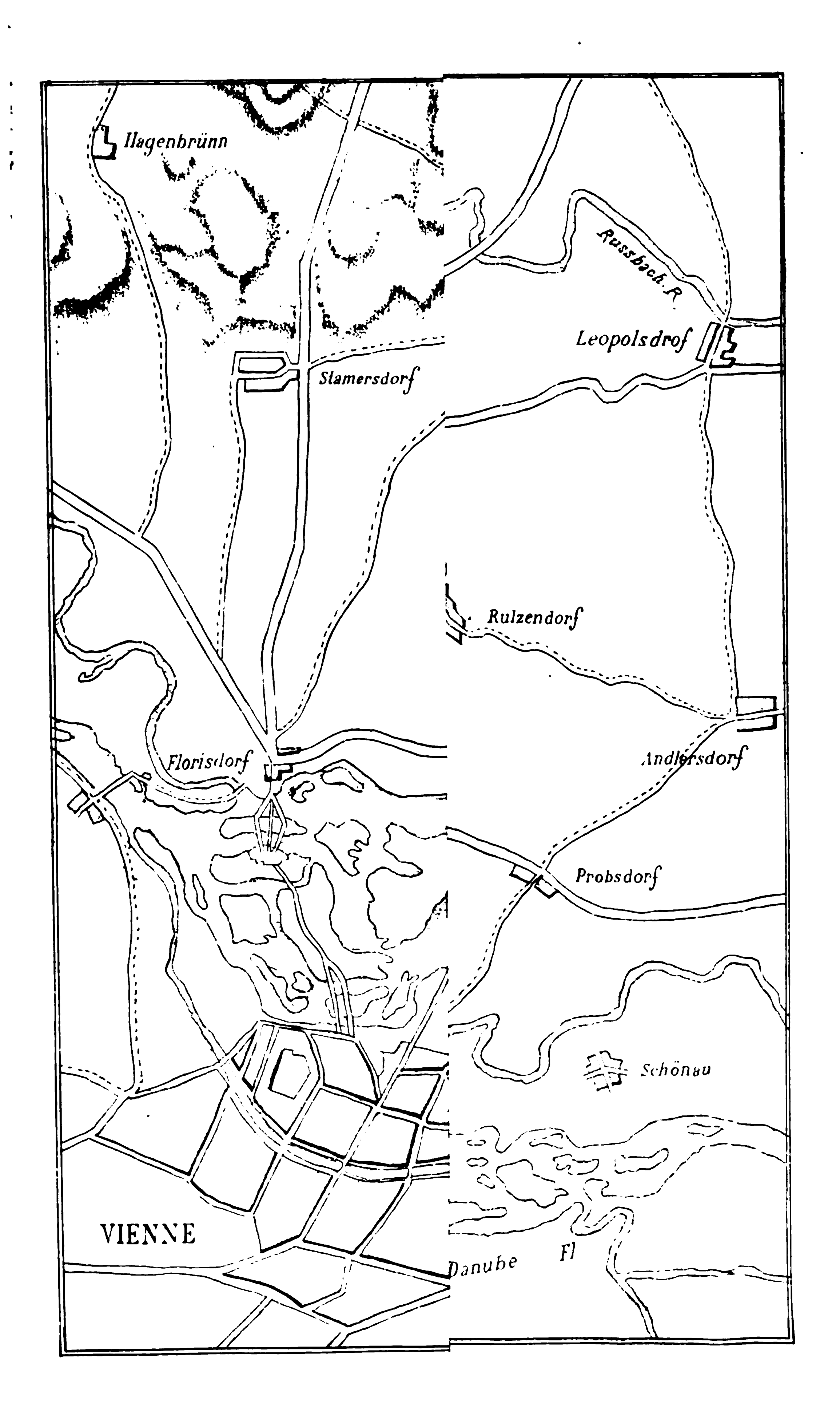
« Le général Macdonald avait ses 2 divisions (la division Broussier « ayant rejoint); Sa Majesté y ajouta celle du général Pacthod, et lui « confia la direction et le commandement de cette attaque, qui devait « être soutenue par le Prince vice-roi, commandant le centre de l'armée, « sous les ordres duquel il se trouvait, et appuyée par le corps du duc « de Raguse (Marmont). Il fut convenu que Marmont commencerait « l'attaque du village de Baumersdorf; que le général Macdonald sui« vrait son mouvement, et qu'au moment où l'ennemi plierait, il se « précipiterait sur le plateau et couperait tout ce qui sortirait du village « de Baumersdorf; mais, l'ennemi ayant porté la plus grande partie de « ses forces sur la gauche de l'armée française, et ayant pris l'initiative « de l'attaque, l'Empereur changea ses dispositions et donna une autre « direction au corps de Macdonald.

« Il lui ordonna de se porter avec les mêmes troupes sur le centre de « l'ennemi, de l'enfoncer et de se diriger sur Sussenbrünn.

« Les corps du prince de Porte-Corvo (Bernadotte) et du duc de Rivoli « (Masséna) étaient alors vivement repoussés. La formation des 3 divi« sions de Macdonald pour l'attaque entraîna nécessairement des lon« gueurs incompatibles avec l'état des choses.

« Son Altesse Impériale prescrivit donc au général Macdonald de « déboucher sur le champ et préalablement de mettre en batterie toute « son artillerie, jointe à celle de la garde impériale, que l'Empereur « venait de lui envoyer.

« Les Saxons du prince de Ponte-Corvo ayant lâché pied devant l'en-


Hagenbrünn
Russbach R.
Leopolsdrof
Stamersdorf
Rulzendorf
Florisdorf
Andlersdorf
Probsdorf
Schönau
VIENNE
Danube Fl

« nemi, le général Macdonald eut bientôt dépassé la ligne, et se trou- 1809.
« vait seul avec son corps d'armée, qui, quoique faible de 7 à « 8,000 hommes, était plein d'ardeur et de courage. Le canon ennemi « faisait un ravage effroyable dans ses rangs; néanmoins, ce général « put faire entendre à ses troupes qu'elles combattaient sous les yeux de « l'Empereur, que Sa Majesté comptait fermement sur l'armée d'Italie « pour le gain de la bataille, qu'elle y concourrait puissamment en « perçant le centre ennemi, et que S. A. I. le Prince vice-roi s'attendait « à ce qu'elle justifiât les éloges que Sa Majesté avait daigné lui donner « lors de sa jonction.

« Une ardeur belliqueuse brillait dans tous les yeux.

« Le général Macdonald déploya 8 bataillons des divisions Broussier « (4e bataillon du 11e) et Lamarque sur deux lignes, les autres en « colonnes serrées sur les ailes; il chercha, dans cette formation, à « aborder l'ennemi, qui l'incommodait par le feu de son artillerie; mais « le pas de charge n'en était pas ralenti.

« Neuf énormes masses d'infanterie et de cavalerie, protégées par « 100 pièces de canon tirant à mitraille, s'avançaient alors sur son corps « d'armée. Sous ce feu meurtrier, le général Macdonald se hâta de for- « mer le carré. Il n'aurait pas eu le temps de le former sans un régi- « ment de carabiniers qu'il appela pour suppléer au quatrième côté.

« Le feu roulant de mousqueterie de ce carré éloigna précipitamment « l'ennemi; tout ce qui se trouva d'Autrichiens à droite et à gauche se « retira en désordre; mais le général Macdonald était réduit à moins de « 1,500 hommes, et il envoya instamment demander des renforts à Son « Altesse Impériale. Il n'était plus qu'à une demi-lieue du village de « Sussenbrünn, et prit un instant position, faisant manœuvrer quelque « cavalerie en attendant les renforts qu'il avait demandés. Pendant ce « temps, la droite de l'armée, sous les ordres du duc d'Auerstædt « (Davout), avait remporté de brillants succès, et l'ennemi abandonnait « les hauteurs attaquées la veille par l'armée d'Italie, dans la crainte « d'être tourné.

« Le général Macdonald, ayant reçu des renforts, reprit aussitôt l'of- « fensive. Le village de Sussenbrünn fut abordé au pas de charge; « l'ennemi ne tint pas le village et continua à se retirer sur celui de « Gérarsdorf, qui était disposé d'avance pour une longue défense. Mal- « gré la canonnade qui partit bientôt de ce village, Macdonald, sans « répondre, continuait à s'élever pour le déborder, et l'ennemi, s'étant « aperçu de son dessein, l'évacua précipitamment.

« La cavalerie chargea et culbuta la première ligne de l'infanterie; « mais, s'étant heurtée aux réserves, elle se replia en ramenant cepen- « dant 3 pièces de canon.

1809. « La canonnade recommença alors entre l'ennemi et l'armée d'Italie ; « elle continuait aussi du côté du duc de Rivoli, que le général Macdo- « nald pria de pousser jusqu'au village de Stammersdorf, pour y opérer « leur jonction.

« Le feu ne cessa qu'à la nuit close. L'armée d'Italie fit, dans cette « journée, 2,500 prisonniers et enleva 8 pièces de canon.

« Sa perte en tués, blessés et prisonniers, s'éleva à 350 officiers et « 6,000 sous-officiers et soldats. Les divisions de Macdonald prirent « position auprès du village de Gérarsdorf, où elles bivouaquèrent. » *(Journal de l'armée d'Italie.)*

Au moment où le général Macdonald, écrasé par le feu terrible des Autrichiens, était obligé de s'arrêter pour attendre des renforts, la division Pacthod, sur sa droite, soutenue par le corps de Marmont, se portait sur Aderkla. Les Autrichiens de Bellegarde, animés par la présence de l'archiduc Charles, opposèrent à nos troupes la plus énergique resistance. L'archiduc Charles fut blessé, et ses troupes chassées du village.

La victoire était gagnée, mais elle avait été chèrement disputée : les Autrichens avaient perdu 36,000 hommes, dont 12,000 prisonniers, mais nos pertes en tués et blessés s'élevaient à 20,000 hommes, et nos troupes, exténuées de fatigue, étaient incapables de poursuivre immédiatement l'ennemi, qui se repliait en bon ordre.

Napoléon, cependant, pouvait être fier de commander de pareilles troupes. Le lendemain, 7 juillet, l'armée d'Allemagne traversa, au point du jour, le camp du général Macdonald pour se porter sur la route de Moravie. L'Empereur s'y rendit à 8 heures du matin ; il s'arrêta devant les divisions de ce corps, et dit aux soldats :

« Vous êtes de braves gens ; vous vous êtes tous couverts de gloire. » *(Journal de l'armée d'Italie.)*

L'Empereur embrassa le général Macdonald ; celui-ci, profondément ému, s'écria : « Oh ! sire, désormais, c'est entre nous à la vie et à la « mort ! »

Pour témoigner sa satisfaction à l'armée, Napoléon éleva à la dignité de maréchal les généraux Macdonald, Oudinot et Marmont, et distribua à tous les corps de grandes récompenses ; le 11e en eut sa part, et son colonel fut créé baron de l'Empire.

**Poursuite de l'armée autrichienne. Combat de Tesswitz. 10 juillet.**

Dès le lendemain de la bataille, Marmont se porta sur Wolkersdorf ; il y apprit le 8 juillet au matin que l'ennemi s'était replié sur Znaïm avec ses principales forces, et, comme Napoléon l'avait laissé libre de prendre la direction qu'il jugerait la meilleure d'après les renseignements qu'il recevrait, Marmont se porta sur la gauche pour gagner le pont de Laa, sur la Thaya.

L'archiduc Charles avait fait couper les ponts de cette rivière, et laissé quelques troupes pour défendre Laa; le 11ᵉ corps chassa ces troupes et occupa Laa le 9. 1809.

Après avoir franchi la Thaya, Marmont se porta sur Znaïm par la rive gauche. Le 10 juillet, vers 11 heures du matin, il atteignit les hauteurs qui dominent Tesswitz. Marmont croyait ne trouver à Znaïm que l'arrière-garde de l'archiduc ; mais un corps autrichien marcha au-devant de lui, occupa les hauteurs de Zuckerhandl. Une partie de la cavalerie ennemie se trouvait à gauche.

Le général Clauzel reçut l'ordre d'attaquer l'ennemi, et Marmont le fit appuyer par d'autres divisions. L'infanterie et la cavalerie ennemies furent culbutées; mais, lorsque Marmont atteignit le grand mamelon qui s'élève entre Tesswitz et Zuckerhandl, il découvrit plusieurs corps d'armée autrichiens qui traversaient la Thaya; il avait devant lui les 2ᵉ, 3ᵉ et 6ᵉ corps. Znaïm était couvert par les troupes de l'archiduc; les deux rives de la Rischen et les coteaux de Tesswitz étaient occupés par l'ennemi.

Vers la droite, Marmont aperçut le 1ᵉʳ corps (comte de Bellegarde), la réserve de cavalerie et les grenadiers, qui prolongeaient la ligne jusqu'au delà de Brenditz, et réunis en masse au-dessous de Znaïm; les parcs d'artillerie sur les hauteurs.

Le 11ᵉ corps se trouvait en présence de toute l'armée autrichienne, et les autres corps français étaient encore à une grande distance et hors d'état de le soutenir.

Attaquer l'ennemi dans ces conditions devenait fort téméraire, et Marmont résolut de se maintenir sur sa position du 10; il fit retrancher deux fermes qui se trouvaient sur sa droite, et occupa Tesswitz. L'ennemi, ne voulant pas abandonner ce village, engagea le combat; pris et repris plusieurs fois, le village fut longtemps disputé, mais resta enfin en notre pouvoir.

Marmont campa sur la hauteur, en arrière, sa droite et sa cavalerie couvertes par des fermes retranchées. Dans la soirée, Marmont fut prévenu par l'archiduc qu'il avait demandé un armistice.

Napoléon, apprenant le passage de la Thaya par Marmont et le combat de Laa, le fit prévenir qu'il allait être soutenu; il ordonna en même temps à ses autres corps de hâter leur marche sur Znaïm, et se porta lui-même de ce côté. Bataille de Znaïm. 11 juillet.

Marmont reçut l'ordre de presser l'ennemi. Le 11ᵉ corps se trouvait isolé au milieu de l'armée ennemie. Le 4ᵉ corps (Masséna) était encore à 4 lieues; il hâta sa marche, et l'ennemi, étonné de l'attitude ferme du 11ᵉ corps, apprenant d'autre part que le 4ᵉ corps allait bientôt le rejoindre, n'osa s'engager à fond contre Marmont.

1809. Celui-ci se maintint sur sa position pendant toute la matinée du 11. A 10 heures du matin, Masséna entra en ligne avec la division Legrand, fit plier l'ennemi et arriva avec les tirailleurs de cette division jusqu'à mi-chemin de Znaïm; il se relia alors avec sa cavalerie au 11e corps.

L'archiduc fit mettre son artillerie en batterie autour de Znaïm, d'où il commença un feu terrible; puis, ayant renforcé sa ligne, il la reporta en avant et repoussa nos tirailleurs.

Il fit marcher également contre Tesswitz pour empêcher Marmont de déboucher, et entraver sa jonction avec Masséna. A midi, l'Empereur arriva et jugea que la position de l'ennemi, resserré en cercle autour de Znaïm, était bonne pour la défense et mauvaise pour la retraite. Il fit alors prolonger la droite de Marmont vers Brenditz, où se trouvait le quartier de l'archiduc. A 1 heure, les Autrichiens gagnaient du terrain vers la droite de Masséna. Un orage épouvantable qui éclata alors suspendit le combat.

L'Empereur, voyant les progrès des Autrichiens, ordonne à Marmont de déboucher de Tesswitz.

L'archiduc se retira alors sur Brenditz et établit ses lignes entre ce village et Znaïm.

A 7 heures du soir, Masséna se dispose à attaquer, lorsque les cris de : *Paix ! Cessez le feu!* retentissent. Le prince de Lichtenstein était arrivé au quartier-général. L'armistice fut arrêté dans la nuit et signé le 12; il servit de préliminaires au traité de Vienne, qui fut signé le 14 octobre 1809.

Le 14 juillet, sur un ordre de l'Empereur, les 3e et 4e bataillons des régiments de Dalmatie durent rejoindre leurs 1er et 2e bataillons au corps de Marmont. Le 4e bataillon du 11e rejoignit le régiment, qui compta à l'effectif 3,274 hommes. Le 11e corps s'établit autour de Kornenbourg et se rendit le 17 à Vienne pour remplacer la garde; le 19, il partit pour Grætz, où il resta jusqu'au milieu de novembre.

## § V. — Emplacements occupés par le Régiment jusqu'en janvier 1812

1810. Au mois de janvier 1810, les 1er, 2e et 3e bataillons faisaient partie de l'armée d'Illyrie; le 4e bataillon se trouvait à Grenoble. Le 8 janvier, le Régiment fournit un détachement de 51 hommes pour former le 5e bataillon auxiliaire de l'armée d'Espagne, en route pour Vittoria; le 17, le 5e bataillon auxiliaire partit pour Bayonne, où il arriva le 4 février.

Ce bataillon fit partie de la 3e division du 8e corps. Le Régiment fournit en février un autre détachement au 63e, et concourut à la formation du 3e bataillon du 1er régiment de marche, organisé à Périgueux; le 1er régiment de marche passa à la 3e division du 8e corps, à l'armée d'Espagne. Il partit de Périgueux le 2 février et arriva à Bayonne le 14 du même mois. 1810.

Dans le courant du mois de février, les 1er et 2e bataillons, qui étaient établis à Goritz, reçurent l'ordre de quitter cette ville pour se rendre à Udine. Ils firent partie de l'armée d'Illyrie avec les 1er et 2e bataillons des 5e, 23e et 81e, et se tinrent prêts à partir pour l'Illyrie.

Le 27 mars, le 11e de ligne fournit 16 hommes à la 6e compagnie du 7e bataillon auxiliaire. Ce bataillon quitta Périgueux le 12 avril et arriva le 30 à Bayonne.

Le 3e bataillon, qui se trouvait à Grenoble, reçut l'ordre de partir le 3 mai de cette ville pour se rendre à Montpellier, où il devait remplacer la cohorte des gardes nationales du département de l'Hérault. Cette cohorte fut licenciée par décret du 9 avril en date du 15 mai.

Le 3e bataillon, dès son arrivée, s'était établi sur les côtés de la 9e division; mais il reçut, le 20 septembre, l'ordre de se concentrer à Béziers, de partir le 5 octobre, pour arriver à Perpignan le 8. 1811.

Le 3 janvier, les 1er et 2e bataillons du 11e se rendent de Udine à Toulon; le 3e bataillon était établi à Barcelone, le 4e et le 5e bataillons à Grenoble. Le 23 mars, un ordre prescrivit de former des colonnes mobiles pour faire rejoindre les conscrits réfractaires pour les régiments de la Méditerranée. La première colonne fut placée sous les ordres du général Ducosnel pour les 7e, 8e, et 9e divisions militaires.

Deux compagnies de voltigeurs du 11e furent désignées pour en faire partie; elles partirent de Toulon le 1er avril pour arriver à Toulon le 18.

Les deux premiers bataillons du 11e quittèrent Toulon le 21 avril pour se rendre à Narbonne; ils y arrivèrent le 4 mai. Les compagnies de grenadiers du Régiment, qui étaient embarquées à Toulon, furent débarquées et rejoignirent le Régiment.

Les compagnies de voltigeurs furent également mises à la disposition du général Plauzonne pour suivre le mouvement du régiment sur Béziers et Narbonne.

Le 27 avril, les 1er et 2e bataillons reçurent l'ordre de continuer leur marche sur Perpignan. Un détachement du 11e partit de Béziers le 6 mai pour se rendre à Fontainebleau. Les soldats qui le composaient étaient destinés à être employés comme sergents et caporaux dans la petite Garde; ils furent rayés de leurs corps.

Dans les premiers jours de mai, les deux premiers bataillons des 11e, 5e, 79e et 81e entrèrent en Catalogne.

1811. Le 4e bataillon du 11e, complété avec les hommes disponibles du 5e, partit de Grenoble le 1er juillet et se rendit à Toulon, où il arriva le 13.

Les 4e bataillons des 11e, 5e, 23e et 18e léger, les 3e bataillons du 8e léger et du 79e de ligne fournirent des détachements à bord du *Donawert,* du *Suffren* et du *Trident.* Le 3 octobre, la 2e compagnie du 5e bataillon détacha 116 hommes de Grenoble à Toulon pour remplacer les garnisons des vaisseaux.

Le 7 décembre, les 4es bataillons des 11, 5e et 79e partent d'Aix pour se rendre à Perpignan.

1812. Le 9 janvier, le 4e bataillon du 11e arrive à Girone. Le Régiment est, dès lors, à 4 bataillons.

## § VI. — Le 11e Régiment d'infanterie en Espagne (octobre 1810 — juin 1814)

### ARMÉE DE CATALOGNE

1810. Le 3e bataillon du 11e, qui était arrivé à Perpignan le 8 octobre 1810, entra, quelques jours après, en Espagne, et se rendit à Gironne.

Il était commandé par le commandant Lanca et faisait partie de la division française de l'armée de Catalogne (général Baraguay d'Hilliers). Son effectif, le 1er novembre, était de 21 officiers, 434 sous-officiers, caporaux et soldats, dont 13 détachés et 57 aux hôpitaux.

1811. De Girone, le 3e bataillon se rendit à Barcelone, où il resta jusqu'au milieu du mois de mai 1811 ; il fut cantonné à Sarria.

**Blocus de Figuières.**

Le 2 juin, le 3e bataillon rejoignit les 1er et 2e bataillons, qui, depuis leur arrivée en Catalogne, étaient employés au blocus de Figuières (brigade Plauzanne [1]).

Le baron Aubrée, colonel du 11e, donna le 25 une alerte à la garnison du fort de Figuières en portant, dans la nuit, une compagnie de voltigeurs dans le chemin couvert, il en résulta une fusillade très vive de la part de l'ennemi, qui ne tua ni blessa personne.

Le fort de Figuières capitula dans les premiers jours de septembre. Le 11e passa à la brigade Clément ; il se trouvait au camp d'Avignonet le 15 septembre. Il comptait à cette date 2,384 hommes ; son effectif s'était considérablement accru, par suite du versement des hommes du 4e bataillon du 93e au 11e d'infanterie.

[1] 16 juin, effectif de l'état-major, des 1er, 2e et 3e bataillons, au blocus de Figuières : 61 officiers, 1,865 hommes, 18 chevaux. — 16 novembre : 2,355 hommes au fort et dans la ville de Figuières, 1,006 malades.

Le 17 septembre, une reconnaissance du 11e se porta sur la commune de Crespia pour en chasser une bande de miquelets, commandée par Fabregas; les miquelets se retirèrent après avoir levé une contribution en grains et en argent, et enlevé les *corregidors,* qu'ils rendirent le lendemain. 1811.

Les 3 bataillons du 11e partirent le 28 octobre du camp d'Avignonet, et se rendirent à Figuières.

Le 1er décembre, la division Lamarque partit de La Bisbal pour Fornels, où elle fut augmentée de la brigade Clément (2 bataillons du 11e et 2 du 67e. En sortant de Fornels, elle prit sous sa protection un convoi pour Barcelone.

Le 2, elle prit position en avant d'Hostalrich et eut des engagements le 3 et le 4 avec les Espagnols. Le 9, la brigade Clément se porta sur Bagnolas pour y surprendre Fabregas.

Le 9 janvier 1812, le 4e bataillon du 11e, venant de France, arriva à Girone. 1812.

Le 16, le 11e, réuni en entier à Bagnolas, comptait 2,687 hommes à l'effectif.

**Marche sur Olot.**

Le 21 janvier, la brigade Clément occupait Bagnolas, et 2 bataillons du 11e avaient été poussés jusqu'à Mieras.

La brigade fut désignée pour faire partie des troupes qui accompagnèrent le général en chef dans son expédition.

Le 22, la brigade se dirigea vers Olot en passant par Porqueras et Las Planas-des-Mieras, où le général en chef la rejoignit. Le général Lamarque avait disposé sa division en 2 colonnes.

La première, composée de 2 bataillons du 23e léger, de 2 pièces de canon et de quelque cavalerie, arriva à Olot dans la soirée.

Le convoi, ainsi que le reste de la brigade, retardés par les difficultés de la route, n'arrivèrent à Las Planas-des-Mieras qu'à 3 heures de l'après-midi.

La deuxième colonne, composée d'un bataillon du 11e et de la cavalerie, partit de Las Planas-des-Mieras à 4 heures. Le général en chef et l'état-major suivaient cette colonne.

Le bataillon du 11e laissa une compagnie pour flanquer les équipages et sa compagnie de voltigeurs pour fermer la marche. Le convoi fut attaqué, mais inutilement. Après des peines inouïes et par des chemins presque impraticables, la colonne atteignit Olot à 2 heures du matin. Le 23, on arriva à San-Estève.

**Combat d'Altafulla. 24 janvier 1812.**

Le 24, à 6 heures du matin, les brigades Beurmann et Clément, après avoir fait leur jonction, partirent par la route de Vich, à travers

1812. les montagnes. Mais la route de Vich était barrée par de puissants retranchements; elle était bordée à gauche par des rochers à pic; à droite, par un profond ravin.

Les miquelets espagnols qui occupaient les retranchements s'enfuirent à l'approche des Français. En avant de son front, l'ennemi avait placé 2 pièces de canon sur le pont du moulin, et balayait la route, qui était coupée.

La brigade Beurmann fut portée de La Torre-de-Barra sur la gauche pour déborder la position ennemie et la tourner.

La brigade Clément suivit le mouvement; l'artillerie et l'ambulance restèrent à La Torre-de-Barra.

A 6 heures du matin, l'attaque commença par la gauche, formée de la garnison de Barcelone; la droite se rapprocha à son tour et attaqua l'ennemi. Celui-ci battit alors en retraite; mais la division Lamarque le poursuivit jusqu'à Watz, où elle coucha.

Les Espagnols perdirent, dans cette journée, 600 hommes, dont 36 officiers, et 200 fusils. Après 9 heures d'une marche pénible, on arriva à L'Esquirols, gros village de trois cents maisons; la brigade Clément s'y reposa deux heures, puis repartit pour Roda, où elle arriva après deux heures et demie de marche; la brigade Beurmann n'arriva qu'à 2 heures du matin.

Le 25 janvier, la division Lamarque resta à Vich, où elle se reposa.

Le 26, la brigade Clément quitta Vich et arriva à Coldar à 1 heure du matin; la brigade Beurmann, partie plus tard avec les convois, n'arriva à San-Felice qu'à 4 heures du matin, et se réunit le 27, à Sabadell, à la brigade Clément.

**La brigade Clément se porte sur Olot. Combat d'Olot.**

Le 31 janvier 1812, le général Clément partit pour Omer avec 2 bataillons du 67e, 2 du 11e, 2 pièces de montagne et quelques chasseurs à cheval du 29e.

Son expédition avait pour but de donner la chasse aux insurgés qui se trouvaient entre le Ter et la Fluvia; elle prit position à Santa-Colonna. Le 1er février, elle se rendit à Omer par Anglès, où l'on arriva par un chemin de montagne très difficile.

La colonne suivit ensuite la plaine du Ter sur la rive droite, passa ce torrent près de la petite ville de Ter et arriva à Omer, qui se trouve placé à l'entrée d'une gorge étroite; elle atteignit ensuite San-Felice-de-Passerols par Las Planas.

La bande de Rovira suivit le mouvement de l'arrière-garde de Las Planas à San-Felice; de San-Felice, la colonne se porta sur Olot, où elle rencontra Rovira.

La bande de Rovira, forte de 1,800 hommes, s'était formée en bataille,

la droite au mont Olivette, la gauche en arrière de Las Planas, l'avant-garde au delà du village. 1812.

Les premières troupes du général Clément repoussèrent ces postes; puis, le 67e se porta au pont du moulin, et le 11e, formé en colonne, appuya son mouvement, tout en protégeant l'artillerie et les équipages.

Le 4 février, la brigade Clément se dirigea vers Miéras. Une bande de miquelets suivit son arrière-garde et lui blessa 3 hommes. Le général Clément fit aussitôt rétrograder 2 compagnies du 11e, qui battirent et dispersèrent cette bande. Le 67e vint coucher à Bagnolas, le 11e à Bézalu, où il rencontra les miquelets qu'il avait dispersés à Miéras; il les battit de nouveau. Le 5, le 11e alla coucher à Girone.

Le lendemain, la brigade Clément partit pour Hostalrich en passant par Massanas; elle quitta Hostalrich pour aller à Aréna-de-Mauvit en passant par Malgrat, poussa le 8 jusqu'à San-Celoni et arriva le 9 au soir à Mattaro. Après avoir séjourné le 10 dans cette ville, la brigade revint à Aréna-de-Manvit.

Le 12 février, 2 bataillons du 11e et 2 du 67e se rendirent à San-Celoni. Dans la deuxième quinzaine de février, le 11e passa sous les ordres du général Beurmann; il était commandé par le major Cavaillé, et l'effectif des 4 bataillons était de 1,906 hommes.

**Le cadre du 4e bataillon rentre en France.**

Le 16, la division Lamarque occupait Mattaro et y exécutait des travaux, lorsque le 4e bataillon reçut l'ordre de renvoyer son cadre en France et de verser ses hommes dans les 3 autres bataillons. Le cadre du 4e bataillon arriva à Perpignan le 5 avril et le 12 à Grenoble pour y recevoir les conscrits.

Du 16 au 25 février, la division Lamarque fut fractionnée en colonnes mobiles pour protéger les convois. Dans les premiers jours de mars, le Régiment avait 2 bataillons à la division du 3e arrondissement territorial, sous les ordres du colonel commandant d'armes Grenier; les deux autres se trouvaient à la brigade Beurmann.

**Affaire de San-Celoni. 2 mars 1812.**

Le 2 mars, le général espagnol Milan menaça le poste de La Chapelle, situé en avant de San-Celoni, à la gauche de la route qui conduit à Tremias-Passos; il avait avec lui 1,000 hommes et 50 chevaux, et s'était flatté d'enlever ce poste.

Le chef de bataillon du 11e, M. Sarrène, avec quelques soldats détachés en découverte, envoie la compagnie de grenadiers pour observer l'ennemi. Au moment de l'attaque du général Milan, les compagnies de carabiniers du 3e léger, venant d'Hostalrich, se joignent au bataillon du 11e, et, peu d'instants après, 4 compagnies du même régiment escortant un convoi de la division Lamarque accourent au bruit de la fusillade.

9

1812. L'ennemi, chargé sur plusieurs points, est forcé de battre en retraite dans le plus grand désordre en laissant sur le terrain 90 hommes et 6 prisonniers.

Le sergent Briches, du 3e bataillon du 11e, membre de la Légion d'honneur, à la tête de 15 grenadiers, débusque d'un mamelon 140 hommes commandés par un officier espagnol, qu'il blesse et fait prisonnier.

Le 5 mars, 2 bataillons du 11e de ligne passèrent à la brigade Clément et remplacèrent 2 bataillons du 79e. La brigade quitta San-Celoni et se dirigea sur Hostalrich.

Dans la première quinzaine d'avril, le 11e se trouve à Bagnolas.

Le 9 avril, la brigade Clément et les troupes aux ordres du général Quesnel sont réunies sur le plateau de Montégut. Le général en chef, arrivé la veille, enlève les positions de Castelfollit et poursuit l'ennemi sur la montagne de Saint-Côme, où le général Beurmann achève de le mettre en fuite.

Le général Quesnel le suit par les routes de Ripoll et de Campredon sur Olot. Le général en chef, avec la brigade Clément, se dirige directement sur Olot, où il arrive à 5 heures du soir.

**Emplacements occupés pendant les mois de mai et de juin 1812.**

Pendant les mois de mai et de juin, le Régiment, sous les ordres du général Clément, exécute des marches et change journellement de cantonnement, poussant des pointes et des reconnaissances dans toutes les directions.

Pendant la première quinzaine de mai, le 11e fournit un détachement de 435 hommes et de 8 officiers, sous les ordres du capitaine Andoubé; il occupa Bascara, Girone et le fortin de Bagnolas. Le reste du régiment reste à la brigade Clément. Le 9 mai, le 11e est porté à Mattaro avec le 67e; ces deux régiments se rendent le lendemain à Molgrad avec le général Lamarque.

Le Régiment passe à Molgrad la journée du 11 mai, puis se rend à Omer avec le général Clément.

Le 21, la brigade Clément quitte ses cantonnements pour se rendre à Girone; le 11e cantonne à Soria, près de Girone.

Le 23, le général en chef, les généraux Lamarque et Clément se rendent à Bagnolas avec les 1er et 2e bataillons du 11e; le 3e bataillon du 11e et le 23e léger quittent Bagnolas pour se rendre à Bézalu avec un convoi; le 3e bataillon reste à Bézalu jusqu'au 30 mai.

Le 25, la brigade Clément part d'Olot, passe à Vielenza, au col de Lanos, et prend position à Valtognas; un bataillon du 11e garde le col de Lanos.

Le 26, toute la division se dirige de Vielenza sur Ripoll; le bataillon du 11e pousse sa marche au travers du col de Lanos.

Avant d'entrer à Ripoll, la brigade Clément dut chasser l'ennemi de plusieurs positions. 1812.

Le 27, la brigade Clément pousse des reconnaissances sur les routes de Bergh, de Vich et de Campredon; elle reste à Ripoll le 28 et repart pour Olot le 29.

Le bataillon du 11e resté à Bézalu fut relevé par un autre bataillon du 11e. Le 1er juin, la brigade quitta Olot et se porta sur San-Estève-d'Embas, puis sur Omer par San-Felice et Planas. Le 3, le 11e occupa les villages de Celera et d'Anglès, et poussa le 4 des reconnaissances sur Llorit et Nostra-Segnora-del-Far; le 5, la brigade Clément, divisée en deux colonnes, fouille les montagnes et les villages d'Omer, Mièges, San-Julia, Biers, cherchant à joindre la bande Fabrégas sans pouvoir y réussir; le 7 juin, elle exécute une nouvelle reconnaissance sur le Grau-d'Olot, rencontre l'ennemi, le défait, le poursuit jusqu'à Esquirols, lui tue 6 hommes et lui prend 15 bœufs.

Le 13 juin, la brigade Clément se concentre à Santa-Colonna et Riu-d'Arénas; le lendemain, le quartier-général de l'armée et un convoi partent de Girone pour Barcelone; la brigade Clément couvre la marche.

Le 15, on se porte sur Candeden; la brigade ouvre la marche. Le 16, le général en chef et le convoi arrivent à Barcelone; le 11e est cantonné à Montebello et pousse des reconnaissances sur les routes de Mattaro, de Granollers et de Coldar.

Le 18, la brigade Clément protège la marche des convois au retour sur Girone jusqu'à Granollers, où elle est remplacée par la brigade Espert.

Le 19, elle est cantonnée à Grassia-Servia et San-Gervasi; elle passe le Llobregat le 22 au pont de Molins-del-Rey, et occupe Saint-Vincent, Caffala, et Saint-André-de-la-Bosca; elle comprend le 11e et le 23e, la compagnie Pujol, 2 pièces de canon et un escadron du 29e chasseurs.

**Affaire de Cassa-Massana 24 juin 1812.**

Le 24 juin, les troupes sont réunies en avant de San-Celoni. L'avant-garde (23e de ligne) traverse le val Formosa, dépasse Viloubis et se heurte à l'ennemi à Cassa-Massana; elle le culbute et le rejette sur sa réserve, malgré le feu très vif de 4 bataillons.

Le 11e déborde sur la droite, attaque vigoureusement les Espagnols et les met en fuite; on les poursuivit pendant plus de 10 lieues. Ils perdirent 100 tués, 250 blessés, 100 prisonniers et 150,000 cartouches. Nos pertes furent de 10 tués et de 59 blessés.

Le 26, la brigade prit position à Villa-Gresia et Aiglesonna; elle manœuvra avec le général en chef, et resta à Cervera jusqu'au 6 juillet.

Le 6 juillet, la brigade quitta Cervera et se rendit à Montblanc, puis

1812. elle alla cantonner le lendemain dans les villages d'Alcover et de Serva, où elle resta jusqu'au 11 juillet, date à laquelle elle se rendit à Valls.

Le 13, toute la division, réunie sous le commandement du général Maurice Mathieu, se dirigea sur La Bisbal par le col de Sainte-Christine, arriva le lendemain à Villafranca, où elle séjourna les 15 et 16; le 17, elle était à Villanova, et revenait le 18 à Villafranca pour se rendre à Barcelone le 19.

La brigade Clément fut cantonnée à Servi-Garcia et Saint-André, près Barcelone.

Combat de Mont-Serrat. 28 juillet 1812.

Le 27 juillet, le 11e, sous les ordres du général Lamarque, partit de Barcelone pour reconnaître et détruire les ouvrages construits au Mont-Serrat. Le 28, le général Lamarque marcha avec les généraux Devaux, Clément et Isidore Lamarque, sur la position du Mont-Serrat; le 11e faisait partie de la brigade Isidore Lamarque. Le Mont-Serrat fut investi à Monistrol par la brigade Devaux, à Colbado par un bataillon du 11e de ligne et 100 hommes du 115e.

Les deux brigades attaquèrent le camp retranché de Cassa-Massana; le corps du général espagnol Manso y était établi. Après une lutte acharnée, rendue plus pénible par les difficultés du terrain, les Espagnols se retirèrent en désordre; après ce combat, les brigades se concentrèrent à Bruch.

Le 1er août, les trois bataillons du 11e étaient réunis à San-Felice, 150 hommes tenaient garnison à Girone et 108 à Bagnolas.

Le 4, la brigade se rendit à San-Celoni, où elle arriva le 7, en passant par Massanet et Mattorquira.

Le 8, la brigade revint à San-Felice et conserva les mêmes cantonnements jusqu'au 19.

Le 11e à l'armée d'Aragon. Détachements en Catalogne. De septembre 1812 en août 1813.

Le 19 août, la brigade commandée par le général Lamarque se rendit à Arbos et partit le lendemain pour Tortose, où elle passa sous les ordres du maréchal Suchet, duc d'Albufera; elle comprenait le 11e de ligne (1er, 2e et 3e bataillons), le 3e léger, le 3e escadron du 24e dragons et 400 hommes des 16e et 20e de ligne et du 17e italien. Du mois de septembre 1812 au mois d'août 1813, le 11e fournit en Catalogne divers détachements, dont le principal, d'un effectif moyen de 300 hommes, resta à Olot[1] et participa aux opérations exécutées autour de cette place, à l'escorte des convois[2] et à la protection des courriers. Pendant cette

1 Le détachement du 11e à Olot fut commandé par le chef de bataillon Noguès jusqu'au 6 mars 1813, puis par le capitaine Bernadet.

2 Correspondance de l'armée d'Espagne, 7 janvier 1813. Les détachements du 11e servirent à assurer les communications entre Girone et Figuières.

période, le 11e fournit aussi de petits détachements à Girone, à Bascara, au Montjuich et au fort de Bagneras. 1813.

Le 21 novembre, le colonel Llochet, avec 1,000 hommes d'infanterie, 30 chevaux et 2 pièces de canon, se présenta devant le fort de Bagnolas, défendu par 175 hommes du 11e; il somma le fort de capituler, mais, reçu à coups de fusil, il fut obligé de se retirer. Le 22, les Espagnols se portèrent sur Olot, échangèrent des coups de fusil avec les avant-postes du Mont-Olot, et renouvelèrent en même temps leur attaque sur Bagnolas; ils perdirent 15 tués, 40 blessés, au nombre desquels le colonel Llochet et un capitaine.

La garnison de Girone était sortie pour se porter au secours de Bagnolas, mais l'ennemi s'était retiré.

## LE 11e A L'ARMÉE D'ARAGON

**Le 11e à Tortose et sur le Bas-Èbre.**

Le 19 août, la brigade Isidore Lamarque se rendit à Tortose. Le 11e fut cantonné dans cette ville et sur le bas Èbre; il occupa le fort de Mora, où, comme nous le verrons, sa petite garnison se couvrit de gloire.

Les maladies ne tardèrent pas à éprouver cruellement la garnison de Tortose, et, les hôpitaux de cette ville étant fort mal installés, les soldats moururent par centaines.

**La colonne Ronfort. 1812.**

Plusieurs colonnes furent organisées pour pacifier le pays en dispersant les bandes espagnoles qui l'infestaient; 3 compagnies du 11e participèrent aux opérations actives et se distinguèrent avec le commandant Ronfort, du 117e de ligne, qui fut chargé de disperser avec une colonne mobile la bande de Frayle.

Frayle interceptait la route de Tortose à Valence; le commandant Ronfort fut détaché à sa poursuite avec une colonne mobile composée de 5 compagnies du 11e, de chasseurs royaux et de convalescents de l'armée du Midi.

Le 16 décembre, le commandant Ronfort découvrit à Beloch, dans un ravin, près du village, l'affût, la prolonge et l'avant-train du canon enlevé par les brigands *(sic)* sur le dernier convoi; il y fit mettre le feu.

Le 18, parti dans la nuit de San-Mathes pour couvrir le mouvement que faisait le commandant Bardout sur Moressa, il se porta par Cati, Benasal et Cutta, sur Vistabella, où il arriva le 19 à la pointe du jour.

Frayle, surpris, n'eut que le temps de gagner, avec 15 ou 20 lanciers, le chemin de Mosquernela; toute sa bande s'était dispersée dans les montagnes.

Le chef de la bande ayant échappé à une embuscade qui lui fut ten-

1812. due, le commandant Ronfort détacha le capitaine Roche, du 11e, pour enlever un magasin dans un couvent, près de Mosquernela.

L'expédition réussit pleinement, et nous avons pris, brûlé ou détruit plus de 400 selles neuves, 2 grands tonneaux remplis de balles avec leurs moules, 200 fusils neufs et vieux, beaucoup de pistolets et des espingoles, 1 grand sac de pierres à feu, 3 grandes caisses de cuir, 4 pièces de drap, 160 habits et plus de 1,500 pantalons de drap ou de toile.

Le lendemain, 21 décembre, Frayle fut encore surpris à 2 heures du matin; il fut obligé, pour se sauver, de s'enfuir en chemise dans la montagne; son domestique, qui lui conduisait un cheval, tomba dans un précipice et fut capturé. La bande de Frayle fut de nouveau dispersée.

**Le cadre du 3e bataillon rentre en France. 1813.**

Dans les premiers jours de janvier 1813, le cadre du 3e bataillon reçut l'ordre de rentrer en France après avoir versé ses hommes aux deux premiers bataillons; mais, à cause de la dispersion du 11e en ce moment, cet ordre ne put recevoir son exécution que le 9 février.

La colonne Ronfort, après avoir battu avec succès une partie du pays infesté par la bande de Frayle, se rabattit sur Murviedro et Sagorbe, où les débris de la bande paraissaient se réfugier; on en avait vu à Nules dans la nuit du 23 janvier, et de petits paquets se montraient dans les environs.

Depuis la hauteur de Castillon jusque vers Tortose, le pays était pacifié, momentanément du moins; le commandant Ronfort allait faire la même opération depuis la même hauteur en deçà jusque sur Murviedro et Sagorbe, pour revenir sur ses pas et achever la bande sans lui laisser un instant de répit.

Le 5 février, le commandant Ronfort, avec 3 compagnies du 11e et 40 chevaux, donnait la chasse aux débris de la bande de Frayle en remontant le Mijarès.

Le 28 février, le commandant Ronfort se porta dans la direction de Morella. Malgré cette battue continuelle, la bande de Frayle parvint à se reformer et à agiter de nouveau le pays; elle se réunit à la bande de Villacampa dans les derniers jours de mars. Au mois de juillet 1813, 450 hommes du 11e étaient encore en colonne mobile avec le commandant Ronfort.

Mais la petite armée d'Aragon, débordée par des forces considérables, fut obligée de céder le terrain.

Le 15 juillet, le 1er bataillon du 11e fut laissé à Tortose et participa à la défense de cette ville, tandis que le 2e quitta l'armée d'Aragon pour se réunir à celle de Catalogne; il arriva à Barcelone le 27 juillet.

Le 24 mars 1813, un convoi de vingt barques chargées de blé, qui se rendait de Mequinenza à Tortose, fut attaqué par 470 hommes dans un défilé où le lit de l'Èbre est très resserré.

La garnison de Mora dégage un convoi de blé. 1813.

La manœuvre fut interrompue sur trois barques, dont les marins et les soldats avaient été blessés par le feu des Espagnols.

Les autres barques continuèrent sur Mora.

A la nouvelle de cet événement, le capitaine Michaud, prenant aussitôt dans Mora 40 hommes du 11ᵉ, revint chercher les trois barques sous le feu de l'ennemi, se jeta dedans, quoique atteint d'une balle à la jambe, et fit commencer un feu si bien nourri sur l'ennemi, en bataille à portée de pistolet, qu'il lui fit prendre aussitôt la fuite, laissant 15 blessés et 7 morts, dont 2 officiers et le chef Méroles. Il ramena ensuite les trois barques à Mora, et tout le convoi arriva heureusement à Tortose.

Le baron d'Érolles passa l'Èbre le 29 et le 30 mars pour attaquer le fort de Mora, défendu par 57 grenadiers du 11ᵉ de ligne, commandés par le capitaine Bridault; celui-ci envoya son lieutenant avec 20 grenadiers pour s'opposer au débarquement des Espagnols.

Défense du fort de Mora 30 mars au 3 avril 1813.

Ce faible détachement tint d'abord tête à 3 ou 400 hommes déjà passés sur la rive droite, et parvint à précipiter dans l'Èbre deux radeaux chargés d'hommes; il tua, blessa ou noya plus d'une centaine d'hommes à l'ennemi.

Ce détachement eut 1 tué et 9 blessés, dont 1 prisonnier.

Bientôt, 3,000 Espagnols investirent le fort de Mora et sommèrent le capitaine de se rendre; mais il répondit à coups de canon.

Vainement, l'ennemi entreprit-il de miner le château et de pousser vigoureusement ses travaux : les excellentes dispositions du capitaine Bridault paralysèrent les efforts des Espagnols.

Après quatre jours d'inutiles efforts, l'ennemi dut se replier à l'approche d'une colonne française.

Le sous-lieutenant Guitard et le sergent Maillard méritèrent les plus grands éloges pour leur conduite pendant cette glorieuse défense. Le sous-lieutenant Guitard, malgré ses blessures, dont une nécessita l'amputation du bras, continua à se porter sur les points les plus dangereux.

Dans la première quinzaine d'avril, le lieutenant Castillon, du 11ᵉ, commandant au fort de Balaguer, ayant été bloqué par la division ennemie d'Érolles, résista, ainsi que sa brave garnison, avec une constance digne des plus grands éloges, pendant trente-six jours sans interruption.

Défense du fort de Balaguer. Avril 1813.

Le général Maurice Mathieu sortit de Barcelone avec les brigades Espert et Devaux, et, par une marche rapide, se porta sur Tarragone,

1813. faisant fuir au loin d'Érolles, qui avait tenté sur cette place de nouvelles surprises, toujours déjouées par la vigilance et l'activité du général Bertholetti.

Il marcha ensuite jusqu'au col de Balaguer, malgré la présence des Anglais, qui, le long ds la plage, canonnaient la colonne.

Le 13 mai, il rentra dans le fort de Balaguer et adressa à la garnison des éloges mérités.

Le colonel Plicque sortit alors de Tortose avec une colonne du 11e et des vivres pour se porter au fort et ravitailler les troupes qui s'y trouvaient.

Défense de Tortose, 17 juillet 1813, 18 mai 1814.

Le 1er bataillon du 11e prit part au siège de Tortose; il comprenait 16 officiers et 503 hommes de troupe. Depuis le mois de février, le commandant Sarrène avait pris le commandement de ce bataillon.

Le général baron Robert commandait la place.

Le 19 août, à 3 heures du matin, les colonels Plicque et Pochet firent une reconnaissance avec environ 1,800 hommes d'infanterie, 4 bouches à feu et 50 chevaux, du côté d'Amposta.

Le commandant Sarrène reçut l'ordre d'aller au col de l'Alba, de descendre de là sur l'ancienne route de Tortose au Perello, et de venir se former près de la tour de Saint-Onofre, où il se réunirait au restant de la colonne.

Les troupes sorties de la place marchèrent dans l'ordre en échelons, et prirent position au point de réunion qui vient d'être indiqué.

L'ennemi fut rencontré un peu au delà de la tour de Saint-Onofre.

Les voltigeurs l'attaquèrent avec impétuosité; une fusillade très vive s'engagea. M. le capitaine d'artillerie Vidal mit les 4 pièces en batterie et seconda bien, par son feu, l'attaque de l'infanterie.

Toutes les positions furent enlevées, et les Espagnols, culbutés, étaient sur le point d'être noyés, lorsque le duc del Parque, témoin de la position fâcheuse d'une partie de sa 3e division, chercha à y remédier en jetant rapidement des troupes fraîches sur notre rive.

Les troupes de l'ennemi augmentant sans cesse, le colonel Pochet ordonna la retraite et l'exécuta dans un ordre tel, qu'il ne permit pas à l'ennemi de le suivre. L'ennemi eut, dans cette circonstance, près de 600 hommes hors de combat; 1 officier et 15 hommes de troupe furent faits prisonniers.

Notre perte en tués ou blessés fut de 182 hommes.

Le capitaine Auboubé, du 11e, fut très grièvement blessé et laissé pour mort sur le champ de bataille.

Le commandant Sarrène et le lieutenant Maxant, du 11e, furent blessés. Les troupes qui avaient fait la reconnaissance prirent position une demi-

lieue en arrière de Saint-Onofre, firent la soupe et rentrèrent le soir dans la place. 1813.

Pendant ce repos, 15 hommes d'élite des 5ᵉ léger et 11ᵉ de ligne moururent subitement et dans un état de vertige que l'on a attribué aux grandes fatigues de la journée; ces hommes étaient pourtant de vieux soldats.

Le 15 septembre 1813, les Espagnols avaient 15,000 hommes autour de la place; une reconnaissance exécutée ce jour-là par 2 ou 3,000 d'entre eux fut repoussée avec perte.

Dans un nouvel engagement, le 15 octobre, les Espagnols perdirent 600 hommes; le 20 novembre, le commandant Sarrène poussa une reconnaissance près de la tour Saint-Onofre.

Le traité de Toulouse mit fin aux hostilités.

Le 18 mai 1814, la garnison de Tortose prit la route de Perpignan, où elle arriva le 31 mai.

Les Espagnols perdirent environ 2,500 hommes, dont 302 prisonniers, parmi lesquels 15 officiers.

La garnison perdit 81 tués, 240 blessés, 37 prisonniers. Un grand nombre de jeunes soldats moururent de nostalgie pendant ce siège.

## LE 2ᵉ BATAILLON EN CATALOGNE

Le 2ᵉ bataillon du 11ᵉ quitta l'armée d'Aragon le 15 juillet 1813 pour se réunir à celle de la Catalogne; il arriva à Barcelone le 27 juillet. Il comptait alors 645 hommes, commandés par le chef de bataillon Jacques; il fut placé, à son arrivée à Barcelone, sous les ordres du colonel Gay, et forma une brigade avec un bataillon du 79ᵉ de ligne, un bataillon du 3ᵉ léger, un détachement du 29ᵉ chasseurs à cheval, 100 chevaux du 24ᵉ dragons, une partie de la gendarmerie impériale et une pièce de 4. Cette brigade partit le 29 de Barcelone et se porta sur Saint-André, escortant le convoi et les prisonniers de guerre venus de Valence. Un bataillon de marche suivit le mouvement. Juillet 1813.

Le 1ᵉʳ août, le 2ᵉ bataillon occupait Salz et Sainte-Eugénie.

Le 2 août, le 2ᵉ bataillon passa sous les ordres du général de division Lamarque, et fournit 120 hommes au fort de Bézalu.

Le 6, il entra à Olot et releva le bataillon du 32ᵉ léger. La garnison d'Olot fut alors constituée en entier par le 11ᵉ; elle comprenait à cette date 916 hommes, commandés par le colonel baron Aubrée.

Le 1ᵉʳ septembre, 888 hommes occupaient Olot; 123, Bézalu, et 25 hommes de dépôt se trouvaient à Girone.

Le 27 septembre, le général Lamarque ordonna au général Petit de se porter sur Olot avec les 60ᵉ et 115ᵉ et 1 escadron du 29ᵉ chasseurs. Le

1813. 28, la colonne est à Campredon; le 29, elle revient à Olot et se porte le 1er et le 2 octobre au Grau-d'Olot et vers Saint-Privat; elle fit rentrer quelques contributions,

Combat de Saint-Privat. 4 octobre 1813.

Pendant la nuit du 2 au 3 octobre, les Espagnols se rapprochèrent d'Olot et prirent position sur les hauteurs de Saint-Privat; ils étaient 3 à 4,000 hommes,

Le général Petit employa la journée du 3 à les reconnaître, et les attaqua le 4; il partit d'Olot à la pointe du jour et arriva en face de l'ennemi à 7 heures du matin.

L'ennemi s'était renforcé, et, la brigade française s'étant arrêtée pour se former et se reposer, les Espagnols, croyant à de l'hésitation, descendirent des hauteurs et l'attaquèrent vivement.

Le général Petit fit aussitôt battre la charge, et les 4 bataillons se portèrent sur les directions indiquées.

L'ennemi, étonné de cette attaque, se retira de position en position. Le terrain était très mauvais et le feu très vif, mais les Espagnols ne purent résister; dans leur fuite rapide, un grand nombre d'entre eux se jetèrent dans les précipices.

Nous perdîmes, dans ce combat, 2 officiers et 7 sous-officiers et soldats tués, 7 officiers et 61 soldats blessés.

Quelques compagnies du 11e de ligne, placées en réserve sur le mont Olivette, firent un mouvement habile et audacieux qui décida du succès général.

Le 1er décembre 1813, le maréchal Suchet eut le commandement de toutes les troupes, qui prirent le nom d'*Armée d'Aragon et de Catalogne*.

Le 2e bataillon du 11e et le détachement du 1er bataillon, qui occupaient Olot le 31 décembre, étaient sous les ordres du colonel baron Aubrée, et comptaient 1,139 hommes à l'effectif.

## § VII. — Campagne de 1813.

### LES 4e ET 3e BATAILLONS DU 11e A L'ARMÉE D'ALLEMAGNE

Le cadre du 4e bataillon rentre en France.

Nous avons vu que, dans les premiers jours de l'année 1812, les 4 bataillons actifs du 11e étaient réunis en Catalogne; mais le 11e ne resta pas longtemps groupé, car il fallait des soldats et des cadres pour mettre à exécution les plans gigantesques de l'Empereur.

Dans le courant du mois d'avril, le cadre du 4e bataillon dut rentrer en France.

Après s'être reconstitué, le 4e bataillon du 11e, sous les ordres du commandant Lamouret, partit de Grenoble; le 31 mai, il était à Chambéry; le 30 juin, à Strasbourg. 1812.

Il forma le 2e bataillon de la 13e demi-brigade provisoire, commandée par le major Trep, et se rendit à Mayence; il y arriva au mois de janvier 1813.

La campagne de Russie avait été désastreuse, et la Grande-Armée, réduite à quelques milliers d'hommes, s'était retirée derrière la Vistule, et ne formait qu'un faible rideau, incapable de résister à l'effort des colonnes russes. Début des opérations. 1813.

Le Prince Eugène, qui avait reçu le commandement de ces troupes, ne put, en effet, tenir sur la Vistule. Après la Prusse, qui nous avait déjà abandonnés et qui ne devait pas tarder à nous déclarer ouvertement la guerre, l'Autriche faisait défection. Le Prince Eugène, menacé de front et débordé, se replia de Posen sur Francfort.

Napoléon avait appelé à lui toutes ses forces disponibles, et déployait une activité incroyable pour reconstituer son armée; au mois de janvier, la 13e demi-brigade provisoire (4e bataillon du 11e), qui faisait partie de la division Lagrange (31e division), arrivait à Magdebourg.

Pour encadrer les nombreux conscrits dont il avait ordonné la levée, Napoléon prit à l'armée d'Espagne les cadres des 3es bataillons; le 9 février 1813, le 3e bataillon du 11e, après avoir versé ses hommes dans les deux autres bataillons, rentra en France.

Fort heureusement pour nous, l'armée russe, très éprouvée par l'hiver de 1812, marchait très lentement depuis le Niémen; pour retarder encore sa marche et pour gagner du temps, Napoléon prescrivit au Prince Eugène de défendre le terrain pied à pied.

Mais, apprenant que Wittgenstein approchait de Berlin et que Régnier avait été obligé de se retirer sur Bautzen, le Prince Eugène n'osa pas attendre le choc des Russes dans la ville hostile de Berlin, et il se replia derrière l'Elbe, à Wittemberg, le 2 mars. Au mois de mars, la division Lagrange (31e) quitta Magdebourg et se réunit, sur la rive gauche de l'Elbe, aux 35e et 36e divisions.

L'ensemble de ces forces constitua le 11e corps, dont le maréchal Macdonald reçut le commandement.

Le 5e corps, sous les ordres de Lauriston, se formait à Magdebourg. Napoléon reprocha vivement au Prince Eugène sa retraite précipitée derrière l'Elbe; le 21 mars, en effet, Wittgenstein entrait à Berlin, et six jours après la Prusse nous déclarait la guerre.

Le Prince Eugène dut réparer cette faute en repassant l'Elbe à Magdebourg et en menaçant Berlin, pour attirer de ce côté les principales

1813. forces de l'ennemi et détourner de leur route les colonnes russes qui s'avançaient vers la Saale.

Résistance de Wittemberg.

Le 4e bataillon du 11e fut détaché le 1er avril à Wittemberg et assista à toutes les opérations de la défense de cette ville jusqu'au 4 juillet, époque à laquelle il reçut l'ordre de rejoindre la 13e demi-brigade provisoire.

Dans les premiers jours d'avril, Wittgenstein partit de Berlin et chercha à passer l'Elbe avec sa gauche pour se porter sur Leipzig,, tout en observant Magdebourg.

Tandis que sa droite était vivement attaquée par le Prince Eugène, établi à Magdebourg, sa gauche se heurtait à la résistance de la garnison de Wittemberg.

RAPPORT DU COMMANDANT DE WITTEMBERG

« Malgré les efforts d'un ennemi audacieux, qui, dans cinq attaques « différentes avec 2,000 hommes, a voulu enlever de vive force la tête « de pont de la rive gauche de l'Elbe, elle est restée en notre pouvoir, « et, sous le feu même des Russes acharnés contre nous, elle a été chaque « jour perfectionnée et peut aujourd'hui en imposer aux troupes les « plus entreprenantes.

« La place de Wittemberg a résisté le 17 avril, avec une garnison de « moins de 1,500 hommes, à une attaque de vive force dirigée avec « 10,000 hommes, commandés par le prince de Wittgenstein, comman- « dant en chef des Russes et des Prussiens.

« Cette attaque avait été précédée par une entreprise sur tous nos « postes extérieurs, qui eussent été enlevés si, par une circonstance sin- « gulière dont je rendrai compte dans mon rapport sur le blocus, je « n'avais fait sortir à 2 heures du matin une colonne de 800 hommes sous « le commandement du général Bardet, qui a soutenu le choc principal « et a donné aux postes le temps de se replier sous le feu de la place, où « nous avons eu un engagement très vif, qui a duré toute la journée et « sur toute l'étendue du front.

« Cette affaire a coûté à l'ennemi, de son aveu, 17 officiers et « 600 hommes. On se tirait, dans des décombres et des pierres, à portée « de pistolet.

« Le lendemain, 18 avril, jour de Pâques, après un refus d'entrer en « négociations, une vive canonnade de huit heures avec des obus et des « boulets incendiaires a été employée pour brûler la ville et surtout nos « magasins.

« C'est dans ces deux journées que la tête de pont de la rive gauche,

« tandis que nous étions occupés à défendre nos remparts, a soutenu les « attaques les plus vives ; ce poste important était sous les ordres du « général Bromkrouski. Le 19 avril, à minuit, l'ennemi a lancé six boulets « sur le pont. 1813.

« Le 20, j'ai fait faire une sortie à 3 heures ; j'ai attaqué, à mon « tour, tous les points de l'ennemi, qui a été culbuté en même temps « sur tous les points.

« Après l'avoir chassé de la ligne qu'il occupait, j'ai placé mes postes « en avant. Depuis le 1er avril, les pertes de l'ennemi étaient d'environ « 2,000 hommes, et les nôtres de 395 tués, blessés ou prisonniers. »

**Le 4e bataillon du 11e rejoint le 11e Corps.**

Le 4 juillet, le 4e bataillon du 11e quitta la place de Wittemberg et rejoignit le 15 août, à Friedenberg, la 13e demi-brigade provisoire, qui était alors commandée par le chef de brigade Ferrand, sous les ordres du général de brigade Fressinet (général de division le duc des Essarts, 11e corps, maréchal Macdonald). Ce bataillon avait beaucoup souffert et comptait, à cette date, 176 hommes aux hôpitaux.

L'armistice de Plesswitz expirait le lendemain.

**Offensive de Blücher.**

Napoléon avait placé devant l'armée de Silésie les 3e, 5e, 6e et 11e corps, avec un corps de cavalerie, soit environ 110,000 hommes, sous le commandement de Ney. Blücher, commandant l'armée de Silésie, disposait de 120,000 hommes environ.

Sans attendre l'expiration de l'armistice, Blücher attaqua les 3e et 5e corps, et les rejeta au delà de la Bober ; à cette nouvelle, Napoléon accourut de ce côté avec la garde et les réserves de cavalerie.

Le 21, il se jeta sur l'armée de Silésie et la refoula sur Jauer en lui infligeant une perte de 8,000 hommes ; Macdonald attaqua l'ennemi et le rejeta de l'autre côté de la Bober, poursuivit son arrière-garde, et la canonna au passage de la Katzbach, à Goldberg.

La 31e division avait reçu pour mission de couvrir les débouchés de Merkina et de Langen-Alt, et avait été échelonnée entre Greiffenstein et Greiffenberg ; elle resta dans ses positions jusqu'au 27 août.

**Le 3e bataillon du 11e à Dresde.**

Au moment où Napoléon s'apprêtait à poursuivre et à anéantir l'armée de Blücher, de graves nouvelles lui arrivaient de Dresde.

Gouvion-Saint-Cyr, laissé seul à Dresde avec le 14e corps, en formation, faisait savoir que la grande armée de Bohême, forte de 230,000 hommes, franchissait l'Erz-Gebirge et menaçait Dresde.

Napoléon dut arrêter la poursuite ; il laissa au maréchal Macdonald le commandement des 3e, 5e et 11e corps, et partit pour Dresde avec le 6e corps, la garde et les réserves de cavalerie.

1813. Le 3e bataillon du 11e, sous les ordres du commandant Sarrau, partit de cette ville le 11 juin avec l'effectif de 635 hommes; il arriva à Mayence le 3 juillet et constitua, avec le 3e bataillon du 5e de ligne, la 26e demi-brigade provisoire, commandée par le major Déaddé, à la brigade Goguet.

Le 2 août, il arriva à Bamberg, le 8 à Würtzbourg, le 15 à Dresde; il avait laissé à Würtzbourg sa 1re compagnie, qui reçut l'ordre le 16 août de rejoindre la 45e division.

Pour comprendre toute la grandeur de la lutte gigantesque qui vient de s'engager entre Napoléon et l'Europe entière, pour se rendre exactement compte de la valeur héroïque de nos soldats, de leurs souffrances et de leurs sacrifices, il est nécessaire de se rappeler que l'armée française était en majeure partie composée de conscrits dont l'instruction militaire était à peine ébauchée; les cadres inférieurs étaient insuffisants et souvent au-dessous de leur tâche. Et cette armée si jeune, si inexpérimentée, dont les soldats n'avaient jamais vu le feu, se trouva du jour au lendemain en présence des vieux soldats de l'Europe; elle les vainquit souvent et ne succomba qu'écrasée par le nombre. Quel spectacle que cette lutte acharnée des derniers soldats de la France, et quels exemples ne nous ont-ils pas laissés!

**Combat de Dippodiswald. 22 août 1813.**

Au moment où l'armée de Bohême s'apprêtait à franchir les défilés de l'Erz-Gebirge, la 45e division (3e bataillon du 11e) occupait tous les défilés des montagnes en aval de Dippodiswald. Le 22 août, dès le matin, l'ennemi, composé de la presque totalité de l'armée autrichienne et de deux corps prussiens et russes, attaqua le 14e corps sur toute la ligne; les bataillons du 11e et du 5e, qui étaient établis sur la route d'Altenberg, en avant de Dippodiswald, furent également attaqués. Ils se défendirent vaillamment et soutinrent seuls le choc de l'ennemi pendant longtemps; le 11e surtout perdit beaucoup de monde. Le lendemain, 23 août, la 45e division, placée entre Flavien à droite et le Gross-Garten à gauche, soutint encore un vif combat.

Le 3e bataillon perdit, dans ces deux journées, 250 hommes et 9 officiers. Le 24 et le 25, le 14e corps conserva les mêmes positions.

**Bataille de Dresde. 26 et 27 août.**

Pendant ce temps, Napoléon accourut. Il avait conçu un plan admirable, qui consistait à passer l'Elbe à Kœnigstein avec toutes ses forces, pour se jeter dans le flanc et sur les derrières de l'armée de Schwartzemberg; mais il fallait, pour que ce plan réussît, que Gouvion-Saint-Cyr s'engageât à tenir au moins deux jours à Dresde: le maréchal répondit à Napoléon qu'il ne pouvait en répondre.

« L'ennemi peut faire craindre des résultats fâcheux, écrivait-il,
« d'abord par notre infériorité si disproportionnée dans toutes les armes

« et plus encore par le découragement qui règne dans nos soldats, occa- 1813.
« sionné par le manque de subsistances. On ne peut pas les tenir dans
« les camps : la faim les chasse au loin pour trouver quelque chose
« pour vivre, et il est à craindre, sous peu de jours, une désorganisation
« complète, si on ne peut leur fournir des subsistances.

« La ressource des pommes de terre même s'épuise; on n'en trouve
« plus autour de quelques villages. »

Napoléon, obligé de renoncer à son premier projet, résolut de marcher au secours de Dresde, pendant que Vandamme, avec le 1er corps et une division du 14e, restait à Pirna.

Le 26, Schwartzemberg attendit, pour engager l'action, que le corps de Klenau, destiné à former sa gauche, fût entré en ligne.

A 4 heures du soir seulement, le signal de l'attaque fut donné par trois coups de canon.

Le maréchal Gouvion-Saint-Cyr avait pris ses dispositions de défense. La 45e division (Razout) fut répartie de la façon suivante : 1 bataillon à Lobda ; 1 compagnie occupait les deux poudrières; le reste de la division défendait Friedrichsstadt avec le bataillon en réserve à droite et à gauche du pont, les 2 compagnies de chasseurs en réserve à la porte de Pirna, qu'elles mirent en état de défense.

La 44e division occupait la ville et les trois redoutes; la 43e division était à la tête du faubourg et derrière les palanques. L'attaque fut surtout dirigée contre les 44e et 45e divisions; l'ennemi fit avancer une artillerie formidable sur la porte et la redoute de Plauen, occupée par la 45e division; les postes avancés furent obligés de reculer derrière les murailles. L'artillerie de la redoute lutta longtemps contre celle de l'ennemi; mais, les pièces ayant été démontées et les canonniers tués, la redoute fut défendue par 50 hommes d'infanterie.

Mais, à 5 heures du soir, Napoléon entrait à Dresde avec les cuirassiers de Latour-Maubourg, qu'il dirigeait sur Klenau ; la vieille garde, postée dans les faubourgs, en chassa les têtes de colonnes ennemies, et fut dépassée par les 4 divisions de la jeune garde, qui se déployèrent en avant des faubourgs de Pilnitz et de Pirna. Le Gross-Garten fut repris, ainsi que la redoute Miacinski, et les alliés durent reculer sur les hauteurs.

Napoléon prit dès le 26 au soir ses dispositions pour attaquer le lendemain ; il avait remarqué que le corps de Klenau était séparé du reste de l'armée alliée par le ravin infranchissable de Plauen.

Il porta aussitôt à droite le 2e corps (Victor) avec toute la cavalerie, sous les ordres de Murat; Ney, avec le gros de l'armée, fut chargé de refouler les ennemis sur les hauteurs et de les déborder sur leur droite pour donner la main à Vandamme.

1813. Le 27 août, à la pointe du jour, la bataille recommença. Une pluie diluvienne mouilla les cartouches et paralysa le feu de l'infanterie, L'action se borna, au centre, à une violente canonnade, tandis que Ney occupait Dobna et Dobritz sur le flanc droit des alliés ; à gauche, le corps de Klenau, attaqué de front par Victor, chargé de flanc et à revers par Murat, isolé du reste de l'armée alliée, fut entièrement détruit et fait prisonnier.

Les alliés se décidèrent à battre en retraite pour échapper à un désastre complet. Ils avaient perdu, dans ces deux journées, 40 canons et plus de 30,000 hommes tués, blessés ou prisonniers. Les Français avaient eu 22,000 hommes hors de combat.

**Défaite de la Katzbach. 27 août.**

Macdonald, qui était resté en face de Blücher, avait reçu l'ordre de prendre l'offensive et de continuer la poursuite de l'armée de Silésie, afin de masquer le départ de l'Empereur.

Malgré son infériorité numérique, il se porta en avant le 26 août. La 31e division (4e bataillon du 11e) partit le 27, à 7 heures du matin, pour s'emparer de Hirschberg et en chasser un corps prussien qui s'y était établi; elle devait être appuyée dans son attaque par la division Puthod, du 3e corps, tandis que les 35e et 36e divisions devaient marcher sur Jauer avec le 5e corps.

Les mouvements s'exécutèrent très bien, dit le rapport. La division Ledru marchait sur Hirschberg en balayant tout le bassin jusqu'aux Riesen-Gebirge. Les divisions Girard et Charpentier marchaient sur Jauer : la première, par Liegnitz; la seconde, par Bunzlau.

Les Prussiens, surpris, se retirèrent, après une vive canonnade, sur le village de Crau; le général Charpentier les en débusqua avec 6 pièces de canon, emporta la hauteur et le village. Mais le 3e corps n'arrivait pas. Pendant que les généraux Lauriston et Girard combattaient avec succès, une pluie torrentielle survint, et l'orage était tel qu'il n'y avait pas dix fusils qui prissent feu.

Accablé par des forces supérieures, assailli par des masses de cavalerie, que favorisait encore la direction du vent, Macdonald dut se replier.

Le sol, transformé en bourbier, et la crue subite de la Bober l'obligèrent à abandonner 32 canons.

Bientôt la retraite se transforma en déroute. La 31e division, qui se dirigeait sur Hirschberg, ne put s'y rendre par suite du débordement de la Kennitz, ce qui lui épargna très probablement un désastre comme celui de la division Puthod.

Cette division, qui devait, comme nous l'avons vu, appuyer le mouvement de la 31e, ne put repasser la Bober par suite de la crue des eaux;

séparée du reste de l'armée par une véritable inondation, écrasée par toute l'armée de Silésie, elle fut entièrement détruite. 1813.

La 31e division essaya en vain de venir à son secours dans la journée du 29; elle dut se retirer.

Macdonald se replia sur Gœrlitz. Il lui restait à peine 50,000 hommess.

**Offensive de Macdonald.**

Le 3 septembre, Macdonald prit position à Hochkirch, et se prépara à attaquer l'ennemi; le 4, il lui livra bataille. La 31e division était chargée d'enlever le village de Breitendorf et la hauteur de Volemberg, où le feu était devenu des plus vifs.

Elle y parvint après de grands efforts, déploya le plus grand courage, et couronna enfin les hauteurs; l'ennemi repassa la Neisse. Le 4e bataillon du 11e suivit les opérations de la 31e division.

Le 12 septembre, la 45e division (3e bataillon du 11e), qui occupait la droite de la route de Tœplitz, entre le petit bois et le ravin, fut attaquée à 2 heures du matin et soutint jusqu'à 3 heures une fusillade très vive contre une forte reconnaissance ennemie.

**Le 3e bataillon du 11e rejoint le 4e au 11e Corps.**

Le 2 octobre, le 3e bataillon du 11e se trouvait à Borna avec la 45e division, lorsqu'un ordre de l'Empereur prescrivit de réunir les bataillons des régiments dispersés dans les différents corps; le 3e bataillon rejoignit le 11e corps et se réunit au 4e bataillon.

Les 3e et 4e bataillons réunis formèrent le 11e de ligne et restèrent au 11e corps, dont ils suivirent les opérations jusqu'à la fin de la campagne. Le dépôt du régiment se trouvait à Erfurth; il comprenait 20 officiers et 72 soldats; le 30 septembre, il fut dirigé sur Leipzig avec le général Aubry.

Dans les derniers jours de septembre, le 11e corps se trouvait à Dresde. Blücher, ayant remonté vers le nord pour donner la main à l'armée du Nord, passa l'Elbe à Wartembourg (confluent de l'Uster et de l'Elbe) dans les premiers jours d'octobre, tandis que Bernadotte franchissait ce fleuve à Acken et Roslau.

Le 9 octobre, Napoléon réunissait à Talembourg la garde, les 3e, 6e, 11e, 4e et 7e corps, et se disposait à marcher à la rencontre de Blücher, qui se trouvait à Duben avec ses forces divisées.

Mais Blücher, prévenu de la concentration de l'armée française, se rejeta précipitamment sur la rive gauche de la Mulde.

Les 12 et 13 octobre, le 11e corps se trouvait au pont de Wittemberg, et l'Empereur, pour masquer à l'ennemi la faiblesse de son armée, prescrivit de se former sur deux rangs, au lieu de trois.

**Bataille de Leipzig. 16, 17, 18 et 19 octobre.**

Le 14 octobre, Murat, qui, avec les 2e, 5e et 8e corps, avait couvert la concentration de l'armée vers le nord, fut rejeté sur Leipzig par l'armée de Bohême; le 9e corps venait d'arriver de Würtzbourg. Napoléon résolut de concentrer toutes ses forces autour de Leipzig, espérant lutter

1813. avantageusement contre Schwartzemberg avant l'entrée en ligne des armées du Nord et de Silésie.

Il partit de Duben le 14 octobre, amenant le 15 à Leipzig la garde, les 4e, 6e et 11e corps; le 3e devait arriver dans la nuit; le 7e était encore à deux journées de marche.

A son arrivée, Napoléon trouva l'ennemi installé à 12 kilomètres environ au sud de Leipzig, dans les villages de Gross-Possnau, Gossa, Grobern; la gauche occupait l'angle formé par la Pleiss et l'Elster, et menaçait le pont de Konnewitz.

Il opposa à Schwartzemberg la masse de ses troupes, sous le commandement de Murat, tandis que Marmont, appuyant ses ailes à la Partha et à l'Elster, au nord de Leipzig, devait contenir Blücher, qui accourait avec 60,000 hommes.

La garde, le 4e corps et la division Margaron restaient en réserve à Leipzig. Murat occupa la ligne Lieberwolkowitz, Wachau, Kleberg; le 11e corps fut placé à l'extrême gauche de la ligne, à Holtzhausen.

Les forces françaises s'élevaient, au commencement de l'action, à 115,000 hommes, en face des 160,000 hommes de Schwartzemberg et des 60,000 de Blücher.

Journée du 16 octobre.

Le 16 octobre, à 9 heures du matin, Schwartzemberg descendit sur Leipzig en quatre masses. En avant de l'infanterie ennemie, des batteries de 6 pièces engagèrent l'action contre les 300 pièces de Murat établies entre Lieberwolkowitz et Kleberg.

Le village de Kleberg fut emporté par l'ennemi, mais Wachau et Lieberwolkowitz restèrent en notre pouvoir, malgré les efforts des ennemis.

A midi, Napoléon veut, à son tour, passer à l'offensive, et les corps de Wachau et de Lieberwolkowitz sont chargés d'entamer l'attaque; à l'extrême gauche, Macdonald reçut l'ordre de déborder le corps de Klenau et de se rabattre sur ses derrières.

Après avoir fait préparer l'attaque du centre ennemi par de puissantes batteries commandées par Drouot, Napoléon porte ses troupes en avant. Notre centre se porte sur Gossa, où il engage avec les grenadiers russes un combat sanglant. Macdonald, avec le 11e corps, se porte contre Klenau, mais ne peut le chasser des bois.

Napoléon va lancer la garde pour décider la victoire, mais il est obligé de l'arrêter : les alliés se sont emparés de Dolitz, à notre droite. Il apprend aussi que les grenadiers de Bianchi et de Weissenwolf passent la Pleisse à Kleberg. Il jette alors la garde de ce côté. Dolitz est repris avec 2,000 prisonniers. Oudinot rejette les grenadiers au delà de Kleberg ; mais le centre ennemi s'est reformé et la division Maison a été repoussée

de Gossa. La nuit mit fin à cette lutte terrible, qui nous coûtait 20,000 hommes et 30,000 aux alliés. 1813.

La journée du 17 se passa sans combat. Napoléon fut rejoint par Ney avec le 7e corps (15,000 hommes), mais les alliés reçurent plus de 110,000 hommes de renfort. Journée du 17 octobre.

Plus de 300,000 alliés entouraient les 150,000 hommes de Napoléon. Craignant de paraître fuir, Napoléon ne voulut pas battre en retraite et se contenta de porter sa ligne de bataille à quelques kilomètres en arrière. Au sud de Leipzig, l'armée occupa la ligne Dolitz, Probsteïda. Holzhausen; au nord, Ney, à cheval sur la Partha, dut occuper Golitz, Schœnfeld et Sellerthausen.

Le 4e corps, renforcé par 2 divisions de la garde, fut chargé de déblayer la ligne de retraite et d'occuper Weissenfels.

Le 18, au point du jour, Schwartzemberg attaque en trois masses de 60,000 hommes; Bernadotte prend aussi l'offensive, à cheval sur la Partha; Blücher débouche sur la route de Taucha, reliant Bernadotte à Schwartzemberg. La masse française du sud, obligée d'abandonner Holzhausen, se relie à Probsteïda à la droite de Ney. Les principaux efforts de l'assaillant se portent contre ce village, défendu par la garde; après d'inutiles tentatives, les alliés renoncent à l'enlever et laissent plus de 12,000 hommes aux abords du village. Journée du 18 octobre.

Les troupes de Ney, réduites à 20,000 hommes par suite de la défection des Saxons et des Wurtembergeois, résistent aux 100,000 alliés, qui ne peuvent leur faire perdre un pouce de terrain. Le combat se termina par une effroyable canonnade. Les pertes subies, le manque de vivres et de munitions déterminèrent l'Empereur à ordonner la retraite.

Napoléon la fit commencer pendant la nuit; mais le mouvement fut très lent à cause de l'extrême fatigue des troupes, qui mouraient de faim, et de l'unique débouché que présentait à l'armée le pont de Lindenau. Le 19 au matin, cependant, une grande partie de l'armée avait franchi ce pont; les derniers corps reculaient lentement sur les faubourgs de Leipzig, lorsque les coalisés, s'apercevant du mouvement de retraite, se précipitèrent sur Leipzig; ils y furent vigoureusement reçus. Journée du 19 octobre.

Le 6e corps venait de passer le pont, quand un caporal du génie, effrayé par la présence de quelques cavaliers ennemis aux abords du pont, mit prématurément le feu aux poudres, et le fit santer.

Les débris des 5e, 7e, 8e et 11e corps, séparés de l'armée, continuèrent en désespérés la lutte dans les rues de Leipzig. Quelques hommes et quelques officiers réussirent à traverser l'Elster à la nage; beaucoup se noyèrent.

1813.

Macdonald réussit à se sauver, mais Poniatowski, blessé, se noya; Lauriston fut fait prisonnier. On porte à 12,000 hommes, les pertes en morts, blessés ou prisonniers, qui furent causées par cet événement.

Ainsi se termina cette mémorable bataille, que l'on a appelée la *bataille de Leipzig, des Géants* ou *des Nations*.

Elle coûtait aux Français 50,000 hommes; aux alliés, 60,000.

**Retraite des Français. Bataille de Hanau. 30 octobre.**

L'armée française, réduite à 60,000 hommes, se retira par Weissenfels et Weimar jusqu'à Erfurth; puis, par Eisenach et Fuldach, elle gagna Mayence.

Le 4e corps et 2 divisions de la garde furent chargés de contenir l'ennemi et de protéger la retraite; mais des milliers de traînards restèrent en arrière et furent pris par la cavalerie ennemie.

Le 30 octobre, le général de Wrède, établi à Hanau avec une armée austro-bavaroise de 60,000 hommes, essaya de nous barrer la route. En voyant les dispositions prises par de Wrède pour nous fermer la route de Mayence, Napoléon s'écria : « Pauvre de Wrède! j'ai pu le faire « comte, mais je n'ai pu le faire général. »

L'Empereur avait sous la main 20,000 hommes à peine, mais il résolut de percer. Ce ne fut pas une bataille, mais une véritable trouée, au travers de laquelle l'armée française passa comme un boulet de canon.

Le centre ennemi est enfoncé par une charge de la cavalerie de la garde et des cuirassiers de Nansouty, puis par une attaque de l'infanterie de la garde, appuyée par l'artillerie de Drouot.

Les Austro-Bavarois perdirent, dans cette journée, 11,000 hommes; les Français, 3,000. Les débris de l'armée française purent continuer leur retraite sur le Rhin; ils atteignirent Mayence le 4 novembre 1813.

**Le 3e bataillon à la 31e division. Le 4e se reconstitue à Grenoble.**

Le 11e corps était réduit à une division de 4,000 hommes, commandée par le général Charpentier. Cette division comprenait 12 bataillons, parmi lesquels le 3e bataillon du 11e; les débris du 4e bataillon du 11e avaient été versés dans le 3e bataillon, et le cadre dirigé sur Grenoble, où se trouvait alors le 5e bataillon.

Le 7 novembre, 72 bataillons furent supprimés; le cadre du 4e bataillon du 11e fut réorganisé; le 3e bataillon reçut les hommes des bataillons supprimés.

Ce jour même, le 11e corps reçut l'ordre de se mettre en route de Burgen sur Cologne. Le 8 novembre, un ordre prescrivit que toutes les troupes du 11e corps formeraient la 31e division.

Le 10, on se mit en route pour Cologne. Un ordre du jour ordonnait que l'armée serait réorganisée de la façon suivante :

Le 11e corps (Macdonald) sera composé des 31e et 35e divisions;

Le 6e corps (Marmont) sera composé des 8e et 20e divisions.

Le 11, le cadre du 4e bataillon, comprenant 13 officiers et 32 sous-officiers et caporaux, quitta Mayence pour se rendre à Grenoble. 1813.

Le 15 novembre, la 31e division arriva à Cologne.

« Les soldats, écrivait le général Charpentier, n'ont ni souliers ni « vêtements, et les trois mois de solde dont le paiement avait été « annoncé par un ordre du jour n'ont pas été payés, les corps n'ayant « ni caisses ni payeurs. »

Le 27 novembre, le dépôt du 11e fit partir 2 compagnies de 250 hommes chacune; ces compagnies arrivèrent avec d'autres du 5e et du 18e léger, sous les ordres du général Bigarré, à Arnheim, où se trouvait alors la 31e division.

Les cadres de ces deux compagnies furent renvoyés ensuite à Grenoble.

**La 31e division en Hollande.**

La 31e division exécuta une reconnaissance, dans la journée du 29 novembre, dans le but de tâter l'ennemi, qui avait fait des démonstrations de passage entre Drilles et Augerin. Mais les alliés avaient déployé sur les hauteurs des troupes que l'on ne croyait pas arrivées; le feu fut assez vif, et nous eûmes 8 tués et 60 blessés. Arnheim fut enveloppé par l'ennemi.

Le 1er décembre eut lieu une attaque générale, dans laquelle on se tirait à bout portant; les Français furent obligés de se retirer devant la supériorité numérique de leurs adversaires.

La 31e division, forte de 2,500 hommes environ, se replia sur Nimègue; le 13 décembre, le 11e envoya 2 compagnies à Clèves et 2 à Mayence.

Le 17, le général Charpentier, ayant obtenu un congé, fut remplacé, dans le commandement de la 31e division, par le général Brayer; le général Bigarré commanda la 31e division jusqu'au 7 janvier 1814.

Le 21 décembre, 300 hommes du 11e, avec 2 pièces de canon et 100 chevaux, furent envoyés, sous le commandement du général Waltier, à Bois-le-Duc; le général Molitor se rendit également dans cette ville, où le général Waltier le rejoignit, malgré l'ordre qu'il avait reçu de rester à Graves.

Les généraux Molitor et Waltier voulurent tenter une reconnaissance sur Bréda, mais ils abandonnèrent leur projet, et le général Molitor revint à Graves avec les généraux Waltier et Brayer, abandonnant ainsi Crèvecœur.

L'ennemi s'empara du fort Saint-André, et le général Waltier fut rappelé de Graves par le maréchal Macdonald.

Le 26 décembre, la 31e division, forte de 2,000 hommes environ, occupait toute la ligne qui s'étend de Wahal à Bruten.

Ces forces étaient insuffisantes pour s'opposer aux tentatives de débar-

1813. quement de l'ennemi : deux d'entre elles réussirent à Griel, le 26 au matin, grâce à un épais brouillard; les bataillons du 10e et du 11e firent une charge dans laquelle le colonel Willerme, commandant ces deux bataillons, fut tué.

## § VIII. — Campagne de 1814

### LE 3e BATAILLON DU 11e A LA GRANDE-ARMÉE

La division Brayer se porte sur Châlons. 1814.

Dans les premiers jours de janvier, Macdonald reçut l'ordre de réunir ses troupes et de se porter sur Châlons, où Napoléon voulait concentrer ses forces pour s'opposer à l'invasion dont la France était menacée.

Le 11 janvier, Macdonald commença à marcher sur Maëstricht; le 3e bataillon du 11e de ligne reçut du général Brayer l'ordre d'être rendu le 12 à Ruremonde.

Il continua sa marche avec sa division, les jours suivants, en passant par Suskerin, Lonaken, Liège, Huy, Namur, où il arriva le 18 janvier.

La division Brayer passa ensuite par Dinant, Givet, Rocroy, Mézières et Launoy; elle avait pour mission de remplacer dans les défilés de l'Argonne la division Ricard, du 6e corps.

Mais, le 26 janvier, elle donna, à peu de distance de Sedan, contre la cavalerie du général Jussafowitch, arrivée à hauteur de Mouzon et envoyée dans ces parages par Saint-Priest; elle perdit un temps précieux en se rejetant à droite sur Launoy et Rethel, et ne reprit que plus tard la direction de Vouziers et d'Autry, qu'elle atteignit le 29 janvier seulement.

Cette perte de temps de trois jours fut la cause première de l'échec de Macdonald à la Chaussée, échec qui eut pour conséquence ultérieure la perte de Châlons.

Ce retard et le détour imposé à la division Brayer par le maréchal Macdonald obligèrent l'Empereur à modifier la direction primitive donnée au 11e corps, et comme le duc de Tarente n'arriva à Châlons que du 31 janvier au 1er février, il enleva à Napoléon toute possibilité de l'appeler à lui au moment où il livra la bataille de la Rothière.

La division Brayer arriva à Châlons le 31 janvier avec la division Molitor.

Premiers combats. Défense de Châlons. Retraite de Macdonald.

Le 2 février, Macdonald, apprenant que le général prussien York se disposait à attaquer Vitry, se porta au secours de cette ville. La division Brayer s'établit en arrière d'Aulnay.

York, de son côté, prévenu de l'approche du maréchal Macdonald,

prit ses dispositions en conséquence. Il l'attaqua le 3 février et le rejeta sur Châlons. 1814.

Le 3 au soir, la division Brayer s'établit à Saint-Memmie. Le 4, la retraite sur Châlons continua, le général Brayer rentra à la pointe du jour par la porte Saint-Jean, et fut chargé de la défense de cette porte avec deux obusiers placés dans le bastion. Il reçut l'ordre de garder avec lui un caisson par pièce et quelques hussards pour s'éclairer.

Il devait envoyer le reste de l'artillerie parquer sur la rive gauche de de la Marne.

Le 1er corps prussien (York) attaqua Châlons le 4, et Macdonald, cédant aux sollicitations du maire et des habitants, qui redoutaient un bombardement, finit par consentir à quitter Châlons le 5 au matin.

Les généraux Brayer et Molitor passèrent la Marne sur le pont de pierre à 3 h. 1/2 du matin, et envoyèrent leur artillerie et leurs bagages à Villers-aux-Corneilles. Macdonald donna l'ordre de faire sauter le pont après le passage de leurs troupes; la destruction fut incomplète, mais arrêta cependant jusqu'au 6 à midi la marche du général York.

Dans la journée du 5, la cavalerie de Blücher, en marche sur Châlons, se heurta à la cavalerie d'Exelmans et à la garnison de Vitry, en retraite sur Vatry; cette rencontre révéla à Macdonald la présence de Blücher sur la route de Sézanne, qu'il avait l'intention de suivre, l'obligea à renoncer à suivre cette route, et à prendre immédiatement la seule route disponible, celle d'Épernay, pour continuer sa retraite.

La situation était critique, et Macdonald, devinant les projets de Blücher, prit aussitôt ses dispositions pour échapper à l'étreinte de son redoutable adversaire.

« Les Russes marchent rapidement par la route de Montmirail, écri-
« vait-il au ministre; je hâte ma marche pour couvrir les points impor-
« tants de passage de Château-Thierry et de la Ferté-sous-Jouarre.

« J'y envoie d'avance de la cavalerie, des canons et des sapeurs pour
« préparer les mines, mais j'ignore si j'arriverai à temps.

« Le général Brayer a une division composée de 300 hommes et un
« bataillon de 400 à 500 hommes que nous avons ramassés à Châlons.
« Il forme l'arrière-garde qui va arriver ici [1].

« La division Molitor est de 900 à 1,000 hommes. Ces deux divisions
« constituent le 11e corps. »

« Le 5e corps (Sébastiani) est réduit à 800 hommes, dont la moitié
« hors d'état de combattre. Le 3e corps de cavalerie n'a plus que
« 500 chevaux; il a éprouvé un échec hier au soir (affaire de Chouilly,

[1] Port-à-Binson, le 7 février.

1814. « le 6). Le 2e de cavalerie a été engagé tous les jours depuis le 1er et « n'a plus que 800 à 900 chevaux.

« Je ne dois pas dissimuler que notre cavalerie est très ébranlée. « Notre peu d'infanterie tient encore bon; elle a donné des preuves de « valeur aux affaires de la Chaussée, Châlons et Vatry.

« Le général Mommarie, revenant de Vitry, a de 1,100 à 1,200 hommes; « le général Sinnmern de 300 à 400. »

Le 6 au soir, la division Brayer avait atteint Chouilly.

**Affaire de Chouilly. 7 février.**

La division Brayer, désignée pour former l'arrière-garde à hauteur d'Épernay, avait pris position sur les hauteurs en arrière; elle réussit à contenir les Prussiens en se retirant pied à pied, et se maintint sur les hauteurs de Dormans, où le duc de Tarente n'entra de sa personne que le 7 au soir pour donner ses ordres.

Il n'avait plus avec lui, y compris tout ce qu'il avait ramassé en route, que 5 à 6,000 hommes, sur lesquels les deux tiers à peine étaient en état de combattre.

Tandis qu'il envoyait en toute hâte les généraux Sinnmern, Exelmans et Molitor occuper, en avant de la Ferté-sous-Jouarre, une position qui permît d'arrêter l'avant-garde russe du corps Sacken, il laissait la division Brayer et la brigade Mommarie pour tenir tête aux Prussiens sur la grande route de Château-Thierry.

**Affaire de Crézancy. 8 février.**

La division Brayer continua à se replier pas à pas sur le défilé de Crézancy, où la brigade Mommarie et la cavalerie du duc de Padoue avaient pris position, et arrêtèrent jusque vers le soir l'avant-garde prussienne du général Katzler. Macdonald, qui avait consacré la journée du 8 à ramener tout son corps sur la rive droite de la Marne, avait annoncé, dès le 8 au matin, au général Molitor, qu'il arriverait de sa personne à la Ferté-sous-Jouarre, dans la nuit du 8 au 9, avec les généraux Brayer et Mommarie, et la cavalerie du duc de Padoue. Il laissa une arrière-garde de 1 bataillon à Château-Thierry.

Le 9 février, à 9 heures du matin, Macdonald arriva à la Ferté-sous-Jouarre avec la division Brayer et la brigade Mommarie; il se proposait de continuer sa retraite sur Meaux.

**Combat de La Ferté-sous-Jouarre. 9 février.**

L'avant-garde russe du corps Sacken (Wassiltchikoff) déboucha sur la Ferté au moment où la plus grande partie du corps de Macdonald avait déjà pris position en avant de la ville, sur la rive gauche de la Marne.

Les troupes de Brayer et de Mommarie allaient venir s'établir en arrière de celles de Molitor, au château de Moras et sur les hauteurs de Coudets.

Mais les troupes françaises, attaquées avec impétuosité par la cavalerie russe furent rompues et rejetées jusque sur la Ferté. 1814.

Le château de Moras fut pris et repris jusqu'à quatre fois, et nos troupes tinrent bon jusqu'au moment où l'explosion d'un caisson jeta définitivement le désordre dans les rangs des soldats de Brayer et de Molitor.

Mais l'arrivée de la division Albert, forte de 500 à 600 hommes, permit de chasser Wassiltchikoff, qui se porta en arrière, vers Montmirail, emmenant avec lui trois pièces abandonnées par les Français sur les hauteurs de Coudets. Macdonald, faisant allusion aux soldats de Brayer et de Mommarie, disait dans son rapport : « Une partie de mes troupes « a combattu, quoique harassée de fatigue, avec une rare intrépidité. » Craignant d'avoir à lutter le lendemain contre les généraux York et Sacken réunis, Macdonald se replia sur Meaux en donnant l'ordre de faire sauter le pont de Trilport.

Il ne devait pas tarder à regretter vivement cette destruction, qui l'empêcha, deux jours plus tard, de se porter sur Château-Thierry pour barrer le passage aux débris des corps d'York et de Sacken, et de prendre sur eux une belle revanche.

Le 13 février au matin, l'Empereur prescrivit à Macdonald de réunir en un seul groupe, sous le titre de 11e corps, les troupes des 5e et 4e corps, et de se tenir prêt à marcher avec ce corps, renforcé de la division de garde nationale réunie à Meaux.

Dans l'après-midi, il lui envoya l'ordre de se porter au secours des maréchaux Victor et Oudinot, qui se repliaient devant la grande armée de Bohême; le 14, le 11e corps se porta sur Guignes, où Macdonald établit, le soir, son quartier général; il y fut rejoint, le 15, par Oudinot et Victor, qui se repliaient derrière l'Yerres.

Macdonald s'établit à leur droite, entre Salers et Brie-Comte-Robert.

**Offensive contre l'armée de Bohême.**

Napoléon, se préparant à marcher sur Montereau, ordonna à Macdonald, le 16 au matin, de concentrer son corps d'armée entre Les Étarts et Ozouer-le-Voulgis; une de ses divisions devait passer le pont des Seigneurs et s'établir à Yebles.

Le 17, dans la matinée, Macdonald rangea son corps d'armée en bataille à une lieue en avant de Guignes, pour soutenir le mouvement des corps en marche sur Mormans et Nangis; puis fut dirigé par l'Empereur sur Donnemarie, mais s'arrêta le soir à hauteur de Villeneuve.

Le 11e corps, continuant sa marche le lendemain, traversa Donnemarie, et arriva entre 10 et 11 heures du matin à hauteur de Saint-Sauveur. Macdonald se disposait à tourner le pont de Bray, défendu par

1814. les Bavarois, lorsqu'il reçut l'ordre, à 9 heures du soir, de venir passer la Seine à Montereau.

Puis, regrettant un mouvement qui l'écartait de l'armée de Bohême, et sachant que les Bavarois s'étaient repliés sur Troyes, Napoléon prescrivit à Macdonald de passer par le pont de Bray, qui venait d'être réparé, et de filer sur Nogent.

Le 20 au soir, le 11e corps s'étendait de Nogent à Courceroy, et le maréchal Macdonald écrivait les lignes suivantes au major général :

« Il n'y a que la division Brayer qui a du pain ; les autres troupes « n'en ont pas ; la division Albert a plus des deux tiers de son monde « en arrière ; il en est de même des autres.

« La garde a pillé, à Bray, un convoi de vivres appartenant à mon « corps et que j'avais fait ramasser sur la rive droite de la Seine. La « vieille route de Troyes est affreuse : ce n'est presque plus qu'un sen- « tier. Si l'on était surpris par le dégel, l'artillerie n'en sortirait pas : « nous sommes au milieu de plaines immenses.

« Les villages ne sont que des hameaux, et tous sont dévastés...

« Je n'ai tout au plus, autour de moi, que la valeur d'un régiment « d'infanterie. »

Mais Napoléon, espérant livrer une bataille à Schwartzemberg, continua sa marche sur Troyes.

Le 23 février, après avoir traversé Saint-Martin, Échemines et le Pavillon, Macdonald arrivait avec son corps d'armée sous les murs de Troyes et occupait le faubourg Saint-Martin.

Napoléon le dirigea de là sur Bar-sur-Seine et lui donna l'ordre, le 26, de marcher sur Châtillon ; mais il l'arrêta avant son entrée dans cette ville, et remit le 27 à Macdonald le commandement supérieur des 11e, 7e et 2e corps ; le 27, Macdonald porta les divisions Brayer et Arnay, avec la cavalerie de Milhaud, à la Ferté-sur-Aube, que ses troupes avaient ordre d'occuper le 27 au soir.

**Combat de Fontette. 27 février.**

A 4 heures de l'après-midi, la cavalerie de Milhaud, avec une batterie à cheval, se déployait sur les hauteurs de la Ferté et canonnaient les troupes wurtembergeoises et autrichiennes établies sur la rive gauche de l'Aube, puis se portait en avant aussitôt après l'arrivée de 4 bataillons de la division Brayer.

Mais le prince royal de Wurtemberg repassa l'Aube et prit, sur la rive droite, une position lui permettant de brûler la Ferté. Milhaud et Brayer s'établirent en face de lui, sur la rive gauche ; ils reçurent pour mission de faire supposer au Prince royal qu'il allait être attaqué sérieusement, et de maitriser le pont de la Ferté.

Malheureusement, la défaite d'Oudinot à Bar-sur-Aube et sa retraite

précipitée sur Vandœuvre découvraient le flanc gauche du 11e corps et mettaient Milhaud et Brayer dans une situation critique; ceux-ci, arrêtés sur leurs positions par Macdonald, se bornèrent à faire garder le pont de la Ferté et à organiser défensivement leurs positions de la rive gauche. 1814.

Mais le Prince royal, se portant plus au nord par Clairvaux, dont le pont n'était pas gardé, y traversait l'Aube pendant que Giulay attaquait le pont de Silvarouvre et la Ferté.

**Combats de Silvarouvre et de La Ferté-sur-Aube. 28 février.**

Le soleil baissait lorsque Giulay atteignit, avec ses trois brigades, le pont de Silvarouvre.

Son infanterie se déploie rapidement, pendant que son artillerie démolit les barricades du pont, et contrebat les 12 pièces que Brayer a mises en batterie sur la hauteur.

L'artillerie de Brayer tint bon, mais le bataillon français chargé de défendre le pont ne put tenir tête à l'attaque de la brigade Czollich, et l'infanterie de Brayer fut rejetée dans les bois.

Le pont de la Ferté tomba également entre les mains de l'ennemi.

Le général Milhaud ordonna la retraite et rejoignit le soir même à Fontette le maréchal Macdonald.

Celui-ci, enveloppé de toutes parts par la cavalerie des alliés, qui tenaient les villages environnants, décampa dans la nuit pour éviter d'être complètement cerné et coupé du maréchal Oudinot; il gagna Bar-sur-Seine.

Le 11 mars, à 11 heures du matin, le 11e corps était établi sur la rive gauche de la Seine, entre Saint-Parre-les-Vandes et Villeneuve, gardant les gués de la Seine et le pont de la Papeterie. Rappelé à Troyes par Oudinot, Macdonald donna l'ordre de la retraite.

**Retraite sur Troyes.**

Le 2 mars, à 10 heures du matin, une forte colonne de Giulay s'avança contre le pont de la Papeterie de Villeneuve, défendu par les soldats de Brayer.

Après avoir canonné le pont des hauteurs de Merrey et démoli les barricades avec son canon, cette colonne passa sans peine sur la rive gauche et obligea les avant-postes de Brayer à se replier sous la protection de l'artillerie de cette division, d'abord sur les hauteurs qui dominent de ce côté Bar-sur-Seine, puis à l'intérieur de la ville, dont Brayer fit barricader les portes.

Mais, en présence de la supériorité numérique de ses adversaires et des ordres de Macdonald, Brayer n'attendit pas l'attaque et se replia en bon ordre sur la route de Troyes.

**Retraite sur Bray.**

Le lendemain, tout le 11e corps prenait position à Maisons-Blanches; le 4, il quittait Troyes et se repliait sur Nogent en prenant la vieille

1814. route de Paris par le Pavillon. et continuait le lendemain sa retraite sur Saint-Aubin.

Dans la nuit du 5 au 6, il reprit sa marche pour s'établir le lendemain à Bray.

La division Brayer resta dans cette ville jusqu'au 15 mars et rejoignit à cette date le maréchal Oudinot à Sourdun.

Dans la matinée du 16, elle traversa Provins et vint prendre position à Richebourg à côté du général Leval et de la cavalerie des 5e et 6e corps. Macdonald, ne voulant pas attendre l'ennemi dans une mauvaise position, fit évacuer Provins et perdit le contact de l'armée de Bohême, qui avait commencé à se replier à la nouvelle de la marche de Napoléon sur l'Aube.

**Napoléon se porte sur Arcis et Saint-Dizier.**

Le 19 mars, Macdonald reçut de Napoléon l'ordre d'avoir à marcher en toute hâte sur Plancy et Arcis-sur-Aube. La division Brayer traversa, avec le 11e corps, Saint-Martin, Chennetron et Villenauxe, où elle arriva le 20; le 21, à 9 heures du soir, elle atteignit Ormes, mais Napoléon avait rompu le combat dans la journée du 21, avait traversé l'Aube à Arcis devant l'armée de Bohême, et s'était décidé à marcher sur Saint-Dizier et Vitry, et à gagner la Lorraine sur les derrières des alliés.

Le 11e corps dut se porter, par Donnau et Somepuis, sur Saint-Dizier; le 25, il était à Attancourt.

Après le combat de Saint-Dizier, livré le 26 à la cavalerie de Wintzingerode, et auquel il ne prit aucune part, le 11e corps s'établit le soir à hauteur de Perthes.

Le 27, dans l'après-midi, Macdonald arrivait devant Vitry et se disposait à bombarder la ville, lorsque Napoléon apprit que les alliés ne l'avaient pas suivi, mais s'étaient portés sur Paris.

Renonçant alors à s'emparer de Vitry, Napoléon eut le malheur de demander et d'accepter les conseils de ses maréchaux, et d'abandonner à la fureur des alliés les paysans armés qui s'étaient soulevés à son approche.

La marche sur Paris par la route de Troyes fut décidée.

Dans cette marche, les 11e, 2e et 7e corps devaient former l'arrière-garde de l'armée. Le 30 mars, pendant que les alliés livraient aux maréchaux Marmont et Mortier la bataille de Paris, le 11e corps arrivait à peine à Villeneuve-aux-Chênes.

Le 9 avril, après la déchéance de l'Empire et l'armistice conclu avec les puissances, le 11e corps se rendait en Eure-et-Loir. Le 1er mai, le 3e bataillon du 11e se trouvait à Tremblay, quand il reçut l'ordre de se rendre à Grenoble.

Il partit de Chartres à l'effectif de 7 officiers et 57 sous-officiers et

soldats ; il avait 435 hommes aux hôpitaux, 531 en congé sans solde et 38 avec solde. 1814.

LE 4e BATAILLON DU 11e A L'ARMÉE DE LYON

Dans les premiers jours de novembre 1813, le cadre du 4e bataillon du 11e était parti de Mayence pour Grenoble, où se trouvait le dépôt du Régiment.

En janvier 1814, le 4e bataillon, reconstitué, comprenait 18 officiers et 548 hommes ; il faisait partie de la division de Genève, commandée par le général de La Roche.

A l'arrivée du corps autrichien de Bubna à Genève, le 30 décembre 1813, les troupes qui occupaient cette ville s'étaient repliées sur Rumilly et Annecy.

Le général Zechmeister poussait, dès le 2 janvier, ses avant-postes sur les rives de l'Usses. Le 15 janvier, Bubna, pour couvrir son mouvement contre Lyon, donnait au général Zechmeister l'ordre d'entrer avec 5 bataillons et demi, 2 escadrons et 1 batterie, en Savoie, où les Français n'avaient que peu de monde, de les chasser de Rumilly et des rives du Fier, et de les pousser jusqu'à Chambéry.

Le 18 janvier, les troupes du général de La Roche étaient rejetées de Rumilly et d'Annecy.

Le 19, elles évacuaient Aix-les-bains et prenaient position en arrière de Rages, en travers de la route de Chambéry.

Zechmeister continua sa marche le 20 et entra dans Chambéry ; les soldats du général de La Roche se replièrent sur Pontcharra et sur les Échelles.

Le lendemain, le général autrichien se heurtait à 600 hommes soutenus par 15 canons établis en avant du fort Barraux ; mais, d'un autre côté, il avait réussi à s'emparer de Montmélian, dont le général Dessaix n'avait pas eu le temps de faire détruire le pont.

Dessaix prit position à Chavannes, vis-à-vis de Montmélian, tandis que le général Marchand, qui avait remplacé le général de La Roche, s'établit à Fort-Barraux, sa gauche à Belle-Combette, sa droite à l'Isère, avec un poste à Pontcharra pour se relier à Dessaix.

Les jours suivants, Dessaix essaya, sans succès, de s'emparer du pont de Montmélian, et Marchand resta sur sa position de Fort-Barraux.

**Affaire des Marches. 26 janvier.**

Le 26, pendant que Dessaix renouvelait ses attaques, le général Marchand se mettait en route par les Marches pour prendre à revers les Autrichiens, postés à Montmélian.

Il vint donner contre une colonne de 6 compagnies, un escadron et

1814. 2 canons, avec laquelle Zechmeister, parti de Saint-Jeoire, se disposait à reconnaître Fort-Barraux.

Zechmeister attaqua le général Marchand au moment où celui-ci venait de culbuter les avant-postes autrichiens, le chassa de Marches et l'obligea à se replier sur Chapareillan. Cet échec empêcha Dessaix d'enlever le pont de Montmélian. A la fin de janvier, Zechmeister avait réussi à se rendre maître de tout le cours du Guier.

Les Français, postés dans la vallée de l'Isère, ne furent pas inquiétés jusqu'au 6 février; les généraux Marchand et Dessaix se fortifiaient sur leurs positions et recevaient chaque jour de nouveaux renforts.

**Reconnaissance de Fort-Barraux. Affaire de Belle-Combe. 6 février.**

Mais, le 6 février, Zechmeister poussa une reconnaissance sur Fort-Barraux en tournant les postes français de Chapareillan.

Un bataillon et 4 compagnies, partis de Saint-Baldoph, devaient se porter par La Palud à Belle-Combe au sud de Chapareillan, tandis que 1 bataillon, 2 compagnies, 1 batterie et 2 escadrons de hussards de Lichtenstein marchaient par la grande route de Grenoble, des Marches, sur Chapareillan, et de là sur Fort-Barraux. Deux compagnies d'infanterie flanquaient la gauche en suivant la rive droite de l'Isère. Les troupes du général Marchand, établies en avant de Fort-Barraux, ne furent point surprises; elles résistèrent plus d'une demi-heure, puis firent leur retraite en bon ordre jusqu'à la position des redoutes, où elles défiaient toutes les attaques.

L'ennemi, qui avait plusieurs hommes tués et blessés, ne jugea pas à propos de pousser jusque-là.

Pendant ce temps, la première colonne autrichienne attaquait vivement le poste de Belle-Combe, défendu par une compagnie du 11e; mais le capitaine qui le commandait était un homme énergique qui, ne se laissant pas intimider par la supériorité numérique de ses adversaires, résista avec la plus grande vigueur et tint constamment l'ennemi en respect.

Dans la défense glorieuse de son poste, ce brave capitaine du 11e fut atteint de deux balles autrichiennes dans le même bras; la compagnie du 11e perdit, dans cette journée, 3 hommes tués et 11 blessés; l'ennemi laissa 30 hommes tués et, en outre, de nombreux blessés.

Les troupes de Dessaix dégagèrent le poste de Belle-Combe et poursuivirent les soldats de Zechmeister, qui fut obligé de livrer deux combats d'arrière-garde.

Le 12 février, grâce à l'arrivée de renforts, les généraux Marchand et Dessaix disposaient d'environ 7,000 hommes.

Zechmeister, devant l'attitude énergique des Français avait renoncé à ses entreprises.

Le 15 février, les généraux Marchand et Dessaix prirent, à leur tour, 1814.
l'offensive sur toute la ligne, et chassèrent les Autrichiens des Échelles et du défilé de la Grotte.

Malheureusement, les généraux français ne poursuivirent pas immédiatement leurs succès et donnèrent aux Autrichiens le temps de préparer leur retraite.

Le 18, les Français arrivaient devant Chambéry,

Le 19 au matin, les Français occupèrent Chambéry et en débouchèrent sur trois colonnes pour attaquer. Combat de Rages, 19 février.

Zechmeister, qui avait pris position à Rages, sa droite à Vauglans, sur le lac du Bourget, sa gauche au château de Montagny.

Les Français, après s'être déployés sur les hauteurs de la Croix-Rouge, attaquèrent vivement et enlevèrent le village de Rages, mais ils en furent chassés par une charge de cavalerie, qui permit à l'infanterie autrichienne de réoccuper le village de Rages.

Les Autrichiens conservèrent leurs positions, et les Français s'établirent devant eux sur les hauteurs de la Croix-Rouge; ils y restèrent pendant les journées du 20 et du 21 sans renouveler leurs attaques :

« Dès que nous fûmes arrivés à moitié chemin de la ville d'Aix, dit « le général Marchand dans son rapport, l'ennemi revint sur nous avec « toutes ses forces et nous attaqua avec une grande opiniâtreté. Nos « soldats furent obligés de faire un mouvement rétrograde; mais deux « bataillons de renfort qui arrivèrent nous permirent de reprendre « l'offensive, et nous avons pu nous tenir jusqu'au soir dans notre posi- « tion, quoiqu'elle ne fût pas très avantageuse.

« Au moment où nous avons repris l'offensive, nous nous sommes « emparés d'un obusier autrichien et d'un autre, qu'il n'a pas été possible « d'enlever faute d'attelage; l'ennemi, ayant fait quelques efforts, le reprit.

« Il a fallu que nos soldats se battissent bien vigoureusement pour « résister à l'attaque de l'ennemi; je vous assure qu'on peut dire qu'ils « se sont bien conduits. Il y a eu, dans cette affaire, 120 blessés et « 15 tués; l'ennemi fit une perte de près du double. Il attaqua de « nouveau le 20 février, mais peu de chose. On réclame des car- « touches. »

Le général Zechmeister quitta ses positions dans la nuit du 21 au 22 février : les Français occupèrent Aix le lendemain et maintinrent le contact avec l'arrière-garde autrichienne.

Pendant ce temps, Zechmeister continuait sa retraite derrière le Fier par Rumilly et Annecy.

Son arrière-garde était établie à Albens, au point de jonction des routes qui, par Rumilly et Annecy, conduisent à Genève.

1814

Cette arrière-garde, commandée par le colonel Bénézech, comprenait 6 compagnies, 1 escadron et 1 canon.

Le colonel comte Zichy tenait Rumilly avec 2 bataillons, 2 escadrons et 4 bouches à feu, et Zechmeister s'établissait à Annecy avec le reste de ses troupes : 9 compagnies, 2 escadrons et 6 canons. Le 23 au soir, l'arrière-garde autrichienne, chassée d'Albens, se repliait sur Rumilly.

L'arrivée du général Serrant avec 1,500 hommes de renfort avait permis à Marchand et à Dessaix de se porter en avant. Le 4e bataillon du 11e fut placé, à partir du 23 février, sous les ordres du général Serrant, qui, avec les 3 bataillons des 23e de ligne et 8e léger et le détachement du Mont-Cenis, disposait de 2,000 hommes environ.

Dès le 23, à 10 heures du soir, le chef de bataillon Escart, du 23e, s'était emparé du pont du Chéran, à Alby, et assurait au général Serrant un débouché sur Annecy.

Les Français poursuivirent les Autrichiens et entrèrent à leur suite à Alby; l'attaque fut tellement soudaine que l'ennemi se replia, laissant la soupe préparée à nos soldats, qui en profitèrent.

**Combat d'Annecy. 24 février.**

Les Autrichiens avaient pris position à une petite lieue du pont d'Alby, entre les bois d'Archamps et de Saint-Sylvestre. Le détachement du Mont-Cenis s'élança le premier sur les positions ennemies; le général Serrant fit avancer ses 3 pièces, auxquelles les Autrichiens en opposèrent 5, dont un obusier.

Le plateau de Saint-Sylvestre, bien que défendu avec opiniâtreté, fut cependant enlevé au pas de charge, ainsi que les hauteurs de Sainte-Catherine et de la Fourche, où l'ennemi s'était successivement replié.

A 3 heures, le général Serrant arrivait aux portes d'Annecy. Zechmeister avait jeté un bataillon dans le château qui domine la ville, et fait prendre position au reste de son infanterie sur la grande route; l'artillerie autrichienne barrait également la route.

Le 8e léger reçut l'ordre d'enlever le château, et le feu s'étendit bientôt sur toute la ligne; après deux heures de combat, les Autrichiens étaient chassés d'Annecy, et les troupes françaises pénétraient dans la ville aux cris de : *Vive l'Empereur !* répétés par tous les habitants. Les Autrichiens repassèrent le Fier au pont de Brogny, et se retirèrent à Cruseilles; les troupes de Serrant, malgré leur enthousiasme et leur ardeur, ne purent, à cause de leur extrême fatigue, poursuivre les Autrichiens au delà du Fier.

Le 25 février, pendant que Dessaix enlevait le pont de Coppet, le général Serrant restait en position en avant d'Annecy, attendant que les colonnes de gauche fussent arrivées à sa hauteur.

A la fin de la journée, les avant-postes français. partant d'Annecy, passaient par les hauteurs de Clermont et aboutissaient à Seyssel. 1814.

Dans la nuit du 25 au 26, le général Serrant reçut l'ordre de s'emparer du pont de Brogny.

A 1 heure et demie du matin, l'ordre était exécuté, et les Français, continuant leur marche sur le pont de la Caille (rivière Usses), où l'ennemi avait pris position, en chassèrent vigoureusement les Autrichiens.

Combat d'Archamps. 27 février.

Le 27 au matin, le général Serrant se portait sur Saint-Julien par la route d'Annecy; après avoir chassé les postes autrichiens de Moisin, Neydens et Laplace, il attaquait, à 1 heure de l'après-midi, le village d'Archamps.

Les Français réussirent à s'emparer de cette position en la tournant et en se glissant le long de la montagne.

Après en avoir été chassés une première fois, les Français s'en emparèrent de nouveau; ils apprirent que les Autrichiens cherchaient à leur couper la retraite en enlevant Neydens; ils abandonnèrent alors Archamps et se replièrent sur le mont Sion, où ils passèrent la nuit.

Le 28 février, Dessaix occupa l'Éluset, et Serrant s'établit à Cruseilles en faisant garder le pont de la Caille et le village de Caponese par le 11°.

Combat de Saint-Julien. 1er mars.

Le 1er mars, les généraux Dessaix et Serrant se portèrent contre les positions autrichiennes de Saint-Julien et d'Archamps. A 8 heures du matin, l'avant-garde du général Serrant avait chassé les avant-postes de la gauche autrichienne, de Moisin et de Neydens.

A 10 heures, le général Dessaix débouchait, à son tour, sur trois colonnes; celle de gauche et celle du centre progressèrent sans trop de peine, et les Autrichiens se replièrent sur le plateau de Saint-Julien, où Klebersberg avait établi une forte batterie; la colonne de droite de Dessaix, commandée par Dessaix, abordait déjà la colonne autrichienne et allait s'en emparer, lorsqu'elle donna dans les troupes fraîches de l'ennemi, qu'elle prit d'abord pour les troupes du général Serrant.

Au moment même où notre infanterie pliait et reculait, la cavalerie autrichienne essayait d'enlever l'artillerie de Dessaix; mais, écrasée par la mitraille et par les feux de l'infanterie, elle disparut du champ de bataille.

L'infanterie se rallia et elle était sur le point d'opérer sa jonction avec la colonne de Serrant, lorsque la neige et la nuit mirent fin au combat.

Les Français restèrent sur leurs positions devant Saint-Julien.

1814. Le lendemain, les Autrichiens repassèrent l'Arve, dont ils firent sauter les ponts, et se replièrent sous les murs de Genève.

Bubna allait être cerné et pris dans Genève, lorsque le maréchal Augereau le sauva en rappelant à lui, sur Lons-le-Saulnier, les renforts dont l'entrée en ligne avait permis de refouler les Autrichiens au delà de l'Arve.

Le 3 mars, en effet, Bubna, sommé de se rendre, déclarait qu'il capitulerait s'il n'était secouru dans deux jours; mais, aussitôt qu'il eut appris le départ des généraux Mussier et Bardet, Bubna s'empressa de rompre les négociations entamées.

Les généraux Marchand, Dessaix et Serrant, se trouvant dans l'impossibilité de rien tenter contre Genève, s'établirent derrière l'Arve.

Ils y restèrent jusqu'au 14 mars. Les alliés établirent ce jour-là leurs communications avec Bubna, et les généraux Marchand et Dessaix, que les progrès des Autrichiens dans la vallée de la Saône séparaient de plus en plus d'Augereau, furent obligés de songer à battre en retraite pour ne pas être coupés de Chambéry.

Marchand prit ses dispositions pour protéger le flanc gauche, pendant que Dessaix restait à Carouge avec 4,000 hommes pour contenir Bubna; mais la retraite d'Augereau sur Valence rendit bientôt la situation intenable, et le général Marchand dut se replier derrière l'Arve dans la nuit du 21 au 22 mars.

Puis, le 22 au soir, il donna l'ordre de battre en retraite en deux colonnes : l'une prit avec lui la route de Frangy à Rumilly, tandis que l'autre, conduite par le général Serrant, qui avait remplacé le général Dessaix, malade, suivit la route d'Annecy. Ces deux colonnes devaient opérer leur jonction à l'embranchement d'Albens.

Bubna, s'apercevant du mouvement rétrograde des Français, prit ses dispositions pour les poursuivre immédiatement; il disposait alors de 13,000 hommes et 30 canons.

Combat d'Alby. 25 mars.

Le général Marchand fut bientôt talonné par les Autrichiens et se vit obligé, pour donner de l'air à ses colonnes et s'assurer la route de Grenoble, de prescrire à Serrant de s'arrêter à l'est d'Alby, de prendre position sur la rive droite du Chéran, et d'attaquer vivement la colonne de Zechmeister, qu'il menacerait, de son côté, sur la rive droite, en venant de Rumilly.

A 3 heures du matin, l'avant-garde de Serrant abordait les avant-postes autrichiens et les rejetait sur Annecy.

« Arrivé devant Annecy, écrivait le général Serrant au général Mar-« chand, j'y ai trouvé le baron Zechmeister en position avec 4,000 hom-« mes, 400 chevaux et 8 canons.

« Un combat sanglant s'est engagé. J'ai tourné les forces ennemies,

« deux fois plus fortes que moi. L'ennemi a été culbuté. Je lui ai pris « une centaine d'hommes. 1814.

« Il a rassemblé ses forces en-dehors de la ville et a tenté plusieurs « charges. La ville est très endommagée.

« L'ennemi a pris position derrière le pont de Brogny, où je l'observe.

« Une forte colonne a été coupée; je travaille à la prendre. »

Dans un deuxième rapport, le général Serrant annonçait qu'il avait réussi à prendre ou à noyer cette colonne; que ses troupes, après avoir passé le Fier à gué, en ayant de l'eau jusqu'à la poitrine, avaient poursuivi les Autrichiens jusqu'au pont de la Caille. Le 25 au soir, Zechmeister, après s'être replié en toute hâte derrière les Usses, s'établissait à Cruseilles.

**Derniers évènements jusqu'à l'armistice.**

Mais le général Marchand ne pouvait songer à pousser plus loin ses succès, à cause de la marche et des progrès sur ses derrières et sur son flanc gauche des autres colonnes autrichiennes; il envoya, en conséquence, au général Serrant, dès le 25 au soir, l'ordre de reprendre le lendemain matin son mouvement de retraite sur Chambéry.

Les généraux Marchand et Serrant se réunirent le 27 à Chambéry, et prirent de là, le premier, la route des Échelles; le second, celle de Montmélian, pour marcher sur Grenoble. La retraite des généraux français continua le 28.

Le 30 mars, le général Dessaix, ayant repris le commandement de la colonne de Serrant, repassa sur la rive gauche de l'Isère, après avoir détruit une arche du pont de Montmélian, et s'établit en face de cette ville, à la Chavanne, tandis que le général Marchand gardait la route de Voreppe à Grenoble.

« Le temps m'a manqué, écrivait le général Dessaix, de la Chavanne, « le 30 mars, pour détruire l'autre arche du pont de Montmélian, et j'ai « eu beaucoup de peine à barricader la coupure. Il serait difficile de « détruire l'autre arche. L'ennemi occupe les maisons et tire sur tout ce « qui se montre sur le pont.

« D'ailleurs, il faut cinq pièces de bois de 55 pieds de longueur pour « rétablir l'arche détruite, et il n'en existe ni à Montmélian ni dans les « environs. L'ennemi ne pourra donc la réparer de sitôt,

« Le 11ᵉ ira à Barraux dès que le 8ᵉ léger sera ici. J'ai envoyé à Pont- « charra le bataillon du 112ᵉ; il fournit une compagnie aux Mollettes « pour garder quelques gués et se relier avec la Chavanne.

« Je fais surveiller toute la ligne d'Aiguebelette à Conflans, où je pla- « cerai un bataillon; mais je crains que l'ennemi n'occupe cette position « intéressante avant nous, car je crains que les troupes qui nous sont « adressées n'aient éprouvé du retard. »

1814. Le 2 avril, l'occupation de Voreppe par la division autrichienne de Wimpffen séparait en deux les troupes françaises de l'armée du Sud.

Le 5, Marchand et Dessaix tenaient, sur la rive droite de l'Isère, la forte position de Combes, la Grande-Chartreuse et Fort-Barraux, après avoir détruit les ponts et les passages de l'Isère ; ils concentrèrent toutes leurs ressources à la Chavanne.

Les jours suivants, l'armée autrichienne se concentra sur sa gauche et se prépara à tenter un coup de main sur Grenoble.

Augereau, quoique au courant des mouvements et des projets des Autrichiens, ne fit rien pour soutenir la division Marchand, dont la situation s'aggravait de jour en jour.

Le 8, Zechmeister réussit à faire passer l'Isère à une partie de ses troupes; il attaqua le 9 le détachement français posté à Boulivarret et le rejeta au delà de l'Arc.

Le prince héritier de Hesse-Hombourg, ayant reçu l'avis officiel de la signature de l'armistice, arrêta la marche de ses colonnes sur Grenoble, mais ne prévint pas Bubna; celui-ci laissa ses troupes franchir l'Isère.

Serrant, menacé de front et de flanc à la Chavanne, se replia sur Pontcharra, pendant que Dessaix gagnait Saint-Jean-de-Maurienne.

Le 11 au soir, Bubna signait avec Serrant une suspension d'armes.

Le 12, les avant-postes de Marchand à la Grande-Chartreuse, ignorant l'ouverture des négociations, attaquèrent et chassèrent de leurs positions les avant-postes autrichiens.

Le 17 avril, le maréchal Augereau donnait au général Marchand l'ordre formel d'évacuer la vallée de l'Isère, Fort-Barraux et Grenoble ; à Dessaix, l'ordre d'évacuer le département du Mont-Blanc et de réunir ses troupes à celles de Marchand dans les Hautes-Alpes et dans la Drôme.

**Reconstitution du 11e de ligne.**

Au mois de juin 1814, le Régiment est réuni à Grenoble ; le 3e bataillon, venant de la Grande-Armée, y arriva le 12 ; les 1er et 2e bataillons, venant de Perpignan, arrivèrent le 28; le 5e bataillon et le dépôt, venant de Veynes, rejoignirent le 20 juin.

L'armée ayant été réorganisée le 12 mai[1], le 11e Régiment d'infanterie de ligne dut comprendre les 5 bataillons du Régiment, le 4e bataillon du 114e, le 1er bataillon du 121e et le 2e bataillon de chasseurs-flanqueurs de la jeune garde.

Le bataillon du 121e arriva à Grenoble le 4 juillet; celui des chasseurs, le 29 juillet.

[1] En vertu de l'ordonnance du 12 mai 1814, le nombre des régiments de ligne était fixé à 90; celui des régiments légers, à 15.

Le 11^e^ se reconstitua à Grenoble et comprit 3 bataillons à 6 compagnies, dont une de grenadiers et une de voltigeurs. 1814.

Le colonel baron Aubrée fut conservé à la tête du Régiment qu'il avait si brillamment commandé. Nous verrons plus tard que cet officier supérieur éminent fut blessé à mort à la tête de son régiment, et qu'il mourut des suites de sa blessure avant d'avoir vu la chute définitive de l'Empire.

Le 11^e^ Régiment d'infanterie de ligne se rendit au mois de septembre à Chambéry, où il tint garnison.

## § IX. — **Campagne de 1815.**

**Napoléon rentre en France. 1815.**

Le 11^e^ Régiment d'infanterie, reconstitué, se trouvait en garnison à Chambéry avec le 7^e^ de ligne, lorsque l'Empereur débarqua à Cannes le 1^er^ mars 1815. On envoya aussitôt l'ordre, le 5 mars, de diriger sur Grenoble le 7^e^ et le 11^e^. Ces régiments arrivèrent le 6, ainsi que le 4^e^ régiment de hussards, et furent placés sous les ordres du général de Villiers.

Dans la nuit, le 7^e^ de ligne, conduit par le colonel La Bédoyère, partit de Grenoble et se porta au-devant de l'Empereur, qu'il rejoignit à Vizille.

Le général Marchand fit fermer les portes de la ville; mais, comme disait Napoléon, il lui suffisait de frapper la porte avec sa tabatière : la porte, en effet, fut enfoncée par le peuple, et le 11^e^ se joignit aux 5^e^ et 7^e^ de ligne.

Le lendemain, 8 mars, l'Empereur passa à Grenoble la revue des 5^e^, 7^e^ et 11^e^ de ligne, du 4^e^ hussards, des 3^e^ et 4^e^ génie, et le 9 il se dirigea sur Lyon avec sa petite troupe.

Le 18, Ney faisait défection à Auxerre, et le 20 mars Napoléon, porté en triomphe par des officiers à demi-solde, rentrait aux Tuileries.

Le 27 mars, les 1^er^, 2^e^ et 3^e^ bataillons du 11^e^ passèrent au 6^e^ corps, commandé par le général comte Lobau, sous les ordres du général de brigade Bellair et du général de division Simmer.

Les souverains alliés, réunis au Congrès de Vienne pour se partager les dépouilles de l'Empire, apprirent le 13 mars que Napoléon était rentré en France; ils déclarèrent aussitôt que Bonaparte s'était placé hors des relations civiles et sociales, et qu'il s'était livré à la vindicte publique.

Les quatre principales puissances renouvelèrent le traité de Chaumont et décidèrent d'envahir la France avec plus d'un million d'hommes.

1815. Malgré les protestations de Napoléon, qui offrait d'accepter le traité de Paris, les alliés, sans vouloir entrer en relations avec lui, mirent aussitôt leurs projets à exécution.

Concentration de l'armée. Débuts de la campagne.

Une armée composée d'Anglais, de Hanovriens, de Hollandais et d'Allemands se constituait en Belgique sous les ordres de Wellington, et devait compter 150,000 hommes; une deuxième armée, commandée par Blücher, devait se former sur le Bas-Rhin et compter 280,000 Prussiens.

Ces deux armées réunies pénètreraient ensuite en France par Maubeuge; pour le moment, elles s'organisèrent, et leur offensive ne devait commencer que le 1er juillet, au moment où les autres armées ennemies franchiraient nos frontières.

Napoléon poussa ses préparatifs avec la plus grande activité et répartit ses forces actives en 7 corps d'infanterie, 4 de cavalerie et la garde.

Le 6e corps s'organisa à Laon; le 11e arriva dans cette ville le 8 mai[1].

A la fin du mois de mai, l'Empereur disposait déjà de 200,000 hommes de troupes actives, sans compter 150,000 hommes dans les dépôts et 150,000 gardes nationaux mobilisés.

Pour prévenir l'offensive des alliés et écraser les deux premières armées ennemies avant qu'elles pussent être secourues, Napoléon résolut de prendre brusquement l'offensive dans le nord, de se jeter entre les deux armées ennemies de Wellington et de Blücher, de les séparer, de les battre successivement et de rejeter leurs débris au delà du Rhin, de recommencer, en un mot, la manœuvre qui lui avait si bien réussi en 1796.

C'est pour cela qu'il avait choisi la frontière du nord pour l'organisation de la majeure partie de ses corps d'armée.

Des ordres furent expédiés pour la concentration vers Charleroi des 1er, 2e, 3e, 4e et 6e corps, de la garde et de la réserve de cavalerie. La marche de ces corps fut si habilement dérobée que le 14 juin 120,000 hommes se trouvaient rassemblés devant Charleroi, occupé par les Prussiens, sans que ceux-ci aient eu connaissance du mouvement des Français.

Dans la nuit du 14 au 15, Napoléon mit son armée en mouvement vers la Sambre en trois colonnes, qui devaient passer la rivière à Marchiennes, Charleroi et le Châtelet, surprendre et envelopper le corps prussien de Ziethen, qui occupait Charleroi.

Le 16, tandis que se livrait la bataille de Ligny et que, sur la route de Bruxelles, Ney arrêtait les Anglais aux Quatre-Bras. le 6e corps tra-

[1] Le 11e, commandé par le colonel baron Aubrée, comprenait : 1er bataillon, 14 officiers, 385 hommes; 2e bataillon, 18 officiers, 372 hommes; 3e bataillon, 29 officiers, 427 hommes.

versait la Sambre et prenait position près de Charleroi, à l'embranchement des routes de Fleurus et des Quatre-Bras, prêt à se porter, suivant les circonstances, d'un côté ou de l'autre. 1815.

Le comte Lobau reçut, dans la journée, l'ordre de se porter sur Fleurus; le 6e corps arriva à la fin de la bataille et ne fut pas engagé.

Le lendemain, 17 juin, le 6e corps fut dirigé vers les Quatre-Bras, où Ney, resté en face des Anglais, n'avait pas osé attaquer Wellington.

A l'approche du corps de Lobau, Wellington se replia vers la forêt de Soignes et s'établit, le soir, sur la position du Mont-Saint-Jean, qu'il avait étudiée depuis quelque temps déjà et où allait se jouer la destinée de la France.

**Bataille de Waterloo. 18 juin 1815.**

Un orage violent, un retard occasionné par deux colonnes françaises qui se coupèrent aux Quatre-Bras empêchèrent Napoléon de joindre Wellington le soir même.

L'armée française s'établit au bivouac, à 3 kilomètres au sud de la ligne anglaise.

Le lendemain, Napoléon attendit que le soleil eût raffermi les terres, détrempées par l'orage de la veille; il espérait que Grouchy, après avoir chassé les Prussiens, arriverait sur le champ de bataille et viendrait prendre part à l'action. Malheureusement, Grouchy, égaré d'abord sur une fausse piste, se trouva dans l'impossibilité de rejoindre et de renforcer l'armée au moment où Napoléon tentait, par des efforts désespérés, d'enlever aux Anglais le plateau du Mont-Saint-Jean. Au lieu de Grouchy, ce furent les Prussiens qui apparurent sur le champ de bataille; au lieu de la victoire décisive qu'il espérait remporter, la journée se termina pour Napoléon par un désastre, bientôt suivi de l'effondrement de l'Empire.

Wellington avait établi son armée sur le plateau du Mont-Saint-Jean, et barrait la route de Bruxelles; il occupait solidement, sur les pentes sud du plateau, le château d'Hougoumont et quelques fermes qui avaient été mises en état de défense. Une ligne d'infanterie avait été placée dans le chemin creux d'Ohain, qui couronnait le plateau sur toute l'étendue de la ligne de bataille. Les réserves, formées en colonnes serrées et à peu de distance de la première ligne, étaient massées particulièrement derrière le centre et la droite, car Wellington savait que Blücher ne tarderait pas à venir renforcer sa gauche.

Napoléon, après avoir fait à pied uue grande reconnaissance de la position ennemie, résolut d'enlever tous les postes avancés de Wellington, et de se porter ensuite avec sa droite, appuyée par ses réserves, sur la gauche anglaise, qu'il culbuterait sur le centre. Une fois maître de la route de Bruxelles, seul débouché de l'ennemi, Napoléon comptait le

1815. rejeter en désordre sur la forêt de Soignes, dont il ne pourrait utiliser que les chemins de traverse.

L'armée française était établie de la manière suivante :

Le 2e corps (Reille) à gauche de la route de Waterloo, et le 1er corps (d'Erlon), à droite de cette route, formaient la première ligne ; le 6e corps (Lobau), à cheval sur la route, flanqué à droite et à gauche par 2 divisions de cuirassiers, formait la deuxième ligne; enfin, en troisième ligne se trouvait la garde avec ses deux divisions de cavalerie.

A 11 heures et demie, la bataille commença par une violente canonnade, dirigée surtout contre la gauche ennemie; puis, pour tromper Wellington, Napoléon ordonna à midi d'enlever le château d'Hougoumont. Une lutte acharnée s'engagea sur ce point; mais, au moment où Napoléon allait donner à Ney le signal de l'attaque contre la gauche ennemie, il apprit que Bülow s'avançait avec 30,000 Prussiens.

Pour ralentir la marche de Bülow, Napoléon envoya aussitôt à sa rencontre 2 divisions de cavalerie, et ordonna au comte de Lobau de se placer avec son corps d'armée en potence sur notre flanc droit; puis, il prescrivit à Ney d'attaquer la gauche ennemie avec les divisions du 1er corps; mais, par suite des dispositions prises, cette attaque échoua, et le 1er corps, après avoir perdu 3,000 hommes, fut ramené sur ses emplacements. A ce moment, les boulets de Bülow, prenant notre ligne d'enfilade, commencèrent à nous atteindre, et Napoléon, sachant que Grouchy ne pourrait le rejoindre avant la fin de la journée, modifia ses dispositions.

Lobau, établi face aux Prussiens, entre le château de Frichemont et la ferme d'Hanotelet, fut renforcé par une division de la jeune garde, qui prolongea sa droite.

Mais, à ce moment, Ney, s'engageant à fond avec les Anglais sans en avoir reçu l'ordre, lança contre eux tous nos escadrons. Déjà la route de Bruxelles se couvre de fuyards anglais.

A ce moment apparaît Blücher, qui amène un renfort de 50,000 hommes. Les Prussiens cherchent à déborder notre extrême droite, et, vers 7 heures du soir, parviennent à pénétrer dans Planchenois.

Napoléon envoie de ce côté 2 bataillons de la vieille garde; le général Maraud s'élance à leur tête dans Planchenois. Le 6e corps, entraîné par cette impulsion, rejette les Prussiens du village et des chemins. Le combat se prolonge sans que Bülow ose tenter un nouvel effort; mais la durée de la lutte nous est défavorable. Nos rangs s'affaiblissent, tandis que les Prussiens se renforcent d'instant en instant.

Napoléon, profitant de l'inaction des Prussiens, se décida à porter contre Wellington sa dernière réserve.

Il envoie à Ney 4 bataillons de la vieille garde et s'apprête à appuyer

leur mouvement avec les autres, quand tout à coup la cavalerie prussienne débouche sur le champ de bataille du côté de Papelotte; Napoléon n'a plus un régiment à lui opposer. Les Prussiens s'emparent de la Haie et de Papelotte. 1815.

Nos troupes, se voyant sur le point d'être prises à revers, descendirent rapidement du plateau; ce mouvement se changea bientôt en déroute. Lobau conserva Planchenois, grâce à la solidité de ses troupes, qui se battirent avec l'ardeur que peut donner l'espoir de sauver les débris de l'armée.

Le 6e corps ne se retira que lorsque le reste de l'armée se fut écoulé derrière lui.

Il effectua alors sa retraite sur Philippeville et Avesnes; il était réduit, après la bataille, à 2,000 hommes, dont le général Reille prit le commandement.

Le colonel du 11e, le baron Aubrée, fut blessé mortellement pendant la bataille et mourut le 26 juin.

Les débris des 1er, 2e et 6e corps, placés sous les ordres du général Reille, se dirigèrent de Laon sur Soissons.

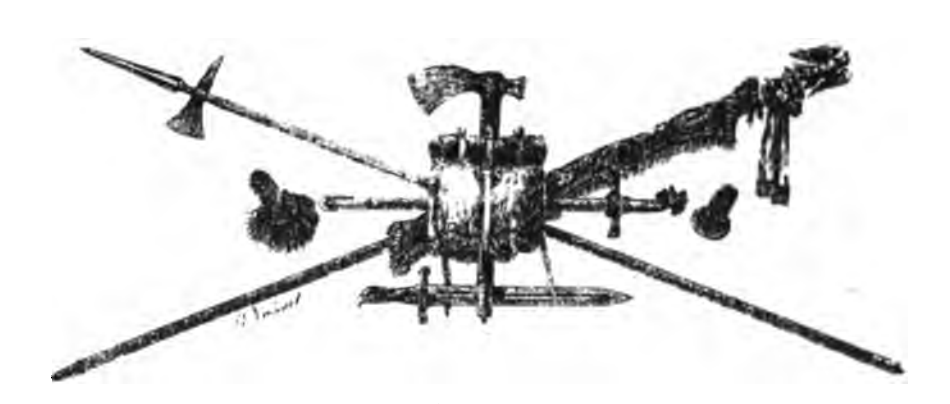
Le 26 juin, le 6e corps partit de cette ville pour prendre position en arrière de Montreuil.

Le 27, il reçut l'ordre de se rendre à Gonesse et s'établit le 28 près de Paris, sur la hauteur des Cinq-Moulins.

Le 29, il se plaça entre la Villette et Saint-Denis.

Le 2 juillet, à l'entrée de la nuit, le 6e corps se retira sur Saint-Maur et vint camper entre Champigny et Villiers.

Le 3, la suspension d'armes ayant été signée, le 6e corps partit pour Blois, où il arriva le 11 juillet.




1816
11
11
1830
LE ROI
DES FRANÇAIS
AU
1881
11
UNITÉ
RÉPUBLIQUE
FRANÇAISE
11e RÉGIMENT
D'INFANTERIE
DE LIGNE
ÉGALITÉ
1848
11
EMPEREUR
NAPOLÉON
DE LIGNE
1852



# TROISIÈME PARTIE

## LA LÉGION DE LA COTE-D'OR

(3 AOUT 1815 — 21 JANVIER 1821)

## LE 11e RÉGIMENT D'INFANTERIE

(DE 1821 A NOS JOURS)

### CHAPITRE PREMIER

### LA LÉGION DE LA COTE-D'OR



E lendemain du jour où Napoléon était retenu comme prisonnier de guerre par les Anglais à bord du *Bellérophon*, Louis XVIII décréta, par l'ordonnance du 16 juillet 1815, le [illegible] de l'armée impériale. — Organisation de la Légion.

[illegible]

[illegible]

La [illegible] que par des engagements volontaires.

[illegible]

une légion qui prit le nom de ce département; les officiers n'étaient pas astreints à être du département. Chaque légion comprenait les trois armes (2 bataillons d'infanterie de ligne, 1 bataillon d'infanterie légère, 1 compagnie d'éclaireurs à cheval et 1 compagnie d'artillerie).

Le fractionnement de la cavalerie et de l'artillerie en d'aussi petites unités devait rendre impossible l'application complète de ce nouveau système.

L'infanterie seule y fut soumise, pendant peu de temps, du reste; puis, cinq ans après, le 23 octobre 1820, les légions furent dissoutes et remplacées par des régiments d'infanterie de ligne et d'infanterie légère[1].

La légion de la Côte-d'Or ne fut dissoute que le 21 janvier 1821 par M. le lieutenant-général comte Claparède, inspecteur général d'infanterie; elle fut immédiatement organisée en régiment et prit le no 11.

**Garnisons de la Légion de la Côte-d'Or. 1815-1821.**

La légion de la Côte-d'Or tint garnison à Auxonne jusqu'au 5 mai 1816, date à laquelle elle quitta cette ville pour se rendre à Aire, où elle resta jusqu'au 9 mai 1817.

D'Aire, elle se rendit à Calais, où elle arriva le 11 mai 1817. La légion fut employée, jusqu'au mois d'octobre, à fournir des détachements pour escorter des bélandres et autres bateaux chargés de grains destinés à l'approvisionnement de l'intérieur. Le 11 mai 1818, le cadre du 2e bataillon se rendit à Dijon pour y former le dépôt de la légion.

Le 11 mai, le 1er bataillon, partant de Calais, se rendit à Metz; pendant ce temps, le dépôt recevait les hommes provenant de la compagnie départementale, qui avait été licenciée.

Le 10 mai 1819, le cadre du 2e bataillon, après avoir reçu les hommes provenant des appels faits sur les classes 1816 et 1817, partait de Dijon pour se rendre à Metz, où il devait se réunir au 1er bataillon; le 22 mai, après son arrivée à Metz, le 2e bataillon achevait son organisation.

Le 27 décembre 1819, le 3e bataillon (chasseurs) fut également organisé. La légion de la Côte-d'Or partit de Metz le 21 septembre 1820 pour aller à Paris.

Il n'est pas possible de passer sous silence quelques traits de courage et de dévouement qui signalèrent le passage de la légion de la Côte-d'Or dans ses diverses garnisons, et lui valurent partout l'estime et les regrets des autorités et des habitants.

**Attitude énergique du sergent Maillot et du lieutenant Maret.**

Le sergent Maillot, de la 1re compagnie du 1er bataillon, partit le 17 juin 1817 avec 24 hommes pour escorter un convoi de grains; le 18,

[1] Il n'y avait pas de différence bien marquée entre les légions (infanterie) et les régiments. En 1820, il n'y eut guère que substitution d'une appellation à une autre.

il fut entouré, entre Waten et Saint-Omer, par 300 ou 400 paysans, qui voulurent enlever son convoi. 1817.

L'attitude énergique du sergent Maillot et les bonnes dispositions qu'il prit lui permirent d'arriver à Saint-Omer avec tout son convoi.

Le 20 juin de la même année, M. Maret, lieutenant des voltigeurs au 1er bataillon, escortait avec 29 hommes un convoi de six bélandres chargées de grains.

Il fut attaqué sur le canal, entre Calais et Waten, commune d'Audrenque, par plus de 600 paysans à la figure noircie, qui paraissaient décidés à enlever le convoi.

Le lieutenant Maret prit aussitôt ses dispositions pour repousser la force par la force, et répartit convenablement sa petite troupe.

Il parvint, par sa fermeté, sa présence d'esprit, et par la bonne contenance de sa troupe, à sauver le convoi en entier sans avoir été obligé d'en venir aux dernières extrémités.

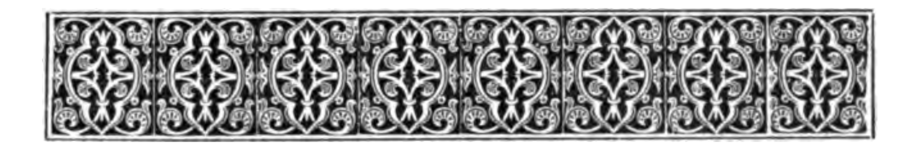
**Dévouement du caporal Morlot et des grenadiers Manière et Pierdon.**

Le 21 mai 1820, le caporal Morlot, de la 2e compagnie du 1er bataillon, étant de garde à la porte de Thionville, se jeta tout habillé dans un fossé et retira, au péril de sa vie, un enfant de 3 ans qui se noyait.

Le lieutenant-général comte Villatte remit, le 25 août 1820, au caporal Morlot la médaille qui lui était décernée par le ministre de l'intérieur en récompense de sa belle action,

Le 30 juin de la même année, dans la nuit du 30 juin au 1er juillet, à 1 heure du matin, les grenadiers Manière et Pierdon, qui étaient de garde à la porte de France, volèrent au secours d'un homme qui était sur le point de se noyer dans les fossés de la ville de Metz, où il était tombé, étant ivre. Après avoir couru les plus grands dangers, Manière et Pierdon réussirent à sauver ce malheureux.





# CHAPITRE II

## LE 11e RÉGIMENT D'INFANTERIE DE 1821 A 1870

### § Ier. — Période de 1821 à 1835. — Campagne d'Espagne.



E 11e Régiment d'infanterie s'organisa à Paris; sa nouvelle constitution différait peu de la constitution de la légion. Les 3 bataillons furent conservés avec leurs 8 compagnies, dont 2 compagnies d'élite. **Organisation. Drapeau. Armement.**

La 1re compagnie de chaque bataillon était formée de grenadiers; la 8e, de voltigeurs; les six autres, dites du centre, ne comprenaient que des fusiliers.

Les drapeaux de bataillon, qui avaient été rétablis par l'ordonnance du 16 novembre 1816, furent définitivement supprimés en 1821 et remplacés par des fanions, qui furent toujours conservés depuis cette époque.

Le drapeau de 1821 était entièrement blanc et bordé de fleurs de lis **1821.**
d'or.

Le 26 mars 1831, le Régiment reçut au Champ-de-Mars son nouveau **1831**
drapeau ; il était tricolore. D'un côté, on lisait l'inscription : *Le Roi des Français au 11e Régiment de ligne.* De l'autre : *Honneur et Patrie.* Aux quatre angles se trouvait une couronne de lauriers avec le n° 11 et un foudre ailé au centre de chaque couronne.

La hampe était surmontée du coq gaulois.

L'infanterie se servit pendant toute cette période, et jusqu'en 1840, du

1821. fusil modèle 1822 à silex, qui ne différait des armes antérieures que par des modifications apportées à la platine.

Il est vrai de dire que l'adoption en 1818 de la poudre à mousquet, plus fine et plus vive que la poudre à canon, jusqu'alors employée, augmentait la portée du projectile.

1821. Le 11e Régiment d'infanterie ne tarda pas à quitter Paris : les 2 et 4 avril, ses 1er et 2e bataillons se rendirent au Havre ; le 3e, à Dieppe.

Quelques jours après, son colonel, M. le comte Denys de Damrémont, était nommé maréchal de camp par ordonnance du 25 avril, et remplacé par M. le comte de Houdetot, lieutenant-colonel au 4e régiment d'infanterie de la garde royale.

1822. Au mois de juillet 1822, le 3e bataillon rejoignit au Havre les deux premiers.

Au mois d'août, le Régiment quitta le Havre pour se rendre à Romans (1er bataillon), Montélimar (2e bataillon) et Valence (3e bataillon).

## GUERRE D'ESPAGNE

**Départ du Régiment. Entrée à Saragosse. 1823.**

Le 11e Régiment d'infanterie occupait ces trois garnisons dans les premiers jours de l'année 1823, lorsque Louis XVIII résolut d'intervenir en Espagne.

Le Régiment, désigné pour faire partie de l'armée d'Espagne, reçut le 5 février 1823 son ordre de départ, et se mit en marche le 9 du même mois pour Toulouse, qui avait été choisi comme premier point de concentration de l'armée.

Après avoir formé son dépôt le 11 à Pont-Saint-Esprit, le Régiment quitta cette ville le 13, à l'effectif de 1,500 hommes environ.

Il arriva à Toulouse le 27, y séjourna le 28 et reçut l'ordre de se mettre en marche le lendemain pour Bayonne, où devaient s'organiser la droite et le centre de l'armée.

Le 11e Régiment d'infanterie arriva à Bayonne le 13 mars et quitta cette ville le 15 pour prendre ses cantonnements : le 1er bataillon à Lahonce, les 2e et 3e à Urcui ; le Régiment conserva ces emplacements jusqu'au 6 avril.

Avant d'entrer en Espagne, l'armée fut organisée, et le 11e fut désigné pour faire partie, avec le 1er de ligne, de la 2e brigade (général Corsin), 3e division (général Loverdo), 2e corps (Molitor).

Le 6 avril, au soir, le 11e alla bivouaquer à Lahonce, choisi comme point de concentration de la brigade.

Le 7, il fut passé en revue à Bayonne par le général Molitor.

Le 9, il traversa la Bidassoa et arriva le 12 à Tolosa; le lendemain, le 2e corps se sépara du 1er et prit la route de Pampelune; le 11e s'arrêta à Boleta. 1823.

Le 14, il prit position à Irazim et arriva le 16 sous le canon de Pampelune, bivouaqua en ligne jusqu'au 19, et continua sa route jusqu'à Saragosse par Oliti, Villafranca, Tudela, Tarazona, Borja et Plasencia.

Le 27, les Français furent reçus avec enthousiasme par les habitants de Saragosse.

Après un séjour de treize jours dans cette ville, le 11e y laissa son 2e bataillon, qui devait former la garnison avec le 3e bataillon du 1er de ligne, et partit le 7 mai pour Lérida et de là pour Mequinenza, où il arriva le 29, après un séjour de treize jours à Fraga.

**Poursuite de Ballesteros dans le sud de l'Espagne. 1823.**

Les jours suivants, le Régiment exécuta une série de marches forcées des plus pénibles dans un pays montagneux, cherchant à joindre l'ennemi qui se dérobait toujours devant lui.

Le 9 juin, il traversa Terruel, le 12 Murviedro; il arriva le 13 à Valence, où il put enfin prendre un repos de trois jours.

Le Régiment reprit le 26 sa marche vers le sud, occupa Elche le 5 juillet et entra à Murcie le 7.

Le 1er bataillon fut détaché en avant de la ville et occupa Don-Juan, village situé à une lieue sur la route de Carthagène; le 9 au soir, le 1er bataillon rejoignit le 3e à Murcie.

Le lendemain, le 11e marche sur Alcantarilla; le 12, il prenait position sur la Totagna.

**Prise de Lorca. 13 juillet 1823.**

Le 13 juillet, le Régiment se porta sur Lorca, dont la redoutable forteresse, construite sur une montagne à pic, comptait 600 hommes de garnison, des officiers généraux, un grand nombre d'officiers et dix-huit bouches à feu de divers calibres.

Le Régiment arriva au moment où l'avant-garde plaçait des échelles aux endroits les plus faibles; il fut aussitôt disposé en colonnes d'attaque pour monter à l'assaut.

Le 11e Régiment contribua puissamment à effrayer la garnison, à paralyser son feu et à rendre possible le succès inespéré de l'attaque de vive force.

La brigade d'avant-garde enleva la citadelle de Lorca et fit sa garnison prisonnière.

Le Régiment resta à Lorca jusqu'au 18.

Le 24 juillet, le 11e arrivait à Guadix et se portait le lendemain contre le village de Moreda, devant lequel il s'établit.

Le 26 juillet, le Régiment ayant pris position à Isnallos, les deux compagnies de voltigeurs, réunies sous les ordres du commandant

1823. Fleury-Bourchkoltz, furent envoyées contre l'ennemi, qui occupait un village à une lieue de là.

A l'approche des voltigeurs, les Espagnols prirent la fuite.

Le 27 juillet, le 2e corps se concentra à Montjexard.

**Affaire de Campillo de Arenas. 28 juillet 1823.**

Le 28 juillet, à 2 heures du matin, le général Molitor fit savoir aux troupes de son corps d'armée qu'elles allaient enfin en venir aux mains avec l'armée de Bellesteros, qu'elles poursuivaient depuis Saragosse avec une ardeur indicible.

Le général espagnol s'était établi avec 15,000 hommes de son armée sur les hauteurs de Campillo-de-Arenas. Molitor résolut de le chasser de ses positions.

Le 2e corps défila devant son chef dans le plus bel ordre, et se porta avec enthousiasme à la rencontre de l'ennemi.

Le 11e formait avec le 1er régiment la droite de la ligne; il quitta Montejxard à 7 heures du matin.

Le général de division Loverdo avait ordonné au général Corsin de former, avec les 4 compagnies de voltigeurs de sa brigade, une colonne dont la mission était d'éclairer la droite de la division dans sa marche à l'ennemi.

Le chef de bataillon Fleury-Bourchholtz, du 11e, reçut le commandement de cette colonne.

A peine avait on fait une demi-lieue que le général Corsin fut averti par le commandant Fleury que l'ennemi s'avançait en force dans le dessein de déborder notre droite, de la séparer de son arrière-garde et de s'emparer des bagages qui suivaient la division.

Les voltigeurs, entraînés par leur chef, s'élancèrent aussitôt du côté de l'ennemi, et gravirent avec une incroyable ardeur la haute montagne sur le versant opposé de laquelle il opérait à couvert son mouvement. Arrivés sur la crête de la montagne, les voltigeurs aperçurent le 1er régiment aragonais rangé en bataille, et furent reçus presque à bout portant par un feu roulant qui tua 2 voltigeurs du 1er de ligne et en blessa plusieurs des deux corps.

Le commandant Fleury s'élança de nouveau sur les Espagnols, les mit dans le plus grand désordre, leur tua beaucoup de monde et fit 40 prisonniers.

Les débris du régiment d'Aragon, 5 à 600 hommes environ, épouvantés de l'intrépidité des voltigeurs, se rejetèrent précipitamment en arrière; ils regagnèrent la grande route et s'éloignèrent de notre droite.

Pendant la brillante action des voltigeurs, le colonel de Houdetot manœuvrait avec son régiment pour se rapprocher de l'aile gauche des Espagnols.

Le commandant Fleury, n'ayant personne devant lui, traversa sans perdre de temps plusieurs ravins profonds, dépassa avec sa colonne la droite de notre ligne, qu'il était chargé d'éclairer, et arriva au pied des formidables positions occupées par l'ennemi. 1823.

Les voltigeurs gravirent les hauteurs au pas de course. Pendant ce temps, l'artillerie de montagne, réunie sous les ordres du colonel de Houdetot, s'était mise en marche pour s'établir sur les hauteurs voisines de l'ennemi; son feu, bien dirigé, jeta le désordre dans les rangs des Espagnols.

Le colonel de Houdetot profita de ce moment pour faire avancer son régiment jusqu'au pied des hauteurs, pour le former en colonnes d'attaque, et le lancer à la baïonnette contre les Espagnols.

Le commandant Fleury, continuant sa course malgré le feu de l'ennemi, dont il prit la gauche à revers, bouscula tout ce qu'il rencontra sur son passage, et obligea l'ennemi à se replier en désordre derrière un défilé formé par un ravin qu'il avait défendu avec opiniâtreté.

A ce moment, une compagnie de voltigeurs du 4e de ligne et deux du 8e de la même arme vinrent se ranger sous les ordres du commandant Fleury pour suivre son mouvement.

Les voltigeurs et le 11e marchèrent alors ensemble contre les Espagnols en faisant le feu le plus vif, s'emparèrent de la crête du Castillo-de-las-Arenas, et les débusquèrent de toutes leurs positions en leur tuant beaucoup de monde et en leur faisant de nombreux prisonniers.

Les Espagnols, effrayés d'une attaque aussi vigoureuse, s'enfuirent en désordre en abandonnant leurs armes.

Le 11e et les voltigeurs s'arrêtèrent à une lieue du champ de bataille, et bivouaquèrent sur place.

La lutte avait duré douze heures.

Le bulletin de l'armée d'Espagne signale comme s'étant fait particulièrement remarquer au combat de Campillo-de-Arenas les capitaines Bordot, Bourlon, de Lignières, Clément, Debray, les lieutenants Boiteux, Gérard, Party et Rippert, le sous-lieutenant Kuhmann, le sergent-major Gaulon, le sergent Gigon, le caporal Martin, le voltigeur Seignot et le clairon Paul.

Le colonel de Houdetot et le chef de bataillon Fleury-Bourcholtz y donnèrent l'exemple du courage.

Le 1er août, le 11e revint à Guadix, où il séjourna jusqu'au 26; du 4 au 15, il détacha à Baza les 2 compagnies de voltigeurs.

Le 27 août, le Régiment arriva à Grenade, où il resta trois jours.

**Occupation de Malaga.**

Pendant ce séjour, le général Molitor, ayant appris qu'un corps d'armée espagnol, sous les ordres de Riégo, s'organisait à Malaga et comp-

4 septembre 1823.

tait déjà 4 à 5,000 hommes, réunit quelques régiments pour le disperser et s'emparer de Malaga.

Le 11ᵉ fut désigné pour faire partie de cette expédition, partit de Grenade le 30 août et arriva devant Malaga le 4 septembre, à midi.

Les Espagnols, effrayés par la marche rapide et par l'entrain de nos troupes, n'avaient laissé dans la ville qu'un corps de troupes destiné à retarder notre marche; le reste s'était enfui précipitamment.

Les Espagnols qui occupaient Malaga furent repoussés sans peine jusque sur la place la plus éloignée du point par lequel le corps français devait arriver, et le 11ᵉ fut désigné pour les désarmer.

Dès son arrivée, il se forma en bataille sur une ligne parallèle à la ligne de bataille occupée par l'ennemi, et fit mettre bas les armes à un régiment de chasseurs à cheval, un escadron de dragons, 600 hommes d'infanterie de ligne et à une compagnie d'artillerie qui traînait à sa suite 2 bouches à feu.

Les 1,200 hommes qui composaient cette troupe furent conduits en lieu sûr par le 11ᵉ, après avoir été désarmés.

Le Régiment séjourna pendant six jours à Malaga, puis, par Galbès, Antiquera, Loja et Santa-Fé, revint à Grenade après avoir parcouru 46 lieues en quatre jours, par une chaleur torride et dans un pays de montagnes.

La prise du Trocadéro avait ruiné les dernières espérances des Cortès; cependant, la ville de Carthagène résistait encore et refusait de reconnaître Ferdinand VII.

La division Loverdo fut désignée pour en faire le siège; mais, dès les premiers mouvements de cette division, Carthagène se soumit.

**Fin des hostilités. Le Régiment revient à Saragosse et rentre en France.**

Les hostilités ayant cessé dans toute la péninsule, le Régiment reprit la route de Saragosse en passant par Murcie, Valence et Terruel.

Le 19 décembre, à 10 heures du matin, le Régiment fit son entrée dans Saragosse; le 2ᵉ bataillon, qui était resté dans cette ville depuis le début de la campagne, s'était porté à la rencontre du Régiment. Pendant son séjour à Saragosse, le 2ᵉ bataillon n'était pas resté inactif : il avait dû réprimer vigoureusement plusieurs soulèvements, et n'était venu à bout de l'insurrection que grâce à son infatigable énergie.

1824.

Le 11ᵉ resta trois jours dans Saragosse et quitta cette ville le 23 décembre pour rentrer en France; il traversa la Bidassoa le 5 janvier 1824 à la pointe du jour.

Le lendemain, il reçut à Bayonne la nouvelle de l'organisation d'une division de réserve, dont il devait faire partie et qui cantonnerait jusqu'à nouvel ordre au pied des Pyrénées; il apprit également la dissolution du 2ᵉ corps.

Les jours suivants, la division de réserve étendit ses cantonnements autour de Bayonne ; le Régiment occupa les points suivants : 1824.

1er Bataillon et état-major, Orthez; 2e bataillon, La Bastide et Bidache; 3e bataillon, Sauveterre.

Le dépôt, parti de Pont-Saint-Esprit le 7 janvier, rejoignit à Orthez l'état-major et le 1er bataillon.

**Les 2e et 3e bataillons rentrent en Espagne.**

De nouveaux troubles ayant éclaté en Espagne au mois d'avril 1824, la division de réserve reçut l'ordre de se tenir prête à intervenir.

Le 2 mai, les 2e et 3e bataillons se mirent en route pour se réunir au 1er bataillon à Orthez.

Les 2e et 3e bataillons du 11e, désignés pour entrer en Espagne, se complétèrent à 1,200 hommes susceptibles de faire la campagne, et, après avoir laissé leurs malingres à Orthez, se mirent en marche le 5 mai sous les ordres de M. le lieutenant-colonel Saint-Aubanet.

Le 9 mai, ils franchirent la Bidassoa et marchèrent sur Saragosse, où ils arrivèrent le 21 mai.

Saragosse était devenu le centre d'une nouvelle insurrection, dirigée par El Roja; la présence du 11e en imposa aux séditieux, et leur chef s'enfuit précipitamment de la ville.

L'arrivée successive de plusieurs régiments français permit d'occuper solidement Saragosse; le corps d'occupation prit le nom de *Brigade d'observation d'Aragon;* il était commandé par le prince de Broglie.

Dans les premiers jours de juin, le colonel de Houdetot arriva à Saragosse et prit le commandement du Régiment; le lieutenant-colonel rentra en France pour prendre le commandement du 1er bataillon et du dépôt.

**Le 11e à Lérida. 1824.**

Le prince de Broglie, ayant reçu l'ordre de faire occuper Lérida, chargea le 11e de cette mission délicate.

Le Régiment partit de Saragosse le 16 août et arriva le 21 devant Lérida, qui lui ouvrit ses portes.

La garnison espagnole du Castillo et des autres forts se retira, et le 11e rétablit le jour même des gardes et des postes dans la ville et dans les forts qui la défendent. Une compagnie d'artillerie française, qui avait été également détachée de Saragosse, s'établit dans le Castillo et dans les forts.

Le Régiment occupa Lérida jusqu'au 18 décembre 1824 et se mit en route à cette date pour rejoindre à Saragosse la brigade d'observation.

Le 28 mars 1825, deux fusiliers du Régiment, les nommés Plau et Cannel, reçurent du ministre de l'intérieur une médaille d'argent, qui leur fut remise en présence de leur compagnie sous les armes. 1825.

1825. Pendant le séjour du Régiment à Saragosse, le 24 juillet 1824, ces deux militaires exposèrent leurs jours pour sauver plusieurs de leurs camarades qui se noyaient dans le canal de Tudela.

Dans le courant du mois de mars, la brigade d'observation fut dissoute et reçut l'ordre de rentrer en France,

Le 11e quitta Saragosse le 4 avril 1825, et apprit, à son arrivée à Bayonne, le 17, qu'il devait tenir garnison à Verdun.

Le 19 avril 1825, les 2e et 3e bataillons se mirent en route pour Verdun; à Gien, le Régiment reçut l'ordre d'envoyer le 2e bataillon à Reims pour assister à la cérémonie du sacre. Ce bataillon partit le 20 mai, arriva le 27 au camp de Reims et, après la cérémonie, se dirigea sur Verdun, où il arriva le 7 juin.

1er bataillon et dépôt. Le 26 mai 1824, le 1er bataillon et le dépôt partirent d'Orthez pour se rendre à Bourges, où ils arrivèrent le 16 juin.

Le 1er décembre, ils furent envoyés à Perpignan, mais reçurent à Cahors l'ordre de s'arrêter à Agen, où ils arrivèrent le 18 décembre. Le 25 avril 1825, le dépôt et le 1er bataillon se rendirent à Verdun, où ils arrivèrent le 18 mai.

## CHANGEMENTS DE GARNISON DE 1826 A 1835

1826. Le Régiment partit de Verdun le 10 décembre 1826 pour se rendre à Amiens et Abbeville.

1827. Le 28 mai 1827, les 1er et 2e bataillons, complétés à 520 hommes chacun, partirent pour le camp de Saint-Omer. La deuxième étape, de Doulleus à Hesdin, fut des plus pénibles : les routes, défoncées par les pluies, étaient impraticables, et le Régiment dut faire par Saint-Pol un détour qui allongea la marche de trois heures; pour comble de malheur, un orage des plus violents éclata sur le Régiment à une lieue du gîte, et le 11e n'atteignit Hesdin qu'après quatorze heures de marche.

Le 2 juin, le Régiment prit sa place de bataille au camp de Saint-Omer; il faisait partie de la 1re brigade de la 1re division.

Un ordre du jour du comte Curial, commandant supérieur. prescrivit aux deux divisions campées de prendre pour modèles d'installation le camp et les tentes du 11e.

Le séjour fut employé au camp à des travaux d'attaque et de défense des places, à des manœuvres d'ensemble exécutées par les deux divisions campées et par la division cantonnée à Saint-Omer. Il y eut également plusieurs alertes, qui firent ressortir le zèle et l'entrain du Régiment.

Le 20 août, après avoir passé quatre-vingts jours sous la tente, la 1re division descendit à Saint-Omer et fut remplacée par la 2e division. 1827.

Pendant le mois de septembre, le Roi vint visiter le camp et assister à plusieurs manœuvres et exercices à double action; il se trouva également, le 15 septembre, au concours de tir entre les vingt-quatre meilleurs tireurs des divisions.

Le prix d'honneur de 200 francs fut remporté par le nommé Sourceau, grenadier au 2e bataillon du 11e.

En le lui remettant, le Roi y ajouta une pièce d'or de 20 francs, en l'encourageant par quelques mots pleins de bonté qui pénétrèrent ce soldat de la plus vive reconnaissance.

Le 1er octobre, le Régiment partit de Saint-Omer et arriva le 4 à Amiens; le 3e bataillon, qui occupait Amiens et Abbeville, fut réuni tout entier à Amiens. 1828.

Le 28 décembre, les 1er et 2e bataillons se mettent en route pour Paris; les officiers comptables, les ateliers restent à Amiens, ainsi que le 3e bataillon, qui doit faire occuper Abbeville par les 1re, 2e et 3e compagnies.

Le 3e bataillon doit attendre l'arrivée des recrues du Régiment avant de rejoindre les 2 bataillons à Paris.

Ces 2 bataillons arrivèrent à Paris le 31 décembre et furent logés à la caserne de la rue du Four-Saint-Jacques.

Le 28 mars 1828, le 3e bataillon partit pour la capitale, où il arriva le 31. Tout le Régiment occupa la caserne de la Nouvelle-France; les magasins, les chefs-ouvriers et les travailleurs furent seuls détachés à la Courtille.

L'arrivée des jeunes soldats de la classe 1827 ayant accru dans une forte proportion l'effectif du Régiment, le 3e bataillon, fort de 500 hommes environ, fut détaché à la Courtille; mais ce quartier était malsain, et quinze jours après 336 hommes étaient malades à la chambre et 80 aux hôpitaux. On n'eut heureusement pas à déplorer de décès.

Quelque temps après, la maladie décrut et disparut presque entièrement, pour reparaître bientôt avec une nouvelle force dans les premiers jours de septembre.

Le 3e bataillon dut évacuer la caserne de la Courtille le 15 septembre. Les 2 compagnies d'élite occupèrent le Petit-Grenelle, 2 compagnies du centre allèrent à la Nouvelle-France et les 4 autres à la petite caserne de Saint-Denis.

Le maire de la Villette avait organisé pour le 29 juillet un concours entre les musiques de tous les régiments de la garnison de Paris. La

1828. musique du Régiment remporta le prix : une très belle médaille en or, qui fut remise au chef de musique.

Le 24 novembre 1828, les 6 compagnies du centre du 3e bataillon et le dépôt partent de Paris pour se rendre à Soissons, où ils arrivent le 26.

1829. Le 10 janvier 1829, à la suite de nombreuses améliorations apportées au quartier de la Courtille, 4 compagnies d'élite du Régiment s'y établirent.

Mais l'épidémie recommença à sévir dans les premiers jours de mars, et il fallut abandonner la Courtille le 9.

Vers la fin de mars, le Régiment reçut l'ordre de se rendre à Brest; le 3e bataillon partit de Soissons le 20; les 2e et 1er bataillons quittèrent Paris les 26 et 27 mars.

Le Régiment arriva à Brest les 18, 19 et 21 avril, et fut entièrement dispersé entre la ville, la Recouvrance et les forts, jusqu'au 15 octobre, date à laquelle il fut en entier réuni à Brest.

1830. L'attitude du Régiment fut irréprochable pendant les événements de juillet. Le 22 octobre, le 3e bataillon fut détaché en Morbihan pour rétablir la tranquillité parmi les populations de cette contrée.

Le 11e de ligne fut envoyé à Saint-Brieuc le 7 novembre, mais son séjour dans cette ville ne fut pas de longue durée; à peine était-il installé qu'il reçut l'ordre de se rendre à Soissons.

1831. Le 20 mars, il se rendit à Paris pour recevoir son nouveau drapeau, qui lui fut remis au Champ-de-Mars le 28; le 30 mars, le Régiment était de retour à Soissons.

On organisa dans cette ville le 4e bataillon, et le 15 août le Régiment se mit en marche pour Maubeuge, où il arriva le 26; le dépôt fut dirigé sur Mézières.

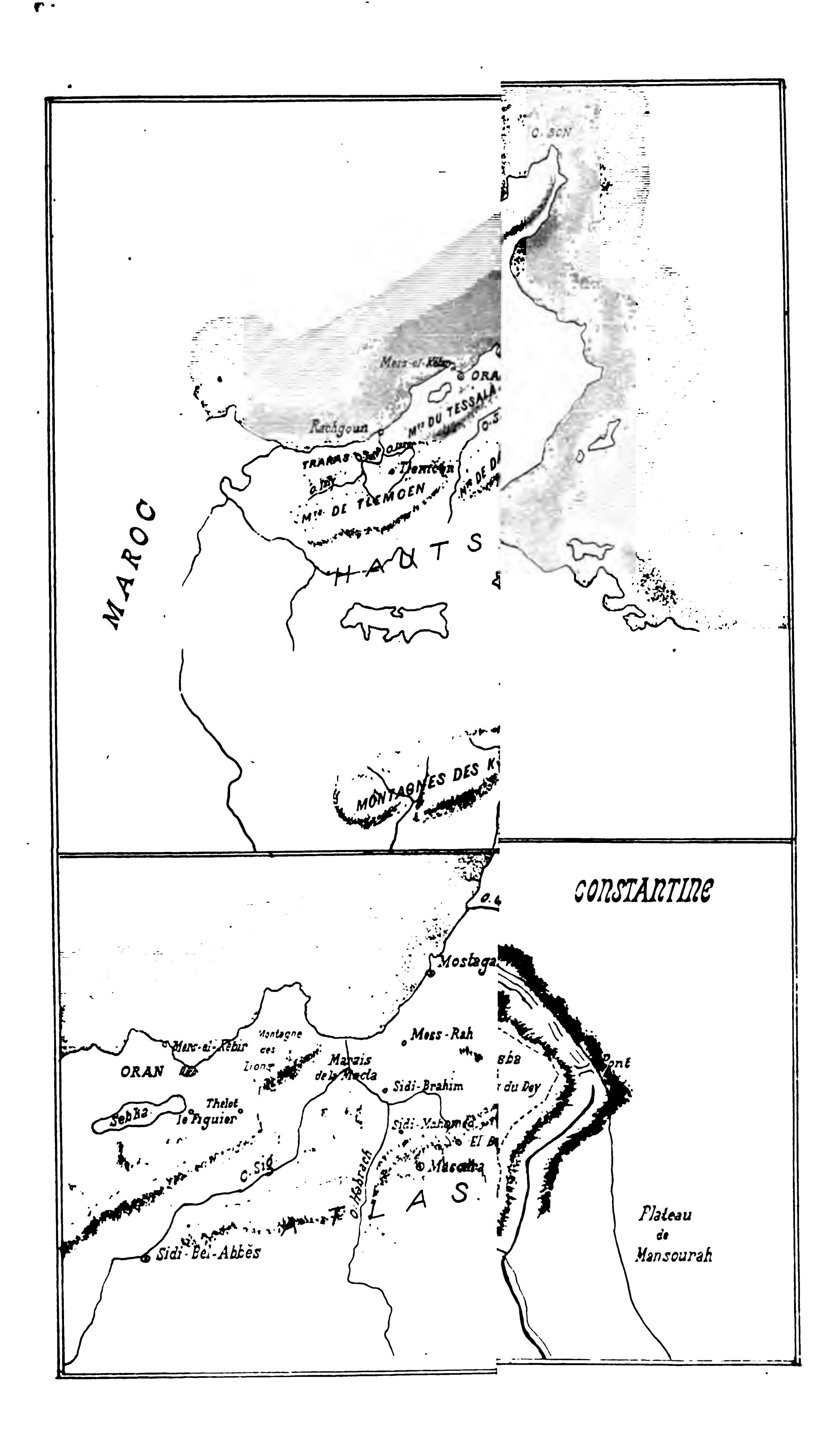
Le 21 septembre, le Régiment se remit en marche : les 1er et 2e bataillons, sur Givet, où ils s'établirent le 27; le 3e bataillon, sur Rocroy, où il arriva le même jour, et le 4e, sur Maubert-Fontaine.

Le 11e de ligne reçut bientôt l'ordre de se préparer à entrer en campagne; il devait faire partie de la 3e division de l'armée du Nord.

En moins de quarante-huit heures, 3 bataillons de guerre furent organisés et se tinrent prêts à franchir la frontière; mais la 5e division fut dissoute le 28 novembre, et le Régiment partit pour Lyon.

A hauteur de Joinville, il fut dirigé sur Rethel et s'établit à Château-Porcien et dans les environs du 11 au 18 décembre.

Le lendemain, il reprit sa marche et se porta sur Orléans, où il entra le 4 janvier; 2 compagnies furent détachées à Gien.



C. BON
Mers-el-Kébir
ORA
Rachgoun
Mts DU TESSALA
TRARAS
Tlemcen
Mts DE TLEMCEN
MAROC
H A U T S
MONTAGNES DES K
CONSTANTINE
Mostaga
Mers-el-Kebir
Montagne des Lions
ORAN
Marais de la Macta
Mess-Rah
Sidi-Brahim
Thelet
le Figuier
Sebka
Sidi-Mohamed
O. Sig
Mascara
O. Hebrach
L A S
Sidi-Bel-Abbès
Pont
du Dey
Plateau de Mansourah

Du 18 mars au 18 avril, le 4ᵉ bataillon fut détaché à Auxerre; le 1ᵉʳ mai, le 1ᵉʳ bataillon est détaché à Saint-Étienne et le 3ᵉ à Blois; le 1ᵉʳ septembre, les 2ᵉ et 4ᵉ bataillons et l'état-major partent pour Montbrison, le 3ᵉ pour Roanne; ce dernier bataillon quitta Roanne le 25 novembre et arriva le 27 à Montbrison. 1832.

Le 6 avril 1833, le Régiment était en entier réuni à Lyon, mais il repartit les 13, 14 et 15 octobre pour Montpellier, où il arriva le 25, après avoir laissé à Lunel son 3ᵉ bataillon. 1833.

Le 28 novembre, le Régiment reçut l'ordre de former 2 bataillons de guerre et de partir pour Monein, dans les Basses-Pyrénées; les 1ᵉʳ et 2ᵉ bataillons arrivèrent à destination le 12 décembre.

Le 15 avril, il reçut l'ordre de rétrograder sur Toulouse. 1834.

Le 3ᵉ bataillon quitta Lunel le 15 janvier 1834, et se rendit à Montpellier; il partit de cette ville avec le dépôt le 22 avril, et arriva à Toulouse le 2 mai, après avoir détaché dans l'Ariège 4 compagnies.

## § II. — Campagne d'Algérie.

Le 11ᵉ Régiment d'infanterie de ligne reçut l'ordre, pendant l'inspection générale de 1835, d'organiser de suite 2 bataillons de guerre, qui devaient faire partie de l'expédition dirigée sur la province d'Oran. **Départ du Régiment. 1835.**

Le 1ᵉʳ et le 2ᵉ bataillons se préparèrent aussitôt et partirent de Toulouse le 23 avril 1835; ils arrivèrent à Perpignan le 1ᵉʳ septembre et furent passés en revue par le général de Castellane; mais, le 20 septembre, le Régiment reçut l'ordre de rétrograder sur Toulouse. Il arrivait à Estagel, lorsqu'un nouvel ordre l'arrêta le 22 septembre; au bout de six jours, il retourna à Perpignan.

L'ordre d'embarquer arriva le 24 octobre : 1,656 sous-officiers et soldats, 19 officiers furent transportés par le vapeur *la Chimère* dans le golfe de Rosas et embarqués; l'état-major, le 1ᵉʳ bataillon, les grenadiers et la 1ʳᵉ compagnie du 2ᵉ bataillon, à bord du *Duquesne*; les six autres compagnies du 2ᵉ bataillon furent reçues à bord de la corvette *le Rhône*.

Le *Duquesne* sortit du golfe de Rosas le 26 octobre par un fort vent et arriva le 30 en vue des côtes d'Afrique; le 3 novembre au soir, il mouilla au Mers-el-Kébir; le 4, l'état-major et les 10 compagnies débarquées se rendirent à Oran en traversant la tribu de Ben-Ismaïl,

Ces 10 compagnies furent établies dans un vieux bâtiment en ruines, et dans la soirée reçurent tous les effets de campement nécessaires; le

1835. 5 novembre, elles furent dirigées sur le camp du Figuier, où elles passèrent la nuit sans feu ni tentes; le 6 novembre, une forte colonne, commandée par le général Darlange, partit du Figuier dans le but de reconnaître les troupes d'Abd-el-Kader, dont on apercevait les feux sur le versant de l'Atlas. Cette reconnaissance prit position à l'entrée de la forêt de Mouled-Ismaïl, d'où elle envoya des partis de cavalerie indigène pour reconnaître et attirer l'ennemi dans la plaine; mais, Abd-el-Kader n'ayant pas quitté ses positions de l'Atlas, la colonne rentra au camp du Figuier, où le 11e devait être occupé à des travaux de fortifications jusqu'au départ pour Mascara.

Jusque-là, on n'avait pas eu de nouvelles des 6 compagnies embarquées sur *le Rhône.* En arrivant au camp, on apprit que, débarquées le 6 novembre, elles devaient arriver le 8 au camp du Figuier.

**Expédition de Mascara.**

Le 28 novembre 1835, le corps expéditionnaire partit du camp du Figuier et se dirigea sur Mascara.

Le 11e, ayant été chargé de l'escorte d'un convoi, n'arriva que fort avant dans la nuit au bivouac de Thélet.

Le 29, l'armée se mit en marche au point du jour et s'engagea dans la forêt de Mouled-Ismaïl, passage difficile et redoutable, où une armée espagnole avait été jadis anéantie et où, quelques mois auparavant, la colonne du général Trézel avait eu tant à souffrir.

Le Régiment faisait partie de la colonne de gauche, chargée de couvrir l'artillerie; le convoi rencontrait à chaque pas les débris de malheureux soldats du corps du général Trézel tombés, au mois de juin, entre les mains des Arabes, qui les avaient horriblement mutilés.

Le 29 octobre, vers 5 heures du soir, l'armée était dans la vaste plaine du Sig. Les Arabes n'avaient pas disputé le passage de la forêt; mais, selon leur coutume, ils avaient harcelé l'arrière-garde et fait impitoyablement main-basse sur tous les traînards. Le Régiment en perdit deux dans cette circonstance.

Le voltigeur Clair (Louis), du 1er bataillon, fit preuve de courage et d'adresse en tuant d'un coup de fusil un cavalier arabe, qui était descendu de cheval pour décapiter un caporal du 1er bataillon de chasseurs que la fatigue avait fait rester en arrière. L'armée s'établit, à la tombée de la nuit, sur les bords du Sig. Le 1er décembre, Abd-el-Kader ayant concentré ses forces au pied de l'Atlas, sur la route de Mascara, dans le but de nous disputer le passage, le maréchal, accompagné du duc d'Orléans, dirigea une forte reconnaissance sur ce point.

Le colonel de Vilmorin, du 11e, commandait l'infanterie, composée d'un bataillon de chaque régiment. Les Arabes furent repoussés sur tous les points. Les jeunes soldats du 1er bataillon du 11e, qui voyaient le

feu pour la première fois, firent bonne contenance. Ce bataillon eut 7 ou 8 hommes blessés. 1835.

Le 2 décembre, l'armée se porte en avant, vers l'Habrâh. Dans cette marche, le 11[e], qui faisait partie de la 3[e] brigade (général Darlange), occupait la face gauche du carré.

Plusieurs compagnies du Régiment furent disposées en tirailleurs pour éloigner les Arabes, qui exécutaient contre nos troupes un feu très nourri.

La marche continua dans le plus grand ordre, et le soir l'armée, s'avançant toujours vers l'Habrâh, arriva à proximité d'un vaste cimetière, dans lequel Abd-el-Kader avait fait embusquer son infanterie, soutenue par 2 pièces.

Les zouaves chassèrent cette infanterie et dégagèrent ainsi la route de Mascara; l'armée passa la nuit sur les bords de l'Habrâh.

Le 4 décembre, l'armée franchit la rivière au point du jour, sur un pont de madriers construit pendant la nuit, et se dirigea parallèlement à l'Atlas pour joindre la route de Mostaganem à Mascara, qu'elle atteignit vers midi.

Elle fit aussitôt tête de colonne à droite et s'engagea dans l'Atlas, sous les yeux des Arabes déconcertés. Ceux-ci se groupèrent dans la plaine et abandonnèrent en grand nombre Abd-el-Kader, dont les efforts avaient été inutiles pour nous arrêter. L'armée s'arrêta au marabout de Sidi-Brahim et y passa la nuit.

Le 3 décembre, la colonne commença à gravir l'Atlas, mais l'état de la route ne permit de faire que 3 lieues.

Le quartier-général s'établit au marabout de Sidi-Mohamed, placé sur un pic élevé, sur les flancs duquel campa l'armée.

Le 6 au soir, la colonne atteignit Aïn-el-Kébira et travailla toute la nuit, malgré la pluie glacée qui tombait par torrents, à l'établissement de la route qui devait livrer passage à l'artillerie jusqu'à Mascara.

**Marche sur Mascara. Combat d'El Bordj. Retraite sur Oran.**

Le 7 décembre, le duc d'Orléans et le maréchal partirent avec les 1[re] et 2[e] brigades pour Mascara, où ils entrèrent pendant la nuit sans coup férir.

Pendant ce temps, le général Darlange prescrivait au colonel de Vilmorin d'aller s'établir, avec son Régiment et le 1[er] bataillon d'infanterie légère d'Afrique, dans le village d'El Bordj, situé à 3 lieues à gauche de Mascara, sur le versant méridional de l'Atlas.

Le Régiment arriva devant le village à la nuit close; la compagnie de grenadiers et la 1[re] compagnie du 1[er] bataillon, formant l'avant-garde, reçurent l'ordre d'y pénétrer et d'en chasser les Arabes. Mais ceux-ci n'attendirent pas notre attaque et s'enfuirent à l'approche de la colonne.

1835. Le 8 décembre, la colonne rejoignit la brigade, après avoir défendu le village d'El Bordj depuis 8 heures du matin jusqu'à 3 heures du soir.

Le 9, la 1re et la 2e brigade ayant détruit Mascara sans avoir pu s'y ravitailler, l'armée dut commencer son mouvement rétrograde sur Mostaganem. Le 11e ne cessa d'être engagé pendant toute la journée; les deux bataillons furent lancés en tirailleurs pour protéger la marche du convoi et perdirent plusieurs hommes.

Le 10 décembre, l'armée bivouaqua au marabout de Sidi-Brahim; le 11, à Mess-Rah; le 12, à Mostaganem; le 15, elle partit pour rentrer à Oran. Le Régiment forma l'arrière-garde, tâche difficile et pénible, car une quantité de soldats affaiblis par les maladies ne purent suivre la colonne, et les transports manquant, le Régiment ne put soustraire ces malheureux à une mort certaine.

Le 16 décembre, l'armée continue sa marche et bivouaque dans un ravin boisé, au bas de la montagne des Lions. Le 17 décembre, la colonne rentre à Oran, où elle s'établit. La marche sur Mascara avait été longue et pénible, et il fallut beaucoup de courage et de sang-froid pour supporter les privations, les fatigues et les dangers des rudes journées qui venaient de s'écouler.

1836. Du 17 décembre 1835 au 8 janvier 1836, tout le Régiment resta à Oran. Abd-el-Kader venait braver les Français jusque sous les murs de la ville. Le maréchal Clauzel organise une colonne de 7,000 hommes, divisée en 3 brigades. Le 11e, commandé par le colonel de Vilmorin, formait seul la 3e brigade, avec 2 obusiers de montagne.

**Expédition de Tlemcen et de Rachgoun.**

Le 8 janvier, le corps expéditionnaire se mit en marche, et fit son entrée à Tlemcen, le 13, sans avoir combattu; il resta à Tlemcen du 13 au 24 janvier, et le Régiment fournit 1 officier et 132 sous-officiers et soldats au bataillon de volontaires destiné à occuper le Méchouar (citadelle de la ville), après le départ du corps expéditionnaire.

Le 25 janvier, le corps expéditionnaire sortit de Tlemcen et se dirigea sur Rachgoun; il bivouaqua le soir au confluent de la Tafna et de l'Isser.

**Le 11e est chargé de garder les convois. Combats de la Tafna. 26 janvier 1836.**

Le 26 janvier, au point du jour, le maréchal prévint le colonel de Vilmorin que la colonne allait continuer son mouvement sur Rachgoun, à l'exception du 11e de ligne et de ses 2 obusiers, ainsi que de 2 pièces de montagne. Tous les équipages et les prolonges chargés de vivres et de munitions étaient confiés à sa garde; il devait les parquer et les resserrer le plus près possible du confluent de la Tafna et de l'Isser.

Le colonel de Vilmorin disposa alors son Régiment de manière à former les deux faces du carré, par lesquelles il pouvait être attaqué. 1836.

Il poussa en avant une ligne continue de tirailleurs, en arrière de laquelle, et à environ 300 pas, il établit une ligne de réserves, placée elle-même à une distance convenable du convoi. Un peloton de chasseurs à cheval de 30 hommes fut utilisé sur la ligne des tirailleurs.

A 8 heures et demie on vit déboucher près d'un marabout une masse de 1,500 à 2,000 cavaliers et de 6 à 800 fantassins arabes. Ces derniers se formèrent vis-à-vis la droite de la ligne, en face de la Tafna, qu'ils passèrent à gué.

Le feu commença à 9 heures, nos tirailleurs reçurent l'ennemi avec beaucoup de sang-froid et de courage, et ne firent feu qu'à une petite distance. Les Arabes se contentèrent alors de tirailler.

Pendant que le 1er bataillon résistait avec succès aux fantassins arabes, le 2e bataillon était inquiété par les cavaliers; le colonel fit renforcer les tirailleurs et fit avancer les voltigeurs du 2e bataillon. A 11 heures, 200 cavaliers se jetèrent sur le 2e bataillon, mais ils furent repoussés, et le colonel donna l'ordre d'occuper le petit mamelon, derrière lequel les Arabes se ralliaient, ce mouvement fut rapidement exécuté. Le 11e de ligne eut dans cette journée 9 hommes blessés.

Dans l'ordre du jour de l'armée publié à Tlemcen, le 29 janvier, le maréchal Clauzel s'exprimait en ces termes :

« L'ennemi, dispersé mais soutenu par les Marocains venus de l'ex-
« trême frontière, se jeta avec audace et élan sur les équipages, qui
« étaient restés parqués sur l'Isser; il espérait trouver ce point dégarni,
« mais le 11e Régiment de ligne s'y trouvait. Ce corps soutint la charge
« des Arabes avec le sang-froid et la fermeté des vieilles troupes, fit
« feu sur eux à bout portant et les reçut à la pointe de la baïonnette.
« La compagnie des grenadiers du 2e bataillon se trouva un instant
« mêlée avec l'ennemi. »

Le 27 janvier 1836, la colonne avait fait demi-tour, lorsqu'elle fut tout-à-coup assaillie par des bandes nombreuses qui avaient traversé la Tafna pendant la nuit; c'étaient des Marocains et des Kabyles arrivés depuis le combat de la veille. Les coulouglis, qui reçurent le premier choc, furent rejetés sur le bataillon d'Afrique; les chasseurs eux-mêmes eurent quelque peine à se dégager de la masse des assaillants. Retour à Oran.

Après cette charge furieuse, le maréchal se préparait à prendre l'offensive, lorsque l'ennemi, attaqué sur son flanc droit par la brigade Perrégaux, dont on entendait le canon, cessa subitement son feu et se retira précipitamment derrière la Tafna.

Le 28 janvier, l'armée se mit en marche pour Tlemcen, où elle

1836. séjourna jusqu'au 7 février; elle repartit alors pour Oran, laissant dans la citadelle du Méchouar le bataillon de volontaires; elle arriva le 12 février à destination.

Le 10, les Arabes avaient harcelé l'arrière-garde et menacé les convois; le Régiment, qui formait l'avant-garde au départ, avait été obligé, pendant cette journée, de prendre des positions successives pour protéger la marche en retraite; il n'arriva au bivouac que fort tard dans la nuit.

Le 11e Régiment de ligne, dont la conduite et le courage avaient été exemplaires pendant cette expédition, fut, à plusieurs reprises, chaudement félicité par le maréchal.

**Destruction des tribus des Garabas.**

Le 21 février, le colonel reçut l'ordre de former 2 bataillons de marche de 400 hommes chacun.

Le maréchal Clauzel organisa une colonne mobile, composée du 17e léger, des 11e et 66e de ligne, du 2e chasseurs d'Afrique et de cavalerie indigène.

Le 22 février, le corps expéditionnaire, sous les ordres du général Perrégaux, se mit en marche à 9 heures du matin, et, après une marche forcée, vint camper sans feu le 23, à 2 heures du matin, à 2 lieues en deçà du Sig.

Après 4 heures de repos, il reprit sa marche, traversa la rivière sur des troncs d'arbre et déboucha dans la plaine, qu'il traversa au pas de course pour venir prendre position sur le versant de l'Atlas, au milieu des tribus des Garabas, qui furent incendiées et entièrement détruites.

Dans cette course de deux jours, le 11e déploya la plus grande énergie et laissa peu d'hommes en arrière.

Ce coup de main hardi eut pour résultat la prise de 2,050 bœufs et d'une quantité de moutons, ânes, etc.

Le 24, le corps expéditionnaire se mit en marche pour rentrer à Oran; le 11e marchait sur la gauche de la colonne, flanquant le convoi.

Le 25, les Arabes vinrent attaquer l'arrière-garde, mais ils furent repoussés après une vive fusillade, et l'on rentra à Oran.

Cette journée avait été particulièrement dure pour le 11e de ligne, qui avait été chargé de la conduite des bestiaux. Mais cette opération fut dirigée avec tant de zèle et d'attention que pas une tête de bétail ne s'échappa, et que le convoi tout entier arriva à Oran.

Le 11e reprit son ancien cantonnement.

## EXPÉDITION DU CHÉLIFF

Les premiers jours de mars furent employés à organiser une expédition, à laquelle devaient prendre part 4 à 5,000 hommes.

Le 1er bataillon du 11e fut désigné et complété par les hommes disponibles du 2e. 1836.

La colonne, commandée par le général Perrégaux, partit d'Oran le 14 mars et alla coucher dans le ravin de la montagne des Lions.

Le 15 mars, on passa la Mactah à son unique gué, sur le bord de la mer. Le 16, on pénétra dans la plaine du Sig, et l'on se portait dans la direction de l'Habrâh, lorsqu'on aperçut au loin une forte troupe de cavaliers arabes.

On se prépara aussitôt au combat. Mustapha et le bey Ibrahim rallièrent leurs Arabes et se portèrent rapidement en tête. Ils devancèrent la colonne, atteignirent les Arabes ennemis sur les bords de l'Habrâh, et leur tuèrent quelques hommes, entr'autres un envoyé influent d'Abd-el-Kader qui les dirigeait. Le soir, on bivouaqua sur l'emplacement que l'on avait occupé lors de la marche sur Mascara.

Le 17, le général Perrégaux fit tracer un camp sur cette position, et on se mit au travail. Le 20, on campa sur une éminence, où l'on séjourna le 21.

Le 22, on partit de Neders, et l'on se porta vers le Chéliff, à l'est. On coucha, le même jour, au milieu d'une plaine couverte de moissons.

Le 23, on se dirigea sur la Mina, où la colonne arriva à la nuit tombante; elle y séjourna les 24 et 25 mars.

Le 26, elle franchit la Mina sur un pont de planches établi par le génie, et se dirigea sur le confluent de la Mina et du Chéliff, non loin duquel elle campa.

Le 28, la colonne reprit sa marche vers le Chéliff, attaquée par quelques partis de Kabyles indomptés. Le bataillon du Régiment qui formait l'avant-garde eut bientôt débusqué l'ennemi de toutes ses positions, tandis qu'on travaillait avec ardeur à la route qui devait livrer passage à l'artillerie et aux bagages.

Nous arrivâmes de bonne heure sur le Kelmitout, où l'on campa; on passa la journée du 29 dans cette position.

Le 30, la colonne commença son mouvement sur Mostaganem.

Le 31, elle repassa la Mactah et continua sa marche sur son bivouac du 14, près de la montagne des Lions, et rentra à Oran le 1er avril.

**Le 11e est envoyé à Alger.**

A son arrivée à Oran, le Régiment trouva l'ordre du gouverneur qui l'appelait à Alger; le 9, il y fut débarqué.

Le 18, il fut envoyé à Douëra, où le 2e bataillon s'établit avec l'état-major, tandis que le 1er bataillon se rendit à Bouffarick.

Dès ce jour, le Régiment fut employé sans relâche, sous un soleil ardent, aux fortifications, aux bâtiments du camp et à la grande route, qui n'existait que jusqu'au pont de chevalets, à l'entrée de la plaine de la Mitidja.

1836. Au commencement de mai, le chef de bataillon Riban, qui commandait à Bouffarick, fut informé que le bey de Milianah, Sidi-Embarech, avait réuni un grand nombre de cavaliers arabes à la Chiffa, et se disposait à attaquer nos avant-postes avec des forces considérables.

Combat de Méred.

En effet, le 9 au matin, les Arabes furent signalés dans les environs de Sidi-Klifa; le commandant n'hésita pas à aller à leur rencontre avec le 1er bataillon et 4 compagnies du 2e, qui avaient été détachées à Douëra pour concourir aux travaux; 2 escadrons de spahis et 4 pièces de montagne complétèrent cette petite colonne, qui aborda l'ennemi sans hésiter au ravin de Méred.

L'action s'engagea d'abord vivement. Les Arabes cherchaient à nous entourer, mais leurs efforts furent inutiles, et, voyant qu'il perdait beaucoup de monde, Sidi-Embarech ordonna la retraite. La colonne eut 2 tués et 4 blessés; elle rentra à Bouffarick le soir.

Le 2 août, le colonel et le 2e bataillon rentrent à Mustapha; le 1er bataillon vient occuper Douëra.

Le 16, le 2e bataillon revient à Douëra avec le colonel, et le 1er bataillon retourne à Bouffarick.

Le 27 septembre au soir, le 1er bataillon se rend à la Chiffa pour concourir à la formation d'un camp.

Le 3e bataillon et le dépôt partent pour Alger.

Le 3e bataillon et le dépôt, qui avaient été transférés à Toulouse et à Avignon, reçurent l'ordre de venir rejoindre le Régiment en Afrique; ils partirent de Toulon le 19 septembre 1836 et arrivèrent à Alger le 22. Le 26 octobre, tout le Régiment était réuni et tenait garnison dans cette ville.

Pointes sur Bouffarick.

Le 9 novembre, le bey de Milianah, Sidi-Embarech, ayant menacé nos établissements de la Mitidja, les 3 bataillons du 11e se portèrent rapidement à Douëra et, dans la nuit même, à Bouffarick, où se forma la colonne d'expédition; après deux jours de marche, elle rentra à Bouffarick à la nouvelle de la disparition des Arabes et de la retraite d'Embarech. Le Régiment rentra à Alger le 12 novembre.

Mais, à cette époque, par suite du départ des troupes pour Constantine, de nouveaux rassemblements d'Hadjoutes se formèrent et se répandirent dans les environs de Bouffarick; le Régiment repartit en toute hâte d'Alger, le 27 novembre, pour aller à El-Brahim et se porter sur les points les plus menacés.

1837. Le 1er décembre, il fut rappelé à Alger, et il s'y trouvait réuni, lorsque, le 1er mars 1837, le 3e bataillon fut commandé, à son tour, de détachement pour aller à Oran faire partie de l'expédition que le maré-

chal Bugeaud se préparait à diriger dans la province de Tlemcen, où Abd-el-Kader s'était réfugié. 1837.

Le 3e bataillon arriva à Oran le 15 mars et y resta jusqu'au 29, date à laquelle il fut renvoyé à Alger, où il arriva le 1er avril.

Le 26 avril, les 2e et 3e bataillons partirent d'Alger et arrivèrent le 28 à Bouffarick, où se réunissait une forte colonne, commandée par le général de Damrémont et le général Perrégaux, chef d'état-major; cette colonne avait pour but de faire une reconnaissance sur Blidah et chez les tribus insoumises du petit Atlas. Cette opération réussit parfaitement; le 30, le Régiment s'établit au camp de Bouffarick.

*Opérations du 1er bataillon dans la province de Bône.*

Le 1er bataillon, fort de 775 hommes, sous le commandement du capitaine O'Brien, s'embarqua le 5 avril 1837 pour Bône, où il était appelé pour la deuxième expédition de Constantine; il arriva le 8 à Bône et fut dirigé de suite sur Dréhan.

Le 17 avril, le capitaine Party quitta Dréhan avec les grenadiers et la 2e compagnie pour se mettre à la disposition du colonel Duvivier; il escortait un nombreux convoi de mulets et de voitures, qu'il fit rentrer à Guelma le même jour.

Le colonel Duvivier plaça son monde en embuscade et attendit vainement l'ennemi; le 25, à 7 heures et demie du matin, sachant que les Arabes se trouvaient sur la route de Souk-el-Mrad, il fit occuper les hauteurs opposées par l'infanterie et l'artillerie; la cavalerie resta au bord du ruisseau. Les Arabes furent repoussés par une charge de cavalerie.

*Affaire de Guelma, 26 juin 1837.*

Le 26 juin 1837, le commandant supérieur de Guelma sortit de cette place avec une colonne de 7 à 800 hommes pour aller châtier, à 8 ou 10 lieues dans l'est, les tribus insoumises; la marche fut longue et pénible et se prolongea pendant vingt-sept heures presque sans repos; Près de 400 têtes de bétail furent capturées et entrèrent au camp.

Le général Trézel témoigna aux troupes sa haute satisfaction par son ordre du 8 juillet.

Voici la lettre du capitaine O'Brien au colonel commandant le Régiment sur l'affaire du 26 juin :

« Vous m'ordonnez de vous adresser un rapport qui fasse connaître la « part que les compagnies du 11e ont prise à l'affaire du 26 de ce mois. « Les témoignages de votre satisfaction, donnés publiquement, mon « colonel, sont déjà pour nous une [illegible], ils ont bien « [illegible] « [illegible] « [illegible]

1837. « gués ! Que ce témoignage approbateur de la part de leur camarade « soit confirmé par leur chef supérieur, par celui qui les a guidés avec « tant de sagesse et de bravoure !

« MM. Party et Métivet, capitaines, ont opéré, sous mes yeux et « devant des Arabes qu'ils ont combattus, la prise d'un troupeau consi- « dérable.

« Le sergent-major Bossu, détaché avec une section de tirailleurs, a « pendant longtemps formé l'arrière-garde de la colonne, et s'y est tou- « jours maintenu avec beaucoup de sang-froid devant les Arabes, devenus « hardis par la prise du Rocher, où l'action la plus vive a eu lieu. La « conduite de ce sergent-major, digne d'éloges, a été remarquée.

« Le sergent-major Bonnaire a fort bien disposé son escouade dans une « action de tirailleurs et a su en imposer à tous par son audace.

« Le caporal Brêton, placé à la droite de la ligne de tirailleurs, a tenu « très ferme, ainsi que ceux qu'il commandait, devant des forces nom- « breuses ; son attitude, dans ce poste, a été pleine de vigueur.

« Le caporal Guiraud, quoique malade, a voulu partir avec sa compa- « gnie ; son activité et son intelligence sont dignes d'un grand éloge. « Déjà, à une autre époque, dans la province d'Oran, ce militaire s'est « fait remarquer par son sang-froid et sa manière de servir devant l'en- « nemi.

« Je dois citer encore le sergent Boucart, ainsi que les fusiliers « Aiguouy, Richardy et Trouvé ; ce dernier a quitté, dans un régiment « actuellement en France, ses galons de caporal pour venir en Afrique « comme volontaire.

« Je termine cette liste par le nom du grenadier Gilliet, blessé légè- « rement et digne de figurer parmi les braves que j'ai nommés.

« *Le Capitaine commandant les 3 compagnies*
« *du 1er bataillon du 11e*,

« O'BRIEN. »

Le colonel Duvivier, pour faciliter autant que possible la marche sur Constantine, fit sortir une grande partie de la garnison, qui vint s'établir en avant du camp pour continuer la route dans la direction de Ras-el-Achba ; en sept jours, la route fut terminée jusqu'au pied de la montagne.

**Opérations de la garnison de Guelma.**

Le 10 juillet, le colonel Duvivier fit une sortie pour protéger les tribus alliées contre les troupes d'Achmet-Bey, sorties de Constantine, qui furent contenues par cette démonstration.

Le 16, 5,000 cavaliers arabes s'approchèrent du camp ; les troupes

Préparatifs de départ pour Constantine. 1837.

prirent aussitôt les armes et, malgré leur infériorité numérique (700 fusils environ), elles se portèrent à la rencontre des Arabes.

Mais, à 3 lieues du camp, la petite colonne fut assaillie avec ardeur et entourée de toutes parts; elle se défendit courageusement et infligea à l'ennemi des pertes cruelles. Il fallut cependant battre en retraite au milieu d'une plaine incendiée et occupée par de nombreux partis ennemis.

Les munitions de l'artillerie étaient épuisées, celles de l'infanterie sur le point de l'être; la situation était devenue des plus critiques.

Le colonel Duvivier disposa très habilement sa petite colonne; le détachement du Régiment qui occupait la gauche de la ligne eut à supporter pendant un moment une attaque des plus vives, mais il ne se laissa pas effrayer et résista avec vigueur aux efforts désespérés des Arabes.

La retraite s'effectua en bon ordre, au milieu de l'ennemi et des flammes, jusqu'aux portes de Guelma. Le bataillon perdit, dans cette affaire, 2 grenadiers et 1 fusilier de la 1re; il y eut 22 blessés grièvement, dont 2 mortellement, et une quinzaine de blessés légèrement.

Le camp de Guelma avait été également attaqué par une forte colonne ennemie; mais les malades et les employés, dirigés par M. Métivet, se portèrent aussitôt aux remparts et tinrent l'ennemi en respect.

La situation s'aggrava encore les jours suivants; le nombre des disponibles s'élevait à peine au quart de l'effectif des troupes établies dans le camp; le nombre des malades augmentait de jour en jour, et la place allait manquer de défenseurs et de vivres, lorsque les Arabes se retirèrent, et leur départ permit de donner quelques soulagements aux 1,200 malades qui encombraient le camp. Le détachement du 1er bataillon du Régiment ne comptait plus que 22 hommes en état de se soutenir sur 336 hommes à l'effectif.

Le 7 septembre, le détachement quitta Guelma après y avoir laissé les trois cinquièmes de l'effectif, et se réunit à Nechmaya aux 5 compagnies du 1er bataillon, commandées par le commandant Riban; ces compagnies avaient eu, elles aussi, beaucoup à souffrir et comptaient un grand nombre de malades.

Le 27 septembre, le 1er bataillon fut renforcé par un détachement de 200 hommes envoyé d'Alger.

Les 2e et 3e bataillons, qui avaient été éprouvés par les fièvres pendant leur séjour à Bouffarick, avaient réuni à grand'peine un détachement de 200 hommes valides, afin de permettre au 1er bataillon de figurer dans les rangs de l'armée qui allait marcher sur Constantine.

Le 1er bataillon, qui comptait alors 300 hommes, avait donc été constitué avec l'élite du Régiment; il allait avoir l'honneur de parti-

1837. ciper à la prise de Constantine et d'inscrire un nom glorieux sur le drapeau du Régiment.

**Départ pour Constantine.**

Le 30 septembre, le 1er bataillon vint coucher au camp d'Hamman-Berda, qui fut confié le lendemain à la garde des tribus alliées; le bataillon y reçut pour douze jours de vivres, et chaque soldat dut se munir d'un petit fagot de bois.

Le 1er octobre, le 1er bataillon fut chargé de l'escorte d'un convoi, et ne put arriver à Ras-el-Akba que vers 3 heures.

Il fut alors placé dans la 2e brigade, commandée par le général Trézel. Le 2, on bivouaqua à Sidi-Tam-Tam.

Le 3, le général en chef adressa au bataillon, dont il avait apprécié les sacrifices, les paroles les plus bienveillantes; le 4, l'armée continua à s'avancer sans rencontrer l'ennemi.

Le 6 octobre, on arrivait au bas du plateau de Mansourah, d'où l'on apercevait les crêtes environnantes couronnées de nombreux Arabes; le parc fut rallié au pied du plateau et laissé à la garde de la brigade, tandis que la 1re brigade faisait la reconnaissance de la ville de Constantine.

Pour l'intelligence de ce qui va suivre, il est nécessaire de décrire en peu de mots la position de Constantine.

La ville est assise sur un plateau entouré de trois côtés par un ravin profond à berges escarpées, au fond duquel coule le Rummel. Ce plateau est incliné dans la direction de Mansourah, avec lequel la ville communique par un pont de pierre jeté hardiment sur l'abîme.

Du côté opposé, au sud-ouest, se trouve le plateau de Coudiat-Aty, qui communique avec la ville.

Mais, en cet endroit, il y avait un mur d'enceinte en bon état; sur les autres fronts existaient des murs sans terrassements, les escarpements du terrain formant une défense naturelle.

Constantine a quatre portes : celle du pont, qui mène à Mansourah, et les trois autres qui font face à Coudiat-Aty.

Le 6 octobre, une partie de l'artillerie reçut l'ordre de monter sur le plateau de Coudiat-Aty. Il pleuvait à torrents; les terres étaient détrempées, et il fallut cependant hisser les pièces sur le plateau : 100 hommes et 2 officiers du bataillon vinrent en aide aux artilleurs et parvinrent, après des efforts inouïs et malgré le feu de la place, à établir les batteries de brèche.

Pendant trois jours, la pluie ne cessa de tomber et les Arabes firent de nombreuses sorties.

Le 11 octobre, les feux de la batterie de brèche déterminèrent un éboulement qui rendit l'assaut possible.



Musée de Versailles. HORACE VERNET.

CONSTANTINE (SIÈGE)

Ce jour-là, les Arabes attaquèrent simultanément le 17e léger et la 3e compagnie du bataillon, mais ils furent repoussés, poursuivis jusqu'au pied des murailles, et subirent de grandes pertes. 1837.

Le 12, avant de lancer les colonnes d'attaque, le général de Damrémont fit sommer les assiégés de se rendre, et reçut la réponse suivante :

« Il y a à Constantine beaucoup de munitions de guerre et de bouche. « Si les Français en manquent, nous leur en enverrons.

« Nous ne savons ce que c'est qu'une brèche, ni une capitulation. Nous « défendrons à outrance notre ville et nos maisons. Les Français ne « seront maîtres de Constantine qu'après avoir égorgé le dernier de ses « défenseurs. »

« — Ce sont des gens de cœur! Eh bien! l'affaire n'en sera que plus « glorieuse pour nous! » s'écria le général de Damrémont.

### PRISE DE CONSTANTINE (INSCRITE AU DRAPEAU)

Dans la nuit du 12 au 13, le capitaine O'Brien, du 11e, fut prévenu que sa compagnie était désignée pour l'assaut. 13 octobre 1837.

Il quitta le bataillon, vint se réunir aux autres compagnies d'élite de la troisième colonne, que le général Trézel rassemblait au marabout de Mansourah.

Cette colonne, d'un effectif total de 400 hommes, était commandée par le colonel Corbin.

Les batteries continuèrent à tirer toute la nuit.

Le général de Damrémont se trouvait avec le duc de Nemours, un peu en arrière des ouvrages, sur un terrain découvert, examinant la brèche, lorsqu'il fut tué par un boulet; le général Valée, averti en toute hâte, prit le commandement.

Le 13 octobre, à 4 heures du matin, les trois colonnes d'assaut étaient à leur poste; la troisième colonne descendit le plateau, franchit le Rummel près de l'ancien aqueduc romain, et vint attendre le jour près des écuries du bey, où elle reçut quelques bombes.

Vers 7 heures et demie, le signal de l'assaut fut donné. La première colonne, débouchant de la batterie, se porte au pas de charge vers la muraille, et escalade la brèche au milieu d'une vive fusillade.

Elle se répandait déjà dans la ville au milieu des décombres et des démolitions causés par la batterie, quand une mine pratiquée en arrière et contenant tout le reste de la poudre des Arabes, faisant explosion, renversa quelques murs voisins, écrasant et blessant un grand nombre de soldats de la première colonne; enhardis par ce succès, les Arabes, qui s'étaient retirés, reviennent en foule aux maisons voisines de la

1837. brèche et font pleuvoir une grêle de balles sur ceux des assaillants que la mine avait épargnés.

La deuxième colonne, en montant à l'assaut, rencontra une masse informe d'êtres humains noircis par la poudre, aux vêtements calcinés et fumants, aux chairs brûlées; de cette masse hideuse sortaient des gémissements inarticulés. Elle s'élança néanmoins aux cris de : *En avant!*

La troisième colonne, ne voulant pas rester étrangère à ce qui se passait, n'attendit pas d'ordres et s'élança au pas de course sur la brèche.

Les grenadiers du 11e, s'y précipitant, y montèrent au milieu d'un feu roulant qui partait de toutes parts.

Ne pouvant descendre dans la ville par la seule rue qu'obstruaient les ruines et les hommes, le capitaine O'Brien et le sous-lieutenant Montaudon entraînèrent les grenadiers d'un autre côté.

Par les toits effondrés, on pénétra dans l'arsenal et les rues voisines, d'où l'on chassa l'ennemi.

Il s'engagea dans la ville un combat meurtrier de barricade en barricade et de maison en maison; ce combat dura plusieurs heures.

Le général Valée faisait soutenir les colonnes d'assaut, maintenant engagées dans toute la ville, par des renforts des deux brigades.

Les Arabes, repoussés, mais déployant une énergie sauvage, luttèrent jusqu'à la dernière extrémité.

Un grand nombre d'entre eux, ne pouvant plus se défendre et ne voulant pas se rendre, tentèrent alors de se sauver par les ravins escarpés qui entourent la ville.

Des quantités d'Arabes, hommes, femmes et enfants, furent précipités dans le gouffre et formèrent un amoncellement de cadavres horribles à voir.

Le bataillon fut établi dans Constantine jusqu'au 20 octobre, date à laquelle il quitta cette ville pour accompagner à Bône le corps du général de Damrémont.

En désignant le bataillon pour cette douloureuse mission, le général Valée se souvenait que le général de Damrémont avait été colonel du 11e de ligne du 1815 à 1821; il pensait qu'il appartenait aux braves qui venaient de se distinguer à ce terrible siège d'accompagner le corps de ce valeureux chef, sous lequel ils avaient appris à si bien combattre et à si bien mourir!

Après quelques jours de repos, le bataillon rentra à son ancien camp de Nechmaya, qu'il trouva dévasté et brûlé par les Arabes.

Le 1er bataillon revient à Alger.

Le 4 novembre, le 1er bataillon rentra à Bône, et le 14 un navire de commerce russe le prit à son bord.



**Musée de Versailles.** **Horace Vernet.**

CONSTANTINE (PRISE)

Il arriva à Alger, après huit jours de traversée, le 22 novembre 1837; les 2e et 3e bataillons, restés à Bouffarick, furent seuls chargés du service du camp. Le 4 juin, les deux bataillons, commandés par le chef de bataillon Aubert, partirent de Bouffarick et prirent position dans une gorge de l'Atlas, afin de faire face à un nombreux parti d'Arabes; le soir, les deux bataillons rentrèrent au camp. **Le Régiment rentre en France. 1837.**

Les déprédations continuant dans la Métidja malgré l'activité des troupes, le gouverneur forma une colonne de 6 bataillons pour châtier les Arabes. Le 8, on partit dans le plus grand silence, mais les Arabes, prévenus, s'enfuyaient de toutes parts; on èn tua néanmoins quelques-uns et on leur enleva un grand nombre de bestiaux, qui furent ramenés à Bouffarick. Le 19, les 2 bataillons, réduits à 14 officiers et 141 hommes, rentrèrent au camp de Mustapha. Le Régiment se trouva tout entier réuni à Alger le 14 avril 1838; il y resta jusqu'au 18 décembre. Il partit 1838. alors pour les camps de l'est, le Fondouk et Cara-Mustapha, où une partie des troupes étaient déjà réunies pour l'expédition projetée dans le pays d'Hamzah.

Les 1er et 2e bataillons furent arrêtés à la Maison-Carrée par le mauvais temps et les pluies torrentielles de la nuit. L'Hamèze, que les troupes devaient traverser à gué, était devenu impraticable; l'expédition fut ajournée.

Le 15, les 2 bataillons reçurent l'ordre de revenir à Mustapha et de s'y établir le soir même.

Le 22, le 3e bataillon rejoignit les 2 autres au camp de Mustapha. Une décision du 8 décembre 1838 prescrivit au Régiment de rentrer en France par détachements; il commença son embarquement le 29 décembre 1838 et se trouva réuni à Toulon le 18 mars 1839.

Le 22 février 1839, époque de l'embarquement du dernier bataillon à 1839. Alger pour la France, le Régiment avait perdu 7 officiers et 800 hommes.

## § III. — Période depuis 1839 à 1855.

### CHANGEMENTS DE GARNISON

Le 1er bataillon partit en toute hâte le 3 juillet pour Marseille, où l'on 1839. craignait des désordres; ce bataillon fut établi le 5 au quartier de la Corderie.

A la fin de juillet, le Régiment apprit que Grenoble devait être sa nouvelle garnison; le 1er bataillon, détaché à Marseille, partit de cette place le 29 juillet et arriva à Grenoble le 11 août.

1839. Le 2e bataillon partit de Toulon le 31 juillet et arriva le 15 août; il dirigea d'Aix les grenadiers sur Crest, et les 1re, 2e et 3e compagnies sur Montélimar.

Le 3e bataillon arriva à Grenoble le 9 août.

Pendant son séjour à Grenoble, le Régiment fournit à Pont-de-Beauvoisin un détachement d'une compagnie, et à Fort-Barraux un détachement de 2 compagnies.

1840. Le 1er septembre 1840, le Régiment reçut l'ordre de tenir garnison dans le Jura et le Doubs.

Le 1er bataillon partit de Grenoble le 7 septembre, et arriva à Lons-le-Saulnier le 14; les 5e et 6e compagnies et les voltigeurs occupèrent Dôle le 17.

Le 2e bataillon occupa Salins le 21 septembre; la 1re compagnie va au fort de Joux et le 5e à Pontarlier. Le 3e bataillon occupa Besançon le 28 septembre.

1841. Le colonel de Vilmorin, nommé maréchal de camp, cessa de commander le Régiment le 9 mars 1841 et fut remplacé dans son commandement par le colonel de Cuny.

Deux bataillons du 11e devant faire partie de la garnison de Paris, les 1er et 2e furent désignés à cet effet.

Ces 2 bataillons s'organisèrent à leur passage à Besançon; leur effectif total était de 1,448 présents, état-major et officiers compris.

Ils partirent de Besançon le 28 avril et le 2 mai, arrivèrent à Paris le 14 et le 18 mai, et furent casernés à l'École militaire.

Le 3e bataillon et le dépôt partirent pour Orléans le 14 mai; ils y arrivèrent le 31. Le dépôt rejoignit à Paris, le 9 novembre, les deux premiers bataillons.

1842. Les 6es compagnies des 3es bataillons furent licenciées en vertu d'une ordonnance du 8 septembre 1841, et furent versées dans les autres compagnies le 8 janvier 1842.

Le 3e bataillon, qui occupait toujours Orléans, partit de cette ville le 28 avril pour se rendre à Paris, où il arriva le 2 mai.

Le 11e Régiment ayant été désigné pour faire partie du corps qui devait exécuter des manœuvres sur la Marne, 2 bataillons d'un effectif de 701 hommes chacun furent organisés et quittèrent Paris le 6 et le 10 mai pour se rendre à Saint-Omer, où avait lieu la concentration.

Ils furent rendus au camp d'Helfaut le 14 et le 18 mai.

Le 11e faisait partie, avec le 4e d'infanterie, de la 1re brigade (général Galivier) de la 2e division.

La mort du duc d'Orléans, arrivée le 13 juillet, fit cesser les manœuvres, et le 11ᵉ rentra à Paris, où il se trouva réuni à l'École militaire le 13 septembre. 1842.

Le 11ᵉ quitta Paris le 3 novembre et s'établit à Rueil ; 2 bataillons furent détachés pour participer aux travaux du Mont-Valérien, et campèrent au pied de la colline. Le 8 septembre 1843, le 3ᵉ bataillon et 1843.
les compagnies d'élite du 2ᵉ se rendirent à Saint-Cloud.

Le 2ᵉ bataillon rentra à Rueil.

Le 12 septembre, les compagnies d'élite du 1ᵉʳ bataillon partirent également pour Saint-Cloud ; les compagnies d'élite des 1ᵉʳ et 2ᵉ bataillons revinrent à Rueil.

Le 1ᵉʳ bataillon releva à Saint-Cloud, le 1ᵉʳ août 1844, le 3ᵉ bataillon, 1844.
qui rentra à Rueil.

Le 24 septembre, les compagnies d'élite des 2ᵉ et 3ᵉ bataillons revinrent à Saint-Cloud et rentrèrent à Rueil le 10 décembre. Le 5 octobre
1845, le 11ᵉ reçut l'ordre de quitter Rueil et Saint-Cloud pour aller tenir 1845.
garnison à Vannes ; il commence son mouvement le 9 octobre, détache à Belle-Isle le 2ᵉ bataillon et occupe Vannes, Auray, Fort-Penthièvre, Ploërmel, Josselin, Elven, Locminé, Remongol, Nolizain.

Le 11ᵉ occupa les mêmes emplacements pendant les années 1846 et 1846-1847
1847 ; le 6 avril 4848, les 6ᵉˢ compagnies furent rétablies. 1848.

Le Régiment partit pour Lorient le 13 avril 1848 et arriva à destination les 15, 26 et 27 du même mois.

Le 3ᵉ bataillon partit pour Brest le 4 mai.

Le colonel Cuny fut nommé général dans les premiers jours de juillet et remplacé dans son commandement par le colonel de Gallemant.

Le 3ᵉ bataillon revient de Brest à Lorient du 5 au 12 septembre ; le 1ᵉʳ bataillon partit le 5 pour Quimper et détacha une compagnie à Concarneau et un peloton à Pont-de-Buis.

Le Régiment reçut, à la fin de l'année 1848, un nouveau drapeau. A chaque angle se trouvait une couronne de lauriers, au centre de laquelle on voyait à deux angles le numéro du régiment ; aux deux autres, un foudre ailé.

D'un côté du drapeau, au centre, on lisait l'inscription : *République Française, 11ᵉ Régiment d'Infanterie de ligne*, entourée des mots : *Amitié, Liberté, Égalité, Fraternité*, disposés vers les angles. De l'autre côté : *Valeur, Discipline*. Le fer de lance remplaçait le coq gaulois au sommet de la hampe.

Le Régiment occupe les mêmes emplacements et relève les divers 1849
détachements.

1850. Le 15 avril, le Régiment partit de Lorient pour se rendre à Nantes. Ferme dans ses principes de discipline et de dévouement à l'ordre, le 11e de ligne, justement apprécié par les excellentes populations du Morbihan et du Finistère, au milieu desquelles il avait si dignement traversé les pénibles épreuves de 1848 à 1850, a laissé dans cette partie de la Bretagne de profonds et honorables souvenirs.

A Port-Louis, puis à Belle-Isle-en-Mer, sous les ordres du commandant Paucellier, les bataillons ont successivement contenu pendant une année les prisonniers politiques confiés à leur garde, et ont su les ramener à l'obéissance, les 11 et 12 décembre 1849, par leur attitude ferme, courageuse et pleine de modération.

A Quimper, le 14 mars 1850, les 1re et 2e compagnies du 1er bataillon, sous les ordres du commandant de Brancion, ont mérité les éloges du préfet du Finistère pour leur zèle et leur courage dans l'incendie de la forêt de Corniguel. Trois jours après, ces mêmes compagnies (17 mars 1850) ont été félicitées par le maire pour avoir, par leurs efforts et leur dévouement, contribué à éteindre l'incendie affreux du quartier des Prisons, dans lequel une mère et ses trois enfants devinrent la proie des flammes, malgré les courageux et prompts secours de la garnison.

C'est ainsi que le 11e de ligne sut marquer le souvenir de son passage en Bretagne, et mériter les honorables adieux de M. le maire et de M. le commandant de la place de Lorient, adieux consignés dans un ordre du jour du 17 avril 1850.

Le 22 avril, le 11e arriva à Nantes; il occupa Cholet pendant le mois de mai; le 2e bataillon s'établit à Ancenis; le 1er, à Paimbœuf et Noirmoutiers.

1851. Le 16 mai 1851, le dépôt du Régiment fut supprimé, en vertu d'une circulaire ministérielle du 15 septembre 1849.

1852. Le Régiment quitta Nantes pour se rendre à Napoléon-Vendée, et fournit des détachements aux Sables-d'Olonne, Noirmoutiers, Niort, Châtellerault, Poitiers et Cholet.

Les 4e et 5e compagnies du 1er bataillon concoururent, pendant leur séjour à Poitiers, à l'extinction d'un violent incendie qui avait éclaté dans la nuit du 1er au 2 mars.

Leur courage et leur dévouement dans cette circonstance leur valurent les remerciements du maire de la ville, qui terminait ainsi sa lettre :

« La ville de Poitiers n'oubliera pas cette nouvelle preuve de dévoue-
« ment donnée par la garnison, et je suis heureux de pouvoir lui en
« témoigner ma reconnaissance. »

Le 9 mai, le 11e de ligne quitta Napoléon-Vendée pour se rendre à

Angers et environs. Il occupa les emplacements suivants : Angers, état-major, compagnie hors rang, 1er et 2e bataillon; le 3e bataillon réparti entre Saumur, Fontevrault, Niort et Cholet. 1852.

Le 10 mai, une députation du Régiment, composée du colonel, d'un capitaine, d'un sous-lieutenant, de trois sergents, d'un caporal, d'un sapeur et d'un grenadier, reçut au Champ-de-Mars, du prince Louis-Napoléon, le nouveau drapeau, sur lequel étaient inscrits les noms de *Castiglione, Lonato, Wagram, Campillo et Constantine.* Au-dessus de ces noms était placé le chiffre : *République française;* de l'autre côté : *Louis-Napoléon au 11e Régiment d'infanterie.* L'aigle avait été rétablie sur les drapeaux.

Le 2 octobre, le Régiment partit pour Bordeaux, d'où il fournit 2 compagnies à Blaye et 1 à Libourne.

Le colonel de Gallemant, nommé général, fut remplacé par le colonel Gelly de Montcla, le 27 janvier 1853. 1853.

Le 1er bataillon se rendit à Bayonne le 12 juillet 1854, et détacha à Biarritz, le 18 août, les grenadiers et les voltigeurs; il rentra à Bordeaux le 5 octobre; le 2e bataillon se rendit à Bayonne le 26 septembre, et fournit des détachements à Dax, Portalet et Nogarens. 1854.

Le 1er bataillon part pour Bayonne le 26 novembre. Les 1er et 2e bataillons, qui se sont constitués à Bordeaux sur le pied de guerre, se rendent au camp de Saint-Omer dans le courant de mars, et font partie de la 1re brigade de la 2e division du 2e corps de l'armée du Nord, sous les ordres de MM. Ripert, général de division, et Jamin, général de brigade. 1855.

Un 4e bataillon est organisé à 6 compagnies de fusiliers (dépôt) et formé par les compagnies du centre du 3e bataillon; il reste à Bordeaux et Blaye.

Les 5e et 6e compagnies des 2 premiers bataillons forment les 1re, 2e, 3e et 4e compagnies du 3e bataillon, et, le 12 avril, les grenadiers, les voltigeurs et l'état-major du 3e bataillon partent de Bordeaux pour rejoindre à Saint-Omer, le 14, le nouveau 3e bataillon.

## § IV. — Campagne de Crimée.

Le 10 septembre 1855, les trois bataillons actifs et l'état-major quittèrent le camp d'Helfaut et l'armée du Nord pour se rendre à Marseille par voies rapides; ils devaient s'embarquer pour l'armée d'Orient. Les 1855.

1855. 2e, 3e bataillons et l'état-major s'embarquèrent à Marseille, le 17 septembre; le 1er bataillon s'embarqua à Toulon le 9.

Le Régiment débarqua à Kamiesch du 8 au 20 octobre.

Le 1er novembre, le 11e vint renforcer la 1re division du 1er corps d'armée. La division est placée, pour tout ce qui est relatif aux opérations militaires, sous les ordres directs du général de Mac-Mahon, et reste sous les ordres du commandant du 1er corps d'armée pour tout ce qui est relatif à l'administration et au personnel.

Le 15 novembre, le 11e fait partie de la 2e brigade, 1re division, du 1er corps, et compte 60 officiers disponibles, 3 indisponibles, 2,072 hommes disponibles, 401 hommes indisponibles.

La 1re division reçut l'ordre de passer l'hiver dans la vallée de Baïdar, pour couvrir l'aile droite de l'armée et permettre aux troupes de Sébastopol de s'y approvisionner de bois. Le général de division établit ses avant-postes à Ouckousta et à Baya, détachant des compagnies et des cavaliers sur la route de Kemer-Tchesné au col d'Ouzousgé. Le général fit, en outre, garder le col de Merveux et celui de Moroz.

Les travaux de baraquements continuèrent activement, favorisés par un beau temps.

Les 2, 3 et 4 novembre, reconnaissance sur les cols de Caden-Otar avec 3 compagnies et retour par le col de Kemer-Tchesné.

Les journées des 6, 7, 8, 9 et 10 se passèrent sans événements importants; les vedettes échangèrent quelques coups de fusils avec les Cosaques.

Les 11, 12, 13 et 14 novembre, on continua les baraquements.

Le 14, avant le jour, les troupes de la division prirent les armes et restèrent en observation jusqu'à 7 heures du matin, l'ennemi ayant exécuté des mouvements qui faisaient craindre une attaque sérieuse.

Le 15, des bruits d'attaque s'étant répandus, le 11e de ligne et 7 bataillons de chasseurs à pied furent envoyés dans la vallée de Baïdar pour renforcer la division.

Le 16, une forte reconnaissance, sous les ordres du général Niel, fut exécutée sur les cols de Cardon-Bell, Caden-Otar et Kemer-Tchesné. La route de Cardon-Bell était coupée en plusieurs endroits. On fortifia la position que la divison occupait depuis l'endroit où la Tchernaïa entre dans les montagnes jusqu'au gué de Snélia et Savatka.

Les travaux d'installation continuèrent le 17. Une compagnie du 11e reçut l'ordre de s'établir à Pétrousky pour garder les magasins, fournir les corvées et faire du bois pour l'administration.

Le 22, on reprit les travaux, qu'il avait fallu interrompre pendant trois jours à cause du mauvais temps, qui recommença le 25.

De violentes rafales du sud-est et de fortes pluies détériorèrent les baraques et les rendirent inhabitables.

Le 26, on se remit à l'ouvrage pour réparer les avaries. 1855.

Le 5 décembre, le 11e entra dans ses baraquements; le temps, toujours mauvais, arrêtait les travaux.

Le 7, vers 9 heures, le régiment de Smolensk, fort de 2,000 à 2,500 hommes et 400 Cosaques du Don, attaquèrent simultanément Oukousta et Baya. Cette attaque est repoussée, et l'ennemi laisse environ 150 tués, blessés ou prisonniers.

Le 12 décembre, le général Decaen exécuta une reconnaissance, monta sur les hauteurs par le chemin qui se trouve entre les routes de Caden-Otar et de Cardon-Bell pour voir la position de l'ennemi de l'autre côté des cols; on échangea quelques coups de fusil.

Le 14, on forma une compagnie de volontaires par brigade; elle se composait de 1 capitaine, 1 officier, 4 sous-officiers, 8 caporaux, 2 clairons et 70 hommes.

Le 18 eut lieu une opération des compagnies de volontaires pour enlever un poste de cosaques; 12 furent tués à la baïonnette. Dans la nuit du 26 au 27, on renouvela l'opération du 18; 18 Russes furent tués à la baïonnette et 14 faits prisonniers.

Le 13 février, les Russes attaquèrent nos avant-postes. Ils avaient 1856.
profité de la nuit pour s'avancer en deux colonnes; la première, forte de 4 bataillons, 4 bouches à feu et 600 Cosaques, était descendue sur Baya par Kamiesch-Boghar; l'autre colonne, forte de 1,000 hommes, monta à Caden-Otar pour faire diversion sur Ourkousta. Vers 3 heures du matin, après avoir échangé quelques coups de fusils, l'ennemi se retira. Le 1er mars, des pourparlers ayant été engagés pour un armistice, la division conserva la ligne des crêtes de Caden-Otar et de Cardon-Bell, et la couronna pour bien indiquer qu'elle était en notre pouvoir.

Le 12 mai, la division s'établit au bivouac, entre le bois de Stréliska et le fort Gênois.

Le 15, la division, réduite à l'infanterie, partit à 5 heures du matin pour Stréliska; la pluie tomba pendant toute la route; on arriva au bivouac à 10 heures, au pont de Krentzen, sur la rive gauche de la Tchernaïa.

Le 16 mai, à 5 heures du matin, la division continua sa marche par un très beau temps, et arriva au bivouac à 11 heures; elle campa des deux côtés de la baie de Stréliska, face à Sébastopol.

Le 11e Régiment de ligne fut embarqué, le 31 mai, sur le *Comte-di-Cavour* et sur la *Balance;* il arriva à Marseille les 15 et 16 juin, et se mit aussitôt en route pour Périgueux, où il arriva les 5, 7 et 8 juillet.

## § V. — Période de 1856 à 1861.

**Changements de garnison. 1856.** La 3e bataillon et l'état-major restèrent à Périgueux, tandis que le 1er bataillon se rendait à Bordeaux et le 2e à Agen, le 14 juillet. Le séjour des 2 premiers bataillons du Régiment à Bordeaux et à Agen ne fut pas de longue durée. Le 1er quitta Bordeaux le 7 octobre et fut rendu à Paris le 29; le 2e se rendit à Périgueux, où il arriva le 27 octobre, et continua sa route sur Paris, après avoir pris avec lui l'état-major et la section hors rang; il arriva à destination le 17 novembre, et occupa aussitôt le fort d'Ivry; le 1er bataillon occupait, depuis son arrivée, le fort de Charenton.

Le 27 décembre, les 2 premiers bataillons du 11e entrèrent à Paris et occupèrent les casernes de la rue Verte et du Luxembourg.

**1857.** Le 20 juin, le 1er bataillon fut envoyé à Melun, où il arriva le 22. Le 2e bataillon s'installa au fort de Romainville.

Le 8 mai de cette même année, le 3e bataillon et le dépôt, qui avaient quitté Périgueux le 17 avril, arrivèrent à Évreux. Le 1er bataillon rentra le 11 décembre à Paris.

**1858.** Pendant le mois d'octobre 1858, les bataillons, l'état-major et le dépôt, partant de Paris et d'Évreux, se rendirent à Grenoble, où ils arrivèrent du 14 au 18 novembre.

Le Régiment fournit alors un détachement de 5 compagnies à Fort-Barraux et 1 compagnie 1/2 à Pont-de-Beauvoisin, le 20 novembre.

### CAMPAGNE D'ITALIE

**1859.** Le 11e Régiment d'infanterie reçut l'ordre, le 1er avril, de se former à 4 bataillons; les 3 bataillons existant étant de 8 compagnies furent réduits à 6; les 5e et 6e de chaque bataillon servirent à former le 4e bataillon.

Les détachements fournis à Fort-Barraux et à Pont-de-Beauvoisin rentrèrent à Grenoble les 10 et 12 avril.

Le 21 avril, le Régiment forma 3 bataillons sur le pied de guerre, et apprit alors qu'il était désigné pour faire partie de l'armée des Alpes, et qu'il avait été placé à la 1re brigade (général Trochu) de la 3e division (général Bourbaki) du 3e corps, commandé par le maréchal Canrobert.

Du 26 au 29 avril, le Régiment arriva à Briançon et franchit la frontière. Le 2 mai, il prit, à Suze, le chemin de fer, qui le conduisit à Alexandrie, où il séjourna jusqu'au 10 mai. Le général Trochu, nommé divisionnaire, fut remplacé, le 4 mai, par le général Vergé.

Le 11e Régiment d'infanterie reprit sa marche et arriva à Tortone le 1859.
16 mai; il séjourna jusqu'au 22 dans cette localité, et continua sur Palestro, où il campa, le 31, et reçut son nouveau colonel, M. Porion, nommé en remplacement de M. le colonel Gelly de Montcla, promu général.

Le 3 juin, le régiment arriva à Novare, et le lendemain, jour de la bataille de Magenta, il passa le Tessin et arriva dans la nuit à Buffalora; il campa sur le champ de bataille.

Les jours suivants, il se porta sur Milan par Abbiattegrasso et Goggiano, y arriva le 8 juin et en repartit le 11.

Il campa, le 16, à Soncino, ville où fut créée la 11e demi-brigade, le 29 mai 1796. Le 24 juin, jour de la grande bataille de Solférino, il quitta Mezzane, où il se trouvait depuis le 21, passa la Chiese, et fut occupé une partie de la journée à empêcher la jonction d'un corps venant de Mantoue avec le gros de l'armée ennemie, et se rendit ensuite au pas de course sur le champ de bataille, y arriva à 6 heures du soir et campa en avant de Medole.

Il séjourna à Solférino, les 26, 27 et 28 juin, puis à Goïto le 30 juin, le 1er et le 2 juillet.

Une suspension d'armes ayant été conclue, le 8 juillet, entre les belligérants jusqu'au 15 août suivant, l'armée française reçut l'ordre de prendre des cantonnements plus étendus et plus commodes.

Le Régiment se rendit à Vallegio, à Pozzolo, le 10 juillet, et y resta jusqu'au 18 juillet; il passa ensuite par Gazzoldo, séjourna 10 jours à Pozzolo, et vint s'établir, le 1er août, à Casalmaggiore.

Le 10 août, la 3e division du 3e corps de l'armée d'Italie fut désignée pour faire partie de l'armée d'occupation, et prit le titre de 5e division de l'armée d'Italie. Le 8 septembre, les 1re et 2e compagnies du 1er bataillon et tout le 3e bataillon quittèrent Casalmaggiore pour se rendre à
Sabionetta; le reste du régiment resta à Casalmaggiore jusqu'au 10 avril 1860.
1860.

Le 13 avril 1860, les bataillons de guerre du 11e étaient réunis à Plaisance; ils se rendirent à Gênes le 23 avril, les 13 et 15 mai, et arrivèrent à Toulon du 16 au 18 mai.

Pendant son séjour en Lombardie, le Régiment se fit remarquer par sa belle tenue, sa conduite et sa discipline. La lettre suivante, adressée par le syndic de Casalmaggiore à M. le général commandant la 1re brigade de la 5e division de l'armée d'Italie, en est la preuve.

« MONSIEUR LE GÉNÉRAL,

« Le départ de l'honorable garnison placée sous vos ordres a déjà « commencé, et c'est un véritable sujet d'affliction pour les habitants de

1860. « cette ville, qui vivaient en frères avec elle depuis plusieurs mois, et « admiraient la discipline, la conduite exemplaire et les manières polies « et aimables tant du corps de MM. les officiers que de celui des sous- « officiers et de chacun des soldats, et tous sentent profondément le « regret de les voir s'éloigner.

« La junte municipale, tant en son nom qu'au nom de ses concitoyens, « adresse un adieu cordial à cette troupe distinguée, appartenant à cette « vaillante armée à laquelle la Lombardie doit en grande partie sa « délivrance; elle vous prie, Monsieur le Général, de vouloir bien vous « faire, près d'elle, l'interprète des sentiments de reconnaissance et « d'affection que lui a voués notre population, qui conservera d'elle un « souvenir ineffaçable, et ne cessera de faire des vœux pour sa prospé- « rité et sa gloire, comme pour celle de la France entière.

« Elle adresse particulièrement ses remercîments, Monsieur le Général, « à MM. les officiers, avec les vœux les plus sincères pour leur bonheur, « joints à l'assurance de la plus haute estime et de la plus parfaite « considération.

« *Signé :* BONETTI. »

Le 6 octobre 1859, le 4e bataillon et le dépôt se rendirent à Antibes, où ils arrivèrent le 22; ils fournirent des détachements dans l'île Sainte-Marguerite et au Pont-du-Var.

Les 3 bataillons de guerre du 11e arrivèrent à Antibes du 23 au 25 mai 1860; le 4e bataillon fut dissous le 31 mai, conformément aux décisions des 1er et 15 septembre 1859.

Tandis que le 1er et le 3e bataillons, restés à Antibes, fournissaient les deux détachements de l'île Sainte-Marguerite et du Pont-du-Var, le 2e bataillon partit pour les Basses-Alpes et occupa Digne, Entrevaux, Colmars, Saint-Vincent-de-Paul, la Seyne et Sisteron.

Le 5 novembre, le 3e bataillon partit pour remplacer le 2e dans ses diverses garnisons.

## § VI. — **Période de 1861 à 1870.**

Changements de garnison.

Le 1er janvier 1861, conformément à une décision ministérielle du 24 décembre 1860, le Régiment est constitué à 4 bataillons : 3 actifs et 1 de dépôt.

Le 10 février, le 1er bataillon se rend d'Antibes à Toulon.

1862. Le Régiment ayant été désigné pour aller tenir garnison à Chambéry, commence son mouvement le 17 mars 1862; le 9 mai, le 11e occupait Chambéry, Albertville, Saint-Jean-de-Maurienne et le fort de Lesseillon.

Le 11e Régiment d'infanterie fournit les mêmes détachements pendant l'année 1863. 1863.

Il détacha, en outre, 2 compagnies à Montmélian pendant l'année 1864, à partir du 16 avril. 1864.

Le bataillon de dépôt quitta Chambéry le 8 avril pour aller à Besançon, où il arriva le 19; les 3 bataillons actifs désignés pour faire partie du camp de Châlons arrivèrent au camp du 27 au 30 mai; ils y restèrent jusqu'aux 11 et 12 septembre, et partirent alors pour Besançon en deux colonnes, qui arrivèrent les 23 et 24 septembre. 1865.

Dès son arrivée à Besançon, le Régiment reçut l'ordre d'occuper les forts de Joux et des Rousses, ainsi que la ville de Salins.

De Besançon, le 11e fut envoyé à Metz; il partit en trois colonnes les 24, 25 avril et 1er mai, et fut rendu à destination les 3, 5 et 10 mai; le dépôt et le bataillon de dépôt durent rentrer à Besançon jusqu'à nouvel ordre. Quatre mois après, le Régiment fut de nouveau déplacé; le 2e bataillon partit le 12 septembre et arriva à Nevers le 29. 1866-1867.

Le 3e bataillon partit le 13 pour Châteauroux, où il fut rendu le 2 octobre.

Le 1er bataillon et l'état-major partirent le 16 pour arriver à Bourges le 4 octobre; le dépôt et le bataillon de dépôt furent, à leur tour, déplacés, partirent de Besançon le 16 octobre et arrivèrent à Bourges le 27 du même mois.

Le Régiment était à peine installé qu'il recevait l'ordre de se rendre à Lyon par les voies ferrées; le mouvement commença le 2 novembre et fut terminé le 5. Le 1er bataillon occupa Montbrison.

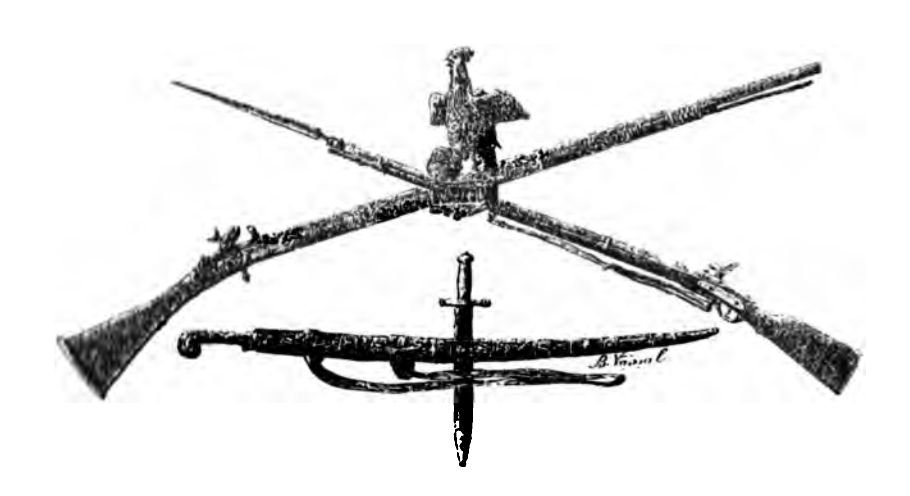
Le 25 janvier, 1,600 fusils (modèle 1866) furent donnés au Régiment pour les bataillons actifs, 400 furent donnés au dépôt. 1868.

Le 14 et le 16 mars 1868, le Régiment se rendit au camp de Sathonay, et il y resta jusqu'au mois de juin; les 1er et 3e bataillons rentrèrent à Lyon le 16 juin; le 2e bataillon, parti du camp le 4 juin, était arrivé le 10 à Montélimar.

Pendant ce temps, le bataillon de dépôt et la compagnie hors rang s'étaient transportés de Bourges à Poitiers, où ils étaient réunis le 31 mai. Le Régiment au complet se trouva le 16 décembre au camp de
Sathonay, où il resta jusqu'au 16 mars 1869; les 1er et 2e bataillons 1869.
revinrent alors à Lyon, tandis que le 3e bataillon allait occuper Valence et Annonay, puis Valence seulement. Nouveau séjour au camp de Sathonay du 16 septembre au 16 décembre. Le 1er bataillon occupe

1869. Montélimar, le 2e, Montessuy et Calmire ; le 3e bataillon, Saint-Jean et Saint-Laurent.

1870. Le 22 mars 1870, les 2e et 3e bataillons sont envoyés au Creusot pour contenir les grévistes ; ils rentrent à Lyon le 22 avril et vont au camp de Sathonay le 16 juin ; le 1er bataillon, venant de Montélimar, les rejoint le même jour.





## CHAPITRE III

---

### Campagne de 1870-1871

**Le 11e de ligne à Bitche et à Sarreguemines**



LE Régiment se trouvait donc réuni au camp de Sathonay, lorsqu'il reçut l'ordre, le 16 juillet, de partir pour la frontière.

Il s'embarqua à la gare de Vaise dans la soirée et fut dirigé sur Bitche, où il arriva le surlendemain, dans l'après-midi.

Le Régiment était le 1er régiment de la 1re brigade de la 1re division du 5e corps, commandé par le général de Failly.

Le 11e comptait 1,546 hommes et était commandé par le colonel de Béhagle. Le général Grenier, qui commandait la brigade, fut remplacé peu après par le général Saurin; la division était commandée par le général Goze.

Dès son arrivée à Bitche, le Régiment prit position en avant de la ville, entre la route de Haguenau et celle de Deux-Ponts, et il s'organisa pour l'entrée en campagne.

Le 18 juillet 1870, la guerre était officiellement déclarée à la Prusse.

Après avoir conservé son emplacement en avant de Bitche pendant quelques jours, le 11e partit le 24 pour Sarreguemines, où il reçut deux détachements de réservistes; ces hommes ignoraient complètement le maniement du nouveau fusil.

Campé sur les hauteurs en avant de Sarreguemines, près du village de Welferding, le Régiment surveillait la route de Sarrebrück, le chemin de fer de Trêves, la route de Bliesbrücken et de Frauenberg; la droite du 2e corps (général Frossard) se reliait à la gauche du 5e corps.

1870. Pendant le séjour à Sarreguemines, l'instruction des réservistes fut poussée avec activité; on leur enseigna le mécanisme de leur fusil et la charge en cinq temps.

**Retraite sur Bitche et Châlons.**

Le 2 août, le 11e fut envoyé sur les hauteurs de Bliesbrücken, pendant le combat de Sarrebrück, pour s'opposer à un mouvement tournant des Prussiens; il partit le 4 pour la ferme de Wising, d'où il repartit le lendemain pour se porter sur Bitche, qu'il atteignit après une marche de flanc longue et pénible, en présence de partis ennemis. La chaleur avait été accablante; un grand nombre d'hommes de tous les régiments de la division, harassés de fatigue, restèrent en arrière.

La division Goze[1] s'établit, le 5 au soir, à 3 kilomètres en arrière de Bitche, sur des mamelons situés au nord de la route de Metz; la 2e division du 5e corps se trouvait à sa droite.

A minuit, on leva le camp pour aller prendre position en travers de la route de Deux-Ponts; la division Goze se forma en ligne de bataille et resta dans cette position depuis la pointe du jour jusqu'à 6 heures et demie du soir.

A 8 heures du matin, elle commença à entendre distinctement, sur sa droite, le bruit du canon : c'était le 1er corps qui s'engageait à Wœrth contre toute la 3e armée allemande.

A 6 heures et demie du soir, on apprit que le 1er corps avait été écrasé, et l'on reçut en même temps l'ordre de battre immédiatement en retraite; les bagages du Régiment restèrent à Bitche avec ceux du 5e corps.

Rien ne saurait donner une idée des souffrances qu'endurèrent nos soldats pendant cette marche forcée de quatorze heures, exécutée en pleine nuit, pour atteindre la Petite-Pierre.

On marcha à travers la forêt par des chemins à peine frayés, et l'on s'arrêta enfin à la sortie des bois pour prendre un peu de nourriture.

Les soldats n'avaient rien mangé depuis vingt-quatre heures; on fit une halte d'une heure et demie pour préparer le café, et l'on continua ensuite sur la Petite-Pierre, où l'on arriva à 1 heure de l'après-midi.

Le 8 août, le Régiment partit de la Petite-Pierre et alla s'établir entre Lischeim et Reding; avant l'établissement du camp, une alerte obligea le Régiment à prendre position, le dos à la route qui conduit à Phalsbourg et Fenestrange.

Le 9, il part de Lischeim par un temps épouvantable, traverse Sarrebourg et vient camper dans la boue à Réchicourt.

[1] 4me bataillon de chasseurs à pied, 11e régiment d'infanterie de ligne, 46e régiment d'infanterie de ligne, 86e régiment d'infanterie de ligne, 61e régiment d'infanterie de ligne et 2 batteries d'artillerie, dont une de mitrailleuses.

Le 10, il se rend à Lunéville, où il arrive à 4 heures du soir par une pluie battante. Tout le 5e corps campe sur le grand champ de manœuvres de la cavalerie. 1870.

Le Régiment continue sa marche, les jours suivants, sur Chaumont en passant par Laro-Montrey, Ambacourt, Bulgiville, Bléroncourt et Montigny.

Il s'embarque en chemin de fer à Chaumont et file sur Saint-Dizier, qui était inquiété par les éclaireurs prussiens; la ville fut mise en état de défense.

La division Goze fut employée tout entière à protéger la voie ferrée dans le parcours de Joinville à Blesmes.

Plusieurs reconnaissances envoyées sur les routes de Bar-le-Duc et de Ligny n'eurent aucun résultat.

Le Régiment quitta Saint-Dizier le 20 août et arriva à Châlons le 21, après avoir traversé Vitry-le-François.

Le 5e corps marchait depuis le 6 août; ses bagages étaient restés à Bitche, et il avait le plus grand besoin de se ravitailler; il lui fut néanmoins interdit de passer au camp de Châlons le 21 pour donner du linge et des souliers aux hommes et pour renouveler ses approvisionnements.

Le camp de Châlons fut incendié.

**Le 11e à l'armée de Châlons. Marche du 11e jusqu'à Beaumont.**

Le Régiment, après avoir traversé les Petites-Loges, Pont-de-Favergues, Réthel, Amagne, le Chesne et les Grandes-Armoises, participa le 27 août à une première reconnaissance sur Buzancy. Cette reconnaissance apprit que les Prussiens occupaient déjà avec un corps considérable la route de Buzancy à Stenay, qui était l'objectif de la division. Après cette première reconnaissance, le 11e rétrograde sur Brieulles.

Il se reporta le lendemain, 28 août, sur Buzancy par une pluie battante qui dura toute la journée.

On se décida à ne pas forcer la route de Stenay, et le Régiment partit à 5 heures du soir pour Bois-les-Dames; le 29 août, on se mit en route pour Beaumont en prenant par la route forestière du bois de Belval.

Mais le 5e corps est attaqué vers Bois-les-Dames, et le 11e revient sur ses pas; il fut placé en réserve et ne prit point part à l'action. A 8 heures du soir, il partit pour Beaumont, où il arriva le 30, à 2 heures du matin.

**Les campements du 5e corps à Beaumont.**

Lorsque le 5e corps arriva, dans la nuit du 29 au 30, dans le village de Beaumont, il était exténué de fatigue.

L'obscurité et la fatigue aidant, les régiments, les brigades et les divisions mêlèrent leurs campements, et le desordre fut bientôt inexprimable.

Au sud de Beaumont, la division Goze s'établit tout entière avec ses

1870. deux brigades, Saurin et Nicolas. On y voyait le 4^e^ chasseurs à pied d'un côté, le 19^e^ de l'autre; le 11^e^ et le 46^e^, le 61^e^ et le 86^e^ de ligne; et, mêlés dans les campements de cette division, le 17^e^, de la division Guyot de l'Espart, et le 68^e^, de la brigade Abbatucci; plus bas, vers Beaumont, le 27^e^ et le 30^e^ de ligne, qui se replièrent en arrière dès le commencement de l'action.

Au nord de Beaumont, l'artillerie et le génie, la cavalerie, le 14^e^ bataillon de chasseurs, les 88^e^ et 49^e^ de ligne, formant la division Labadie d'Aydren.

**Description du champ de bataille.**

Le village de Beaumont, dominé de tous les côtés par les hauteurs, est entouré, au sud et à une distance moyenne de 3 kilomètres, par une ceinture de forêts qui, partant de la Meuse à l'est, arrivent jusqu'à Warniforêt, à l'ouest, en décrivant un demi-cercle complet.

Le 5^e^ corps, venant de Belval le 29, avait traversé ces forêts pour atteindre Beaumont, où il s'était établi.

Les Prussiens l'avaient suivi jusqu'à 5 kilomètres à peine de ses campements.

Malgré la proximité de l'ennemi, on n'établit que des avant-postes partiels, qui ne furent pas poussés assez loin pour surveiller les débouchés des bois.

A 1,500 mètres environ au sud de Beaumont se trouve cependant une ligne de faîte d'où l'on eût aisément découvert les premiers mouvements des Prussiens et éventé la surprise; cette ligne avait été occupée la veille par l'infanterie de marine. Elle aurait pu facilement être occupée le 30 au matin, mais on négligea de le faire.

Peut-être comptait-on sur l'épaisseur des bois et sur le petit nombre de routes et de chemins qui les traversent pour arrêter la marche des Prussiens.

## BATAILLE DE BEAUMONT (30 AOUT 1870)

### CONDUITE HÉROÏQUE DU 11^e^ DE LIGNE

Pendant que la sécurité la plus parfaite régnait au camp français, les Prussiens débouchaient en silence de la forêt, se déployaient entre Létanne et la Thibaudine, prenaient position sur les collines des Gloriettes sans éveiller l'attention des compagnies de grand'gardes, et ouvraient le feu à midi 20 minutes sur les campements du sud, situés à 400 mètres à peine de leurs batteries.

En un instant, de rapides éclairs illuminent la lisière des bois. De toutes parts, le canon tonne; les obus allemands sillonnent le camp du

5[e] corps, y portant partout le trouble et la mort. De derrière chaque arbre sort un soldat prussien, de chaque éminence surgit une batterie. Les bois de Warniforêt, de la Tuilerie au pont de Gaudras, se couvrent de fumée en quelques minutes, et une grêle de projectiles de toutes sortes s'abat sur nos soldats stupéfaits. 1870.

Le 5[e] corps est attaqué à la fois à gauche, par la route de Stenay, par les 22[e] et 23[e] divisions du 12[e] corps (Saxons); au centre, par les 7[e] et 8[e] divisions du 4[e] corps, et, sur le flanc droit, par le 1[er] corps bavarois, qui arrive par la route de Stonne.

En face de cette triple attaque, et pour résister à son premier choc, il n'y a que la division Goze, formée des brigades Saurin et Nicolas, et les 4[e] et 19[e] bataillons de chasseurs; en réalité, 5,000 hommes à peine contre 50,000!

Au premier coup de canon, le 11[e] sauta sur ses armes; le second obus enleva un caporal du 11[e], nommé Gautier, enfant de Beaumont, qui tomba au moment où il saisissait son fusil.

Faisant preuve d'énergie et d'initiative, le colonel de Béhagle, qui n'a pas quitté sa tente depuis le matin, et qui, manquant de vivres, a partagé dans la matinée le café noir de son ordonnance, prend le commandement de toutes ces troupes éparses.

Le 11[e], dont les campements étaient les plus éloignés de l'ennemi, se forma immédiatement en bataille. *En avant, le 11[e]!* s'écrie le colonel de Béhagle d'une voix tonnante, et, sans tenir compte de l'infériorité numérique, sans calculer combien les chances sont inégales, ce brave officier supérieur s'élance à la tête des siens, qui le suivent résolument.

Malgré la pluie de fer qui s'abat sur lui, le 11[e] gagne du terrain en avant; seul, il est exposé à l'armée allemande tout entière pendant les mouvements préparatoires des autres régiments de la division, car il se trouve immédiatement prêt à résister aux colonnes prussiennes et prêt à se sacrifier pour sauver l'armée.

Visant à genou ou couchés, les soldats du 11[e] tirent avec le plus grand sang-froid et à coup sûr dans les noires et profondes masses qui descendent des collines; leurs balles fouillent si bien les régiments prussiens, que ceux-ci, malgré leur supériorité écrasante, reculent et vont se dissimuler à la lisière des bois. En quelques instants, une batterie allemande d'avant-garde perd 24 chevaux et 26 canonniers; 2 bataillons du 86[e] Poméranien sont décimés et lâchent pied sous la grêle de balles que font pleuvoir sur eux nos héroïques fantassins.

Mais, si les assaillants subissent des pertes sensibles par le feu de nos chassepots, leur nombreuse et redoutable artillerie nous couvre de projectiles.

Le 11[e] de ligne, écrasé par la supériorité numérique de l'ennemi et

1870. par la grêle d'obus qui fait rage sur lui depuis une heure et demie, cède le terrain, mais pied à pied, et ne bat définitivement en retraite que lorsqu'il se voit menacé d'être débordé tout à la fois sur sa droite et sur sa gauche.

Le lendemain, en ramassant les morts sur le champ de bataille, on trouva des soldats du 11e qui avaient été frappés par les balles prussiennes à plus de 500 mètres en avant de leurs campements.

**Mort du colonel de Béhagle. Pertes du Régiment.**

Dès le début de l'action, le colonel de Béhagle, après avoir réussi à enlever son Régiment, s'était placé sur la première ligne de ses tirailleurs.

Il venait de donner à un sous-lieutenant d'infanterie l'ordre de faire avancer les pièces qui se trouvaient dans la vallée de Dame-Pouce, lorsqu'une balle partie à 500 mètres des environs de la Maison-Blanche lui traversa le foie et les reins. Ce brave officier, mortellement atteint, eut encore la force de crier, au moment où ses sapeurs, groupés autour de lui, l'emmenaient à l'ambulance : « Ne vous occupez pas de moi!... « Allons, mes enfants, soutenez l'honneur du Régiment! Courage! « courage! »

A ce moment, un officier de la 1re compagnie, neveu du colonel de Béhagle, lui cria sans s'arrêter : « Adieu! mon oncle! »

Transporté à l'ambulance de Beaumont, le colonel de Béhagle y mourut le lendemain, et les Prussiens rendirent les honneurs militaires à son convoi, escorté par un soldat du 11e, le bras en écharpe, qui avait demandé comme unique faveur de porter l'eau bénite pour la sépulture de son chef bien-aimé.

M. de Béhagle était un intrépide soldat. Chef de bataillon à Solférino, il était allé avertir, au péril de sa vie, le quartier-général que l'armée française avait devant elle toute l'armée autrichienne, et ce fut par miracle qu'il échappa aux Autrichiens, qui tirèrent sur lui, à son retour, des centaines de coups de fusil, comme des chasseurs sur un lièvre. Il se laissa glisser de son cheval comme s'il eût été atteint, et rejoignit son bataillon en suivant la berge d'un canal desséché.

Aussi bon que brave, il était adoré de ses officiers et de ses soldats, qui pleurèrent en lui un chef aussi distingué par ses belles qualités militaires que par son caractère aimable et sa bienveillante sollicitude pour tous ses subordonnés. A Sarrebourg, pendant que, selon ses propres paroles, « nous fuyions comme des misérables » devant l'envahisseur, on le voyait mangeant un morceau de pain noir sur son cheval, encourageant ses soldats harassés en les appelant « ses enfants » d'une voix si sympathique qu'ils redoublaient d'efforts pour marcher encore, à la prière de celui qu'ils aimaient comme un père.



LE COLONEL DE BÉHAGLE

Ce fut une perte cruelle pour le Régiment; mais ce ne fut point la seule. Le commandant Friant, blessé au bras gauche à côté du colonel, ne se retira du champ de bataille qu'après avoir reçu un deuxième coup de feu au même bras; il remit alors le commandement de son bataillon à son capitaine adjudant-major Bonnet. M. Humblot, capitaine adjudant-major, qui commandait le 3e bataillon, fut tué quelques temps après. 1870.

Puis, le commandant Grieb, du 1er bataillon, ayant eu son cheval tué sous lui, le désordre commença à se mettre dans les rangs des 1er et 3e bataillons, privés de leurs chefs.

Le 2e bataillon continua heureusement à faire bonne contenance et déploya dans cette circonstance la plus énergique solidité, grâce au sang-froid du capitaine Bonnet.

Dans la plaine de Mouzon, le lieutenant-colonel Basserie fit sonner par des clairons la marche du Régiment, et rallia son monde.

25 officiers et 600 hommes du Régiment étaient restés sur le champ de bataille de Beaumont; mais l'honneur du Régiment et son drapeau étaient sauvés.

Retraite sur Sedan.

Le 12e corps (général Lebrun) avait dégagé les débris du Régiment, mais n'avait pu arrêter la poursuite des Allemands.

Le 11e se replia à la hâte sur Mouzon par le chemin qui longe la Meuse, et partit le soir même, à 7 heures, pour Sedan, où il arriva le 31, à 5 heures du matin.

Il campa sur les fortifications et fut envoyé le 31 prendre position, avec ses fractions restantes, entre Balan et Bazeilles, à la droite de l'infanterie de marine; il resta en position pendant toute la journée et pendant la nuit du 31 août au 1er septembre. Le Régiment avait pour mission de surveiller les bords de la Meuse; il fut peu inquiété pendant la journée du 31, où il échangea seulement quelques coups de feu avec les tirailleurs ennemis.

Le 11e à Sedan, 1er septembre.

Le 1er septembre, à 4 heures du matin, l'action s'engage par l'attaque du 1er corps bavarois sur Bazeilles, dont on avait négligé de faire sauter le pont.

Le 11e combattit avec vigueur; mais les batteries prussiennes établies sur les hauteurs de Wadelincourt rendirent bientôt la situation intenable; le village de Balan, incendié et écrasé sous les projectiles, fut évacué, et le 11e se replia sur Sedan.

Vers midi, M. le chef d'escadrons Dantin, aide de camp du général Goze, apporte à M. le lieutenant-colonel Basserie l'ordre de faire avancer le Régiment sur une position en face d'un petit bois occupé par l'ennemi.

1870. Le 11e est déployé en tirailleurs après avoir rallié un bataillon d'infanterie de marine qui battait en retraite ; le Régiment brûla jusqu'à sa dernière cartouche.

M. le lieutenant-colonel Basserie fut blessé très grièvement à la nuque dans cette affaire, et le commandement du Régiment échut à M. Belin, le plus ancien capitaine ; le commandant Grieb et le lieutenant Jausions furent également blessés dans les environs de Balan.

Avant de se replier, le capitaine Belin lança une dernière fois les débris du Régiment à la baïonnette contre le village de Balan, mais un feu terrible brisa cette héroïque tentative.

Le Régiment, épuisé, se rendit à la citadelle pour s'approvisionner, afin de lutter encore ; il y reçut l'ordre de sortir par la porte de France et d'aller occuper les hauteurs situées en avant de Torcy, mais cet ordre ne put être exécuté, l'ennemi occupant fortement cette position.

Les débris du Régiment s'établirent alors le long des remparts, en avant du manège de la cavalerie.

A 3 heures du soir, Napoléon III fit arborer le drapeau blanc et envoya en même temps au général de Wimpfen l'ordre de capituler.

Dans ces différentes actions de Beaumont et de Sedan, le 11e eut 9 officiers tués, 19 blessés et environ 800 hommes hors de combat[1]. Aussitôt après la capitulation de Sedan, les officiers du Régiment décidèrent que le drapeau ne serait pas remis aux Prussiens ; ils le déchirèrent et s'en partagèrent les lambeaux. La hampe fut brisée et l'aigle jetée dans la Meuse.

**Le 11e en captivité.**

Après avoir vu la conduite du Régiment pendant les terribles journées de Beaumont et de Sedan, après avoir retracé son héroïsme et ses blessures, il nous reste à suivre dans le malheur les débris mutilés du 11e, à

[1] MÉMOIRE DE PROPOSITION ÉTABLI LE 1er SEPTEMBRE 1870. — *Pour le grade de colonel :* M. Basserie, lieutenant-colonel, blessé grièvement d'un coup de feu au cou. *Pour le grade de lieutenant-colonel :* MM. Grieb, chef de bataillon, blessé à la main droite par un éclat d'obus, a eu un cheval tué; Friant, blessé de deux coups de feu au bras gauche. *Pour le grade de chef de bataillon :* M. Bonnet, capitaine adjudant-major. *Pour le grade de capitaine :* MM. Guilhem, lieutenant; Nouzeran, lieutenant; Laurendeaux, lieutenant. *Pour le grade de lieutenant :* MM. Ordinot, sous-lieutenant; Biget, sous-lieutenant; Sol, sous-lieutenant; de Corbieu, sous-lieutenant; Daniel, sous-lieutenant. *Pour le grade de sous-lieutenant* . Ordenot, adjudant; Donnezel, sergent-major. *Légion d'honneur :* MM. Treppe, capitaine; Verye, capitaine, a reçu un coup de feu à la jambe gauche; Sauldubois, lieutenant, a ramené le drapeau et s'est vaillamment conduit; Guenordeau, sous-lieutenant. — *Signé :* BELIN.

*(Pièce communiquée par Mme Ve Belin.)*

Le capitaine Belin, « le zélé Belin, » comme l'appelait le colonel de Béhagle, en le citant comme exemple à ses camarades, fut proposé pour la croix d'officier de la Légion d'honneur; mais cette proposition, plusieurs fois renouvelée, ne put aboutir.

rappeler les angoisses, les souffrances morales et physiques des officiers et des soldats pendant leur douloureuse captivité sur la terre inhospitalière de l'Allemagne. 1870.

« Le 2 septembre, nous dit[1] M. le capitaine Daniel[2], on nous conduisit « avec nos hommes dans la presqu'île d'Iges[3]. Les munitions avaient été « détruites avant le départ; les armes, formées en faisceaux, restèrent « sur place, mais les culasses, démontées, furent jetées dans la Meuse.

« Nous restâmes entassés pendant trois jours et sans vivres dans la « presqu'île; le quatrième jour, on forma un détachement de tous les « officiers, et nous prîmes le chemin de la captivité entre deux rangs de « fantassins prussiens flanqués encore par des cavaliers.

« Nous suivions l'itinéraire suivant : Stenay, Damvillers, Étain, Mars-« la-Tour, Gorse, Novéant, où nous passâmes la Moselle sur un pont de « bateaux; Rozerieulles et Peltre, où nous prîmes le chemin de fer jus-« qu'à destination en passant par Francfort, Magdebourg, Berlin et « Breslau.

« Onze officiers du Régiment furent internés dans Breslau; les blessés, « après leur guérison, furent expédiés dans différentes villes : Kœnigs-« berg, Halberstadt, etc. Il est facile de se faire une idée des souffrances « morales et physiques que nous avons endurées pendant notre longue « captivité.

« Nous versâmes souvent des larmes en apprenant nos défaites succes-« sives : la prise de Metz, celle de Strasbourg, l'écrasement de la France « enfin, auquel il nous fallait assister les bras liés.

« La joie de ce peuple en délire, chantant ses victoires en nous agoni-« sant d'insultes et de railleries, faisait saigner nos cœurs de soldats.

« Nous gémissions sur notre triste sort et surtout sur les malheurs de

1 Lettre écrite au lieutenant Vassal en 1897.

2 Il était alors sous-lieutenant au 11e.

3 5e CORPS — 1re DIVISION — *Sedan, le 2 septembre.*

NOTE

Demain matin 3 septembre, à 4 heures, réveil et soupe; à 4 heures 3/4, appel et formation des faisceaux, tous les officiers présents. La solde et la nourriture du soldat seront assurées avec de l'argent pris sur les conseils d'administration. La solde devra être augmentée de la valeur du pain de munition qui ne pourra pas être distribué.

*Le général de division,*
P. O.
*L'officier d'ordonnance,*
(Signature illisible.)

*(Pièce communiquée par Mme Ve Belin.)*

1870. « notre chère patrie, attendant avec une vive impatience la fin de notre « longue captivité et de nos douleurs.

« Tous les matins, à 8 heures, les officiers allaient répondre à l'appel « à la caserne des cuirassiers blancs.

« Lorsqu'on constatait l'absence d'un officier qui avait réussi à s'éva- « der, dix de ses camarades, pris au sort le lendemain, étaient envoyés « dans une forteresse; le cas se présenta deux fois à Breslau.

« En dehors de ces mesures de rigueur, nous étions libres de circuler « en ville, avec défense expresse d'en sortir. La plupart des officiers « logeaient en ville à leurs frais; les moins fortunés couchaient à la « caserne, dans un lit de soldat.

« La solde des capitaines était de 90 francs, celle des lieutenants et « sous-lieutenants de 45 francs par mois; elle était payée à l'avance.

« A la fin d'avril et pendant la première quinzaine de mai 1871, quel- « ques officiers furent autorisés à rentrer en France à leurs frais; les « autres ne rentrèrent que plus tard.

« Les sous-officiers, caporaux et soldats furent conduits en captivité « après le départ des officiers. On en forma plusieurs détachements, qui « furent dirigés sur les forteresses d'Erfurth, de Magdebourg, de Glatz, « de Neisse, etc., où on les employa à des travaux de fortifications; « d'autres furent conduits dans certaines villes qui eurent à faire cons- « truire des baraquements pour y loger les prisonniers.

« Ils furent tous l'objet de mauvais traitements; les sous-officiers « allemands surtout se signalèrent, dans cette circonstance, par leur « grossièreté et une brutalité révoltante.

« Nos soldats, maltraités, mal nourris et mal couchés, périrent en « grand nombre, loin de leur patrie et de leurs familles. »

Dépôt. Pendant la campagne des bataillons actifs, le dépôt du Régiment était resté à Poitiers; il forma successivement un 4ᵉ bataillon, qui fut dirigé sur le 5ᵉ régiment de marche, et un certain nombre de compagnies provisoires et de compagnies de marche, qui furent affectées à des régiments de l'armée de la Loire.

Les cadres des compagnies de nouvelle formation furent fournis soit par les éléments existants déjà au dépôt, soit par des officiers démissionnaires admis à reprendre du service.

Le 13 décembre 1870, le dépôt quitta Poitiers par les voies rapides et se rendit à Orthez, où il arriva le 15; il y continua l'organisation de nouvelles compagnies.

LE 11e RÉGIMENT DE MARCHE (111e RÉGIMENT D'INFANTERIE)

Formation du Régiment. Il est dirigé sur Mézières. Retraite sur Paris.

Le 11e de marche fut formé par les 4es bataillons des 75e, 81e et 86e régiments d'infanterie.

Ces trois bataillons, venant de Lille, de Fontainebleau et de Saint-Malo, furent réunis à Saint-Denis le 17 août 1870.

Le Régiment se constitua alors sous le commandement de M. Graval d'Houteville, qui était le plus ancien chef de bataillon, et forma le 1er régiment de la 1re brigade (Blaise) de la 2e division (Maud'huy) du 13e corps (Vinoy); les cadres étaient fort incomplets, car la plupart des officiers nommés aux 5e et 6e compagnies n'avaient pu rejoindre.

Le 27 août, le Régiment partit pour Paris en une seule colonne, et alla camper au Champ-de-Mars.

Le 1er septembre, il partit en trois convois par le chemin de fer de Soissons et fut dirigé sur Mézières par Vervins et Hirson ; mais les événements survenus à Sedan le firent arrêter à Vervins, Hirson et Origny-en-Thiérache, et rétrograder sur Laon, où il arriva dans la nuit du 2 au 3 septembre.

Établi d'abord dans la plaine, près de la gare du chemin de fer, il monta le 4 prendre position sur la terrasse nord, le long des anciens remparts de la ville.

Le 5 septembre, il quitta Laon par le chemin de fer de Terguier, La Fère et Compiègne, arriva à Paris le 6 et campa le long des avenues de Neuilly et de la Grande-Armée, près de la porte Maillot.

Le 9, il s'établit au rond-point de Courbevoie; le 11, à l'hippodrome de Longchamps.

Le 3e bataillon, détaché le 13 à Meudon pour aider aux travaux de défense commencés sur ce point, rentra le 15, et le Régiment partit ce jour-là pour Vincennes, où il arriva le 16, à 2 heures du matin.

Le 18, les 1er et 3e bataillons du 11e de marche partirent avec toute la division Maud'huy pour la rive gauche de la Seine; le 1er bataillon s'établit au Moulin-Saquet, à 2 heures du soir; le 3e, à Vitry, snr la route de Paris à Choisy-le-Roi.

Le lendemain, une reconnaissance prussienne attaqua la redoute de Saquet; elle fut repoussée, mais nos troupes furent rappelées à Paris. Ce même jour, le 3e bataillon avait été repoussé dans une reconnaissance qu'il fit sur Vitry; il rentra également à Paris.

Le 2e bataillon, enfin, qui avait été laissé sur la Marne depuis le 17, rejoignit les deux autres à la gare Montparnasse.

Le 22 septembre, les 1er et 3e bataillons furent envoyés au Moulin-Saquet; ils y furent rejoints le 24 par 4 compagnies du 2e bataillon, et

1870. le Régiment se trouva ainsi au complet, moins 2 compagnies laissées à la gare Montparnasse.

Combat de Thiais. 30 septembre.

Le 30 septembre, le Régiment participa à l'attaque du village de Thiais.

Le temps était beau et un peu frais; le soleil se leva au milieu des brouillards du matin, qui s'étendaient surtout sur la vallée de la Seine : c'était un des derniers beaux jours d'automne.

Les canons des forts ayant cessé de tirer, les colonnes se mirent en mouvement. Le combat commença par l'attaque de Chevilly; la brigade Guilhem s'en empara après une lutte qui dura 20 minutes; la brigade Dumoulin fut alors portée à l'attaque de l'Hay, d'où les Prussiens pouvaient prendre de flanc et à revers la brigade Guilhem, qui formait saillie dans la ligne prussienne; mais la brigade Dumoulin, composée de jeunes troupes, ne put progresser. Du côté de Choisy-le-Roi et de Thiais, les nouvelles étaient heureusement meilleures.

On entendait de ce côté battre la charge; malgré une lutte des plus vives, nos troupes continuaient à se porter en avant.

Vers 8 heures, nos têtes de colonnes entraient dans Choisy-le-Roi et attendaient que le village de Thiais ait été enlevé pour continuer leur mouvement en avant.

Ce dernier village avait été attaqué avec beaucoup de vigueur par le 11e de marche.

Ce Régiment avait, dès le début, 2 bataillons en première ligne : le 1er se dirigeait sur le réservoir; le 2e, sur le cimetière de Thiais. Le 3e bataillon, d'abord en réserve, fut porté à droite de la ligne pendant l'attaque.

Les bataillons étaient formés en colonne par pelotons et couverts par des tirailleurs.

Le 1er bataillon (75e) s'était jeté sur une batterie fortifiée et avait enlevé 2 pièces avec le mur crénelé qu'elles défendaient.

Mais, arrêté par un troisième mur crénelé, ce bataillon avait dû céder à un retour offensif de l'ennemi et s'était replié en bon ordre.

Ramené de nouveau, il avait repris la batterie et les murs placés en arrière; mais, l'ennemi étant revenu en grand nombre, il avait été obligé de les abandonner encore.

Malgré tous ses efforts, le 11e de marche ne parvint pas à enlever le cimetière et le réservoir, dans lesquels l'artillerie n'avait pas ouvert des brèches.

Cependant, la route qui conduit de Choisy-le-Roi au carrefour de Pompadour était couverte de fuyards prussiens, dont le canon et les mitrailleuses de la division d'Exéa précipitèrent encore la déroute.

L'insuccès de notre droite devant l'Hay nous obligea à la retraite; elle s'effectua avec beaucoup d'ordre, les bataillons se dirigeant par échelons sur leurs bivouacs respectifs. Ils furent poursuivis par l'artillerie ennemie, qui les cribla d'obus sans parvenir cependant à jeter le moindre désordre dans leurs rangs. 1870.

Le gouverneur de Paris assista à l'engagement et fut témoin du calme et du sang-froid des troupes pendant leur retraite; il adressa des éloges au commandant du 13ᵉ corps sur la fermeté qu'avaient montrée les soldats, qu'il félicita d'ailleurs par un ordre du jour inséré au *Journal officiel* le surlendemain.

Le 1ᵉʳ bataillon perdit le commandant Delon, qui mourut de ses blessures à l'ambulance prussienne de Villeneuve-Saint-Georges, et le sous-lieutenant Destry.

Au 2ᵉ bataillon, le capitaine Romignon, fonctionnaire adjudant-major, reçut deux coups de feu; le lieutenant Bonnabel fut blessé au bras.

Au 3ᵉ bataillon, le capitaine Gillant reçut une balle, et le sous-lieutenant Weick, une contusion.

Le Régiment eut 115 hommes hors de combat, dont 12 tués; un certain nombre de blessés moururent aux ambulances.

Après ce combat, le 11ᵉ de marche rentra au Moulin-Saquet; il y fut employé à la construction et à la garde des travaux de contre-approche que le génie fit exécuter en avant de nos positions.

**Le 11ᵉ de marche devient le 111ᵉ de ligne**

Le 24 octobre, en prévision d'une attaque sur nos positions du sud, le Régiment alla prendre position entre le village de Villejuif et la redoute des Hautes-Bruyères; il rentra au Saquet, le soir, sans avoir été inquiété.

En vertu du décret du 28 octobre 1870, qui transforma les régiments de marche en régiments de ligne, le 11ᵉ de marche devint, à partir du 1ᵉʳ novembre 1870, le 111ᵉ régiment d'infanterie de ligne.

Tout le mois d'octobre fut employé par lui à creuser et à garder les tranchées destinées à couvrir nos positions du sud; il n'y eut d'attaque ni d'un côté ni de l'autre, et tout se borna à quelques coups de fusil échangés entre les avant-postes. On travailla également à améliorer les ouvrages du Saquet et à établir des communications empierrées, indispensables pendant le mauvais temps; mais on fit peu pour la défense passive, et tout le terre-plein resta exposé aux coups de l'ennemi.

**Affaire de la Villa-Évrard. 21 décembre.**

Le 20 décembre 1870, le 1ᵉʳ bataillon du 111ᵉ partit avec le général Blaise et le 112ᵉ d'infanterie, et alla camper sous le canon du fort de Rosny.

Le lendemain, le 1ᵉʳ bataillon du 111ᵉ, formé en colonne, couvert par des tirailleurs et appuyé par les 3 bataillons du 112ᵉ, enleva la Villa-Évrard après un court engagement.

1870. La colonne s'y établit dans la soirée; le bataillon du 111e, formant réserve, occupait les bâtiments de la villa.

La Villa-Évrard avait été très rapidement enlevée, mais on avait eu l'imprudence de ne pas la fouiller, et beaucoup de Saxons s'étaient réfugiés dans les caves.

Le général commandant le 12e corps saxon se décida à tenter de la surprendre le soir même.

A 7 heures, une colonne venant de l'est contourne, en suivant le canal, notre système défectueux de sûreté, passe le canal sur la glace, surprend à revers et enlève la compagnie de grand'garde, mais elle est arrêtée par le feu de la face sud du parc.

Une autre colonne, partie de Chesnay, refoule nos sentinelles, passe entre la Maison-Blanche et la Villa-Évrard, atteint les bâtiments de la villa, s'empare de quelques-uns par surprise, et, pénétrant dans le parc, en prend à dos les défenseurs; en même temps, les Saxons qui occupaient les caves en sortent, envahissent la cour, et engagent la fusillade au milieu même de la réserve, qui essaie de se rassembler.

Le général Blaise est tué.

Le colonel du 112e, ayant réuni quelques compagnies, dégagea les derrières du parc et réussit à passer; mais le gros du régiment, resté dans le parc, parvint à contenir l'ennemi et même, sur quelques points, à le jeter dehors.

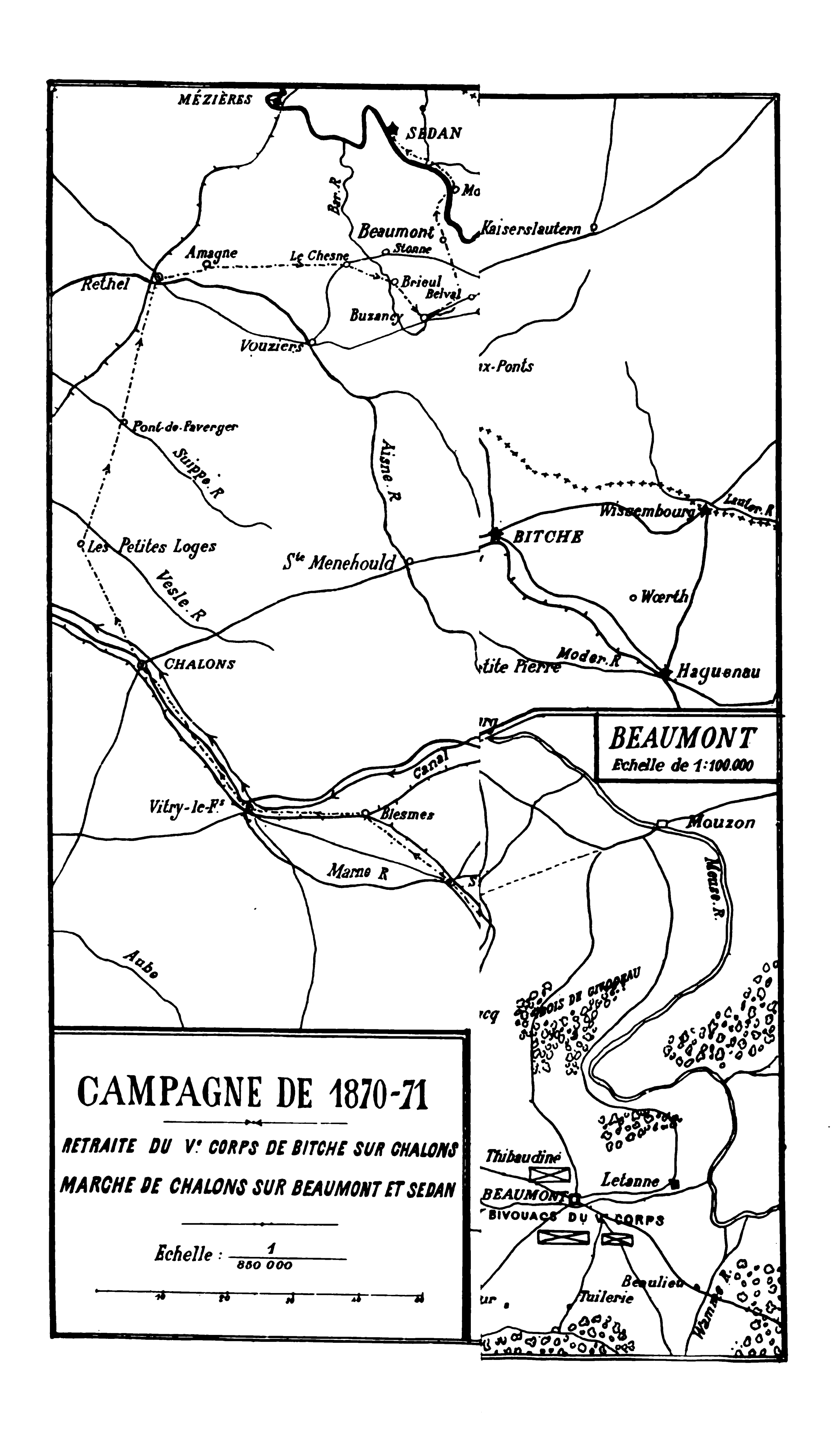
Le bataillon du 111e, remis de sa surprise et rallié, attaque vigoureusement les maisons occupées par la colonne venue du Chesnay; celle-ci, craignant d'être coupée, cède et se replié précipitamment. L'autre colonne, qui n'a pu forcer l'entrée sud, se retire aussi.

L'ennemi était repoussé, mais la brigade avait éprouvé des pertes sensibles, surtout en prisonniers.

**Dernières opérations.** Le lendemain, la brigade Blaise fut relevée par un régiment de gendarmerie et revint camper sous le fort de Rosny.

On commença enfin, le 23 décembre, les travaux d'abri destinés à rendre la redoute du Saquet habitable en cas d'un bombardement devenu imminent. Ces travaux, exécutés presque entièrement par l'infanterie, sous la direction d'un officier du corps, consistaient en tranchées parallèles aux lignes prussiennes. Après l'achèvement de la première tranchée, le génie la fit coffrer et blinder entièrement. Mais ces travaux, commencés trop tard, ne purent recevoir le développement nécessaire, et plus de la moitié de la garnison de la redoute ne pouvait trouver un abri contre les obus.

1871. Le 5 janvier 1871, à 9 heures du matin, les batteries prussiennes, du haut de Choisy, de Thiais et du réservoir, ouvrirent le feu sur le Saquet.



MÉZIÈRES
SEDAN
Bar R
Beaumont
Kaiserslautern
Amagne
Le Chesne
Stonne
Rethel
Brieul
Belval
Buzancy
Vouziers
Pont-de-Faverger
Suippe R
Aisne R
Wissembourg
Lauter R
BITCHE
Les Petites Loges
Ste Menehould
Woerth
Vesle R
Moder R
Haguenau
CHALONS
BEAUMONT
Echelle de 1:100.000
Canal
Vitry-le-Fs
Blesmes
Mouzon
Marne R
Meuse R
Aube
BOIS DE GIRODEAU
CAMPAGNE DE 1870-71
RETRAITE DU Ve CORPS DE BITCHE SUR CHALONS
MARCHE DE CHALONS SUR BEAUMONT ET SEDAN
Echelle : 1/850 000
Thibaudiné
Letanne
BEAUMONT
BIVOUACS DU V CORPS
Beaulieu
Tuilerie

L'ennemi ne s'attacha qu'à rendre le terre-plein inhabitable. Nos pertes furent peu sensibles, parce qu'une grande quantité d'hommes put s'abriter et que la fin du bombardement, arrivée vers 2 heures et demie, leur permit de quitter les parapets, derrière lesquels ils n'auraient pu rester longtemps immobiles à cause du froid. 1871.

On forma, le 18 janvier, dans chacun des bataillons de la brigade, un peloton d'environ 40 francs-tireurs volontaires, commandé par un officier.

Un détachement formé de deux des pelotons du 111ᵉ (1ᵉʳ et 2ᵉ bataillons), et commandé par MM. Charier, Romignon, Hackenberger et Larrieu, fit une reconnaissance sur les lignes prussiennes, en avant de Thiais et du réservoir ; le détachement rentra à Vitry sans avoir perdu personne.

Le 24 janvier, les 3 bataillons se trouvaient réunis à la redoute du Saquet. A partir de cette époque, le Régiment fit partie de la 2ᵉ division du 3ᵉ corps de l'armée de Paris.

Après avoir versé à la division Maud'huy, le 15 mars, tous les hommes qui n'avaient pas accompli leur temps de service, les officiers partirent avec les hommes libérables pour Évreux, où devait s'opérer le licenciement.

Le licenciement commença le 19 mars et fut terminé le 22 ; les officiers furent versés au dépôt du 11ᵉ Régiment d'infanterie, et arrivèrent isolément à Albi le 29 mars.

Le dépôt du Régiment avait quitté Orthez le 10 mars, après la conclusion de la paix, et s'était rendu à Albi ; il y reçut, comme nous venons de le voir, les cadres du 111ᵉ d'infanterie et les officiers et soldats rentrant de captivité.





# CHAPITRE IV

## PÉRIODE CONTEMPORAINE

---

### § I^er^. — Le Drapeau de 1870.

APRÈS la bataille de Sedan, les débris du Régiment 1870.
se trouvaient dans la caserne de cavalerie, située en face de la sous-préfecture, lorsque, le 2 septembre, de grand matin, les corps de troupe reçurent l'ordre de verser leurs drapeaux à l'arsenal, afin que, d'après les clauses de la capitulation, ils fussent remis entre les mains des Allemands.

Le capitaine Belin, qui commandait le Régiment, réunit aussitôt les officiers présents, et il fut décidé que le drapeau du 11e ne serait pas livré, mais qu'il serait déchiré, partagé entre tous, et que la hampe et l'aigle seraient enterrés.

Comme le temps pressait, chacun prit un lambeau de la soie, et l'aigle fut jeté d'une fenêtre de la caserne dans la Meuse [1].

[1] COPIE D'UNE DÉCLARATION DEMANDÉE PAR LE MINISTRE. — Le capitaine Belin ayant commandé le 11e de ligne du 1er au 3 septembre 1870, certifie que, le 2 septembre au matin, avant la prise de possession par les Prussiens de la ville de Sedan et de tout le matériel qu'elle renfermait, les officiers du Régiment ont partagé entr'eux les soies du drapeau et en ont brisé l'aigle et la hampe, qu'ils ont jetées dans la Meuse, pour ne livrer à l'ennemi aucune partie de ce trophée.

*Signé :* BELIN.

*Signature du Conseil d'administration.*

*(Pièce communiquée par Mme Ve Belin.)*

1870. C'est ainsi que le drapeau du 11e échappa au sort de tant d'autres qui tombèrent aux mains des Allemands !...

En 1891, le colonel Paquié, qui commandait le 11e de ligne, eut la patriotique idée de reconstituer le drapeau du Régiment.

Il fit rechercher les noms et les adresses des anciens officiers du Régiment présents à Sedan au moment du partage, et les pria de se dessaisir en faveur du Régiment des précieuses reliques qu'ils possédaient.

Mais beaucoup d'officiers étaient décédés, quelques-uns même avaient disparu sans laisser de traces, et il fut impossible de les retrouver.

Les survivants répondirent à l'appel avec empressement ; mais ce fut avec un grand serrement de cœur et une vive émotion qu'ils se séparèrent des débris de leur cher drapeau.

Les fragments glorieux de cette noble bannière, qui abrita tant de vaillants soldats, sont placés aujourd'hui dans un cadre en chêne sculpté d'une grande valeur artistique.

Les noms des officiers donateurs ont été gravés sur un écusson métallique qui surmonte le cadre.

Ce sont :

MM. BONNET, lieutenant-colonel de territoriale ;
SIBIEN, chef de bataillon au 142e ;
LAURENDEAUX, chef de bataillon, commandant de recrutement ;
NOUZERAN, chef d'escadron de gendarmerie ;
SCHŒDELIN, capitaine en retraite ;
PORTERIE, capitaine en retraite ;
SOL, capitaine au 11e bataillon de chasseurs ;
CHAUFOUR, capitaine de gendarmerie (ancien sous-officier au 11e), remit deux fragments qu'il tenait de M. Lefloch, capitaine, décédé ;
SAULDUBOIS, capitaine en retraite ;
VERYE, capitaine en retraite ;
DANIEL, capitaine en retraite.

## § II. — Drapeau, Organisation, Armement.

Drapeau. Après nos revers, une circulaire ministérielle prescrivit aux corps de troupe de se procurer des drapeaux provisoires en laine, sans cravate ni franges, portant seulement, d'un côté, le numéro du régiment.

Aucun des drapeaux disparus dans la guerre contre l'Allemagne ne fut remplacé ; on n'en donna même pas officiellement aux corps de nouvelle formation.

Mais, en 1880, la réorganisation de l'armée étant achevée, on distribua de nouveaux drapeaux aux régiments.

Une députation composée du colonel, d'un capitaine, du porte-drapeau, d'un sergent, d'un caporal et de trois soldats, se rendit à Paris.

La distribution eut lieu le 14 juillet 1880, à Longchamps, où les députations de tous les régiments de l'armée française se trouvaient réunies.

Sur le drapeau du 11e étaient inscrits, en lettres d'or, les noms glorieux de Castiglione, de Lonato, de Wagram et de Constantine.

Le drapeau fut remis au Régiment le 25 juillet.

**Organisation.**

Nous avons déjà dit que le 111e fusionna, à Albi, avec le 11e; le 11e fut alors reconstitué à 4 bataillons de 6 compagnies.

Le 26 août 1871, le 11e est désigné pour faire partie de la 2e brigade de la 3e division du 6e corps d'armée,

Le décret du 30 septembre 1873 créa 18 nouveaux régiments d'infanterie à l'aide de 3 compagnies prises dans chaque régiment.

Le 4e bataillon fut supprimé, et le Régiment formé de 3 bataillons de 6 compagnies et 3 compagnies de dépôt; la suppression des compagnies eut lieu par tirage au sort.

A la fin de mars 1875, et conformément à la loi du 13 mars, les 5e et 6e compagnies furent supprimées, et le Régiment fut formé à 4 bataillons de 4 compagnies, plus 2 compagnies de dépôt.

Dans les premiers jours de juillet 1877, le 11e arriva à Montauban; il fait partie, depuis cette époque, de la 66e brigade, 33e division, 17e corps d'armée.

**Le cadre complémentaire.**

Le 1er octobre 1887, le 4e bataillon et les compagnies de dépôt furent supprimées.

On ne conserva que le cadre du 4e bataillon; ce cadre, appelé *cadre complémentaire* et formé d'abord de 1 chef de bataillon, de 4 capitaines et de 4 lieutenants, était destiné à l'organisation du 4e bataillon, en cas de mobilisation.

**Nouveau cadre complémentaire.**

La loi du 25 juillet 1893 modifia le cadre complémentaire : il comprit, à cette date, dans 72 régiments, 1 lieutenant-colonel et 1 chef de bataillon; dans 73 régiments, 2 chefs de bataillon; dans tous les régiments, 8 capitaines et 4 lieutenants. Le quatrième officier de compagnie des régiments subdivisionnaires à effectif renforcé fut supprimé, et l'adjudant de bataillon fut également supprimé dans les corps d'infanterie.

**Le 4e bataillon rétabli.**

La loi du 4 mars 1897 rétablissait le 4e bataillon dans les régiments subdivisionnaires; 1 chef de bataillon, 5 capitaines et 4 lieutenants du cadre complémentaire furent affectés à ce bataillon. Il sera créé, au fur

et à mesure des besoins, dans chaque régiment subdivisionnaire, 4 lieutenants ou sous-lieutenants et le cadre nécessaire de sous-officiers et de caporaux.

Armement. En 1875, le fusil modèle 1874, avec cartouches métalliques, fut mis en service dans les corps de troupe.

Le fusil modèle 1886, à répétition et du calibre de 8 millimètres, fut distribué en 1887. Nous n'entrerons pas dans des détails de description de ces deux armes, qui sont encore en service dans les régiments d'infanterie.

## § III. — Période de 1871 à 1900.

1871. Dans la nuit du 26 au 27 août 1871, le 1er bataillon et 4 compagnies du 2e partirent d'Albi pour Lyon; le reste du Régiment partit la nuit suivante. Le Régiment campa au parc de la Tête-d'Or; il rentra à Lyon le 2 octobre et occupa, le 4 novembre, Perrache et les forts de la rive droite de la Saône.

1873. Le dépôt quitta Lyon le 17 octobre 1873 et se rendit à Montauban.

1877. Le Régiment se rend, le 21 mai 1877, à la Valbonne, d'où il part pour Montauban les 11, 12 et 14 juin; il arriva à destination les 2, 3 et 5 juillet.

### LE 3e BATAILLON EST DÉTACHÉ EN ALGÉRIE (1880-1886)

1880. Le 9 octobre 1880, le 3e bataillon, comprenant 12 officiers et 234 sous-officiers et soldats, partit de Montauban, sous les ordres de M. le commandant Ravez, pour aller tenir garnison à Batna et à Lambessa (Algérie).

Un détachement de 89 jeunes soldats, commandés par M. Gaudé, lieutenant, partit le 20 novembre de Montauban pour aller rejoindre à Batna le 3e bataillon.

1881. Le 29 juin 1881, le 3e bataillon reçut l'ordre de quitter Batna pour se rendre à Biskra et à Zéribet-el-Oued; il arriva à Biskra le 5 juillet et y laissa les 2e et 3e compagnies; les deux autres, sous les ordres du commandant Ravez, continuèrent leur route sur Zéribet-el-Oued, où elles arrivèrent le 9 juillet.

A son arrivée, le commandant Ravez prit le commandement de ce poste, qui comprenait, en outre, une compagnie de tirailleurs de 126 hommes et un escadron de spahis fort de 117 chevaux. 1881.

Le 26 juillet, 177 soldats, presque tous volontaires et commandés par le sous-lieutenant de Bovée, partirent pour aller renforcer le 3e bataillon.

Le 27 septembre, un détachement de 105 soldats part pour l'Algérie, sous la conduite du sous-lieutenant Lemoine, pour aller renforcer le 3e bataillon, stationné à Biskra et à Zéribet-el-Oued.

**Colonne de Négrine.**

Un ordre de M. le général de division Forgemol prescrit aux troupes de la colonne de Zéribet-el-Oued, sous les ordres du commandant Ravez, de se rendre de Zéribet à Négrine avec les vivres et les munitions dont elles sont pourvues; le goum de 100 chevaux placé entre Zéribet-el-Oued et Négrine suivra le mouvement sur Négrine.

Ces troupes doivent prendre part aux opérations de la colonne de Négrine sur Gafsa (Tunisie).

Le 13 novembre, sur l'ordre du général commandant la subdivision de Batna, la 2e et la 4e compagnies du 3e bataillon (commandant Ravez) partirent pour Négrine; elles continuèrent leur marche le lendemain et se portèrent sur Seïar, où elles arrivèrent à 3 heures et demie du soir, après avoir franchi en dix heures, dans des ravines rocheuses dépourvues d'eau, une distance de 47 kilomètres.

Ce jour-là, la 1re compagnie (capitaine Santolini) se rendit de Zéribet à Biskra, emmenant avec elle les malades, les malingres et le matériel laissés par la colonne.

Le 17 novembre, la colonne arriva à Négrine et campa à 1 kilomètre à l'est du camp occupé par la colonne de Négrine, sur un plateau dominant le Sahara; la colonne de Négrine (demi-bataillon du 9e de ligne, 1 bataillon du 3e régiment de tirailleurs algérien, 1 escadron du 4e régiment de hussards, 1 escadron du 3e spahis et 1 section d'artillerie), à laquelle sont adjointes les troupes venues de Zéribet (2e et 4e compagnies du 3e bataillon du 11e de ligne, le 3e escadron du 3e spahis, le goum de Biskra, fort de 100 chevaux), se mit en route le 19 novembre dans la direction de l'est, sous les ordres de M. le colonel Jacob, du 3e régiment de tirailleurs algériens.

La formation de marche était un carré encadrant le convoi.

La colonne entra en Tunisie.

L'effectif du demi-bataillon du 11e de ligne était le suivant : 3 officiers, 14 sous-officiers, 18 caporaux, 261 soldats (6 chevaux).

Le 26 novembre, 2 compagnies d'infanterie, dont la 2e compagnie du 3e bataillon du 11e, et un peloton de spahis exécutèrent une reconnaissance sur Gafsa.

1881. La colonne arriva à Gafsa le 30 novembre et campa à 1 kilomètre au sud du camp occupé par la colonne de Tebessa, sur un plateau situé sur la rive gauche de l'Oued-Beïèche.

Le 1er décembre, la colonne de Négrine fut disloquée; elle laissa à Gafsa 1 bataillon du 3e tirailleurs, le 3e escadron de spahis, sa section d'artillerie et 1 escadron de hussards, pour constituer, avec trois autres bataillons, la garnison de la ville après le départ de la colonne de Tébessa.

Le demi-bataillon du 11e et le demi-bataillon du 9e reçurent l'ordre de se diriger sur Négrine en escortant un millier de chameaux; le demi-bataillon du 11e devait ensuite rentrer à Batna.

La colonne arriva à Négrine le 8 décembre.

A son arrivée, le chef de bataillon reçut l'ordre de partir le surlendemain avec ses 2 compagnies, 2 du 9e et 1 peloton de spahis, pour escorter jusqu'à mi-route de Gafsa un convoi de ravitaillement composé de 3,361 chameaux ou mulets, et destiné à la garnison de cette ville.

Le convoi et son escorte partirent donc de Négrine le 10 décembre; ils arrivèrent à destination le 12 au soir.

Le soir, à l'arrivée, l'escorte formait un vaste carré, entre les faces duquel les animaux du convoi passèrent la nuit après avoir déposé leur chargement. Une section était placée en grand'garde à 500 mètres en avant de chaque face du carré.

Le 13 décembre, l'escorte, après avoir remis son convoi à la nouvelle escorte, reprit la route de Négrine, où elle arriva le 15.

Après avoir séjourné jusqu'au 19 à Négrine, le demi-bataillon du 11e partit pour Batna, où il rentra le 30 décembre. En marche depuis le 13 novembre, il avait parcouru 830 kilomètres environ à travers des chemins difficiles et à peine tracés.

1882. Le 1er juillet 1882, la 1re compagnie releva, à Lambessa, la 4e compagnie, qui rentra à Batna.

Le 3e bataillon fournit plusieurs postes pour la surveillance des forêts.

Le 15 octobre, le 3e bataillon, désigné pour faire partie de la colonne mobile de Tebessa, quitta Batna à l'effectif de 9 officiers et de 390 hommes; il laissa à Batna 108 hommes libérables; 4 mulets et 46 chameaux furent affectés au bataillon comme moyens de transport.

On atteignit Tebessa le 24 octobre, et le bataillon occupa le camp laissé libre par le 7e de ligne près de la porte de Constantine.

Le 31 octobre, la 1re et la 3e compagnies, sous les ordres de M. le capitaine Santolini, quittèrent Tebessa dans l'après-midi pour aller camper au delà du col de Tenoucha, et y attendre le convoi de ravitail-

lement de Gafsa; elles devaient escorter ce convoi jusqu'à la frontière tunisienne. 1882.

Après avoir remis le convoi, le 3 novembre, à 2 compagnies venues de Fériana, elles rétrogradèrent sur Tébessa, où elles étaient de retour le 4.

Le 3[e] bataillon resta à Tébessa jusqu'au 27 juillet 1883. 1883.

Le 26 juillet, il reçut l'ordre de partir le lendemain pour Souk-Ahras; il se mit en route le 27, à 3 heures et demie du soir, emmenant avec lui 35 mulets et 20 chameaux. Il comptait, au départ, 10 officiers, 518 hommes et 6 chevaux.

Le 3 juillet, il arrivait à Souk-Ahras et recevait les destinations suivantes :

État-major et 2 compagnies : Guelma.

1 compagnie à La Calle; 1 compagnie à Souk-Ahras.

Pendant cette série de marches de dix jours, faites par des chemins très difficiles et à l'époque la plus chaude de l'année, le 3[e] bataillon fit preuve d'une résistance peu commune à la fatigue, et arriva à destination avec son effectif de départ et en parfaite santé.

Le 11 novembre, un détachement de renfort, composé de 243 caporaux et soldats, fut envoyé au 3[e] bataillon.

Le 1[er] octobre 1884, le 3[e] bataillon du 11[e] occupait les emplacements suivants : 1[re] et 2[e] compagnies, 3[e] et 4[e] sections de la 4[e] compagnie, à Guelma; 2[e] section, à Souk-Ahras; 1[re] section de la 4[e] compagnie, à La Calle; 3[e] compagnie, à Bône. 1884.

Par suite du surcroît de service imposé à la 3[e] compagnie par l'épidémie cholérique au lazaret du fort Génois, le général commandant la division de Constantine décida que l'état-major du bataillon et la 2[e] compagnie se rendraient à Bône, et que la 1[re] compagnie partirait pour Constantine; ce mouvement commença le 3 octobre. Le 21 octobre, la 1[re] compagnie partit de Constantine pour Bône.

Le 26, la 2[e] section de la 4[e] compagnie se rendit également à Bône.

Le 1[er] novembre, le 2[e] peloton de la 4[e] compagnie du 3[e] bataillon partit de Guelma pour Bône, où la 1[re] section de la 4[e] compagnie se rendit également en partant de La Calle.

Le 3[e] bataillon se trouva alors réuni en entier à Bône le 4 novembre.

Le 11 octobre, le 3[e] bataillon quitta Bône pour se rendre (état-major, 1[re] compagnie, 4[e] compagnie et un peloton de la 2[e] compagnie) à Tébessa; 1885.

Un peloton de la 2[e] compagnie, à Aïn-Beïda;

3[e] compagnie, à Kenchela.

1885. Ces différentes fractions arrivèrent à destination le 20 et le 23 octobre.

Un détachement de renfort, composé de 178 hommes, dont 2 sergents et 8 caporaux, quitta Montauban le 16 décembre pour aller en Algérie.

1886. Les détachements d'Aïn-Beïda et de Kenchela allaient être relevés par la 4e compagnie dans le courant d'avril, lorsque le 3e bataillon reçut l'ordre de se tenir prêt à rentrer en France; le mouvement de relèvement fut suspendu, et les détachements, maintenus à Aïn-Beïda du 17 au 20 avril, durent partir pour Constantine et y rester jusqu'au départ du bataillon pour la France.

Mais la date du rapatriement du bataillon paraissant encore éloignée, le détachement rentra à Tébessa le 17 mai.

Le 16 juin, le bataillon était réuni à Aïn-Beïda; il quitta cette place le 18 pour se rendre à Philippeville, où il devait être embarqué le 27 à destination de Marseille.

Il arriva dans cette ville le 29 juin et fut dirigé le jour même par les voies ferrées sur Montauban, où il rejoignit le 30 la portion principale.





# CONCLUSION

TELLE est, rapidement retracée, l'histoire de notre Régiment.

De 1635 à nos jours, sa conduite fut irréprochable; souvent, elle fut admirable.

Dans les circonstances difficiles, lorsque le sort des armes nous fut contraire, La Marine, la 11e Demi-Brigade, le 11e de ligne demeurèrent inébranlables au milieu de la déroute, faisant preuve d'une solidité et d'un esprit de sacrifice au-dessus de tous les éloges.

A Turin et à Rosbach, à la Trebbia et à Novi, à Waterloo et à Beaumont, nos prédécesseurs, écrasés par le nombre, résistèrent les derniers, arrêtèrent par leur attitude énergique l'élan des vainqueurs, et sauvèrent avec leur drapeau l'honneur du Régiment.

Noblesse oblige. Le 11e de ligne actuel saura imiter les sublimes exemples de ses ancêtres, et il se souviendra des dernières paroles de son colonel, mortellement blessé à Beaumont :

« Allons, mes enfants! soutenez l'honneur du Régiment!... Courage! « courage!! »





# APPENDICE

## ANNEXE I

**Actions d'éclat accomplies par des Officiers, Sous-Officiers et Soldats du Régiment**

AGARRAT, *chef de bataillon.* — Le 4 septembre an IV (1796), lors de la marche des Français sur Trente, à la tête du 3e bataillon de la Demi-Brigade, fit 1,500 prisonniers et prit 22 pièces de canon et 7 drapeaux.

Le 20 janvier an VII (1799), sous les murs de Naples, à la tête du même bataillon, fit plusieurs prisonniers et mit en déroute 10,000 Napolitains. Il reçut, par ordre du Premier Consul, pour ces deux actions d'éclat, le 28 fructidor an X (1802), un sabre d'honneur et double solde.

COURT, *capitaine adjudant-major;* DAVID, *grenadier.* — Le 11 décembre 1798, l'armée française était sur les bords du Tibre et ne pouvait aborder l'ennemi, qui était sur l'autre rive du fleuve; le général en chef, Championnet, fit demander des nageurs pour traverser le fleuve et s'emparer des bateaux qui étaient attachés sur la rive ennemie.

L'adjudant-major Court et le grenadier David s'offrirent les premiers. Ils traversèrent le Tibre à la nage, et trois heures après, sous le feu de l'ennemi, ils ramenaient un bateau, qui facilita le passage.

Court reçut, le 28 fructidor an X (1802), un sabre d'honneur et double solde.

LELIÈVRE, *capitaine;* STÉFANI, *lieutenant;* CALANDRE, *sous-lieutenant*, reçurent chacun un sabre d'honneur pour avoir, le 4 décembre 1798, lors de la défense de Civita-Castellana, à la tête de leur compagnie, mis en déroute une colonne ennemie, à laquelle ils tuèrent plusieurs canonniers, firent 200 prisonniers et enlevèrent 22 bouches à feu.

LEINS, *capitaine.* — Le capitaine Leins, blessé à la bataille de la Trebbia, enleva néanmoins un obusier à l'ennemi.

A l'armée de Naples, à la tête d'une compagnie de grenadiers et d'un détachement de chasseurs à cheval, il mit en déroute 300 Napolitains, en tua 60 et prit 32 grenadiers, 4 chevaux et les équipages.

FAVEREAU, *sergent.* — Dans la nuit du 18 au 19 juillet 1796, il fut envoyé avec un détachement de grenadiers pour reconnaître les palissades d'un fer à cheval de Mantoue. Il passa le premier le pont coupé qui communique à l'île de Cérèse, tua de sa main deux sentinelles avancées, entra dans la première redoute, fit 60 prisonniers et resta à son poste, malgré une blessure reçue à la main droite.

Il reçut un sabre d'honneur et double solde de sergent de grenadiers le 28 fructidor an X (1802).

EUDES, *soldat.* — Le 16 fructidor an VII (1799), au village de l'Ivrogne, se précipita sur le pont, enleva un cheval de frise et ouvrit le passage à la colonne qui le suivait.

TIVOLIÈRES, *soldat.* — Au siège de Roses, le 4 frimaire 1793, s'empara d'une pièce de canon et la garda, avec un de ses camarades, malgré les blessures qu'il avait reçues à la tête.

MICHEL, *sergent-major.* — Au blocus de Capoue, le 3 janvier an VII (1799), à la tête d'un petit détachement, se précipite sur une colonne ennemie, la met en fuite, fait le général prisonnier, fait mettre bas les armes à une troupe de Napolitains retranchés dans une maison, où il entra le premier malgré le feu de l'ennemi.

VERNEILH. — Le 30 janvier 1792, dans le canton de Nesron, à la tête de 30 grenadiers, fit mettre bas les armes à une troupe de brigands qui pillaient et brûlaient les châteaux.

Le 10 germinal an VI (1798), il sauva la vie à deux militaires français qui se trouvaient assaillis par sept Transtévérins armés de sabres et de stylets, en blessa deux et dispersa les autres.

MERVEILHAU, *sous-lieutenant*. — Le 26 frimaire an VIII (27 novembre 1799), sur les montagnes de Torilla, voyant un lieutenant de grenadiers aux prises avec trois Autrichiens, accourut à son secours, le délivra et fit prisonniers les trois Autrichiens; le même jour, et dans la même affaire, il s'élança, à la tête d'un faible détachement, dans un retranchement défendu par deux bataillons autrichiens, mit l'ennemi en déroute et s'empara du poste. Il reçut un sabre d'honneur et double solde de sous-lieutenant.

HENRY, *soldat*. — Au combat de la Taggia (7 mai 1800), il s'élança avec quelques camarades sur une colonne autrichienne, et fit prisonniers 1 officier supérieur et 6 soldats.

Il reçut un fusil d'honneur.

CATHERINE, *caporal*. — Secondé par quelques-uns de ses camarades, délivra deux officiers de son bataillon, emmenés prisonniers par des troupes ennemies.

Le caporal Catherine reçut un fusil d'honneur.

FLAMERION, *sergent*. — Reçut également un fusil d'honneur pour sa conduite distinguée dans la campagne de 1800, en Italie, où il tua plusieurs Autrichiens dans une charge à la baïonnette et fit quelques prisonniers.

MOULET, *grenadier*. — Pour sa belle conduite en Italie, où, aidé de trois de ses camarades, il fit plusieurs prisonniers et s'empara d'un obusier, reçut une grenade.

PUZEL, *sergent*. — Un fusil d'honneur fut donné au sergent Puzel, dont la valeur se manifesta dans les campagnes de 1793 à 1800 et particulièrement dans cette dernière, en Italie, où, dans un combat de tirailleurs, il tua un grand nombre d'hommes à l'ennemi et fit plusieurs prisonniers.

ROUOT, *sergent*. — Se signala particulièrement dans un engagement de tirailleurs, où il fit cinq prisonniers et enleva à l'ennemi une pièce de 8. Le sergent Rouot reçut un fusil d'honneur.

RIEUX, *sergent-fourrier*. — Dans la campagne de 1800, en Italie, étant à la tête de 22 hommes, il enleva un poste fortifié sur une position élevée et fit à l'ennemi une trentaine de prisonniers. Il reçut un fusil d'honneur.

TAUPIN. *chef de bataillon.* — A Marengo, charge une batterie ennemie; son cheval est tué et lui-même est blessé; il n'en continue pas moins à combattre. Le 21 prairial an VII (1799), dans le Valais, il découvre le point faible de 900 Autrichiens postés sur les montagnes, et son impétuosité lui procura, avec 200 hommes, la victoire et 87 prisonniers, Le 20 prairial an VIII (1800), à la bataille de Montebello, avec deux bataillons, il couvre et dégage plusieurs demi-brigades, arrête l'aile droite victorieuse de l'ennemi, lui prend un régiment, des canons, des caissons, et fait changer la face du combat.

GUILLON, *chef de bataillon.* — A l'affaire de Meissenbrunn, le 17 frimaire an IV (1796), le général Marceau étant attaqué par des forces doubles des siennes et tourné sur sa droite par un parti qui avait forcé le passage de la Plaue à Lauterech, le chef de bataillon Guillon, posté à Odenbach avec son bataillon, y soutint un combat long et opiniâtre contre un ennemi trois fois supérieur en nombre à sa troupe, et, par sa résistance, donna le temps d'évacuer la ville et d'effectuer la retraite.

Le 10 frimaire an IX (1801), il se porta, à la tête de son bataillon, dans le village de Saxentaten, en avant de Hang; il y défendit une pièce de canon qui se trouvait embourbée, et qui ne put être enlevée par l'ennemi, fort de deux bataillons. Il empêcha également cet ennemi de se porter sur las derrières de la division Grouchy.

JOLLE, *capitaine.* — Enleva un drapeau à l'ennemi à la bataille de Marengo.

FAURÉ, *chef de bataillon.* — A la bataille d'Arcole, sous le feu de l'ennemi, il donna son cheval à Bonaparte. A la reprise de Vérone, au milieu de la nuit, pendant qu'on essayait de briser les portes à coups de canon sans pouvoir réussir, il introduisit une lance à feu près des verroux, dans la fente, pour servir de point de mire, ce qui occasionna la rupture des verrous et l'ouverture des portes, et permit aux Français d'entrer dans la ville.

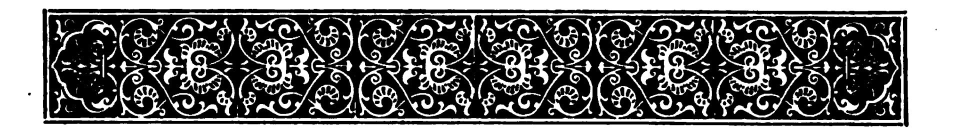
BARROUILHET, *capitaine.* — A la défense de Sinal, près Modène, le 19 frimaire an IX (1801), cet officier, avec 15 hommes, défendit et conserva une redoute dont il avait la garde, et facilita ainsi à 105 hommes le moyen d'échapper à une colonne autrichienne de 3,000 hommes.

JOUVET. — Au Mont-Serrat, les 27 et 29 juillet 1812, il mérita des félicitations particulières pour sa belle conduite.

AUBRÉE, *chef de bataillon*. — Fut un des premiers à se présenter pour passer le Danube à la nage, forcer une tête de pont occupée par l'ennemi, vis-à-vis de Huntzbourg, dans la nuit du 29 au 30 prairial an VIII (1800).

DE BÉHAGLE, *colonel*. — Blessé à mort à Beaumont, le 30 août 1870, après avoir entraîné au combat la division Goze et donné à tous l'exemple du courage et du sang-froid; il mourut le lendemain à l'ambulance de Beaumont.





# ANNEXE II

## État des services des Colonels du Régiment de La Marine et du 11e de ligne

DU PLESSIS (ARMAND-JEAN), cardinal DE RICHELIEU. — Né à Paris le 5 septembre 1585, mort le 4 décembre 1642. Fut mestre-de-camp et capitaine de la 1re compagnie d'un régiment d'infanterie (Cardinal-Duc et La Marine), qu'il leva par commission du 26 septembre 1635. Il garda le Régiment jusqu'à sa mort.

**1er colonel, de septembre 1635 à décembre 1642.**

Le cardinal de Richelieu ne commanda jamais son Régiment, qui fit campagne sous les ordres de son colonel-lieutenant, le chevalier de Montecler; puis, du marquis de la Trousse.

DE MONTECLER (LOUIS, chevalier). — Mort le 3 octobre 1650, âgé de 48 ans. Chevalier de Malte et capitaine au régiment de Normandie dès 1616. Il se trouva à l'attaque des retranchements de Pont-de-Cé, en 1620; aux sièges de Saint-Jean-d'Angély, de Clérac et de Montauban, en 1621; de Saint-Antonin et de Montpellier, en 1622; de Privas et d'Alais, en 1629; à la prise de Besançon-en-Provence, de Vic-en-Moyenvic, en Lorraine, en 1631; aux sièges de Nancy et d'Épinal, en 1633; à la prise de Haguenau, de Saverne, de Lunéville, de La Mothe, au secours de Heidelberg et de Philipsbourg, en 1634; au combat de Fresche, à la prise de Spire, en 1635.

**Colonel-lieut. de septembre 1635 à mars 1641.**

Lieutenant-colonel du Régiment de La Marine lors de sa création, le 26 septembre 1635, il le commanda en Picardie en 1636, et se distingua particulièrement à la défense d'un moulin situé sur la Somme.

Il servit d'abord en Picardie sous le marquis de La Meilleraye, en 1637, et se trouva, au mois d'octobre, à la défense de Maubeuge, sous le vicomte de Turenne; au siège de Saint-Omer, en 1638, à celui d'Hesdin

et au combat de Ruminghen, où *il fut dangereusement blessé,* en 1639; au siège d'Arras, en 1640.

On lui donna le gouvernement de Doullens par provision du 10 août de cette dernière année.

Il leva, par commission du 19 janvier 1641, un régiment d'infanterie de son nom pour y tenir garnison, et se démit de la lieutenance-colonelle du Régiment de La Marine le 4 mars suivant.

Il conserva le gouvernement et le Régiment jusqu'à sa mort.

Il leva plusieurs compagnies de chevau-légers, en 1643, pour l'aider à faire des courses sur l'ennemi.

Ces compagnies ayant été licenciées à la fin de la campagne, il leva, le 13 février 1648, un régiment de cavalerie, qu'on ne licencia qu'après sa mort.

Il se distingua dans plusieurs occasions, où, sorti de sa garnison avec des détachements, il battit toujours les ennemis.

Au mois d'octobre 1650, il combattit et défit deux régiments espagnols, qu'on surprit dans leurs quartiers; mais *il reçut une blessure dont il mourut.*

**Colonel-lieut. de mars 1641 à juillet 1648.**

DE LA TROUSSE (FRANÇOIS-LE HARDY, marquis). — Tué au siège de Tortose le 12 juillet 1648.

Servit comme volontaire à l'attaque du pas de Suze, aux sièges de Privas et d'Alais, en 1629; l'année suivante, il marcha à la conquête de la Savoie, *reçut deux coups de mousquet* au siège de Saluces, attaqua et força avec les *enfants perdus* la demi-lune qui couvrait le pont de Carignan. Il servit à la conquête de la Lorraine et au siège de Nancy, en 1633.

Il eut, le 11 février 1635, la lieutenance de la compagnie des chevau-légers de son frère; combattit à Avein et servit au siège de Louvain la même année, à ceux de Corbie, en 1636, d'Yvoisy et de Damvilliers, en 1637; au siège de Saint-Omer, au combat qui se donna sous cette place en 1638.

Son frère y ayant été tué le 8 juillet, on lui donna la compagnie de chevau-légers, qu'il avait par commission du 11. Il prit alors le nom de *marquis de La Trousse,* et commanda sa compagnie au siège de Renty, au siège d'Hesdin, en 1639, à celui d'Arras, en 1640.

Lieutenant-colonel du Régiment de La Marine par commission du 4 mars 1641, il le commanda aux sièges d'Aire, de la Bassée et de Bapaume, la même année; à l'armée de Flandre, sous le comte d'Harcout, qui se tint sur la défensive en 1642.

Lieutenant-colonel de son Régiment par commission du 12 décembre de cette année, il le commanda à la bataille de Rocroy, au siège de

Thionville, à celui de Sierck, en 1643 ; au siège de Tarragone, au secours de Lérida, en 1644. Maréchal de camp par brevet du 24 décembre 1644, employé à l'armée de Catalogne sous les ordres du comte d'Harcourt, il fut détaché le 29 janvier 1645 pour marcher, sous les ordres du comte du Plessis-Praslin, au siège de Roses, où il servit avec distinction. On lui donna le gouvernement par provision du 20 juin.

Il servit en 1646 au siège de Lérida et se trouva au combat qui se donna le 21 novembre sous cette place, et qui força le comte d'Harcourt d'en lever le siège.

Il leva, le 1er février 1647, un régiment d'infanterie de son nom pour tenir garnison dans Roses; Il servit, la même année, au second siège de Lérida, sous les ordres de M. le prince de Condé.

Employé l'année suivante au siège de Tortose, que le maréchal de Schomberg enleva d'assaut, ***il fut tué à cet assaut.***

Il avait encore le Régiment de La Marine, le gouvernement de Roses et le Régiment qui y tenait garnison.

MAZARIN. — Giulio Mazarini naquit en 1602 à Piscina (Abruzzes); mort le 9 mars 1661. **2e colonel, de décembre 1642 à mars 1661.**

D'abord capitaine dans l'armée du pape Urbain VIII, puis ecclésiastique et diplomate (1630), vice-légat d'Avignon, nonce en France (1636). Giulio Mazarini s'attacha au service de Richelieu et se fit naturaliser Français en 1639.

Jules Mazarin reçut le chapeau de cardinal en 1642.

Il fut colonel du Régiment de La Marine de 1642 à 1661.

MANCINI (JULES), neveu de Mazarin. — Fut colonel-lieutenant au Régiment de La Marine de 1648 à 1652. **Colonel-lieut. de 1648 à 1652.**

Il fut tué, le 2 juillet 1652, au combat du faubourg Saint-Antoine.

MANCINI (PAUL), deuxième neveu du cardinal. — Commanda le Régiment de la Marine de 1652 à 1661. **Colonel-lieut. de juillet 1652 à mars 1661.**

MANCINI-MAZARINI (PHILIPPE-JULIEN), duc de Nevers. — Frère des deux premiers. Commanda le Régiment du 13 mars 1661 à 1667, époque à laquelle il se démit de son commandement. **3e colonel, de mars 1661 à février 1667.**

DE GADAGNE (CHARLES-FÉLIX DE GALÉAN, comte). — Dès l'âge de 14 ans, il fut enseigne au régiment des Galères, en 1635. On le vit passer à la nage dans les îles de Sainte-Marguerite et de Saint-Honorat et défendre jusqu'à la dernière extrémité, quoique ***blessé de six coups d'épée,*** une redoute entre le fort Ragou et Sainte-Marguerite. **4e colonel, de février 1667 à juillet 1667.**

Il était à la reprise de ces îles en 1637, à la levée du siège de Leucate et à l'attaque des retranchements le 28 septembre, où *il reçut un coup de sabre.*

Enseigne au Régiment de La Marine en 1638, il servit au siège d'Hesdin, en 1639, au siège d'Arras, en 1640, et à la défense des lignes de Rantzau, où il fut blessé *de deux coups d'épée, de deux coups de pique,* et fait prisonnier.

Après son échange, il obtint une lieutenance dans son régiment.

Au siège d'Aire, en 1641, il reçut *un coup de feu à l'épaule, un coup de pique à la cuisse;* on le fit capitaine la même année.

Il ne servit point en 1642.

Il suivit le duc d'Enghien, en 1643, à la bataille de Rocroy, à la prise de Thionville, de Sierck.

Il passa avec son régiment à l'armée de Catalogne, en 1644; il y resta cette année et les années 1645, 1646, 1647.

Il fut blessé *d'un coup d'épée; il eut la jambe cassée d'un coup de mousquet* au siège de Roses, en 1645. Aide-de-camp de M. le Prince au siège de Lérida, en 1647, il se trouva à la prise et à la bataille de Réthel, en 1650. Devenu premier capitaine du Régiment de La Marine, il en obtint la lieutenance-colonelle, sur la démission du chevalier de La Trousse, par commission du 4 janvier 1651, et servit dans l'armée du Roi contre les mécontents. Il eut, la même année, le gouvernement de Pont-à-Mousson et le brevet de maréchal de camp le 23 décembre.

Il se distingua au siège d'Étampes, en 1652; au combat du faubourg Saint-Antoine, le 2 juillet de la même année; dans l'armée commandée par le maréchal de La Ferté, en 1653; dans l'armée de Flandre, en 1654, à la prise de Stenay, où, à la tête du Régiment de La Marine, après une action fort vive, il se logea sur le chemin couvert, le 22 juillet; au secours d'Arras, le 25 août, où il reçut *un coup de mousquet à la tête.*

Commandant à Roses le 2 février 1655, lieutenant-général des armées du Roi par pouvoir du 16 juin, il servit en cette qualité à l'armée de Catalogne, sous le prince de Conti.

En 1656, il servit à l'armée de Flandre, fut blessé et fait prisonnier au siège de Valenciennes, le 16 juillet. Il était à la bataille des Dunes, à la prise de Dunkerque, au mois de juin 1658; à la prise d'Ypres, en septembre, d'où il fut détaché, avec un corps d'infanterie, contre le château de Commines, dont il se rendit maître et auprès duquel il défit le prince de Ligne.

La paix des Pyrénées se fit en 1659.

Il fut employé lieutenant-général sous le maréchal de La Ferté, commandant l'armée de Lorraine, par lettre du 12 août, en 1663; ces com-

mencements de guerre furent terminés, en septembre, par le traité signé à Nomény par le Roi et le duc de Lorraine.

Lieutenant-général commandant l'armée envoyée en Afrique pour l'expédition de Gigeri par pouvoir du 21 mars 1664, il prit Gigeri sous les ordres du duc de Beaufort ; il le fortifia. Il défit les Maures au mois de juillet.

Colonel du Régiment de La Marine sur la démission du duc de Nevers par commission du 4 février 1667, il s'en démit le 8 juillet suivant.

Il contribua à la conquête de la Franche-Comté. On lui donna le commandement de Dôle le 14 février 1668.

Employé à l'armée du Roi, en Hollande, comme lieutenant-général, par lettres du 20 avril 1672, il accompagna le vicomte de Turenne dans toutes les conquêtes qu'il y fit.

Il commanda dans le pays d'Aunis, par pouvoir du 20 avril 1673. Le pape Clément IX le créa depuis duc de Gadagne, et la république de Venise le choisit comme généralissime de ses armées.

DE ROCHECHOUART (JEAN-CLAUDE, marquis DE TONNAY-CHARENTE). — Du 8 juillet 1667 au 17 octobre 1673. **5e colonel, de juillet 1667 à octobre 1673.**

DE JARZÉ (PIERRE, comte DE LA MOTTE). — Du 17 octobre 1673 au 1er août 1675. **6e colonel, d'octobre 1673 à août 1675.**

DE MATHIEU DE CASTELLAS (ANDRÉ). — Mort au mois de septembre 1693. **7e colonel, d'août 1675 à octobre 1683.**

Entra au service dans le Régiment de La Marine dès 1646, et servit cette année au siège de Lérida, au siège de la même place en 1647, au siège et à la prise de Tortose, en 1648, et obtint une compagnie le 2 novembre 1649.

Il la commanda au siège et à la bataille de Réthel, en 1650 ; au combat du faubourg Saint-Antoine, en 1652 ; aux sièges de Mouzon et de Sainte-Menehould, en 1653 ; à la levée du siège d'Arras et à la prise du Quesnoy, en 1654 ; de Landrecies, de Condé, de Saint-Guilain, en 1655 ; au siège de Valenciennes, en 1656: aux sièges de Montmédy, de Saint-Venant, de La Motte-au-Bois, et au secours d'Ardres ; à la bataille des Dunes, aux sièges de Dunkerque, de Gravelines, de Bergues et d'Ypres, en 1658. Il devint lieutenant-colonel de son régiment le 12 février 1667, fit en cette qualité tous les sièges de 1672 en Hollande, celui de Maëstricht, en 1673, et finit cette campagne en Allemagne.

Il se trouva aux batailles de Sintzheim, d'Entzheim et de Mülhausen, en 1674 ; de Turckheim et d'Altenheim, en 1675, et fut nommé colonel

du Régiment de La Marine à la mort du comte de La Motte, par commission du 29 août.

Il le commanda à la levée des sièges de Haguenau et de Saverne par les ennemis, la même année; au combat de Kokesberg, en 1676; au siège de Fribourg, en 1677.

Brigadier par brevet du 20 janvier 1678, il servit à l'attaque des retranchements de Seckingen, aux sièges de Kehl et de Lichtemberg, la même année.

On lui donna le commandement de Dixmude par commission du 15 octobre 1623, en se démettant du Régiment de La Marine; le gouvernement de Longwy par provision du 14 juin 1684, et une place de commandeur de l'ordre de Saint-Louis par provision du 8 mai 1693.

Il mourut la même année à Longwy, où il résidait depuis qu'il en avait pris le gouvernement.

8e colonel, d'octobre 1683 à juin 1694.

DE LIANCOURT (HENRY-ROGER DE LA ROCHEFOUCAULT, marquis). — Né le 14 juin 1665, mort le 21 mars 1749.

D'abord lieutenant réformé au régiment du Roi, le 3 mai 1683.

Lieutenant le 12 du même mois, il servit au siège de Courtray, à la prise d'Oudenarde, et obtint le Régiment de La Marine par commission du 7 décembre de la même année.

Il était en 1684 au siège et à la prise de Luxembourg, à l'armée d'Allemagne, sous le maréchal de Lorges, en 1689; sous Monseigneur, en 1690. Il passa la même année en Piémont, sous M. de Catinat; il y contribua à la prise de Cahours, fut blessé à la bataille de Staffarde.

Servant dans la même armée en 1691, il se trouva au siège et à la prise des villes et châteaux de Villefranche, de Montalban, de Saint-Ospicio, de Nice, de Veillanes, de Carmagnoles, du château de Montmélian.

Il continua à servir dans cette armée en 1692, et s'y tint sur la défensive. Il combattit à la Marsaille en 1693.

Il se démit du Régiment de La Marine en juin 1694; il était au bombardement de Bruxelles en 1695.

Brigadier par brevet du 3 janvier 1696, on l'employa à l'armée de Flandre, cette année et la suivante; on le fit maréchal de camp par brevet du 18 août 1697.

On l'employa en cette qualité à l'armée d'Allemagne, sous M. le duc de Bourgogne, par lettres du 18 juillet 1701; à l'armée du Rhin, sous le maréchal de Catinat, par lettres du 8 mai 1702.

On le créa lieutenant-général par pouvoir du 23 décembre.

Employé en cette qualité à l'armée de Flandre en 1703, il combattit à Eckeren, où on battit les Hollandais.

Il servit la même année sous le maréchal de Villeroy, en 1704, 1705, 1706; combattit cette dernière année à Ramillies.

Il continua à servir en Flandre, sous M. le duc de Vendôme, en 1701. Ce fut sa dernière campagne.

DE TALLEYRAND (LOUIS-JEAN-CHARLES, marquis). — De juin 1694 au 26 juin 1702. 9e colonel, de juin 1694 à juin 1702.

LE GUERCHOIS DE SAINTE-COLOMBE (PIERRE). — Mort le 30 juillet 1734, âgé de 69 ans. 10e colonel, de juin 1702 à mars 1709.

Entra aux mousquetaires en 1688, se trouva à l'attaque de Valcourt, en 1689; au combat de Fleurus, en 1690; au siège de Mons, au combat de Leuse, en 1691.

Sous-lieutenant de la colonelle du régiment des gardes le 1er mai 1692, il marcha au siège et à la prise des ville et château de Namur, au combat de Steinkerque, au bombardement de Charleroi.

Lieutenant au même régiment le 15 février 1693, il servit au siège de Huy, combattit à Nerwinden, servit au siège de Charleroi.

Capitaine par commission du 9 janvier 1694, il servit à l'armée de Flandre jusqu'à la paix; au camp de Coudun, près Compiègne, en 1698; à l'armée de Flandre, en 1701.

Colonel du Régiment de La Marine par commission du 26 juin 1702, il se démit de sa compagnie aux gardes, alla joindre son régiment à l'armée d'Italie, et le commanda à la bataille de Luzzara, à la prise du château de Guastelle et de Borgo-Forte, la même année; au combat de Castelnovo-de-Bormia, à la prise d'Asti et de Villeneuve-d'Asti, en 1703.

Brigadier par brevet du 10 février 1704, employé à l'armée d'Italie, il servit au siège et aux prises de Verceil, d'Ivrée et de la citadelle de Verue, qui se rendit en avril 1705.

Il combattit à Cassano au mois d'août suivant, y *reçut une blessure considérable,* et fut fait prisonnier.

Détaché le 9 janvier 1706, il marcha avec 10 compagnies de grenadiers, 200 fusiliers et 300 chevaux, à l'île de Villa-Buona, dont il s'empara et se signala, au mois d'avril, à la bataille de Calcinato et à celle de Turin, au mois de septembre.

Il servit en 1707 à l'armée de la frontière du Dauphiné, et commanda, pendant l'hiver, dans la vallée de Barcelonnette, sous le marquis de Toralba, par ordre du 31 octobre.

Employé sur la même frontière, sous le maréchal de Villars, en 1708, il contribua, sous le marquis de Thouy, à la prise des deux villes de Sézanne, où on força les ennemis, qui y étaient bien retranchés.

M. Le Guerchois y commanda une des deux attaques.

Maréchal de camp par brevet du 20 mars 1709, il se démit du Régiment de La Marine; employé à l'armée de la frontière du Piémont sous le maréchal de Berwick jusqu'en 1712, il commanda, les hivers, dans la vallée de Barcelonnette.

Employé à l'armée du Rhin en 1713, il servit au siège et à la prise de Landau et de Fribourg, marcha ensuite au secours de Girone et se trouva au siège de Barcelone, où il monta plusieurs tranchées, en 1714.

Lieutenant-général des armées du Roi par pouvoir du 8 mars 1718, employé à l'armée de la frontière d'Espagne, il servit au siège et à la prise de Fontarabie, des villes et châteaux de Saint-Sébastien et d'Urgel, et obtint le commandement de cette place par provisions du 20 octobre; il le conserva jusqu'à la paix.

Employé à l'armée d'Italie par lettre du 1er avril 1734, il montra la plus grande valeur à la bataille de Parme, le 29 juin; il y reçut *une blessure dont il mourut un mois après.*

11e colonel, de mars 1709 à août 1716.

DE CHAMILLARD (MICHEL, marquis DE CANY). — De juin 1709 au 3 août 1716.

Fut fait secrétaire d'État en survivance de son père par provisions du 3 janvier 1707; il s'en démit le 9 juin 1709 et prit le parti des armes. Il acheta alors le Régiment de La Marine, qu'il conserva jusqu'au mois d'août 1716.

12e colonel, d'août 1716 à février 1734.

D'ISENGUYEN (ALEXANDRE-MAXIMILIEN-BALTHAZAR-DOMINIQUE DE GAND, comte DE MIDDELBOURG). — Né en janvier 1683, mort le 30 décembre 1758.

Mousquetaire en 1701, il obtint une compagnie au régiment d'infanterie d'Isenguyen le 2 avril 1702, et la commanda au combat de Nimègue, la même année, au siège de Kehl, au combat de Mundenkingen, à la première bataille d'Hochstædt, en 1703, et à la seconde bataille d'Hochstædt, le 13 août 1704.

Il avait obtenu, le 3 du même mois, le régiment d'infanterie Deslandes, dont il prit le commandement après la bataille.

Il servit avec ce régiment à l'armée de Moselle, en 1705; à la bataille de Ramillies, en 1706; en Flandre, en 1707; à la bataille d'Oudenarde, en 1708; à celle de Malplaquet, en 1709; en Flandre, en 1710; à l'attaque d'Arleux, en 1711; aux sièges de Douai, du Quesnoy et de Bouchain, en 1712.

Colonel du Régiment de La Marine par commission du 3 août 1716, il se démit du régiment Deslandes, obtint le grade de brigadier par brevet du 1er février 1719, et commanda le Régiment de la Marine aux sièges de Saint-Sébastien, de Fontarabie et d'Urgel, la même année,

On lui accorda le gouvernement de Bouchain par provision du 18 juillet 1723 ; il servit au camp de la Saône, en 1727 ; au camp d'Alsace, en 1732 ; au siège de Kehl, en 1733.

Maréchal de camp par brevet du 20 février 1734, il se démit du Régiment de la Marine et se trouva, en qualité de maréchal de camp; à l'attaque des lignes d'Etlingen, au siège de Philipsbourg, en 1734. Ce fut sa dernière campagne.

Il avait encore le gouvernement de Bouchain lors de sa mort.

DE MIREPOIX (GASTON-CHARLES, prince DE LÉVIS, duc). — Né le 2 décembre 1699 à Belleville, prévôté de Dieuloir; mort à Montpellier le 25 septembre 1757. 13e colonel, de février 1734 à juillet 1737.

Il entra aux mousquetaires le 22 juin 1718, sous le nom de marquis de Mirepoix.

Il fut fait colonel du régiment d'infanterie de Saintonge sur la démission du marquis de Lannion, qui devenait maréchal de camp par commission du 6 mars 1719.

Son régiment étant resté en garnison à la citadelle de Besançon, il eut la permission de servir, en 1733, comme volontaire, au siège de Kehl, qui capitula le 28 octobre.

Il obtint le Régiment de La Marine sur la démission du comte de Middelbourg, maréchal de camp par commission du 10 mars 1734.

Il servit à l'armée du Rhin, à l'attaque des lignes d'Etlingen, le 4 mai.

Il ouvrit la première tranchée au siège de Philipsbourg ; la place se rendit le 18 juillet, lorsqu'il montait la cinquième. Il demeura pour otage jusqu'à l'évacuation de la garnison. On le fit brigadier par brevet du 1er août.

On l'employa à l'armée du Rhin par lettres du 1er avril 1735 ; il passa avec sa brigade au pays de Trêves, commanda ensuite quatre autres brigades sur la Kill. Les préliminaires de la paix furent signés à Vienne le 3 octobre. Il fut choisi pour aller à Vienne en qualité d'ambassadeur près de l'Empereur.

Le Roi le nomma maréchal de camp par brevet du 1er mars 1738.

Il eut un pouvoir, donné à Fontainebleau le 25 octobre, pour signer le traité de paix en qualité de ministre plénipotentiaire du Roi ; il le signa le 18 novembre.

Nommé chevalier des ordres du Roi le 2 février 1739, il revint à son ambassade en 1740. Fut reçu chevalier le 2 février 1741,

Employé à l'armée de Bavière et de Bohême par lettres du 20 juillet ; il marcha avec la colonne qui partit du Fort-Louis le 19 août.

On le détacha à Saint-Pœlten avec une autre brigade de cavalerie. Il

passa le Danube, ouvrit la marche de l'armée de Bohême avec la réserve. Il était à la tête des troupes qui escaladèrent Prague le 26 novembre, à l'attaque du comte de Saxe.

Il forma en 1742 le blocus d'Egra et fit les préparatifs du siège.

Après la prise de cette place, qui capitula le 2 avril, il y commanda et dans tout le district jusqu'au 20 mai. Le maréchal de Broglie le rappela auprès de lui, le chargea du commandement de la réserve, avec laquelle il marcha au prince de Lobkowitz, qui assiégeait le château de Frawemberg.

Cette réserve chassa les troupes irrégulières qui prétendaient retarder la marche pour favoriser la retraite du prince de Lobkowitz; mais ce prince, ayant su qu'elle n'était point soutenue du reste de l'armée, engagée dans des chemins difficiles, revint sur la réserve, qui avait passé le village de Sahai.

Le marquis de Mirepoix eut à soutenir le choc de toute l'aile droite des ennemis, composée de trois régiments de cuirassiers de 800 hommes chacun, qui se formèrent en demi-cercle pour l'envelopper.

Le marquis n'avait que 500 carabiniers et 300 dragons. Il disposa les dragons sur sa gauche, et, marchant avec les carabiniers, il renversa deux régiments des ennemis; puis, tournant à dos le troisième, qui était aux mains avec les dragons, il acheva de le mettre en déroute.

L'infanterie française arriva cependant, attaqua le 25 mai le village de Sahai et l'emporta. Le marquis de Mirepoix porta la nouvelle de cette victoire à l'Empereur à Francfort, d'où il se rendit en France.

Il commanda en Provence par commission du 22 juillet 1742; il y commanda les troupes par ordre du 1er août suivant.

Employé à l'armée d'Italie, sous l'infant et M. le prince de Conti, par lettres du 1er février 1744, il combattit à l'attaque des retranchements de Montalban, la nuit du 19 au 20 avril.

Commandant l'avant-garde d'une des colonnes, il parvint à 10 heures du soir au pied du retranchement, attaqua une cassine, où il fit 300 prisonniers; à la faveur de la nuit, il se glissa sous les glacis du fort, se jeta à la pointe du jour dans les retranchements avec 10 compagnies de grenadiers, s'empara de 2 batteries, défit 5 bataillons, prit 14 drapeaux, 90 officiers, 1,100 soldats.

Après avoir reformé ses troupes, il les envoya au secours d'un officier espagnol qui combattait contre 3 bataillons ennemis, et, pendant qu'il attendait la colonne qui devait le soutenir, il désarma, seul avec le chevalier de Lévis, un bataillon piémontais qui s'était retiré dans un chemin creux.

Sa colonne s'étant repliée sur Nice, il se fit joindre par 2 régiments, marcha au secours de l'officier espagnol. Après un combat très long, il

ne put parvenir à gagner les hauteurs sur les ennemis. Il se retira, mais les ennemis abandonnèrent pendant la nuit leurs retranchements, et se retirèrent à Oneil.

Le Roi le créa lieutenant-général de ses armées par pouvoir du 2 mai.

Il retourna en Provence pour garantir le pays contre l'invasion des Anglais, dont la flotte croisait dans la rade de Marseille; sa présence rassura cette province.

L'armée combinée ayant ensuite pénétré dans le Piémont et entrepris le siège de Coni, le marquis de Mirepoix eut ordre, au mois de septembre, de tenter de déboucher dans le Mondovi par les montagnes du côté de Nice. Il passa à cet effet le Var avec 3 bataillons; mais, les neiges fermant les passages, il ne put exécuter ce projet.

Employé à la même armée par lettre du 1er avril 1745, il couvrit la marche des troupes avec la réserve, qu'il commandait, en côtoyant l'Apennin, chassa les ennemis de tous leurs postes, les força dans le col de Peisson.

Chargé ensuite du commandement de 9 bataillons campés à Millesimo et de tous les postes qui étaient dans la communication jusqu'au Var, il battit et mit en fuite plusieurs partis des ennemis, repoussa avec avantage deux de leurs attaques dans sa retraite sur Carcare. Après la séparation de l'armée, il commanda dans le comté de Nice et sur toute la communication.

Il continua de servir en Italie en 1746 et fut détaché à Novi, où il avait joint l'armée, au mois de mai, avec 12 bataillons, pour se rendre à l'armée espagnole sous Plaisance.

Le maréchal de Maillebois y arriva le 15 juin avec le reste de ses troupes.

Ou prit les dispositions nécessaires pour attaquer les ennemis. Le marquis de Mirepoix, commandé pour l'attaque du centre, combattit toute la nuit, chargea et battit, le 16, à la pointe du jour, un corps de troupes irrégulières commandées par Nadasty; mit ses troupes en bataille sur le Refudo et le passa.

Envoyé pour occuper Pavie, il poussa jusqu'aux portes de la ville un détachement du roi de Sardaigne qui s'était avancé pour le reconnaître; il était prêt à le déposter, lorsqu'il reçut l'ordre de se rabattre derrière l'Ambro; il y resta campé jusqu'au 22 août, que, sur les ordres du maréchal de Maillebois, il partit pour Gênes par l'État de Venise et les États de l'Église et de Modène, pour y rassembler un corps de troupes, inquiéter l'ennemi sur ses derrières, et procurer aux armées la facilité de repasser le Pô, ce qui réussit. Il les joignit sous Tortone, le 16 septembre, avec 14 bataillons.

Détaché avec deux brigades d'infanterie pour couvrir Savone et Finale,

il eut en tête l'armée du roi de Sardaigne, composée de 45 bataillons, qu'il repoussa.

Les armées combinées repassèrent les montagnes. Le marquis de Mirepoix fit l'arrière-garde, fut inquiété dans cette retraite et harcelé jusqu'à Albenga; il partit de là pour la Provence, où il prit les dispositions nécessaires à la réception des troupes.

Lorsqu'elles furent en Provence et repliées en partie sur Grasse, il resta avec 19 bataillons et 2 régiments de dragons pour couvrir et défendre les postes qu'on avait laissés sur le Var, et, à mesure que les ennemis pénétrèrent dans cette province, il se replia devant eux, se tenant toujours à portée de les contenir, jusqu'au camp de Carnoulles, pendant que l'armée était campée à Puget.

Au mois de janvier 1747, il commanda un corps de 19 bataillons et de 22 escadrons, qui marcha entre les montagnes de la basse Provence et la mer; défit l'arrière-garde des ennemis, qui abandonnèrent Fréjus à son approche. Il attaqua quelques-uns de leurs postes avant qu'ils eussent repassé le Var.

Il obtint le gouvernement de Brouage, à la mort du vicomte de Beaune, par provision du 3 mars.

Employé à l'armée de Flandre par lettre du 1er mars, il s'y rendit dès le 15 avril,

Il combattit à Lawfeld le 2 juillet, d'où il retourna à l'armée d'Italie par lettre du 1er août suivant. Le maréchal de Belle-Isle lui laissa, pendant l'hiver, le commandement du comté de Nice.

Il continua de servir en Italie par lettre du 15 avril 1748, et concourut au ravitaillement du château de Vintimille le 20 octobre.

Il servit encore à la même armée en 1749, jusqu'au mois de février, où on évacua tout ce qu'on y avait conquis.

Le Roi le nomma son ambassadeur en Angleterre le 1er janvier 1749. Il eut sa première audience le 31 juin.

Il a été créé duc de Mirepoix par brevet du 13 septembre 1751. Pourvu de la charge de lieutenant-général en Languedoc, au département du Vivarais et du Velay, sur la démission du maréchal de Richelieu, qui passait au gouvernement de Guyenne par provision du 5 décembre 1755; il a prêté serment le 10. Il eut le même jour (5 décembre) le commandement du Languedoc, fut employé lieutenant-général sur les côtes du Languedoc, sous le maréchal de Richelieu, par lettre du 31 du même mois.

Le Roi l'a nommé capitaine de la compagnie des gardes du corps, sur la démission du duc de Béthune, par provision du 1er mai 1756; il prêta serment le 2.

Maréchal de France par état donné à Versailles le 24 février 1757, il a prêté serment le 27 mars.

Il a eu le commandement en chef sur les côtes de la Méditerranée par pouvoir du 1er juillet 1757; il l'a gardé jusqu'à sa mort.

D'AUBIGNÉ (LOUIS-HENRI DE TIGNY, marquis). — Entra enseigne au régiment de Provence le 9 juillet 1732, et passa à l'enseigne de la compagnie colonnelle le 2 septembre 1732. 14e colonel, de juillet 1737 à janvier 1749.

Il se trouva avec ce régiment à la prise de la Lorraine et de Nancy, en 1733; à la prise de Trêves, au siège de Traërbach, à l'attaque des lignes d'Etlingen et au siège de Philipsbourg, en 1734.

Capitaine au même régiment par commission du 20 mai 1735, il commanda la compagnie à l'affaire de Clausen, au mois d'octobre.

Colonel du Régiment de La Marine par commission du 26 juillet 1737, il le commanda à la prise de Prague, en 1741; au combat de Sahai, au ravitaillement de Frawemberg, à la défense de Thein, à celle de Prague, à la retraite de cette ville, en 1743; à la bataille de Dettingen, en 1743, et obtint, sur la démission de son père, par provisions du 9 mai 1744, le gouvernement de Saumur et du pays saumurois.

Il commanda, cette même année, le Régiment de La Marine à l'armée de la Moselle, à la défaite du général Nadasti, près de Saverne, à l'attaque des retranchements de Susselsheim, au siège de Fribourg et en Souabe pendant l'hiver.

Il le commanda à l'armée du Bas-Rhin, qui se tint sur la défensive en 1745 et fut déclaré, au mois d'octobre, brigadier, dont le brevet lui avait été expédié le 1er mai précédent.

Il fut d'abord employé à l'armée que commandait M. le prince de Conti par lettres du 1er mai 1746, mais son Régiment eut ordre de passer à l'armée d'Italie; il y fut longtemps employé par lettres du 1er juillet.

Il y arriva au mois de septembre, contribua à la défense de la Provence et à chasser les ennemis au delà du Var.

Employé à la même armée par lettres du 1er juin 1747, il se trouva avec sa brigade au passage du Var, à la conquête du comté de Nice, à l'attaque des retranchements de Villefranche et de Montalban, à la prise de Vintimille, au secours de cette place et aux deux combats qui s'y donnèrent les 17 et 18 octobre.

Il continua d'être employé à cette armée du 1er juin 1748 jusqu'au 1er février 1749.

Déclaré, au mois de janvier 1749, maréchal de camp, dont le brevet lui avait été expédié dès le 10 mai 1748, il se démit du Régiment de La Marine et n'a pas servi depuis.

Mort à Paris le 20 juin 1770.

de Lorraine-et-Champagne pour trois mois le 1er octobre 1776, employé au camp, sur les côtes de Bretagne et de Normandie, le 1er juin 1778; inspecteur général des troupes de l'intérieur le 1er avril 1779, lieutenant-général le 1er janvier 1784, gouverneur de Mirecourt le 20 mai 1783, chef de la 2e division des Évêchés le 1er avril 1788; employé au camp de Metz le 1er septembre 1788, commandant en second en Lorraine et chef de la 1re division de cette province le 2 novembre 1788. A cessé ses fonctions le 1er juillet 1790; a obtenu une pension de retraite le 22 février 1801. Décédé le 2 novembre 1806.

CAMPAGNES. — 1759, Allemagne; 1762, Terre-Neuve; 1778, côtes de Bretagne et de Normandie.

DÉCORATION. — Chevalier de Saint-Louis le 12 juin 1757.

*Note.* — Grand bailli de Sarreguemines; grand fauconnier de France en survivance en 1780.

DE JAUCOURT (ÉTIENNE, vicomte). — Gentilhomme à drapeau du régiment des Gardes françaises du 22 mars 1742, second enseigne le 17 juillet 1743, premier enseigne du 18 mars 1744, sous-lieutenant le 19 février 1745, sous-aide-major du 30 novembre 1750, lieutenant le 8 février 1758. Rang de colonel du 22 mai 1763, colonel de ce Régiment le 3 janvier 1770. A donné sa démission.

**17e colonel, de janvier 1770 à février 1778.**

Mort en octobre 1781.

DE BOISSE (ANTOINE-RENÉ, vicomte). — Né le 31 mai 1734, au château de la Forge, en Limousin.

**18e colonel, de février 1778 à janvier 1784.**

Lieutenant dans l'artillerie le 3 janvier 1748, lieutenant en second dans le régiment d'infanterie du Roi le 18 mars 1753, lieutenant du 14 décembre suivant, sous-aide-major le 5 mars 1758, capitaine du 21 juillet 1760. Maréchal-général des logis, avec rang de colonel, le 13 juillet 1766. A vendu sa charge en 1772. Conservé au service par ordre du 24 mars de la même année en qualité de mestre de camp, avec son rang. Colonel en second du régiment de Picardie le 18 avril 1776, colonel commandant le Régiment de La Marine du 28 février 1778, brigadier le 1er mars 1780, maréchal de camp le 1er janvier 1784. Retraité le 9 février 1785. Lieutenant-général honoraire le même jour.

CAMPAGNES. — A fait la campagne de 1748 dans l'artillerie et les six campagnes de la guerre de 1757, en Allemagne, dans le régiment du Roi; a été blessé à la bataille d'Hastembeck et à celle de Minden,

DE GESTAS (SÉBASTIEN-CHARLES-HUBERT, comte). — Né le 3 novembre 1751, à Bonjeux, diocèse de Châlons.

**19e colonel, de janvier 1784 à juillet 1791.**

Second sous-lieutenant dans le régiment d'infanterie du Roi le 19 novembre 1769, lieutenant en second du 14 juin 1770, lieutenant le 16 juin

1777, cornette à la 1re compagnie des mousquetaires, avec rang de mestre de camp, du 12 février 1775. Réformé le 25 décembre suivant. Mestre de camp en second du régiment du Maine le 4 septembre 1781, mestre de camp commandant de La Marine le 1er janvier 1784.

20e colonel, de juillet 1791 à octobre 1792.

DU PELOUX DE SAINT-ROMAIN (LOUIS). — Né le 29 avril 1739. Lieutenant le 19 août 1754 dans le régiment de Bigorre, capitaine le 1er octobre 1758. Réformé avec le régiment en 1762. Sous-lieutenaut dans le régiment des grenadiers de France le 24 décembre 1764, lieutenant le 8 avril 1766, capitaine le 11 août 1768. Réformé avec le régiment en 1771, major du régiment d'Anduze le 16 octobre de la même année. Réformé le 1er janvier 1776. Major du régiment d'infanterie du Forez le 29 décembre 1777, lieutenant-colonel du régiment de Rohan-Infanterie le 17 mai 1789, colonel du Régiment de La Marine le 25 juillet 1791. Destitué et remplacé le 15 octobre 1792. Commandant à Vienne le 29 messidor an III. Retraité le 7 floréal an IX.

21e colonel, d'octobre 1792 à mai 1793.

MASSIA (JEAN). — Né à Montpellier le 17 décembre 1749. Lieutenant au bataillon de Montpellier en juillet 1757, enseigne au régiment de Navarre le 24 décembre 1761, lieutenant le 20 mai 1762, devenu sous-lieutenant à la formation de 1763, replacé lieutenant le 21 janvier 1770, capitaine en second le 3 juillet 1779. Adjoint à la majorité d'Avesnes (24 juin 1780), capitaine d'une autre compagnie (25 août), capitaine-commandant le 9 février 1787. A abandonné le 15 septembre 1787. Lieutenant-colonel commandant du 1er bataillon de l'Hérault, chef de brigade du 11e Régiment d'infanterie (15 octobre 1792); général de brigade, employé à l'armée des Alpes, le 15 mai 1793; général de division, employé à l'armée des Pyrénées-Orientales (3 nivôse an II). Suspendu comme ex-noble par les représentants du peuple, le 22 pluviôse an II; suspension levée; réintégration en retraite accordée le 7 brumaire an IV.

22e colonel, de mai 1793 à vendémiaire an VII.

CARVIN (ANDRÉ). — Né à Marseille, département des Bouches-du-Rhône, le 1er mars 1766.

A servi dans le 83e régiment d'infanterie et dans les chasseurs de Champagne depuis le 28 décembre 1783 jusqu'au 25 mai 1792 Chef en second du 1er bataillon de Marseille le 1er juillet 1792; chef de la 103e demi-brigade pour bonne conduite et actions d'éclat, arrêté du Directoire exécutif du 26 ventôse an IV. Chef de brigade surnuméraire à la 11e Demi-Brigade. Nommé, sur le champ de bataille, général de brigade par le général Championnet, commandant en chef de l'armée de Naples, le 1er pluviôse an VII, confirmé dans le grade par arrêté du

Directoire exécutif du 27 pluviôse an VII. Mort en pluviôse an IX à l'armée d'Italie par suite d'une blessure reçue à Pozzolo le 3 nivôse précédent.

CAMPAGNES. — De 1792 à l'an IX : Italie, Naples, armée de réserve d'Italie.

LEMEILLE (NICOLAS-EMMANUEL). — Né le 13 février 1748 à Sauvré (Seine-Inférieure).

23e colonel, de vendémiaire an VII à thermidor an VIII

Entré au service, à l'âge de 22 ans, au 10e régiment d'infanterie, ci-devant Neustrie, le 25 août 1770. Caporal le 15 septembre 1775, sergent le 18 mars 1778, adjudant sous-officier le 5 juin 1784, sous-lieutenant le 7 juin 1786, adjudant-major le 1er janvier 1791, lieutenant le 15 septembre 1791, capitaine le 5 mars 1792, chef de bataillon au même régiment le 23 avril 1793, chef du 2e bataillon de la 20e de ligne le 24 pluviôse an II, chef du 1er bataillon de la 11e le 19 germinal an IV, chef de brigade sur le champ de bataille le 1er vendémiaire an VII.

CAMPAGNES. — En temps de guerre, celles des années 1779 sur mer faisant partie de l'escadre commandée par le chef d'Orvilliers; celles de 1780, 1781 et 1782, sur les côtes de Bretagne, et celles de la Révolution, depuis 1792-1793 (ans II, III, IV, V, VI, VII, VIII), à l'armée d'Italie, sans interruption. Du 25 août 1770 au 1er frimaire an IX, de l'époque à laquelle il fut réformé : 30 ans 2 mois 27 jours, 13 campagnes.

Total des services : 43 ans 2 mois 27 jours.

COBAN, DIT VABRE (MARC-ANTOINE). — Né à Grenoble (Isère) le 26 février 1762.

24e colonel, de thermidor an VIII à pluviôse an XIII.

Chef de bataillon commandant le 4e des volontaires nationaux de Rhône-et-Loire, le 15 décembre 1791; passé en la même qualité au 3e bataillon de la 84e demi-brigade, lors de l'embrigadement du 13 nivôse an II; nommé adjudant-général par les représentants du peuple et chef de brigade le 7 ventôse an II; rentré dans la 84e demi-brigade le 13 messidor an III; nommé chef de brigade par arrêté du Directoire exécutif du 6 prairial an V, pour prendre rang du 16 fructidor an II; employé en l'an VII, par ordre du gouvernement, à l'organisation des 4 bataillons auxiliaires de la Loire; chef de brigade commandant le 11e de ligne, le 9 thermidor an VIII. Nommé officier de la Légion d'honneur le 25 prairial an XII. Nommé général de brigade par décret du 12 pluviôse an XIII; inscrit en cette qualité sur le tableau de l'état-major général de l'armée.

Employé dans la 28e division le 9 messidor an XIII, dans la 9e division le 28 août 1806, dans la 13e division le 4 décembre 1806. Mort le 4 mai 1817.

A fait les campagnes en Italie depuis 1792 jusqu'à l'an VIII inclusivement.

25e colonel, de pluviôse an XIII à juin 1809.

BACHELU (GILBERT-DÉSIRÉ-JOSEPH LE BARON). — Né le 9 février 1777 à Dôle (Jura),

Élève sous-lieutenant à l'École du génie de Metz le 14 pluviôse an II, lieutenant le 1er germinal an III, capitaine le 1er messidor an III, chef de bataillon provisoire le 11 floréal an VIII, confirmé le 28 pluviôse an XI; directeur provisoire des fortifications le 27 frimaire an XII; colonel du 11e Régiment d'infanterie de ligne le 12 pluviôse an XIII, général de brigade le 5 décembre 1809, disponible par suite de la réduction de l'armée d'Illyrie le 9 décembre 1810, commandant en second la place de Dantzig le 6 février 1811, général de division le 26 juin 1813, en non-activité le 1er septembre 1814, employé au 2e corps de l'armée sous les ordres de S. A. R. le duc de Berry le 18 mars 1815, commandant la 1re division d'infanterie du 2e corps de l'armée du Nord le 31 du même mois; entré en non-activité le 1er mars 1815, compris comme disponible dans le cadre de l'état-major général de l'armée le 30 décembre 1818.

Admis à la retraite par ordonnance du 1er décembre, à compter du 1er janvier 1825; pension de 6,000 francs par ordonnance du 26 janvier 1825. Remis en activité comme commandant la 19e division militaire le 5 août 1830, compris dans le cadre d'activité de l'état-major général le 7 février 1831, disponible le 4 mars 1831, admis dans le cadre de réserve de l'état-major général le 25 mai 1832.

Place confirmée, à la loi du 4 août 1839, dans la section de réserve, dans le cadre de l'état-major général le 15 août 1839. Admis à faire valoir ses droits à la retraite à dater du 12 avril 1848, par suite du décret du 11, qui supprime la réserve.

CAMPAGNES. — Ans IV et V, à l'armée du Rhin; ans VI, VII, VIII et IX, à l'armée d'Orient; ans X et XI, à l'armée de Saint-Domingue; an XII et partie de l'an XIII, à l'armée des côtes; la fin de l'an XIII, en Batavie; an XIV, à la Grande-Armée; 1806, 1807, 1808, 1809 et partie de 1810, aux armées d'Italie, de Dalmatie et d'Illyrie; 1812, 1813, 1814, à Dantzig; 1815, en Belgique.

Prisonnier de guerre à Dantzig le 1er janvier 1814. Rentré en France à la paix de 1814.

DÉCORATIONS. — Chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis le 13 août 1814, officier de l'ordre royal de la Légion d'honneur le 14 juin 1804, commandeur de la Légion d'honneur le 13 octobre 1810.

AUBRÉE (ALEXANDRE). — Né à Rennes (Ille-et-Vilaine) le 3 novembre 1767. 26e colonel, de juin 1809 à août 1815.

Sergent-major au 1er bataillon d'Ille-et-Vilaine le 10 septembre 1791, sous-lieutenant le 26 mars 1792, capitaine le 13 octobre 1792. Passé à l'armée de la Vendée le 12 mai 1793.

Incorporé d'abord dans le 7e bataillon de la formation d'Orléans; ensuite, dans le 15e bataillon de la réunion d'Angers; de là, dans la 144e demi-brigade, et enfin dans la 52e demi-brigade, d'où il est parti pour entrer comme auxiliaire dans la 42e demi-brigade le 5 germinal an V; place définitive le 14 brumaire an VI. Chef de bataillon, nommé sur le champ de bataille, le 24 fructidor an VII.

Auxiliaire et place définitive le 16 germinal an VIII. Membre de la Légion d'honneur le 26 prairial an XII. Nommé major au 12e régiment de ligne par décret impérial du 12 juillet 1807, major au 11e Régiment de ligne par décret impérial du 10 novembre 1807, colonel par décret impérial du 20 juin 1809. Chevalier de la Couronne de fer le 6 septembre 1811.

Mort par suite de blessure le 27 juin 1815.

CAMPAGNES. — A fait les campagnes à l'armée du Nord de 1792-93, à celle de Vendée, à celle des ans II, III, IV et V; à l'armée du Nord, ans VI et VII; à celle du Rhin, ans VIII et IX; en Helvétie, an XI; à l'armée de Naples, ans XII, XIII, XIV et 1806.

Fait prisonnier de guerre par les Anglais à Reggio, en Calabre, le 11 juillet 1806; rendu le 22 août suivant.

Cet officier fut un des premiers à se présenter volontairement pour passer le Danube à la nage et forcer les ennemis, qui occupaient la tête de pont, à l'autre rive, vis-à-vis de Güntzbourg, dans la nuit du 29 au 30 prairial an III. A fait celles de 1807 et 1808, à l'armée d'Italie; 1809, en Italie et à celle d'Allemagne, et 1810, en Illyrie.

HUMBERT (JEAN-FRANÇOIS-SYLVESTRE). — Né à Bruyères, département des Vosges. 27e colonel, d'août 1815 à novembre 1820

Nommé lieutenant à l'état-major général en 1806. Passé lieutenant au service de Westphalie le 11 décembre 1807, capitaine aide de camp du gouverneur de Cassel le 7 mars 1808, chef de bataillon le 12 mars 1809, major et commandant du 1er régiment d'infanterie légère le 28 janvier 1811, colonel premier aide de camp du ministre de la guerre le 9 février 1812, chef de l'état-major général de l'infanterie westphalienne le 2 mars 1812.

Chef de l'état-major des gardes royales le 16 mai 1813, écuyer d'honneur du Roi le 6 septembre 1813, chef d'état-major du gouverneur de Strasbourg le 16 novembre 1813, commandant l'armée de Strasbourg le

6 janvier 1814. Décret impérial qui l'admet à rentrer au service de France en 1814. Colonel le 8 janvier 1814, général de brigade provisoire le 25 mars 1814. Nommé au commandement du 11e Régiment d'infanterie de ligne le 4 août 1815.

Licencié le 13 septembre 1815, il part pour rentrer dans ses foyers le 10 février 1816.

CAMPAGNES. — Campagne de Prusse en 1806, campagne de Wagram; deux campagnes, à la fin de 1809 et 1810, contre les Anglais, sur les côtes de la mer du Nord; campagne de Russie (1812); campagne de 1813, attaché à la personne du Prince Eugène; campagne de 1814. Bloqué dans Strasbourg, a assisté à toutes les sorties, en a commandé une et s'est distingué aux deux principales, ainsi que l'atteste la relation du gouverneur. Campagne de 1815. Blessé à la Moskowa; deux chevaux tués sous lui.

DÉCORATIONS. — Chevalier de 1re classe du ci-devant ordre de la Couronne, chevalier de la Légion d'honneur, officier de la Légion d'honneur, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis.

28e colonel, de novembre 1820 à juin 1821.

DENYS DE DAMRÉMONT (CHARLES-MARIE, comte). — Né le 8 février 1783 à Chaumont (Haute-Marne).

Élève-pensionnaire à l'École militaire de Fontainebleau le 26 floréal an XI (16 mai 1803), caporal le 4 septembre 1803, sergent le 10 septembre 1803, sergent-major le 28 novembre 1803, sous-lieutenant au 12e régiment de chasseurs par arrêté du 23 janvier 1804, lieutenant par décret du 21 mars 1807, aide de camp de M. le général de brigade de France par ordre de S. Exc. le Ministre de la guerre le 23 mars 1807; aide de camp de M. le général Marmont, commandant en chef l'armée de Dalmatie, le 24 août 1807; capitaine aide de camp du maréchal duc de Raguse le 5 juin 1809, chef d'escadrons aide de camp de Son Excellence le 6 septembre 1811, colonel aide de camp de S. Exc. le maréchal duc de Raguse le 17 mai 1813; sous-lieutenant dans la 6e compagnie (de Raguse) des gardes du corps du Roi, compagnie de Raguse (ordonnance du 1er février 1815); colonel de la légion départementale de la Côte-d'Or par ordonnance du 11 octobre 1815, colonel du 11e Régiment d'infanterie de ligne le 17 novembre 1820, maréchal de camp le 25 avril 1821.

Employé au 5e corps de l'armée des Pyrénées le 25 juin 1823, disponible le 2 janvier 1824; commandant une brigade et inspecteur du camp d'infanterie le 29 juin 1825, membre de la commission de revision des manœuvres d'infanterie le 1er janvier 1826; attaché à l'ambassade extraordinaire de Russie le 30 novembre 1826; inspecteur général dans les 3e et 16e divisions militaires le 6 mai 1829; commandant une des

brigades d'infanterie de l'armée expéditionnaire d'Algérie le 21 février 1830.

Lieutenant-général le 13 décembre 1830, compris comme disponible dans le cadre d'activité de l'état-major général du 7 février 1831, commandant la 8e division militaire le 6 février 1832; inspecteur général d'infanterie pour 1832, 1833, 1834, 1835 et 1836, des troupes sous son commandement. Pair de France le 11 septembre 1835; commandant la 1re division d'infanterie du camp de Compiègne le 10 juillet 1836.

Gouverneur général des possessions françaises dans le nord de l'Afrique le 12 décembre 1836. Tué au siège de Constantine le 13 octobre 1837.

CAMPAGNES. — Ans XII et XIII, armées des côtes de l'Océan; an XIV et 1806-1807, Grande-Armée en Allemagne, Prusse et Pologne; 1808 et 1809, Dalmatie et Autriche; 1813-1814, Allemagne et France; 1815, armée royale en Belgique; 1823, armée des Pyrénées; 1830, 1831, 1837, Algérie.

ACTIONS D'ÉCLAT ET BLESSURES. — A assisté à Austerlitz, Iéna, Eylau, Friedland, Wagram, Salamanque, Lutzen, Bautzen, Leipzig, Hanau, Brienne, Vauchamps, Champaubert, Paris.

A pris un drapeau le 14 avril 1811 à l'affaire de Guarda, en Portugal.

DÉCORATIONS. — Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur (no 26544) le 23 septembre 1809, chevalier de l'ordre de la Couronne de fer le 26 février 1814, officier de la Légion d'honneur en 1814, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis le 1er juillet 1814, commandeur de la Légion d'honneur le 23 août 1814, grand-officier le 15 septembre 1837.

TITRE. — Créé comte en 1814.

*Nota.* — Mme veuve Denys de Damrémont, née Baraguey d'Hilliers, a obtenu une pension de 6,000 francs, à titre de récompense nationale, par une loi spéciale du 21 mars 1838.

DE HOUDETOT (MAX-ARMAND). — Né à Saint-Laurent-de-Brevédent (Seine-Inférieure) le 9 avril 1788. **29e colonel, de juin 1821 à octobre 1830.**

Entré au service comme soldat dans la 66e demi-brigade de ligne le 10 mai 1803, caporal-sergent le 19 août 1803, sous-lieutenant le 4 octobre 1803; sous-lieutenant à la 84e demi-brigade, au 82e régiment d'infanterie de ligne (Martinique) le 26 mai 1805; lieutenant au choix du gouvernement le 2 juillet 1806. Prisonnier de guerre par suite de la capitulation de la Martinique, M. l'amiral Villaret-Joyeuse commandant cette île, le 25 février 1809. Rentré en France le 17 novembre 1811. Capitaine aide de camp du général Lagrange le 27 février 1812, chef d'escadrons le 28 juillet 1814, lieutenant-colonel au 4e régiment d'infanterie de la

garde royale le 28 octobre 1815, breveté colonel de ligne le 30 octobre 1816, passé colonel au 11e Régiment de ligne le 21 juin 1821.

Démissionnaire le 2 août 1830, parti le 7 du dit, rayé le 23, ayant été autorisé à se retirer dans ses foyers par décision ministérielle du 12 du même mois.

CAMPAGNES. — Ans XI, XII, XIII, 1806; 1812, en Russie; 1813, en Saxe; 1814, en France; 1815, a suivi le Roi à Gand; 1823, à l'armée d'Espagne (2e corps, 3e division); embarqué sur la division de l'amiral Missiessi pour l'attaque de la Dominique, en 1807; embarqué en 1808 et 1809 sur l'escadre combinée française et espagnole, sous les ordres des amiraux Villeneuve et Gravina, pour l'attaque d'Antigue, présent aux batailles ou combats du 1er au 2 février 1809, à la Martinique; employé au bombardement de vingt-trois jours, au fort Bourbon; présent, en Europe, aux batailles de Mohilew, Krasnoë, Smolensk, Valoutina, la Moskowa; affaire du 18 octobre 1812, sous le roi de Naples; Malojaroslavetz, la Bérésina, Wittemberg, Leipzig, Hanau, Craonne, Laon, La Fère-Champenoise et Paris.

Deux chevaux blessés sous lui et un tué.

DÉCORATIONS. — Chevalier de la Légion d'honneur le 11 octobre 1812, officier de la Légion d'honneur le 16 mars 1814, chevalier de Saint-Louis le 3 septembre 1814, commandeur de la Légion d'honneur le 19 mars 1814; nommé chevalier de l'ordre royal espagnol d'or et militaire de San-Fernando, 2e classe, par ordonnance de S. A. R. Mgr le duc d'Angoulême, le 18 novembre 1823.

30e colonel, d'octobre 1830 à décembre 1831.

SAUSET (baron). — Né le 5 avril 1773 à Arzillières (Marne).

Volontaire au 3e bataillon de la Marne le 4 septembre 1791, caporal le dit jour; nommé sous-lieutenant le 10 janvier 1793, lieutenant le 21 janvier 1793; prisonnier de guerre le 1er mars 1793; passé au 1er bataillon de la 66e demi-brigade d'infanterie de ligne le 11 avril 1796, passé à la 63e demi-brigade d'infanterie de ligne le 19 janvier 1797; capitaine le 17 mai 1800, passé au 63e régiment d'infanterie de ligne le 21 septembre 1803, chef de bataillon au 1er régiment de la garde de Paris le 14 août 1809.

Major du 18e régiment d'infanterie de ligne le 27 avril 1811, colonel (le 2e) au 21e régiment provisoire le 21 février 1813, colonel au 18e régiment d'infanterie de ligne le 11 mai 1813, major au 16e régiment de tirailleurs de la garde impériale le 22 janvier 1814, colonel à la suite du 18e régiment d'infanterie de ligne le 25 mai 1814, passé en telle qualité au 22e régiment d'infanterie de ligne en décembre 1814.

Colonel du 111e régiment d'infanterie de ligne le 24 avril 1815; licencié et mis en demi-solde le 17 septembre 1815, rayé des contrôles

de l'armée le 9 juillet 1817, réintégré dans les cadres et admis au traitement de réforme le 15 juin 1828; commandant provisoire de la place d'Arras le 11 août 1830, confirmé le 24 septembre 1830; colonel du 11e Régiment de ligne le 7 octobre 1830, maréchal de camp le 30 novembre 1831; disponible le 25 mai 1832, employé à Oran le 30 juin 1832, disponible le 9 septembre 1834. Retraité pour ancienneté de services par ordonnance du 11 juin 1835. Décédé à Paris le 15 juin 1836.

CAMPAGNES. — 1792, 1793, 1794, 1795, 1796 et 1797, armée du Nord et captivité; 1798, 1799, 1800 et 1801, armée du Rhin; 1802, armée de l'Ouest; 1803, 1804, camps de Bayonne, Montreuil et Brest; vendémiaire an XIV et 1805, 1806 et 1807, Grande-Armée; 1813, Saxe; 1814, 1815, France; 1832, 1833, 1834, Afrique.

BLESSURES. — Blessé le 1er mars 1793 à la bataille d'Aldenhowen, pays de Juliers, de deux coups de feu aux jambes, d'un coup de feu au bras gauche, d'un coup de sabre au côté droit et de trois coups de sabre sur la tête; contusion au bras gauche, le 8 février 1807, à la bataille d'Eylau; éclat d'obus à la jambe droite, le 2 mai 1813, à la bataille de Lutzen.

DÉCORATIONS. — Membre de la Légion d'honneur le 14 avril 1807, commandeur le 1er mai 1831, chevalier de Saint-Louis le 27 novembre 1814.

LÉVÊQUE DE VILMORIN (ANTOINE-AUGUSTE). — Né à Paris le 17 août 1786. 31e colonel, de décembre 1831 à mars 1841.

Entré au service à l'École spéciale militaire, élève du 11 décembre 1804 au 10 mars 1806, caporal du 11 mars 1806 au 18 avril 1806; 96e régiment d'infanterie de ligne, sous-lieutenant du 19 avril 1806 au 7 septembre 1808, lieutenant du 6 septembre 1808 au 21 novembre 1808; général Barrois, lieutenant aide de camp du 22 novembre 1808 au 20 août 1810, capitaine aide de camp du 21 août 1810 au 25 mai 1813, chef de bataillon aide de camp du 26 mai 1813 au 17 octobre 1814.

État-major de la 1re division militaire, chef de bataillon le 18 octobre 1814, en non-activité la 23 janvier 1815; chef de bataillon, aide de camp du général Barrois, le 28 avril 1815; en non-activité le 1er octobre 1815. Légion départementale de Vaucluse (chef de bataillon du 3e) du 5 août 1817 au 8 juin 1819; légion départementale de l'Yonne (3e bataillon) du 9 juin 1819 au 22 mai 1821. Chef de bataillon du 15e régiment d'infanterie de ligne du 23 mai 1821 au 14 avril 1822. Passé au 48e régiment d'infanterie de ligne le 15 avril 1822. Lieutenant-colonel au 11e Régiment d'infanterie de ligne le 20 février 1828, colonel du 11e Régiment d'infanterie de ligne le 2 décembre 1831. Disponible (maréchal de camp) le 27 février 1841; commandant le département de la Vendée (maréchal de

camp) le 11 septembre 1841, commandant la 2e subdivision de la 14e division militaire (maréchal de camp) le 4 mai 1848.

Inspecteur général du 10e arrondissement d'infanterie (maréchal de camp) le 5 juin 1848. Nommé général de division le 17 août 1848.

Admis à faire valoir ses droits à la retraite par décision du Président de la République en date du 9 août 1851, cessera d'appartenir au cadre d'activité à partir du 18 août 1851. Relevé de la retraite et admis, sur sa demande, dans la section de réserve (décret du 1er décembre 1852) à compter du 1er janvier 1853.

Décédé à Tours le 6 juillet 1862.

CAMPAGNES. — 1806, 1807, Grande-Armée; 1808, 1809, 1810, 1811, 1812, Espagne; 1813, Grande-Armée; 1814, armée du Nord; 1815. Belgique. Embarqué à Port-Vendres, le 25 octobre 1835, sur le vaisseau *le Duquesne:* débarqué à Oran le 3 novembre suivant; 1835, 1836, 1837, 1838, 1839, Afrique. Embarqué à Alger, le 21 février 1839, sur le vaisseau *le Diadème;* débarqué à Toulon le 11 mars suivant.

BLESSURES. — Coup de feu à la mâchoire inférieure le 14 juin 1807, à Friedland; deux coups de feu, un à la tête et l'autre à la cuisse droite, les 27 et 28 juillet 1809, à Talaveyra; blessé à la poitrine par un boulet, le 21 mai 1813, à Bautzen.

DÉCORATIONS. — Chevalier de l'ordre impérial de la Légion d'honneur le 1er octobre 1807, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis le 22 août 1822, officier de l'ordre royal de la Légion d'honneur par ordonnance royale du 30 octobre 1827; commandeur de l'ordre royal de la Légion d'honneur par ordonnance royale du 15 janvier 1836, grand-officier de la Légion d'honneur le 4 août 1855.

Pension de 6,000 francs (décret du 8 février 1852).

32e colonel, de mars 1841 à juillet 1848.

DE CUNY (PIERRE-ÉTIENNE). — Né à Paris (Seine) le 9 février 1797.

Entré au service dans une compagnie de sous-officiers le 12 mars 1815, fourrier au 3e régiment de tirailleurs le 15 avril 1815, fourrier au régiment de la Couronne le 20 juin 1815.

Fourrier au 2e régiment de la garde royale le 3 décembre 1815, sergent le 6 mai 1820, sergent-major le 1er août 1821, sous-lieutenant au 35e régiment d'infanterie de ligne le 5 juillet 1823, lieutenant le 25 mars 1830, capitaine-trésorier au corps de zouaves le 29 septembre 1830; passé pour commander une compagnie, par permutation avec M. Abadie, au 1er bataillon des auxiliaires d'Afrique, le 6 mai 1832; passé par suite d'organisation à un nouveau corps de zouaves le 6 décembre 1832; chef de bataillon le 31 décembre 1835, major le 23 avril 1836, lieutenant-colonel au 63e régiment d'infanterie de ligne le 10 juillet 1838, colonel

du 11e Régiment d'infanterie de ligne le 10 mars 1841, général de brigade le 10 juillet 1848; à la disposition du ministre de l'intérieur pour commander provisoirement la garde nationale mobile le 15 juillet 1848, inspecteur général des militaires de l'armée attachés à la garde mobile le 30 août 1848, disponible le 2 février 1849; gouverneur général de l'Algérie le 5 juin 1849; commandant la 6e subdivision de la 16e division militaire, à Laval, le 30 janvier 1852; commandant la 1re subdivision de la 18e division militaire, à Tours, le 6 janvier 1853. Placé comme général de brigade dans la 2e section (réserve) à dater du 20 février 1859.

Décédé à Cherbourg le 4 septembre 1861.

CAMPAGNES. — 1815, en Belgique; 1823, 1824, 1825, 1826, 1827, 1828, en Espagne; 1828, 1829, en Morée; 1830, 1831, 1832, 1833, 1834, 1835, 1836, 1837, 1838, 1839, en Afrique. Rentré en France le 30 juillet 1839; 1849 (du 6 juillet), 1850, 1851, 1852 (au 22 janvier), en Afrique.

ACTION D'ÉCLAT. — Cité à l'ordre du jour le 23 décembre 1835, lors de l'expédition de Mascara.

DÉCORATIONS. — Nommé chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur le 5 mai 1833, nommé officier de l'ordre royal de la Légion d'honneur par ordonnance royale du 19 avril 1843, commandeur le 10 décembre 1851, grand-officier le 30 décembre 1858.

GALLEMAND (JEAN-ALEXANDRE). — Né à Paris, département de la Seine, le 16 juillet 1797.

33e colonel, de juillet 1848 à janvier 1853.

Entré au service comme mousse sur le lougre *le Chasseur* le 11 septembre 1806; mousse sur la frégate *la Vénus* du 1er octobre 1806 au 21 août 1808, sur la péniche n° 57 le 1er septembre 1808, sur la frégate *la Bellone* le 2 décembre 1808, novice de 1re classe le 1er janvier 1809, novice de 1re classe sur la corvette *le Victor* le 2 août 1809, sur la frégate *la Minerve* le 23 novembre 1809, sur la corvette *l'Entreprenant* le 1er février 1810. A terre à l'ile de France, 1er novembre 1810. Parlementaire anglais *l'Anna* le 16 décembre 1810. Aspirant de 2e classe sur la frégate *la Terpsichore* le 28 avril 1812. Prisonnier de guerre des Anglais le 4 février 1814.

Total des services dans la marine : 5 ans 9 mois 5 jours.

Garde agrégé, sous-lieutenant à la compagnie des gardes de la porte du Roi le 17 mars 1815; garde surnuméraire, sous-lieutenant à la même compagnie le 10 décembre 1815. Licencié, mis en non-activité sans traitement le 31 décembre 1815; sous-lieutenant à la légion départementale de la Corrèze le 9 juillet 1817, lieutenant le 7 avril 1819, garde du corps de Monsieur (lieutenant) le 16 septembre 1824, garde du corps du Roi (brigadier-capitaine) le 18 avril 1826; à la compagnie de Luxem-

bourg le 1er juin 1826, capitaine au 17e régiment de chasseurs à cheval le 28 août 1828; admis au traitement de réforme le 20 septembre 1829; capitaine au 4e régiment d'infanterie de ligne le 27 octobre 1830, capitaine à la légion étrangère le 1er juillet 1834; en non-activité par licenciement le 27 juillet 1835; capitaine à la légion étrangère le 4 février 1836, aux bataillons de tirailleurs d'Afrique le 8 novembre 1836; en non-activité par licenciement le 10 mars 1838. Légion étrangère le 10 mars 1838. Chef de bataillon au 24e régiment d'infanterie de ligne le 24 août 1838; passé au 53e de ligne par permutation le 13 août 1842; lieutenant-colonel au 33e régiment de ligne le 3 juillet 1843; passé au 61e régiment d'infanterie de ligne le 4 septembre 1846; colonel du 11e Régiment d'infanterie de ligne le 10 juillet 1848.

Promu au grade de général de brigade par décret impérial du 14 janvier 1853. Rayé des contrôles du 11e de ligne le 26 dudit.

Commandant la 4e subdivision de la 15e division militaire (Vendée) le 15 août 1853, commandant le département de la Mayenne (16e division militaire) le 11 octobre 1854, commandant la 2e subdivision de la 16e division militaire, à Brest, le 20 mai 1859; placé dans la section de réserve à la date du 17 juillet 1859, et de la 2e subdivision de la 16e division militaire, décision impériale du 5 juillet 1859. A cessé d'exercer le commandement le 8 février 1860.

Décédé à Jurançon, près Pau, le 30 octobre 1873.

CAMPAGNES. — De 1806 à 1814, 5 ans 9 mois 5 jours sur mer, à bord des bâtiments de l'État; 1823, en Espagne; 1831, 1832, 1833, 1834, 1835, 1836, 1837, 1838, 1839, 1840, 1841, 1842, 1843, 1844, 1845, 1846, en Afrique. Rentré en France et débarqué à Toulon le 26 octobre 1846.

ACTIONS D'ÉCLAT. — 1° Cité au Bulletin des opérations en date du 24 octobre 1840 comme s'étant bien comporté dans la campagne d'automne;

2° Cité à l'ordre du jour de l'armée, s'étant distingué à l'occasion du combat du 29 octobre 1840, au bois des Oliviers;

3° Cité dans le rapport de M. le gouverneur général en date du 10 mars 1843 comme s'étant particulièrement distingué dans plusieurs combats qui ont été livrés dans la tribu des Beni-Menasser.

BLESSURES. — Blessé d'un coup de feu (balle) dans le flanc gauche le 21 novembre 1839, à Oued-el-Lalaig.

DÉCORATIONS. — Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur le 11 novembre 1837, officier de l'ordre national de la Légion d'honneur par décret du 23 mars 1851, commandeur le 13 août 1857.

GELLY DE MONTCLA (JULES-FRÉDÉRIC). — Né le 18 mai 1804 à Alexandrie (Piémont). 34e colonel, de janvier 1853 à juin 1859.

Entré au service comme soldat, dans la garde royale, au 2e régiment d'infanterie, le 24 avril 1823; caporal le 10 juin 1824, fourrier le 12 octobre 1824, sergent-major le 1er février 1828, garde du corps (sous-lieutenant) à la compagnie de Croï le 1er juillet 1829, licencié le 25 août 1830, sous-lieutenant au 12e régiment d'infanterie de ligne le 24 décembre 1830, lieutenant au 1er régiment d'infanterie de ligne le 29 août 1832, capitaine le 26 mars 1838, capitaine adjudant-major le 16 mai 1838, chef de bataillon au 62e régiment d'infanterie de ligne le 24 avril 1845, lieutenant-colonel au 9e régiment d'infanterie de ligne le 2 janvier 1851, colonel au 5e régiment d'infanterie légère le 14 janvier 1853, colonel du 11e Régiment d'infanterie de ligne par permutation avec M. Chambarlac le 27 janvier 1853; général de brigade attaché à l'état-major général le 26 mai 1859; commandant la 3e subdivision de la 8e division militaire, à Grenoble, le 31 mai 1859; commandant la 2e brigade de la 1re division d'infanterie du 4e corps d'armée, à Lyon, le 23 mai 1860; commandant la subdivision de la Drôme et de l'Ardèche, à Valence, le 31 décembre 1863; admis dans la section de réserve le 19 mai 1866; conserve son commandement jusqu'à la fin des opérations des conseils de revision de la classe de 1865; commandant la subdivision de Vaucluse (n'a pas pris possession) le 19 juillet 1870.

Décédé à Grenoble le 2 mars 1877.

CAMPAGNES. — 1831, Belgique; 1837, 1838, 1839, 1840, 1841, 1842, en Afrique; 1851, 1852, en Afrique; embarqué à Marseille le 18 septembre 1855 sur le *Christophe-Colomb;* débarqué en Orient le 8 octobre 1855; embarqué à Kamiech le 3 mai 1856 sur le *Comte-de-Cavour;* débarqué à Port-Vendres le 16 juin 1856; 1859, en Italie, du 28 avril au 1er juin.

BLESSURES. — Blessé d'un coup de feu à la tête, au combat d'Aïn-Seur, au bois des Flittas (Algérie), le 4 septembre 1842.

ACTIONS D'ÉCLAT. — Cité à l'ordre de l'armée le 8 juillet 1841 comme s'étant particulièrement distingué au combat de Sour-Kel-Mitou (province d'Oran) le 5 juillet 1841; cité à l'ordre de l'armée le 7 septembre 1842 comme s'étant particulièrement distingué au combat de l'Oued-Riou, le 29 août, et à celui de Aïn-Seur, le 4 septembre 1842.

DÉCORATIONS. — Nommé chevalier de la Légion d'honneur le 17 août 1841; nommé officier de l'ordre impérial de la Légion d'honneur par décret du 25 mars 1856, pour prendre rang du 16 avril 1856; commandeur le 12 août 1861. Médaille d'Italie.

35e colonel, de juin 1859 à mars 1864.

PORION (JEAN-BAPTISTE-ÉDOUARD). — Né le 5 novembre 1807 à Amiens, canton dudit, département de la Somme.

Arrivé au corps le 1er juin 1859 comme colonel; entré au service au 2e régiment d'infanterie légère; présenté par la commission des récompenses nationales, sous-lieutenant le 19 décembre 1830, lieutenant le 28 janvier 1836, capitaine le 21 juin 1840, chef de bataillon au 4e régiment d'infanterie légère le 10 juin 1851, passé au 79e régiment d'infanterie de ligne le 1er janvier 1855, lieutenant-colonel au 73e régiment d'infanterie de ligne le 22 septembre 1855, passé aux zouaves de la garde impériale le 13 janvier 1858; colonel du 11e Régiment d'infanterie de ligne le 16 juin 1859, commandant de 1re classe de la place de Douai (Nord) le 4 mars 1864, désigné pour commander temporairement le fort du Mont-Valérien le 23 août 1870, commandant la 2e brigade de la 4e division de la 3e armée de la défense de Paris le 7 novembre 1870, commandant la 1re brigade de la 1re division du corps de la rive gauche le 5 décembre 1870; général de brigade le 24 janvier 1871, commandant la 1re brigade de la 1re division du 3e corps de l'armée de Paris le 26 janvier 1871, commandant le 1er secteur de l'enceinte de Paris le 17 février 1871, commandant provisoirement la subdivision du Loiret le 27 mars 1871; placé dans la section de réserve, à compter de la cessation de ses fonctions, le 29 mars 1871; maintenu dans le grade de général de brigade à la date de sa nomination à ce grade (24 janvier 1871), décision prise le 16 septembre 1871 par la commission instituée en exécution de la loi du 8 août 1871; admis, sur sa demande, à faire valoir ses droits à la retraite par décision ministérielle du 20 juillet 1878.

CAMPAGNES. — 1835, 1836, 1837, 1838, 1839, 1840, en Afrique; 1854, 1855, 1856, en Orient (a reçu la médaille de S. M. la Reine d'Angleterre); 1859, 1860, en Italie (a reçu la médaille d'Italie); du 30 août 1870 au 7 mars 1871, contre l'Allemagne (à Paris).

BLESSURES ET ACTIONS D'ÉCLAT. — Coup de feu au-dessus de la cheville du pied gauche, à Paris, le 29 juillet 1830; coup de feu à la joue droite, au combat de l'Oued-la-Leg, le 31 décembre 1839; forte contusion à la main droite, au combat du pic de Mouzaïa, le 21 mai 1840; cité à l'ordre du jour de l'armée d'Afrique du 27 mai 1840 du maréchal Valée pour s'être particulièrement distingué au passage du col de la Mouzaïa, le 12 dudit.

TITRES ET DÉCORATIONS. — Chevalier de l'ordre de la Légion d'honneur par ordonnance royale du 28 septembre 1844, officier de la Légion d'honneur par décret du Président de la République du 17 janvier 1852, décoré de l'ordre du Medjidié (4e classe) par décret du 6 mai 1856; décoré de la médaille de la Valeur militaire, conférée par S. M. le Roi

de Sardaigne; officier de l'ordre de Saint-Maurice et de Saint-Lazare de Sardaigne le 7 janvier 1860; commandeur de l'ordre impérial de la Légion d'honneur par décret impérial du 12 août 1862.

DE BÉHAGLE (JEAN-PIERRE-FERDINAND). — Né le 9 juin 1812 à Angoulême, département de la Charente. 36e colonel, de mars 1864 à août 1870.

Élève à l'École spéciale militaire le 19 novembre 1831, sorti 105e sur 148 élèves; sous-lieutenant au 1er régiment d'infanterie de ligne le 27 décembre 1833, lieutenant le 22 janvier 1840, lieutenant au 10e bataillon de chasseurs à pied le 20 novembre 1840, capitaine le 26 octobre 1843, passé au 4e bataillon de chasseurs à pied le 31 octobre 1843, chef de bataillon au 9e régiment d'infanterie légère le 26 décembre 1853, passé au 84e régiment d'infanterie de ligne le 1er jnnvier 1855, lieutenant-colonel au 14e régiment d'infanterie le 29 mai 1859, colonel du 11e Régiment d'infanterie de ligne le 5 mars 1864.

Blessé à mort à Beaumont le 30 août 1870. Mort à l'ambulance le 31 août 1870.

CAMPAGNES. — 1837, 1838, 1839, 1840, 1841, 1842, 1843, 1850, 1851, 1852, 1853, en Afrique; 1855, 1856, en Orient; 1859, 1860, en Italie; 1870, contre l'Allemagne, de juillet au 31 août 1870.

ACTIONS D'ÉCLAT. — A eu un cheval tué sous lui, le 29 avril 1842, dans une charge, au combat de Bab-el-Taza (Algérie); a eu un cheval tué sous lui, le 20 mai 1859, au combat de Montebello.

DÉCORATIONS. — Chevalier de la Légion d'honneur le 2 octobre 1842, officier du même ordre le 10 avril 1858, commandeur le 28 décembre 1867, autorisé par décret du 17 avril 1857 à accepter et à porter la décoration de 4e classe de l'ordre ottoman de Medjidié. A reçu la médaille d'Italie.

SCHOLER (LOUIS-AUGUSTE). — Né le 6 octobre 1821 à Obernai, département du Bas-Rhin. 37e colonel, de mars 1871 à février 1880.

Élève à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr le 19 novembre 1842; a contracté un engagement volontaire le 27 avril 1843; sous-lieutenant au 52e régiment d'infanterie de ligne le 1er octobre 1844, lieutenant le 28 juillet 1848, capitaine au 20e régiment d'infanterie de ligne le 30 décembre 1854, capitaine adjudant-major le 21 juillet 1862, major au 2e régiment d'infanterie de ligne le 18 décembre 1865, chef de bataillon le 2 janvier 1869, lieutenant-colonel au 63e régiment d'infanterie de ligne le 12 août 1870, passé au 111e régiment de marche le 10 septembre 1870, lieutenant-colonel au 111e régiment d'infanterie de ligne le 1er novembre 1870, colonel du 111e de ligne le 4 janvier 1871, colonel du

11e Régiment d'infanterie de ligne le 23 mars 1871, maintenu colonel à la date du 12 août 1871 par décision de la commission de revision des grades.

Décédé à Marseille le 30 décembre 1879.

CAMPAGNES. — 1855, en Orient, du 17 juillet au 13 décembre ; 1864, 1865, 1866, en Afrique ; 1870-71, contre l'Allemagne.

BLESSURE. — Contusion légère au côté droit, par éclat d'obus, le 10 août 1855, au siège de Sébastopol.

DÉCORATIONS. — Chevalier de la Légion d'honneur le 7 juin 1865, officier le 6 février 1877. A reçu la médaille de S. M. la Reine d'Angleterre (Crimée).

38e colonel, de février 1880 à décembre 1881.

LÉCLUSE (GEORGES). — Né le 19 mai 1826 à Saint-Lô (Manche). Élève de l'École spéciale militaire le 5 décembre 1845, engagé volontaire le 27 décembre 1845, caporal le 29 août 1846, sergent le 9 avril 1847, sorti 65e sur 291 élèves; sous-lieutenant au 23e régiment d'infanterie le 1er octobre 1847, lieutenant le 18 décembre 1849, capitaine le 30 décembre 1854, capitaine adjudant-major le 5 février 1856, capitaine le 19 juin 1856, capitaine adjudant-major le 17 mars 1858, chef de bataillon au 45e régiment d'infanterie le 10 août 1868, lieutenant-colonel au 131e d'infanterie le 29 décembre 1874, colonel du 11e Régiment d'infanterie le 24 février 1880, passé au 93e régiment d'infanterie le 30 décembre 1881, admis d'office à faire valoir ses droits à la retraite par décision présidentielle du 17 mai 1886 (limite d'âge).

Décédé le 14 juin 1899.

CAMPAGNES. — 1856, 1857, 1858, 1859, en Afrique, du 3 avril 1856 au 2 mars 1859; 1859, en Italie, du 28 avril au 7 août; 1870, contre l'Allemagne, du 19 juillet au 1er septembre.

BLESSURE. — Blessé grièvement d'un coup de feu au bras gauche, le 1er septembre 1870, à la bataille de Sedan.

DÉCORATIONS. — Chevalier de la Légion d'honneur le 13 août 1863, officier le 27 décembre 1884. A reçu la médaille d'Italie. Autorisé, le 20 avril 1874, à accepter et à porter la décoration de l'ordre du Lion et du Soleil de Perse.

39e colonel, de décembre 1881 à juillet 1887.

FAVÉRIS (HYACINTHE-LOUIS-EUGÈNE). — Né le 8 avril 1828 à Guingamp (Côtes-du-Nord).

Élève de l'École polytechnique le 1er novembre 1848, sorti 7e sur 21 élèves sortis dans l'infanterie; sous-lieutenant au 47e régiment d'infanterie le 1er octobre 1850, passé au 1er régiment de grenadiers (garde

impériale) le 22 juin 1854, lieutenant le 7 juillet 1855, capitaine le 22 août 1860, passé au 46e régiment d'infanterie le 22 août 1860, capitaine adjudant-major le 26 avril 1864, major au 99e régiment d'infanterie le 24 août 1870, chef de bataillon le 16 avril 1871, passé au 13e régiment provisoire le 16 avril 1871, passé au 124e régiment d'infanterie le 1er mai 1872, lieutenant-colonel au 67e régiment d'infanterie le 23 août 1877, colonel du 11e Régiment d'infanterie le 30 décembre 1881; admis sur sa demande à faire valoir ses droits à la retraite, à titre d'ancienneté de services, le 27 juin 1887.

A suivi les cours de l'École normale de tir en 1853; sorti 4e sur 120 officiers-élèves; a obtenu le 3e prix d'instruction.

Prisonnier de guerre en Allemagne du 1er septembre 1870 au 9 avril 1871.

CAMPAGNES. — 1855, en Crimée, du 15 janvier au 23 octobre; 1859, en Italie, du 29 avril au 31 juillet; 1870-71, contre l'Allemagne, du 18 juillet 1870 au 8 avril 1871; 1871, à l'intérieur, du 23 avril au 7 juin.

BLESSURE. — Coup de feu à la poitrine, le 1 septembre 1855, à la prise de Sébastopol.

DÉCORATIONS. — Chevalier de l'ordre de la Légion d'honneur le 14 septembre 1855, officier le 3 février 1875, commandeur le 28 décembre 1885. A reçu la médaille de S. M. la Reine d'Angleterre (Crimée); a reçu la médaille d'Italie; décoré de la médaille de la Valeur militaire de Sardaigne. Officier de l'Instruction publique (arrêté du 14 juillet 1884).

LEBRUN (CHARLES-AIMÉ). — Né le 22 octobre 1836 à Versailles (Seine-et-Oise). 40e colonel, du 1er juillet 1887 au 27 juillet 1887.

Incorporé à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr à compter du 1er novembre 1854, sous-lieutenant (École d'état-major) le 1er octobre 1855, passé au 4e régiment de ligne le 29 janvier 1857, lieutenant le 24 mai 1859, passé au 13e régiment de ligne le 16 août 1866, capitaine le 13 avril 1867, chef de bataillon hors cadres à titre provisoire (A) le 17 novembre 1870, passé au 1er régiment de ligne le 6 octobre 1871, lieutenant-colonel du 134e régiment (B) d'infanterie le 18 juillet 1878, lieutenant-colonel commandant l'École militaire d'infanterie le 1er mars 1881, colonel du 24e régiment d'infanterie le 29 janvier 1883, colonel commandant l'École militaire d'infanterie le 21 mars 1883, colonel du 64e régiment d'infanterie le 2 juin 1883, colonel du 118e régiment d'infanterie le 23 janvier 1884, colonel du 108e régiment d'infanterie le 18 février 1884, colonel du 115e régiment d'infanterie le 10 novembre 1884, colonel du 11e Régiment d'infanterie le 1er juillet 1887.

A. Nomination confirmée par décision de la commission de revision des cadres en date du 29 mars 1872.

B. Détaché au 134e, du 1er mars 1881, comme lieutenant-colonel commandant l'École militaire d'infanterie au 15 décembre 1884. (Décision ministérielle du 17 février 1881.)

CAMPAGNES. — Afrique, du 15 avril 1859 au 22 novembre 1870. Contre l'Allemagne, du 22 novembre 1870 au 7 mars 1871.

DÉCORATIONS. — Chevalier de la Légion d'honneur le 24 décembre 1869, nommé officier d'Académie par arrêté du Ministre de l'instruction publique en date du 1er janvier 1885, officier de la Légion d'honneur par décret du 20 décembre 1886; autorisé, par décret du Président de la République en date du 5 juillet 1883, à accepter et à porter la décoration d'officier de l'ordre du Sauveur, conférée par le roi des Hellènes.

**41e colonel, du 27 juillet 1887 à avril 1888.**

DE CADORET (HENRI-MARIE-ANNE). — Né le 5 janvier 1831 à Guérande (Loire-Inférieure).

Entré à l'École spéciale militaire le 8 décembre 1848 (A), sous-lieutenant au 3e régiment d'infanterie légère le 1er octobre 1850 (B), lieutenant le 15 janvier 1854, passé au 78e régiment d'infanterie de ligne le 1er janvier 1855, capitaine le 27 mars 1858, capitaine adjudant-major le 24 mai 1859, capitaine le 11 juin 1869 (C), capitaine adjudant-major au régiment étranger le 22 août 1870, chef de bataillon au 16e régiment d'infanterie de ligne le 21 septembre 1870, lieutenant-colonel du 117e régiment d'infanterie de ligne le 18 juillet 1878, colonel du 32e régiment d'infanterie de ligne le 29 janvier 1883, en non-activité par retrait d'emploi le 1er décembre 1886 (décision ministérielle du 22 novembre 1886). Rappelé à l'activité. Colonel du 77e régiment d'infanterie le 22 juillet 1887, colonel du 11e Régiment d'infanterie le 27 juillet 1887 (D). Admis à la pension de retraite, cesse son service au corps le 18 novembre 1887.

A. A contracté un engagement volontaire le 5 septembre 1849.

B. Numéro de mérite obtenu aux examens de sortie de l'École, 152e sur 317 élèves.

C. Nommé capitaine instructeur à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr. (Décision ministérielle du 8 juin 1869.)

D. Par permutation avec M. le colonel Lebrun.

CAMPAGNES. — France, en 1851; Italie, du 25 avril 1859 au 4 juin 1859; contre l'Allemagne, du 6 novembre 1870 au 17 mars 1871; à l'intérieur, armée de Marseille, du 2 avril 1871 au 4 avril 1871.

DÉCORATIONS. — Chevalier de la Légion d'honneur le 24 décembre 1869, officier de la Légion d'honneur le 24 juin 1886.

MARCHAND (ARMAND-PROSPER). — Né le 10 octobre 1837 à Rennes (Ille-et-Vilaine). 42e colonel, d'avril 1888 à mars 1889.

Élève de l'École spéciale militaire le 6 novembre 1856 (A), sous-lieutenant au 8e régiment d'infanterie de ligne le 1er octobre 1858 (B), lieutenant le 31 décembre 1863, capitaine le 24 juillet 1870 (C), passé au 4e régiment provisoire *(bis)* le 8 avril 1871, passé au 11e régiment provisoire le 16 mai 1871, passé au 8e régiment d'infanterie de ligne le 25 février 1872, capitaine adjudant-major le 30 mars 1875, major au 55e régiment d'infanterie de ligne le 22 août 1876, passé au 31e régiment d'infanterie de ligne le 21 octobre 1876, chef de bataillon au 120e régiment d'infanterie de ligne le 1er septembre 1877, passé au 113e régiment d'infanterie de ligne le 18 janvier 1879, chef de bataillon directeur des exercices d'infanterie de l'École spéciale militaire le 31 janvier 1880, chef de bataillon au 15e bataillon de chasseurs à pied le 7 décembre 1880, passé au 2e bataillon de chasseurs à pied le 10 décembre 1880, lieutenant-colonel du 92e régiment d'infanterie de ligne le 24 juillet 1884, lieutenant-colonel commandant l'École militaire d'infanterie le 15 novembre 1884 (D), colonel du 11e Régiment d'infanterie le 14 novembre 1887, colonel commandant l'École militaire d'infanterie le 14 novembre 1887, colonel du 11e Régiment d'infanterie le 1er avril 1888, passé au 67e régiment d'infanterie le 15 avril 1889.

A. A contracté un engagement volontaire le 30 octobre 1856.

B. Numéro de mérite obtenu aux examens de sortie : 214 sur 298 élèves.

C. Étant capitaine au 8e régiment d'infanterie, a commandé la compagnie de partisans de la 2e division d'infanterie du 2e corps de l'armée du Rhin, du 23 août 1870, date de sa formation, jusqu'au 28 octobre 1870. Au combat de Peltre, il fut chargé de la mission suivante : placé avec 20 hommes dans un wagon blindé, il reçut l'ordre de traverser les lignes ennemies et d'aller à Courcelles enlever un convoi de vivres arrêté à la Peltre, où la voie avait été coupée par l'ennemi. Il prit part au combat et ramena à Metz une douzaine de prisonniers, dont un officier du 55e régiment d'infanterie prussien.

CAMPAGNES. — Contre l'Allemagne, du 19 juillet 1870 au 10 avril 1871 ; en Afrique, du 28 juin 1871 au 1er mars 1872.

DÉCORATIONS. — Chevalier de la Légion d'honneur le 5 septembre 1870, officier de la Légion d'honneur le 5 juillet 1882. A obtenu, le 24 décembre 1885, de M. le Ministre de l'instruction publique, les palmes d'officier de l'instruction publique. Décoré, le 21 novembre 1883, de l'ordre japonais du Soleil-Levant, 4e classe (officier) ; autorisé à accepter et à porter ladite décoration par décret du 11 juin 1884. Commandeur de l'ordre du Nicham-Iftikar, 2e classe, du 12 juin 1886.

43e colonel, de mars 1889 à octobre 1894.

PAQUIÉ (EUGÈNE). — Né le 2 août 1839 aux Cabanes (Tarn).

Élève de l'École spéciale militaire le 7 novembre 1856 (A), sous-lieutenant au 68e régiment d'infanterie de ligne le 1er octobre 1858 (B), lieutenant le 24 août 1863, capitaine le 12 mars 1870, passé au 17e régiment d'infanterie de marche le 30 août 1870, passé au 117e régiment d'infanterie de ligne le 1er novembre 1871, passé au 17e régiment d'infanterie de ligne le 24 mars 1871, capitaine adjudant-major le 30 mars 1875, chef de bataillon au 40e régiment d'infanterie de ligne le 15 avril 1876, chef de bataillon au 7e bataillon de chasseurs à pied le 10 juillet 1881, lieutenant-colonel du 140e régiment d'infanterie de ligne le 29 juillet 1885, colonel du 11e Régiment d'infanterie de ligne le 29 mars 1889.

Promu général de brigade par décret du 9 novembre 1894; a cessé de servir au corps le 1er novembre 1894.

Décédé à Paris, en mars 1900.

A. A contracté un engagement volontaire le 5 novembre 1856. Numéro de mérite obtenu aux examens de sortie de l'École : 216e sur 298 élèves. A suivi les cours de l'École normale de tir, en 1862; a obtenu le 2e prix d'ensemble. A obtenu, en 1873, au cours provisoire de tir de capitaine, le prix spécial à l'infanterie et à la marine.

CAMPAGNES. — Italie, du 13 juin 1859 au 10 septembre 1859: contre l'Allemagne, du 21 juillet 1870 au 7 mars 1871; corps expéditionnaire de Tunisie, du 9 avril 1881 au 17 juin 1881.

BLESSURE. — Blessé le 30 novembre 1870, au combat de Montmesly, d'un coup de feu à la partie moyenne et à la face antérieure de l'avant-bras droit.

DÉCORATIONS. — A reçu la médaille d'Italie. Chevalier de l'ordre national de la Légion d'honneur le 8 décembre 1870, officier d'Académie le 15 juin 1879, officier de l'ordre national de la Légion d'honneur le 17 mai 1891. A reçu la médaille coloniale (Tunisie). Commandeur du Nicham-Iftikar.

44e colonel, du 11 octobre 1894 au 30 décembre 1899.

KONNE (JEAN-FRANÇOIS-JOSEPH). — Né le 19 octobre 1843 à Tiercelet, canton de Longwy, département de la Moselle.

Élève de l'École spéciale militaire le 8 novembre 1860, caporal le 4 avril 1862 (A), sous-lieutenant au 38e régiment d'infanterie de ligne le 1er octobre 1862 (B), lieutenant le 9 mars 1867, capitaine le 9 août 1870, passé au 16e régiment de marche le 1er septembre 1870, passé au 116e régiment d'infanterie de ligne le 1er novembre 1870, passé au 16e régiment d'infanterie de ligne le 26 mars 1871, capitaine adjudant-

major le 26 avril 1873, capitaine le 29 septembre 1873, capitaine adjudant-major le 30 mars 1875, rang du 27 octobre 1874.

Major au 60e régiment d'infanterie de ligne le 26 avril 1881, chef de bataillon au 50e régiment d'infanterie le 5 septembre 1884, lieutenant-colonel du 14e régiment d'infanterie le 27 octobre 1890, colonel du 11e Régiment d'infanterie le 11 octobre 1894.

Promu général de brigade par décret du 30 décembre 1899.

A. Numéro de mérite obtenu aux examens de sortie : n° 93 sur 240.

B. A suivi, en 1863-1864, les cours de l'École normale de tir de Vincennes. Numéro de sortie : 41 sur 147. A obtenu le 3e prix de tir et une citation au *Journal militaire*.

CAMPAGNES. — Afrique, du 19 octobre 1869 au 29 août 1870; contre l'Allemagne, du 30 août 1870 au 7 mars 1871; à l'intérieur, armée de Lyon, du 30 avril 1871 au 1er mai 1871.

DÉCORATIONS. — Chevalier de l'ordre national de la Légion d'honneur par décret du 28 décembre 1885, officier de l'ordre national de la Légion d'honneur par décret du 29 décembre 1898.

FRÈRE (FRANÇOIS-FRÉDÉRIC-FIRMIN). — Né le 22 février 1847 à Collioure, canton d'Argelès-sur-Mer, département des Pyrénées-Orientales. **45e colonel, du 30 décembre 1899.**

Engagé volontaire pour sept ans à la mairie de Perpignan le 15 octobre 1867, élève à l'École spéciale militaire le 19 octobre 1867, sous-lieutenant au 36e régiment d'infanterie de ligne le 1er octobre 1869, lieutenant au 34e régiment d'infanterie de marche le 26 octobre 1870, capitaine au 34e de ligne le 20 novembre 1870, passé au 82e de marche le 12 avril 1871, passé au 82e de ligne le 30 juillet 1871, passé au 34e d'infanterie de ligne le 29 septembre 1871; lieutenant (A) au 49e de ligne le 29 mars 1872, rang du 26 octobre 1870; capitaine le 1er mai 1875, passé au 1er régiment de tirailleurs algériens le 23 avril 1877, capitaine adjudant-major le 25 octobre 1884, chef de bataillon au 2e régiment étranger le 1er octobre 1887, passé au 12e régiment d'infanterie le 29 décembre 1887, lieutenant-colonel au 159e régiment d'infanterie le 5 octobre 1895, nommé colonel au 11e Régiment d'infanterie le 30 décembre 1899.

A. Remis lieutenant par décision de la commission instituée en vertu de la loi du 8 août 1871.

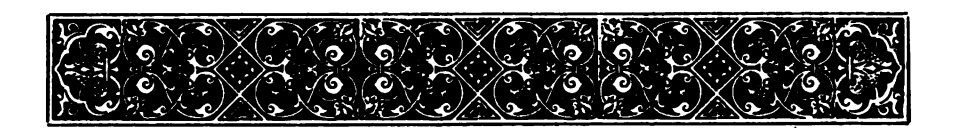
CAMPAGNES. — Contre l'Allemagne, du 20 juillet 1870 au 7 mars 1871; intérieur (Paris), du 18 mars 1871 au 7 juin 1871; en Afrique, du 2 juin 1877 au 25 avril 1881; corps expéditionnaire de Tunisie, du 26 avril 1881 au 19 juin 1881; en Afrique, du 20 juin 1881 au 16 octobre 1881; corps

expéditionnaire de Tunisie, du 17 octobre 1881 au 30 décembre 1881; Afrique, du 1er janvier 1882 au 21 novembre 1884; Tonkin, du 22 novembre 1884 au 2 juin 1886; Afrique, du 3 juin 1886 au 6 février 1888.

DÉCORATIONS. — A reçu la médaille du Tonkin. Chevalier de la Légion d'honneur par décret du 28 décembre 1888. A reçu la médaille coloniale (Tunisie).

Autorisé, par décret du 9 juin 1882, à accepter et à porter la décoration d'officier (3e classe) du Nicham-Iftikar, qui lui a été conférée le 15 février 1882; autorisé, par décret du 10 juin 1887, à accepter et à porter la décoration d'officier de l'ordre du Cambodge, qui lui a été conférée le 14 juillet 1886 par le Roi de Cambodge; autorisé, par décret du 30 avril 1891, à accepter et à porter la décoration du Dragon de l'Annam (officier), qui lui a été conférée par le Roi de l'Annam.





# ANNEXE III

## Noms des Officiers du Régiment tués et blessés

1637. *Bohain*. — Blessé : Saint-Mégrin, cap.
1638. *Saint-Omer*. — Blessé : de Montécler, col.-lieut.
1639. *Hesdin*. — Tués : Clermont d'Aurivelle, cap.; La Chesnaye, lieut.; Silly, ens. — Blessés : La Bartète, maj.; de Montécler, col.-lieut.
— *Fort Manicourt*. — Tué : Grandmaison, cap.
— *Saint-Nicolas*. — Blessé : de Montécler, col.-lieut.
— *Ruminghem*. — Blessé : de Montécler, col.-lieut.
1640. *Arras*. — Blessés : de Gadagne, de Navailles, ens.; de Sérignan, cap.
1641. *Aire*. — Tués : Duclos, Vaudonville, lieut. — Blessé : de Gadagne, ens.
1642. *La Bassée*. — Blessés : de Grandmaison, de la Laques, Matarel, de Faye, de Launay, Durban, Calvoisin, chevalier de la Trousse, cap.; marquis de la Trousse, col.-lieut.
1643. *Rocroy*. — Tué : de la Laques, cap. — Blessés : marquis de la Trousse, col.-lieut.; chevalier de la Trousse, cap.
1643. *Thionville*. — Blessé : de Grignan, lieut.-col.
1644. *Tarragone*. — Tué : Barbatanne, cap. — Blessé : La Bartète, maj.
— *Gramont*. — Tué : Féron, lieut.
1645. *Llorens*. — Tué : Villars, cap.
— *Balaguer*. — Tué : d'Hauterive, cap.
1646. *Lérida*. — Tué : de Luppé, cap.
1648. *Tortose*. — Tué : de la Trousse, col.-lieut.
1650. *Mouzon*. — Tués : de Montécler, col.-lieut.; de Recouvert, La Bastide, cap. — Blessé : Campelts, cap.
— *Réthel*. — Blessé : de Gadagne, lieut.-col.

1652. *Étampes.* — Blessé : de Gadagne, lieut.-col.

— *Faubourg Saint-Antoine.* — Tués : Mancini, Jules, col.-lieut. — Blessé : Carrion de Nisas, cap.

1654. *Stenay.* — Tué : Testu de Villars, cap.

1656. *Valenciennes.* — Blessé : de Gadagne, lieut.-col.

1672. *Wœrden.* — Tué : de Maisonpré, comm. — Blessé : de Boufflers, de Ménouville, de la Chaussée, cap.

1673. *Maëstricht.* — Tué : Lavalette, maj.

1675. *Turkeim.* — Tués : Piémontais, lieut.; Lagarde, sous-lieut. — Blessés : Ferrant, Castilas, Desfontaines, cap.; Lamontaque, Davran, Duboucher, Lagarde, Turle, lieut.; Dingueville, Dandelin, Chanzy aîné, Chanzy cadet, Robert, sous-lieut.

— *Limbourg.* — Tué : Désormeaux, cap.

— *Altenheim.* — Tué : de la Motte, col.

1684. *Luxembourg.* — Tués : Saint-Front, cap.; Saint-Amand, sous-lieut. — Blessés : Vaubercy, Castellar, cap.; Périmont, Robert, Saint-Rémy, Villeneuve, sous-lieut.

1688. *Coblentz.* — Blessé : de la Tour Fragnier, ens.

1689. *Cockeim.* — Tués : Mathieu, Bérard, cap.; Soubiran, Fondpalais, lieut. — Blessés : de Belnave, col.-lieut.; Juliers, maj.; Juston, d'Herbet, cap.; Gérard, aide-maj.

1691. *Veillane.* — Blessé : de Mortin, cap.

— *Luzerne.* — Tué : de Gandussière, cap. — Blessé : de la Fère, com.; d'Arnould, d'Esquéroux, de Tétardière, cap.; de la Ville, lieut.

1691. *Carmagnole.* — Tué : de Thomassin, cap.

1692. *La Staffarde.* — Blessé : de Liancourt, col.

1693. *La Marsaille.* — Tués : de Belnave, col.-lieut.; de Chanzy, Gérard, de Guévauville, Belenaud, Chabert, cap.; Sellier, Paussat, lieut. — Blessés : Veillan, de la Bassardière, cap.; Rochant, Dorson, Bassu, Fallaise, lieut.; de la Trémoulière, Dubuisson, sous-lieut.

1697. *Barcelone.* — Tués : de Bouscaud, de Constantin, cap. — Blessés : de Chantoiseau, de Gravesson, sous-lieut.

1702. *Luzarra.* — Tués : de Saint-Barthélemy, de Buriannes (les deux frères), Darreau, Saint-Benoît, Chantegris, Valdurand, Beauville, cap. — Blessés : de la Boulière, chef de bataillon; de Castelnau, Liouse, cap.

1704. *Verceil.* — Blessé : de la Bassarderie, cap.

1705. *Cassine de la Boulina.* — Tué : Coquet, cap. — Blessés : de Villars, de Beaucotoy, de Ligné, Saint-Froy, Rouhant, de Beaumont, Gallant, Basiostre, Lamothe, La Loze, Souliers, cap.

1705. *Cassano.* — Tués : de Fontenay, Montviel, chef de bat.; de la Garde, Liouze, Saint-Benoît, Saint-Surin, Descordes, Dangueville, cap. — Blessés : Le Guerchois, col.; de Chantoiseau, de Cindon, de Bonnafond, aide-maj.

1706. *Turin.* — Tué : de Goudon, cap.

1707. *Toulon.* — Tué : de Savary, cap. — Blessé : Mongon, aide-maj.

1713. *Landau.* — Tués : de Villars, maj.; de Vivans, cap.

1713. *Fribourg.* — Blessés : de la Marguerine, Dumont, Carnot, cap.

1714. *Barcelone.* — Tués : Vassal de Sardini, lieut.-col.; Charpentier, de Crommeau, de Palancin, cap.; de la Fontaine, lieut. — Blessé : Ferrand, chef de bataillon.

1719. *Fontarabie.* — Tué : de Bresse, cap. — Blessés : de Dinard, Baloffre, Losier, Brocq, Demeun, Dumont, cap.; de Brissay, Benory, de Brancion de Visargent, Deray, lieut.

1734. *Philippsbourg.* — Tué : Darlus, lieut. — Blessés : de Ferriole, de Péaurier, de Colomb, lieut.

1741. *Piseck.* — Tué : de Chevry, cap.

1742. *Sahay-Thein.* — Tués : La Morandais, cap.; Moré, du Cluzeau, Laplume, lieut. — Blessé : de Viel de Mérolle, cap.

— *Prague.* — Tués : Languedoc, Douvilliers, lieut. — Blessés : La Busquette, Severay, lieut.

1744. *Saverne.* — Tués : de Coupigny, cap.; Fillot, lieut. — Blessés : de Pourouville, Geslin, lieut.

1744. *Fribourg.* — Blessé : de Pourouville, lieut.

1747. *Vintimille.* — Blessé : de Boves, lieut.

1757. *Haastembeck.* — Tués : de Camps, Desangiers, cap.; La Plaine, lieut. — Blessés : de Vignacourt, Dormans, de Terno, Brovis, de la Cocherie, de Blaincourt, cap.; Gourdon, c. aide-maj.; Madaillant, cap.

1758. *Crewelt.* — Tués : de Crémiers, de Baville, de Barral, Geslin, Saint-Charles, cap. — Blessés : Blécourt, de la Cocherie, La Gardi, Gérard, du Verdeau, de Brassa, Vérigny, Rivière, La Gaucherie, Monfort, Souville, Gerlin, du Lac, de Castelnau, Pelet, Barrat, Saint-Juvin, Serville, Danguy, de la Garde, Rondant, Boncourt, Bermont, Savignac, Rostoing, cap.; Gourdan, aide-maj.; de Bouville, Brethour, La Barrelere, chevalier de Cheyssac, Fayolle, Maliverlet, chevalier de Filhot, Franchassin, chevalier de Bermont, Turmel, du Barry, Verdeau, La Chartre, La Velouette, chevalier de Mauris, lieut.

1763. *Terre-Neuve.* — Tué : de Maurival, cap.

1792. *Sospello.* — Blessé : Latour, quart.-maît.

— *Jemmapes.* — Blessé : Salter, cap.

1793. *Mayence.* — Blessé : Chavagny, cap.
— *Mont-Norteguier.* — Tué : Castaing, cap. — Blessé : Guitard, sous-lieut.
— *Camp de Fourches.* — Blessé : Daniel, sous-lieut.
— *Minerve.* — Blessé : Montel, dit Vidal, lieut.
— *Boulou.* — Blessés : Froise, Perrot, lieut.
— *Maubeuge.* — Blessé : Brion, lieut.
— *Peyrestortes.* — Blessé : Cariven, sous-lieut.
— *Roanne (Vendée).* — Blessé : Rougeot, sous-lieut.
— *Bréglio.* — Blessé : Garnérès, lieut.
— *Toulon.* — Blessé : Leins, lieut.
— *Coron (Vendée).* — Blessé : Tescier, aide-maj.
— *Couvent Saint-Delmas.* — Blessé : Parizot, cap.; Razout, lieut.
1794. *Isola.* — Blessés : Decard, lieut.; David, sous-lieut.
— *Saint-Laurent.* — Blessé : Badouris, sous-lieut.
— *Col de Tende.* — Blessés : Parizot, Lelièvre, cap.
— *Tanaro.* — Blessé : Bernard, cap. adj.-maj.
— *Ostende.* — Blessé : Boiteaux, sous-lieut.
— *Roses.* — Blessé : Descazals, sous-lieut.
1795. *Arnheim.* — Blessé : Boullet, chef de bat.
— *Bettrem.* — Blessé : Boullet, chef de bat.
— *Bascara.* — Blessé : Stéphani, aide-maj.
— *Pyrénées.* — Blessé : Laroche, cap.
— *Aber-Konlach.* — Blessé : de Ségraux (Bourgeois), cap.
— *Saint-Georges.* — Blessé : Leins, lieut.
— *Kambach.* — Blessé : de Galland, de Constantin, de Villiers (Lallemand), chef de bat.
1796. *La Corona.* — Tué : Pastour, cap. — Blessé : Favre, lieut.
— *Tyrol.* — Blessé : Béranger, lieut.
— *Mantoue.* — Blessés : Parant, cap.; Lalos, lieut.
1797. *Id.* — Blessés : Poussonnaille, Cabonne, Amans, cap.
— *La Favorite.* — Blessé : Aguity, sous-lieut.
— *Rivoli.* — Blessés : Reigner, Rieux, cap.; Borel, Laget, lieut.
— *Mantoue.* — Blessé : Rieux, cap.; Borel, Favereau, Henry, lieut.; Cousin, cap. adj.-maj.
— *Pesquicos.* — Blessé : Salat, lieut.
— *Neubourg.* — Blessé : Martelin, lieut.
— *Civita-Castellana.* — Blessé : Corlin, cap.
— *Vérone.* — Blessé : Laget, lieut.
1798. *Cita de Castella.* — Blessé : Favereau, Boudelet, lieut.
— *Naples.* — Blessé : Henry, lieut.
— *Népi.* — Blessé : Ferruot, cap.

1798. *Gênes*. — Blessé : Lanne, chef. de bat.
— *Saint-Jean-de-Latran*. — Blessé : Boniface, cap.
1799. *Simplisse (Naples)*. — Blessé : Guichard, lieut.
— *Lacava*. — Blessé : Arrazat, lieut.
— *Sicima*. — Blessé : Aubry, cap.
— *Plaisance*. — Blessé : Michel, sous-lieut.; Chevalier, Bernard, Henry, lieut.
— *Trebbia*. — Blessé : Leins, Décard, lieut.; Badouris, sous-lieut.; Favereau, lieut.; Corlin, cap.; Boudelet, lieut.; Boniface, cap.; Guichard, lieut.
— *Alexandrie*. — Blessé : Monnier, lieut.
— *Trebbia*. — Blessés : Christiani, chef de bat.; Figuié, cap.; Charrin, lieut.; Grolier, Berthès, Cheveneaux, Verneill, cap.; Fonteneau, sous-lieut.; Simon, Laurent, lieut.; Ricard, cap.; Noiret, sous-lieut.; Lamy, cap.; Landeau, Serre, sous-lieut.; Faure, cap.; Bausse, lieut.; Smitt, cap.
— *Noir*. — Blessés : Laffond, cap.; Bernard, cap. adj.-maj.
— *Népy*. — Blessés : Stéphani, cap. adj.-maj.; Wagner, lieut.
— *Suze*. — Blessé : Lamartine, sous-lieut.
— *Torriglia*. — Blessé : Merveillau, sous-lieut.
1800. *Saint-Jacques*. — Blessé : Prudon, sous-lieut.; Multon, lieut.; Nicolas, cap.
— *Pont-du-Var*. — Blessés : Grasset, cap.; Tendron, Meynon, sous-lieut.; Galtrin, Merveilhau, lieut.
— *Ulm*. — Blessés : Stan, lieut.; Maguin, sous-lieut.
— *Marengo*. — Blessés : Taupin, Pastre, chef de bat.; Petitjean, lieut.; Buzot, cap. adj.-maj.; Rigollot, lieut.
— *Lambrach*. — Blessés : Desmarest, Gallois, cap.
1805. *Montebello*. — Blessé : Himbert, cap. adj.-maj.
— *Gratz*. — Blessé : Parizot, lieut.
1806. *Les Abrigges*. — Blessé : Jouvet, maj.
— *Bouches-du-Cattaro*. — Blessé : Arrazat, sous-lieut.
— *Castelnovo*. — Blessés : Aukion, Rouquié, Tysserand, sous-lieut.
— *Iéna*. — Blessé : Bużot, cap.
— *Castelnovo*. — Blessé : Lafont, cap.
1807. *Eylau*. — Blessé : Gallois, cap.; Stan, lieut.; Delpois, sous-lieut.; de Courmaceul, cap.
— *Guestadt*. — Blessé : Olivet, maj.
— *Clesberg*. — Blessé : Calandre, sous-lieut.
— *Heilsberg*. — Blessé : Groin, cap.
— *Friedland*. — Blessés : Buzot, cap. adj.-maj.; Varlet, maj.; Bigot, de Vilmorin, cap.

1807. *Dalmatie*. — Tués : Descazals, cap.; Michel, Richon, sous-lieut.
— *Mascara*. — Blessés : Bossard, Fangier, sous-lieut.
— *Colbert*. — Blessé : Litois, sous-lieut.
— *Golnon*. — Blessé : Duportet, cap.
— *Madrid*. — Blessé : de Bray, lieut.
— *Saragosse*. — Blessé : Girard, cap.
1809. *Dalmatie*. — Tué : Rigault, sous-lieut.
— *Saint-Daniel*. — Blessé : Leblais, sous-lieut.
— *Ostabich*. — Blessé : Duclos, sous-lieut.
— *Fresbach*. — Blessé : Faitol, cap.
— *Sacile*. — Tués : Grasset, cap.; Leins, lieut. — Blessés : Dupré, sous-lieut.; Arrazat, Labadie, cap.; Déhan, lieut.
— *Amarante*. — Blessé : Pointel, cap.
— *Alebourg*. — Blessé : Fabry, cap.
— *Bender*. — Tués : Santur, lieut.: Pique, sous-lieut. — Blessés : Bertrand, cap.; Bernard, Blanc, lieut.; Corlin, cap.; Ranchon, lieut.
— *Gradchatzen*. — Tué : Vabre, sous-lieut. — Blessés : Moncegu, lieut. adj.-maj.; Cassagne, cap.; Chanton, Bayard, sous-lieut.; Chambeaud, lieut.
— *Essling*. — Blessé : Paccioni, Tardieu de Saint-Aubany, de Léole, cap.; Cottin, lieut.; Videau, sous-lieut.
— *Villa-Nouvella*. — Blessé : Bouvard, cap.
— *Raab*. — Blessés : Blanc, cap.; Jouvet, maj.
— *Mont-d'Arre*. — Blessé : de la Torre, maj.
— *Gratz*. — Blessé : Jolle, chef de bat.
— *Wagram*. — Blessés : Defaysse, Bourscholz, chef de bat.; Casalta, Pitollet, Hurault de Sorbée, cap.; Solirève, Couge, Clerget, lieut.
— *Znaïm*. — Tué : Grollier, cap. — Blessés : Aubrion, cap.; Deschand, sous-lieut.; Jacques, chef de bat.; Castillon, Dieu, Génin, lieut.; Floquet, Loiton, Lamy, Cartet, sous-lieut.; Bonëcre, Balby, lieut.; Vergniaud, sous-lieut.; Courbeville, lieut.; Desplanches, Monthégut, Armand, Valette, sous-lieut.; Calandre, cap.; Monthégut, Maussion, lieut.; Ricard, sous-lieut.
— *Talaveyra*. — Blessés : de Valmorin, Chauchal, sous-lieut.
— *Alberstadt*. — Blessé : d'Alès, chef de bat.
— *Océana (Saint-Bernard)*. — Blessé : Desvrognes, cap.
1810. *Id.* — Blessés : de Ciria, cap.; Leyder, cap. adj.-maj.
1811. *Figuières*. — Blessé : Duportal, chir. aide-maj.
— *Almeida*. — Blessé : Cornu, lieut.

1811. *Tarragone.* — Blessés : Doulcéron, Duportet, cap.; Duclos, sous-lieut.
— *Figuières.* — Blessés : Beurthe, lieut.; Assier, sous-lieut.; Blondeau, lieut.
1812. *Villa-Secca.* — Blessés : Chabot, Génu, lieut.
— *Espagne.* — Tué : Vergniaud, lieut.
— *Burnos.* — Blessé : Cornu, lieut.
— *Arranda (Espagne).* — Blessé : Phal, lieut.
— *Ostrowno.* — Blessé : Dubard, lieut.
— *Torre-Blanca.* — Blessé : Tissergé, sous-lieut.
— *Villanova.* — Blessé : Duportal, chir. aide-maj.
— *Arapillès.* — Blessé : Leyder, adj.-maj.
— *Salamanque.* — Blessé : Neuville, cap.
— *Mont-Serrat.* — Blessé : Bernard, sous-lieut.
— *Mojaisk.* — Blessé : Dubard, sous-lieut.
— *Léria.* — Blessé : Barbette, lieut.
— *Viasma.* — Blessés : Chopard, Bleton, Bergougne, Chevassieux, d'Audebert, cap.
1813. *Mora.* — Blessé : Quitard, sous-lieut.
— *Espagne.* — Blessé : Castillon, lieut.
— *Castella.* — Blessé : Desmarest, Guillemain, cap.; Thierry, sous-lieut.
— *Wittenberg.* — Blessés : Villanova, Chaumiex, sous-lieut.
— *Saxe.* — Tué : Landau, cap.
— *Lutzen.* — Blessé : Maussion, cap.
— *Bautzen.* — Blessés : Olivet, Varlet, maj.; Faitot, de Vilmorin, cap.; Chauchal, sous-lieut.; Baubis, Pétrot, cap.
— *Marja (Espagne).* — Blessé : de Courmaceul, cap.
— *Maya.* — Blessé : Moivilliers, sous-lieut.
— *Pampelune.* — Blessés : de Courmaceul, Gruère, cap.; Gremeaud, sous-lieut. porte-drap.; Regnault, sous-lieut.
— *Tortose.* — Tué : Auboubé, cap. — Blessés : Sarrène, Houlon, Le Réveil, chefs de bat.
— *Lewensberg.* — Blessé : O'Brien, cap.
— *Amposta.* — Tué : Sornette, lieut. — Blessés : Laloge, Grasset, Verdier, cap.; Maixant, lieut.
— *Saxe.* — Blessés : Amadieu, cap.; Méhic, lieut.
— *Goldberg.* — Blessé : Violand, cap.
— *Dresde.* — Blessé : Roscau, lieut.
— *Gronbern.* — Blessés : Bourlon d'Oziancourt, cap.
— *Dresde.* — Blessés : Caminald, sous-lieut.; Chambon, lieut.
— *Bautzlau.* — Blessé : Vignon, sous-lieut.

1813. *Bautzen.* — Blessé : Vellet, cap.
— *Merbock.* — Blessés : Olivet, maj.; Nicolas, lieut.
— *Dresde.* — Blessés : Bordot, cap.; Hercule, sous-lieut.
— *Saint-Privat (Catalogne).* — Blessé : Guilleminot, sous-lieut.
— *Leipzig.* — Blessés : Blondel, cap.; Cazenave, sous-lieut.; de Ballon Guyarde, lieut.; Coll, sous-lieut.; Blanchet, cap.; Doucet, Dumay, sous-lieut.; Maraninchi, lieut.
— *Lubeck.* — Blessés : Grandjean, lieut.
— *Leipzig.* — Tués : Debucq, cap.; Borakouski, lieut. — Blessés : Nicolas, lieut.; Gallois, cap.
— *Leipzig.* — Blessés : Caminade, sous-lieut.; Roche, chef de bat.; Gallimardet, aide-maj.
— *Olon (Mont-Serrat).* — Tué : Cayasse, lieut. — Blessé : Barbette, lieut.
— *Saxe.* — Tué : Richard, cap.
— *Saint-Félin.* — Blessé : Faivret, sous-lieut.
1814. *Wittenberg.* — Blessé : Tisserand, lieut.
— *La Chaussée.* — Blessé : Jardard, lieut.
— *Bellecombe.* — Blessé : Reiss, lieut.
— *Épernay.* — Blessé : Fournier, cap. adj.-maj.
— *Montmirail.* — Blessés : Mauson, Chambry, cap.
— *Belfort.* — Blessé : Bécherel, sous-lieut.
— *Chambéry.* — Blessés : Témisenne (Dirk), cap.; Meynaud, lieut.
— *Bar-sur-Aube.* — Blessé : Moivilliers, sous-lieut.
— *Saint-Julien.* — Tué : Saussine, lieut. — Blessé : Moire, cap.
— *Laon.* — Blessés : Madier, cap.; Madier (Jean), sous-lieut.
— *Reims.* — Blessé : Vellet, cap.
— *La Fère-Champenoise.* — Blessé : Phal, lieut.
— *Paris.* — Tué : Entzel, sous-lieut. — Blessé : Tardieu de Saint-Aulamy, cap.
— *Tortose.* — Blessé : Colson, sous-lieut.; Assier, lieut.
— *Blaye.* — Blessé : Ginser, aide-maj.
1815. *Ligny.* — Blessé : Videau, sous-lieut.
— *Waterloo.* — Tués : Aubrée, col.; Floquet, sous-lieut. — Blessés : Houlon, de Missols (Ferrand), Le Reuil, chef de bat.; Imbert, cap. adj.-maj.; Bordot, de Montchamp, Corbières, Maxant, Monthégut, Courbeville, Moreau, Beaubis, Hélins, cap.; Gallimardet, Brunet, Olivier, aide-maj.; Clerget, Dupré, Vermech, Maillard, Pareira, Ménéglier, lieut.; Dutreuil, Minel, Rasquinet, sous-lieut.
1835. *Alger.* — Blessé : Mathieu, chef de bat.
— *La Chiffa.* — Blessé : Regnault, sous-lieut.

1835. *Soumata.* — Blessé : Martin, sous-lieut.
1836. *Oran.* — Blessé : Lassudrie-Duchenne, lieut.
1837. *Guelma.* — Blessé : Métivet, lieut.
1839. *Oued-el-Lalaig.* — Blessé : Gallemand, lieut.
1840. *La Mouzaïa.* — Blessé : Fitard, lieut.
1842. *Animoucha.* — Blessé : Olivier, lieut.
1870. *Beaumont.* — Tués : de Béhagle, col.; Humblet, Primant, Barbier, cap.; Desrues, lieut.; Trouete, Christophe, Rulquin, sous-lieut. — Blessés : Friant, chef de bat.; Barrot, Boileau, Dudon, Verrye, cap.; Dumez, Déturche, Truche, Parisot, Descubes de Lascaux, Issanchou, lieut.; de Sparre, sous-lieut.; Clovet, sous-lieut. porte-drap.; de Corlieu, Philippe, Barrué, Gardet, sous-lieut.
— *Sedan.* — Blessés : Basserie, lieut.-col.; Grieb, chef de bat.; Babouin, cap.; Jausions, lieut.
— *Metz.* — Blessé : Rousset, lieut.
— *Thiais.* — Tués : Delon, chef de bat.; Destry, lieut. — Blessés : Romignon, Gillant, cap.; Bonnabel, lieut.; Weik, Séchan, sous-lieut.
— *La Platrière (Vitry).* — Blessé : Despinoy, sous-lieut.
— *La Ville-Évrard.* — Blessés : Bréchon, Ombredanne, cap.; Lallemand, sous-lieut.





# ANNEXE IV

## État des Officiers du Régiment de La Marine en 1776

*Colonel.* — De Jaucourt.

*Chefs de bataillon.* — Beaumois, Persin, Saint-Phélip, Beaupig.

*Capitaines.* — Rondant (grenadier), Pujol (grenadier), Granchamp (grenadier), Doresmieula, Dardonnanche, La Porte, Lescours, Durand, Dideren, Nasservas, La Rüe, Du Barry, Bretous, Galaup, La Tournelle, Cunchy, Montdivert, Roqüeville, La Moore, Du Balet, Du Crouzet, chevalier de La Rüe, La Bévillais, chevalier de Rostaing, Gosson, Colombet, d'Herbais, Cheyssac, Desperay, du Gay, d'Alzac (compagnie colonelle), Bideren (compagnie du lieutenant-colonel).

*Aides-majors.* — Du Colombier, Turmel.

*Lieutenants.* — Moulinier (grenadier), Mascaras, Maupassant, Descorder, Sabatery, chevalier Dabzac, de Bury, Boisgautier, chevalier de Galaup, Dufort, Daguet, La Chaise, Lenty, Auvicoste (porte-drapeau), Thausia, Gailliot (grenadier) Ricard (grenadier), Foucault, Laubenque, Rouot, Surenne, Chanteclaire, Du Légondès, Dussaulx (grenadier), chevalier de Pleurre, Prailly, Cologne, Lauty, Dardonnanche, Montazeau, Cressia, Clairon, Puymege, Lusson, Motis, Stoncourt, Bizemont.

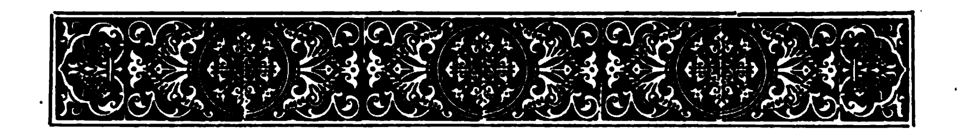
*Aides-majors.* — Daudvezel, Bobal.

*Sous-aides-majors.* — Laubé, Guyon.

*Sous-lieutenants.* — Conflans (grenadier), Pelet, Lavaluze, Bernot (grenadier), Toulongeon, Querhoent, Grossetête (grenadier), Lauzamies, La Palu, d'Hiermont, Saint-Juéry, Laforge, chevalier de Pelet, Des

Lyons, Plumet (grenadier), Duval, Ségur, Beaumont, Maugon, Razat, Montépin, Beauchine, Beauglève, d'Hespel, Lafaucherie, La Taille, Duquenay, d'Hastrengues, chevalier de Surennes, Cressy, La Coudraye, La Mortière, Brassac, Destrieux, Auricoste (porte-drapeau), David, Palatin, Saint-Père, Laval, Cuerre, Lavesse.





## ANNEXE V

---

**État nominatif des Officiers du 11e Régiment d'infanterie en 1890**

| | |
|---|---|
| *Colonel* | Paquié. |
| *Lieutenant-colonel* | Pezeu. |
| *Chefs de bataillon* | Jausions.<br>Roques.<br>Colonieu.<br>Seingeot. |
| *Major* | Micheler. |
| *Médecins majors* de 1re classe | Auban. |
| *Médecins majors* de 2e classe | Milliès, dit Lacroix. |
| *Médecin aide-major de 2e classe* | Claoué. |
| *Capitaines adjudants-majors* | Gagnon.<br>Chaudruc de Crazannes.<br>Favréaux. |
| *Capitaine trésorier* | Schmaker. |
| *Capitaine d'habillement* | Tournois. |
| *Lieutenant adjoint au trésorier* | Clanet. |
| *Sous-lieutenant porte-drapeau* | Gombaud. |
| *Chef de musique* | Fournié. |

*Capitaines.* — Sibien, Théron, Lacoste, Goujon, Py, Leguidecoq, Cauvin, Place, Lubanski, Bazin, Etling, Mollard, Valet, Roger, Condemine, Fournès.

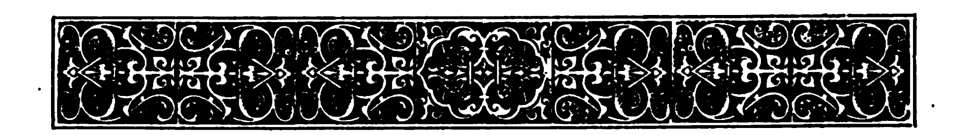
*Lieutenants.* — Pascal, Arnaud, Desnous, Bonamour du Tartre, Chastang, Roquillet, Piales d'Astrex, Delannoïse, Norberg, Dupont,

Reveillaud, Cazelles, Prax, Massif, de Fajoles, Thooris, Laparra, Loubet, Piazza.

*Sous-lieutenants.* — Blaise, Ulff, Boyals, Durrieux, Beyt, Douce, Louveau de la Guigneraye, Schneider, Cassaigne, Notel, Vincendon.

*Sous-lieutenants de réserve.* — Charlat, Sinet, Rougeot, Janssens, Lourde, Villeneuve, Rulh, Rabaud, Brunel, Mathey, Amory, Veyrie de Recoules, Macquin, Verdez, Belrepeyre, Gardelle, Durand, Bongrat, Gascou, Aurējac, Cassagne, Ducos de la Hitte, Davasse, Oklé, Pingault, Heim, Assier, Bedu, Battaille, Roger, Wantz, Leroux, Duplessis, Dubet.





# ANNEXE VI

---

## État nominatif des Officiers du 11ᵉ Régiment d'infanterie en 1899

| | | |
|---|---|---|
| *Colonel* | | Konne. |
| *Lieutenant-colonel* | | Bousson. |
| *Chefs de bataillon* | | Daguerre.<br>Ducasse.<br>Dubois.<br>Belinguier.<br>Letournoulx-Villegeorges. |
| *Major* | | Penchenat. |
| *Médecins majors* | *de 1ʳᵉ classe* | Auban.<br>Petit. |
| | *de 2ᵉ classe* | Tessier. |
| *Médecin aide-major de 2ᵉ classe* | | Ardoin. |
| *Capitaines adjudants-majors* | | Mugnier.<br>Mollard.<br>Condemine. |
| *Capitaine trésorier* | | Clanet. |
| *Capitaine d'habillement* | | Fournès. |
| *Lieutenant adjoint au trésorier* | | Orliac. |
| *Lieutenant porte-drapeau* | | Maga. |
| *Chef de musique* | | Fournier. |

*Capitaines.* — Marchal, de Pigache de Sainte-Marie, Villegoureix, Desnous, Muzard, Sens-Cazenave, Reveillaud, Guenser, Martin de Bellerive, de Castellane, Granier, Cazelles, Barbezier, Vialleix, Barthe, Massif, Daumas, Laparra, Mir, Eggenspieler, Ginhoux.

[illegible] ANTERIE

[illegible] Condaminas, [illegible] Gaixet, [illegible] Delpech, [illegible]

[illegible] Pontevès de [illegible] Jamelin.

[illegible] DE RÉSERVE

[illegible]

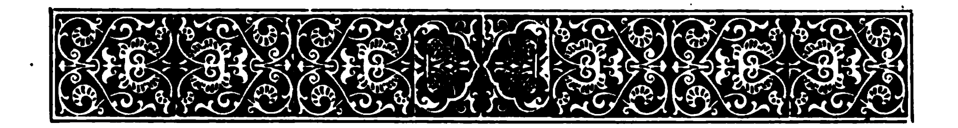
[illegible]

[illegible]

[illegible] Massot, [illegible] Défon-[illegible] Bergé, [illegible] Des [illegible]

[illegible] Fournial, [illegible]





# ANNEXE VII

## État nominatif des Officiers du 11[e] Régiment d'infanterie en 1900

| | |
|---|---|
| *Colonel* | Frère. |
| *Lieutenant-colonel* | Bousson. |
| *Chefs de bataillon* | Daguerre.<br>Ducasse.<br>Dubois.<br>Belinguier.<br>Herr. |
| *Major* | Penchenat. |
| *Médecin-major de 1re classe* | Petit. |
| *Médecin-major de 2e classe* | Teissier. |
| *Médecin aide-major de 2e classe* | Uzac. |
| *Capitaines adjudants-majors* | Mollard.<br>Condemine.<br>Marchal.<br>De Pigache de Sainte-Marie. |
| *Capitaine-trésorier* | Clanet. |
| *Capitaine d'habillement* | Fournès. |
| *Lieutenant adjoint au trésorier* | Orliac. |
| *Lieutenant porte-drapeau* | Maga. |
| *Chef de musique* | Cuénou. |

*Capitaines.* — Villegoureix, Desnous, Muzard, Sens-Cazenave, Réveillaud, Guenser, Martin de Bellerive, Granier, Cazelles, Barbezier,

Vialleix, Barthe, Massif, Ginhoux, Laparra, Mir, Eggenspieler, Capelle, Notel.

*Lieutenants.* — Soucail, Condaminas, Vidalon, Dumas, Rouvière, Fraissinet, Fromenty, Vassal, Gaixet, Frank, Reynaud, Albouy, Soulié, Deniau, Bastide, Delpech, Peyris, Bru, Mouly, Bænziger, Abadie, de Pontevès de Sabran, Mirambeau, Rafiniac.

*Sous-lieutenants.* — Richert, Bonnet, Rouch, Jamelin, Bérard, Cau, d'Hélie.

## OFEICIERS DE RÉSERVE

*Chef de bataillon.* — Gruvel.

*Capitaines.* — Petit, Galiay, Giudicelli, Rivière, Grosset.

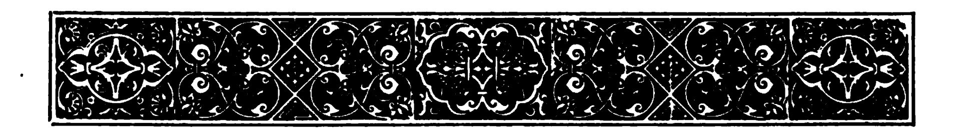
*Médecin aide-major de 1re classe.* — Basset.

*Médecins aide-majors de 2e classe.* — Racine, Estève, Kocher, Fournial, Dessort.

*Lieutenants.* — Mathey, Amory, Bentejac.

*Sous-lieutenants.* — Massot, Sourd, Defontaine, Dayraut, Escat, Bibal, Truau, Sazerac de Forge, Séguéla, Bergé, Verdeille, Bourdil, Cluzet, Cabanes, Touton, Nigoul, Dutil, Des Plas, Saligné, Bibal, Lacoste.





## ANNEXE VIII

---

**État nominatif des Sous-Officiers rengagés du 11e Régiment d'infanterie en 1899**

*Chef armurier.* — Broch.
*Adjudant-vaguemestre.* — Siguret.
*Sous-chef de musique.* — Chayla.
*Adjudants de bataillon.* — Alberti, Antonini, Moreau, Bosco.
*Adjudants.* — Boissières, Youlet, Roch, Dumas, Alios, Poletti, Aubert, Dulon, Bazaillas, Débat, Cousseau, Dandurand, Roubes, Jamme, Sicard, Louvat.
*Tambour-major.* — Lacoste.
*Sergents-majors.* — Taddei, Gauthier, Fauviot, Delpont, Fournil, Izard, Rocher, Picat, Moretti, Mazi, Dupin, Marty, Bories, Desmases, Albressac.
*Sergents-fourriers.* — Barbier, Cassagneau, Maynard, Souyris.
*Sergent maître-tailleur.* — Vonau.
*Sergent maître-d'armes.* — Desnoyers.
*Sergent d'habillement.* — Jodelet.
*Sergents.* — Cavaillé, Miquel, Alberti, Bédouret, Bois, Béringuier, Duluc, Marcadet, Antonini, Cambefort, Lafitte, Gouchand, Labeyrie, Fauré, Chelle, Estèbe, Dubourg, Bernard, Mouchès, Nadeau, Lafage, Cauro, Soulié, Verny, Déguiraud, Lauthier, Francès.





# TABLE DES MATIÈRES


Pages.

INTRODUCTION ........................................................ v

## PREMIÈRE PARTIE

**Le Régiment de La Marine.**

CHAPITRE PREMIER. — Origines, titre, rang et drapeaux du Régiment. — Organisation. — Armement et formations. — Uniformes du Régiment de la Marine ........................ 1

CHAPITRE II. — Guerre de Trente-Ans, période française. — Guerre avec l'Espagne. Fronde. — Guerre contre la première coalition. — Guerre de la Ligue d'Augsbourg, de la seconde coalition. — Guerre de la succession d'Espagne. — Guerre de la succession d'Autriche. — Guerre de Sept-Ans. — Dernières années du Régiment de La Marine........................ 9

CHAPITRE III. — Le Régiment de La Marine en 1789........... 47

CHAPIURE IV. — Le 11e Régiment d'infanterie de ligne......... 59

## DEUXIÈME PARTIE

**La 11e Demi-Brigade de ligne (29 mai 1796-23 septembre 1803).**

**Le 11e Régiment d'infanterie**

**(23 septembre 1803 - 11 février 1816).**

CHAPITRE PREMIER. — Origine de la 11e Demi-Brigade de ligne. — Organisation. — Armement et drapeau... ................. 63

Pages.

CHAPITRE II. — *La 11e Demi-Brigade de ligne.* — Campagne de 1796-1797. — La 11e Demi-Brigade à l'armée de Rome et à l'armée de Naples (février 1798 - mai 1799). — La 11e Demi-Brigade à l'armée d'Italie. — Campagnes de 1800 en Italie. — Dernières garnisons de la 11e Demi-Brigade.................. 68

CHAPITRE III. — Origines du 11e Régiment d'infanterie. — Drapeau et armement. — Organisation.......................... 97

CHAPITRE IV. — *Le 11e Régiment d'infanterie de ligne.* — Emplacements occupés par le Régiment jusqu'à la campagne de 1805. — Le 11e Régiment d'infanterie à la Grande-Armée. — Le 11e Régiment d'infanterie à l'armée de Dalmatie. — Campagne de 1809. — Emplacements occupés par le Régiment jusqu'en janvier 1812. — Le 11e Régiment d'infanterie en Espagne (juin 1814). — Campagne de 1813. — Campagne de 1814. — Campagne de 1815........... ............ .... ........ 101

---

## TROISIÈME PARTIE

**La Légion de la Côte-d'Or (3 août 1815 — 21 janvier 1821).**

**Le 11e Régiment d'infanterie (de 1821 à nos jours).**

CHAPITRE PREMIER. — *La Légion de la Côte-d'Or*............. 171

CHAPITRE II. — *Le 11e Régiment d'infanterie de 1821 à 1870.* — Période de 1821 à 1835. — Campagne d'Espagne. — Campagne d'Algérie. — Période de 1839 à 1855. — Campagne de Crimée. — Période de 1856 à 1861. — Période de 1861 à 1870. 175

CHAPITRE III. — Campagne de 1870-1871....................... 211

CHAPITRE IV. — *Période contemporaine.* — Le drapeau de 1870. — Drapeau. — Organisation. — Armement. — Période de 1871 à 1900. — Conclusion......... ............................ 227

---

## APPENDICE

Pages.

ANNEXE I. — Actions d'éclat accomplies par les officiers, sous-officiers et soldats du Régiment.. ...... .......... ........ 237

ANNEXE II. — États de services des colonels du Régiment de la Marine et du 11e de ligne................................. 243

ANNEXE III. — Noms des officiers du Régiment tués et blessés.. 279

ANNEXE IV. — État des officiers de La Marine en 1776.......... 289

ANNEXE V. — État nominatif des officiers du 11e Régiment d'infanterie en 1890.......................................... 291

ANNEXE VI. — État nominatif des officiers du 11e Régiment d'infanterie en 1899. .............. .... ...................... 293

ANNEXE VII. — État nominatif des officiers du 11e Régiment d'infanterie en 1900.................. ................. ........ 295

ANNEXE VIII. — État nominatif des sous-officiers rengagés du 11e Régiment d'infanterie en 1899 .................. .. ... 297



MONTAUBAN

IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE ÉDOUARD FORESTIÉ

23, RUE DE LA RÉPUBLIQUE, 23



